N° 404 — Tome CVIII 16 Avril 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
ANDRÉ BILLY, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, GEORGES DUHAMEL,
GEORGES EEKHOUD, JACQUES DE FERSEN-ADELSWARD,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
P.-G. LA CHESNAIS, ANDRÉ LÉVY, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
MARCEL MONTANDON, RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE,
LAURENT TAILHADE, JOSÉ THÉRY,
DON RAMON DEL VALLE-INCLAN (JACQUES CHAUMIÉ *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

N° 404. — 16 AVRIL 1914

Ernest Gaubert	*Frédéric Mistral, poète et patriote provençal*	673
Laurent Tailhade	*Ulrich von Hatten, chevalier de Franconie et précurseur de la Réforme.*	689
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *VI. Duchesse de Rohan*	717
Jacques de Fersen-Adelsward	*Poésies.*	718
André Billy	*Scènes de la Vie Littéraire à Paris.*	723
André Lévy	*L'Origine Lorraine de Méhul*	754
Don Ramon del Valle-Inclan (Jacques Chaumié *trad.*)	*La Geste des Loups*, comédie barbare (troisième journée, fin)	773

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	804
Rachilde	*Les Romans*	808
Jean de Gourmont	*Littérature*	813
Edmond Barthélemy	*Histoire*	819
Henri Mazel	*Science sociale*	824
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	829
José Théry	*Questions juridiques*	834
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	838
R. de Bury	*Les Journaux*	845
Maurice Boissard	*Théâtre*	850
Jean Marnold	*Musique*	852
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	858
Henri Albert	*Lettres allemandes*	861
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	865
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	870
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	875
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	879
Mercure	*Publications récentes*	883
—	*Echos*	885

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

VIIIe ANNÉE

LE TEMPS PRÉSENT

Revue mensuelle de Littérature et d'Art

Directeur : Jean LŒW
Secrétaire général : Roger AUDOUIN

e *Temps Présent*, outre ses chroniques mensuelles qui sont parfois de vrais articles, et qui ient au courant de toutes les manifestations intéressantes du moment, donne dans chaque éro des articles de fond signés des auteurs les plus recherchés parmi les jeunes, et de leurs s que leur sympathie rattache encore à la jeune littérature, des poèmes, romans, études docu- taires, etc. Soucieux de soutenir son nom, il ne se désintéresse d'aucune question, mais il se id d'entrer dans les polémiques courantes de politique et de religion ; il reste dans le domaine littérature, de la critique et de l'art ; le *Temps Présent* n'est inféodé à aucune école et orce uniquement d'être très *français*, avec largeur et liberté d'esprit, sans se lier à un faux tionalisme étroit, ni à des théories excentriques, éphémères et étrangères à notre goût.

SOMMAIRE DU 2 AVRIL 1914

E MAGNE : Un ami de Cyrano de Bergerac : le chevalier de Lignières (I). — MAURICE DE ISAY : La cruelle offrande (*poème*). — ARTHUR SYMONS : La mort de Peter Waydelin (traduit l'anglais par GEORGES PIERREDON) (I). — ANDRÉ LAMANDÉ : Poèmes. — GEORGES LE CARDON- L : Alfred Capus. — EMILE COTTINET : *Vues et Aperçus.*

ONIQUE DU MOIS: *Les Poèmes :* HENRIETTE CHARASSON : J. Romains, P.-J. Jouve, L. Dur- n, P. Castiaux. — *Les Romans :* HENRI CLOUARD : Autour du Catholicisme (Maurice Barrès, . Baumann, M. Deroure). — *Critique et littérature :* ALBERT DE BERSAUCOURT : Madame ttin (II, *fin*). — *La Philosophie* : TANCRÈDE DE VISAN : L'Esthétique de Schopenhauer. — *Mouvement des Idées :* ROGER AUDOUIN : La grande revue de printemps. — *Les Théâtres* ORGES LE CARDONNEL : Le Bourgeois aux Champs, la Pèlerine Ecossaise, la Grande Famille. *La Musique :* PAUL LE FLEM : Une nouvelle Société chorale : l'A. C. P. — *Courrier des ttres et des Arts :* JOSÉ DE BÉRYS. — *Notes bibliographiques.*

LES CHRONIQUES DU TEMPS PRÉSENT :

actuelles : Jean Lœw.
et Aperçus : Emile Cottinet.
Romans : Henri Clouard.
ouvement des Idées : Roger Audouin.
hilosophie : Tancrède de Visan.
toire : André Delacour.
Les Poèmes : Henriette Charasson.
Critique et Littérature : Albert de Bersaucourt
Le Théâtre : Georges Le Cardonnel.
La Musique : Paul le Flem.
Les Arts : Emm. de Thubert.
Courrier des Lettres et des Arts : José de Bérys
Parmi les Livres

Le numéro : **1** fr. **25** ; ÉTRANGER **1** fr. **50**
(Envoi franco contre mandat)

ABONNEMENT :

(Paris et départ.) : Un An..... 14 fr. ; Six Mois..... 7 fr. 50
ger (Union postale) : Un An..... 16 fr. ; Six Mois..... 10 fr. »
es membres du corps enseignant { France, un an..... 10 fr. ; Six mois..... 6 fr. / Étranger, — . 11 fr. ; — . 7 fr.

76, rue de Rennes, 76
PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

LA CRISE DES FINANCES PUBLIQUE

EN FRANCE
EN ANGLETERRE — EN ALLEMAGNE

PAR

A. LANDRY et **B. NOGARO**

Directeur d'études à l'École des Hautes Études, Député.

Professeur adjoint d'économie politiq à la Faculté de droit de Caen.

La crise des finances publiques en France : *L'emprunt. — Le déficit. — Où trouver des re sources nouvelles? — L'œuvre de demain,* — **Les embarras financiers et l'évolution Angleterre. — Les embarras financiers et la réforme fiscale en Allemagne.**

1 vol. in-16..... 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

HUMANITAIRES ET LIBERTAIRES

AU POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE ET MORAL

ÉTUDES CRITIQUES

Par **Alfred FOUILLÉE**, de l'Institut

La dernière œuvre posthume d'Alfred Fouillée est un livre de pressante actualité. A notre époqu où l'antique conception du monde et de la vie donnée par les religions chancelle et s'évanou devant les précisions de la science, le problème moral préoccupe non pas seulement les phil sophes, mais aussi le grand public.

Les morales, soit humanitaires, soit libertaires, se rattachent, en quelque sorte, aux deux mo vements politiques qui dominent l'histoire de notre temps : socialisme et anarchisme. Dans c « Etudes critiques » — et l'on voit comment, en ces sortes d'exposés, la pensée du maître sait faire à la fois compréhensive et pénétrante, — Alfred Fouillée passe en revue les morales édifié par les deux Ecoles, met en évidence la part de vérité contenue dans les diverses doctrines et l'i suffisance de chacune d'elles par l'absence même de fondements véritables.

Suivant sa méthode, à la fois analytique et synthétique, Fouillée s'élève alors au-dessus de c morales particulières et montre comment la doctrine des Idées-forces, ouvrant toute grande la per pective sur le véritable univers, l'univers des consciences, trouve au plus profond de l'être la ba même de toute moralité et se substitue aux morales religieuses qui n'en sont que les équivalen plus ou moins incomplets.

1 vol. in-16..... 2 fr.

PENSEURS LIBRES

ET

LIBERTÉ DE PENSÉE

Par **L. DUGAS**

Agrégé de philosophie, docteur ès lettres

Montaigne. *La formation d'un libre esprit par une éducation sans contrainte.* — **Descarte** *L'émancipation intellectuelle.* — **John Stuart Mill.** *Réaction contre une éducation exclus vement intellectuelle.* — **Edmund Gosse.** *Une évolution intellectuelle et morale de la religi à l'areligion.* — **La dissolution de la foi. — Le protestantisme et la libre pensée.**

1 vol. in-16..... 2 fr.

A. VAN GENNEP

n Algérie. Vol. in-18..... 3 50

ÉMILE VERHAEREN

)Euvres de Emile Verhaeren. II: Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135), tiré sur beau papier..... 7 »

I.-L. PÉRETZ

ontché le Silencieux et autres Contes juifs. Traduits par CHARLES BOLZ, avec une préface de M. PIERRE MILLE. Vol. in-18..... 3 50

LOUIS MANDIN

es Saisons ferventes, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

LÉON BLOY

e Désespéré, roman. Avec un portrait. Nouvelle édition. Vol. in-18..... 3 50

ERNEST RAYNAUD

es Deux Allemagne, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

e Cas Wagner suivi de Nietzsche contre Wagner. Traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18. 1 »

OSCAR WILDE

es Origines de la Critique historique et Conférences sur l'Art. Trad. par GEORGES-BAZILE. Vol. in-18..... 3 50

H.-G. WELLS

e Pays des Aveugles. Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. ol. in-18..... 3 50

ARTHUR RANSOME

scar Wilde. Traduit de l'anglais par G. DE LAUTREC et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES BRANDÈS

sais choisis. *Renan. Taine. Nietzsche. Heine. Kielland. Ibsen.* Traduit avec l'autorisation de l'auteur par S. GARLING. ec une préface de HENRI ALBERT. Vol. in-18..... 3 50

DIDEROT

s plus belles pages de Diderot. *(Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le fataliste. Salons. Pensées. Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot, Bibliographie.)* Notice de JACQUES MORLAND. Avec un portrait. Vol. in-18..... 3 50

MERCVRE DE FRANCE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 et 37, rue Madame, PARIS, VIe. — *Téléph. : FLEURUS 12-27*

En Souscription *Pour paraître fin avril 1914*

ANDRÉ GIDE

LES CAVES DU VATICAN

Première édition sur papier de chandelle tiree à cinq cent ci quante exemplaires numérotés à la presse (dont cinquante hors co merce) *en deux volumes in-8° carré, sous couverture brune, avec portrait de l'auteur par P. A. LAURENS.*

Les deux volumes..... 15

Editions de la Nouvelle Revue Française
35 et 37, rue Madame, Paris, VI^e^ — Téléphone : FLEURUS 12.27

En souscription :

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRIK IBSEN

Traduction, Introduction, Notes et Notices biographiques
par P.-G. LA CHESNAIS

Seule édition intégrale comprenant tous les poèmes (dont quelques-uns *inédits*), articles et discours ainsi que les plans et ébauches réunis dans les posthumes d'Ibsen.

Les œuvres complètes de HENRIK IBSEN comprendront 17 volumes in-8° carré tirés à onze cents exemplaires numérotés à la presse sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron.

Il paraîtra un volume tous les 8 mois environ (*délai maximum*) ; chaque volume sera vendu séparément **10** fr. net.

Pour les souscripteurs aux ŒUVRES COMPLÈTES le prix de la collection des 17 volumes est ramené à 150 fr., payables en cinq versements annuels de 30 fr. le premier, lors de la réception du 1^er^ tome.

Envoi sur demande du prospectus spécial d'une page spécimen et de la table des matières détaillée du 1^er^ volume.

Vient de paraître :

HENRIK IBSEN

(Tome I des Œuvres complètes)

ŒUVRES DE GRIMSTAD

(1847-1850)

Poèmes — Le Prisonnier d'Akershus, fragment
CATILINA, drame en 3 actes

Un volume in-8° carré de CXXXVI-380 pages..... **10** fr. net

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS(6e)

Vient de paraître :

LES SECRETS DU SECOND EMPIRE

Hector FLEISCHMANN

BATARD D'EMPEREUR

D'après des documents inédits et les archives du Baron de Meneval, secrétaire du portefeuille de Napoléon.

C'est le roman d'amour et d'aventures du Comte Léon, le fils de Napoléon et de la belle Eléonore. — Véritable révélation d'histoire, mystérieuse et invraisemblable.

1 vol. de 320 pages, orné de 16 pl. hors texte, couverture illustrée. **7 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR :

Napoléon III et les femmes	**7 fr. 50**
Madame de Polignac et la cour galante de Marie Antoinette	**12 fr.**
Marie Antoinette libertine	**6 fr.**
Les demoiselles d'Amour du Palais Royal	**6 fr.**
Le cénacle libertin de Mademoiselle Raucourt	**7 fr. 50**

Guillaume APOLLINAIRE

LA FIN DE BABYLONE

Cet ouvrage nous transporte en pleine civilisation asiatique, à l'époque où se mêlaient, dans la capitale babylonienne, juifs impatients de leur captivité, juives lascives et dominatrices, sorciers, astrologues, mignons de tous genres, savants et prostituées rituelles, esclaves de toutes races, marchands de toutes nations.

Un volume in-8 carré de plus de 300 pages, orné de 16 illustrations hors texte.... **5 fr.**

Frédéric BOUTET

LA LANTERNE ROUGE

CONTES

Un volume..... **3 fr. 50**

Couverture en 4 couleurs de J.-G. Domergue

L'ART DE SÉDUIRE LES HOMMES

par **UNE FEMME CURIEUSE**

Édition nouvelle, suivie de

L'AMOUR ET LES POISONS

ornée de seize gravures hors texte en couleurs et d'une couverture illustrée de Sandy Hook.

Voici un curieux et sensationnel ouvrage, que toutes les femmes voudront lire, car il leur révèle leurs secrets et parfois inconscients moyens de plaire. L'auteur nous apprend l'art de la volupté, les irrésistibles moyens de séduction, l'art d'être à demi vierge, l'art de ne l'être plus du tout.

Un volume de 300 pages, couverture illustrée..... **3 fr. 50**

REVUE SUD-AMÉRICAINE

Directeur : LEOPOLDO LUGONES

Secrétaire général : HENRY-D. DAVRAY

Sommaire du Numéro de Février

I. — G. CLEMENCEAU : La Politique française.
II. — POMPEO MOLMENTI : La Furlana et les anciennes danses vénitiennes.
III. — ADOLFO POSADA : L'Orientation hispano-américaine de la politique espagnole.
IV. — LEOPOLDO LUGONES : Quelques propos de géométrie élémentaire.
V. — RAMON DEL VALLE-INCLAN : Poèmas (Version française de Jacques Chaumié).
VI. — PAUL FORT : Les Nocturnes.
VII. — C. REY DE CASTRO : Ethnographie américaine, les indigènes du Putumayo.

Chroniques du mois : B. Sanin-Cano : Le Sud-Amérique à Londres. — Saint-Brice : La Situation politique ; Les Faits du Mois. — A. Sux : Chronique sud-américaine ; Ephémérides américaines. — Marcel Réja : Le Théâtre. — André Fontainas : Le Mois artistique. — H. Perrotin : Le Mois scientifique et industriel. — Paul Dermée : Les Revues françaises. — Gabriel Henry : Les Revues nord-américaines. — Paul Lévy : Les Revues allemandes. — Commandant Nel : Marine et Voyages. — Georges Le Cardonnel : Essais et Critique. — Louise Faure Favier : L'Esthétique de la Mode. — Chronique financière : Paris, Londres, Berlin, Rio de Janeiro. — L. Lugones : L'Amérique aux Américains.

PRIX DU NUMÉRO : France, 2 fr. — Union postale, 3 fr.
ABONNEMENTS : — 24 fr. — 36 fr.

L. SAHORES et O. OJEDA, *Administrateurs*
PARIS — 32, avenue de l'Opéra, 32 — PARIS (IIe)

XI^e Année

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT

—

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes », parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan ").

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français, la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire, de Stendhal, de Renan. Pas de prêches. La vérité et la vie.

En entrant dans leur onzième année, *Les Marges* se sont agrandies et sont devenues mensuelles. On peut trouver la liste de leurs rubriques dans les annonces du *Mercure* du 16 décembre dernier et leurs sommaires de janvier, de février et de mars dans les *Mercure* du 16 janvier, du 16 février et du 16 mars.

—

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 16 AVRIL

Rabelais : **L'Institution de Quaresme.**
Emile Verhaeren : **La Tyrannie bien-pensante.**
Arthur Cantillon : **L'Imagerie villageoise.**
Mario Meunier : **Rodin dans son art et dans sa vie.**
Gaston Guilleré : **Le jeune poète.**
Pierre Lièvre : **Sur l'assonance.**
Jules Borély : **Ma démission**, nouvelle.
Pierre Leguay : **Henri Brémond et Henry Bidou**

chroniques : *Mémoires secrets de Prosper Bricolle, académicien.* — *La Boxe et les Sports : Discours*, par Tristan Bernard. — *Musique : Jeux* et *Pétrouchka*, par Émile Raulin. — *Beaux-Arts : Les Indépendants et autres expositions*, par Michel Puy. — *La Finance sans méningite*, par Bottom. — *Livres*, par Joachim Gasquet et Pierre Lièvre. — *Revues*, par Philoxène Bisson. — *Marges :* Réponse à Pierre Lasserre. L'Académie Française. A propos du banquet des Marges. Littérature saine. Voltaire sans éditeur. Un homme politique. Le beau-frère de Rimbaud. Les propos de M. de Pomairols.

Dessins de Rodin

—

ce numéro : **0 fr. 95**

(Envoi *franco* par la librairie CRÈS, 116, boulevard Saint-Germain, Paris, contre mandat d'un franc (France), d'un franc vingt-cinq (Etranger).

—

L'abonnement d'un an (France et Belgique) : 9.00. — (Etranger) : 11 fr.
Sur japon Dujardin : 18 fr. - (Etranger) : 22 fr.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction : 5, rue Chaptal, Paris (IX^e). Téléphone : Trudaine 55-98.—Tout ce qui concerne l'Administration (demandes de numéros, abonnements, etc.), à M. Crès, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e). Téléphone : Gobelins, 44-01.

FRÉDÉRIC MISTRAL

POÈTE ET PATRIOTE PROVENÇAL

—

Frédéric Mistral est mort le 25 mars dernier à Maillane, son bourg natal. Peu d'hommes, dans l'histoire littéraire, ont autant que lui, de leur vivant, connu la gloire. La gloire, il l'a eue, entière, profonde, faite de l'enthousiasme des foules et de l'admiration des lettrés, par delà les frontières et les convictions confessionnelles ou politiques. Aucun poète vivant aujourd'hui ne sait ce que c'est que la gloire, s'il se compare à Mistral. Celui qui vient de s'éteindre a vu, entendu et lu des témoignages d'admiration qui eussent rendu jaloux un Gœthe ou un Hugo. Il n'en a éprouvé aucun enivrement, il était resté un homme simple, bienveillant, un peu ironique, qui ne se livre pas facilement, tout en demeurant familier avec les humbles. C'était un vrai Provençal plein de courtoisie et de finesse, c'était un grand lyrique, mais le secret de tant de popularité durable unie à tant de gloire littéraire se découvre ailleurs. Mistral était « un patriote provençal » et c'est comme tel qu'on l'étudiait dans quelques universités d'Allemagne ou des Etats-Unis.

C'est comme patriote provençal que Mistral a entraîné sous ses pas des foules enthousiastes. Il se défendait d'être « un littérateur ». Lorsqu'on lui demandait : « Quand publiez-vous votre prochain volume ? » Mistral ne dissimulait pas qu'il estimait cette question fort sotte. Il répondait d'ordinaire :

— Me prenez-vous pour un écrivain du boulevard qui pond son trois cinquante tous les six mois ? Est-ce que je sais, moi,

si mon poème sera fini cette année ou dans dix ans ou même s'il le sera jamais ? Cela dépend des heures !...

Il a été attentif non seulement à la littérature, mais à tout ce qui touche à la vie provençale. On ne l'a, en France, généralement commenté que comme poète. Certains ont pensé au conteur. On a oublié presque toujours l'administrateur, l'archéologue, l'homme politique qu'il a été. J'entends ici les mots « homme politique » dans leur sens le plus haut. Il a été le politique de la Patrie Provençale, son législateur, son organisateur. Les circonstances ont pu faire que ces qualités ne se soient exercées que dans un domaine souvent littéraire, il n'en reste pas moins que Mistral a été un génie d'action et que l'exemple de sa vie, son œuvre et son activité ont exercé une grande influence morale sur la Provence. Avant de passer à l'examen de son œuvre, il faut songer à ce qu'était la vie provençale avant lui, à ce qu'elle menaçait d'être sans lui. Mistral et son enseignement ont pénétré dans les foyers, ont pesé sur maintes décisions familiales, ont décidé la jeune fille à garder son costume national, le jeune homme à rester près de sa terre. Il a réappris à tout un peuple le respect de sa personnalité ethnique, l'amour de sa tradition, les vertus des aïeux, le culte de ses morts. Il lui a montré ses vrais devoirs et ses vrais intérêts. Il tenait à ce que le paysan, le tâcheron ne perdissent pas le goût, « le pli du travail libre ». Il redoutait pour sa Provence l'engouement du diplôme. Son énergie n'a pas été celle d'un rêveur épris de mots, enivré d'un mirage d'histoire, exalté par quelques grandes images d'un passé glorieux. Non, Frédéric Mistral avait au plus haut degré le sens des réalités. Peu d'hommes ont été moins abusés par les syllabes sonores. Frédéric Mistral a toujours pensé davantage à l'avenir qu'au passé. Quelqu'un qui les connaît bien étudiera un jour les idées politiques et sociales de Mistral qui, influencé de Proudhon, marqua toujours un penchant vers « les idées de 1848 (1) ». On verra alors que, comme tous les grands

(1) M. Jules Véran a annoncé un ouvrage sur ce sujet. Cf. Ernest Gaubert et Jules Véran : *Anthologie de l'Amour Provençal*, page 205.

Il semble bien que Frédéric Mistral n'ait pas eu toujours des opinions politiques bien arrêtées. En effet, étant étudiant à Aix, il fut républicain ; plus tard, il saluera l'Empire, en une strophe du sirvente *Aux Poètes Catalans*. A la fin de sa vie, il se montrait sympathique aux doctrines d'opposition. En réalité, il tenait à la Provence avant tout et, selon que le gouvernement de Paris se montrait bienveillant ou non pour la Provence, Mistral lui montrait bon visage ou grise mine. C'était

écrivains, il n'a pas été seulement qu'un écrivain et Paul Mariéton avait raison d'écrire à la première ligne de son étude sur le poète de *Mireille :* « Mistral, poète et patriote provençal. »

En effet, pourquoi, sinon par patriotisme provençal, Frédéric Mistral aurait-il si souvent délaissé l'œuvre poétique pour donner à la langue provençale son dictionnaire, pour retrouver et réunir ses proverbes, pour étudier ses étymologies? On oublie toujours que la plus grande partie de son temps il l'a consacrée à des travaux de lexicographie ou de journalisme provençal. Pendant quarante ans, il a collaboré à *l'Armana Prouvençau*, pendant neuf ans, il a collaboré à *l'Aïoli* (1). Il a fondé le Félibrige et préparé toute son organisation. Rien ne s'est fait hors de ses conseils. Pendant cinquante années, il a essayé par tous les moyens en son pouvoir de réveiller l'âme provençale. Il a fondé le *Museon Arlaten*, lui a abandonné le montant de ses prix Académiques et du Prix Nobel et, par avance, lui a légué ses livres. Si son œuvre puissante nous émeut, c'est qu'elle est l'expression de la passion d'un homme pour tout ce qui touche à sa race. Mistral a incarné la Provence. Il l'a aimée d'un amour sans défaillance et n'a jamais désespéré de sa destinée, Pour elle, il a rêvé d'alliances. Un temps, il put croire qu'elles se réaliseraient. Le problème complexe du fédéralisme n'est pas de ceux qu'on

l'homme le plus tolérant qui fût et il aimait beaucoup des républicains comme Félix Gras, Clovis Hugues et Fourès. A propos de Roumanille il écrivit :

« On a dit, en de certains journaux, comme chose extraordinaire et presque « scandaleuse, que notre « Rouma » était un ultra-catholique et un ultra-royaliste. « Je puis répondre, moi, qu'il n'était pas plus « ultra » qu'un autre, qu'Aubanel, « par exemple. Et il avait, c'est bien connu, dans le parti républicain autant d'a- « mis que dans le sien. Il était catholique, il était royaliste comme son père et « comme le mien, comme le père d'Alphonse Daudet, comme le père de Paul Arè- « ne et comme celui de Clovis Hugues, en un mot comme la plupart des Proven- « çaux d'il y a cinquante ans, où, comme député, Marseille acclamait Berryer, et « où Avignon, Arles et quasi tout le Midi ne nommaient que des royalistes ; seu- « lement Roumanille — on n'a qu'à lire n'importe quelle page de lui — était profon- « dément démocrate et beaucoup plus que ceux qui font métier de l'être. »

En effet, républicains et royalistes, dans le félibrige, ont eu ce point commun d'être des démocrates, d'être également préoccupés de réformes sociales. Au point de vue religieux, Mistral, qui pendant trente ans s'était tenu à l'écart de toute cérémonie cultuelle, était redevenu, depuis plusieurs années un catholique pratiquant.

(1) Ce journal, fondé par Mistral en 1891, avec les 10.000 fr. d'un prix académique, paraissait les 7, 17, 27 du mois. Sous les pseudonymes de *Meste Franc* et de *Gui de Mountpavoun*, il y exposa ses idées, librement, sur les événements et les hommes. C'est là qu'il faut chercher la doctrine mistralienne. Rien n'y paraissait qui ne fût approuvé ou corrigé par Mistral. Il composa lui-même la plupart des quatrains-réclames pour un savon et c'était encore prétexte à satires ou louanges félibréennes. Folco de Baroncelli et Marius André furent, avec le Maître, les rédacteurs de *l'Aïoli*.

résout en quelques lignes. La parenté intellectuelle et économique qui unit la Catalogne, le Bas Languedoc, la Provence et les Iles Baléares s'est souvent affirmée. Dans les fêtes félibréennes de Barcelone et de Montpellier (1878), l'idéal commun aux populations d'origine romane se précisa. C'est l'œuvre de Mistral qui avait provoqué cette communion spirituelle entre des populations d'une même origine (1). Frédéric Mistral patriote est le poète de *La Coumtesso*, symbole transparent de la Provence captive.

Ah ! se me sabien entèndre !
Ah ! se me voulien segui (2) !

Je sais bien que Frédéric Mistral a repoussé toujours tout soupçon de *séparatisme* et qu'il fut aussi un Français patriote. (D'ailleurs serait-il possible à un homme de culture latine de ne pas rester fidèle à l'esprit français ?) Il y a peu de questions sur lesquelles les journaux et les conférenciers aient énoncé plus d'erreurs que sur celles qui touchent au fédéralisme ou au régionalisme (3). Dans le sirvente *aux Poètes Catalans*, Frédéric Mistral semble avoir voulu par avance répondre aux interprétations malveillantes. Si la communauté de la défaite et du destin rapproche ces deux Provinces, si nous ne pouvons oublier de communes origines, il n'est pas

(1) La Roumanie participa aussi à ces fêtes, où elle envoya le poète Vasili Alecsandri, qui remporta le prix d'un *Chant du Latin*.

(2) Ah ! si l'on savait m'entendre ! — Ah ! si l'on voulait me suivre !... (La Comtesse, *les Iles d'or*, page 191.) « Cette composition dans laquelle on a cru voir des intentions séparatistes n'est qu'une allégorie contre la centralisation » (Note de Mistral). « Mistral, dans sa conception d'une idéale confédération du Midi, a les « vues les plus larges, les plus olympiennes, conscient qu'il est de l'unité, de la « solidarité de la Race... [ce patriotisme] Mistral le fait consister dans le maintien « de la langue... La Provence d'avant 89 était un état fédéré sans doute, mais si « français pourtant qu'il formula les sentiments de la France par la voix de Mi- « rabeau. Qui se serait avisé de le déclarer séparatiste même alors qu'il prononçait « l'éloge de la nation provençale ? » (Paul Mariéton : *la Terre Provençale*, pp. 537, *passim*.)

Sur cette question et sur les diverses questions félibréennes : cf. Paul Mariéton, *La Terre Provençale*, Ollendorff, 1890. — Le même : *L'Idée Latine*, Lyon, Waltener, 1883. — Joseph Aurouze : *Histoire critique de la Renaissance méridionale*, Avignon, Roumanille, 1907. — L. de Berluc-Perrussis : *Du mouvement littéraire en Provence*, Forcalquier, 1855. — J. Charles-Brun : *L'Evolution Félibréenne*, Paquet, Lyon, 1906. — Jeanne de Flandreysy : *La Vénus d'Arles et le Museon Arlaten*, Paris, Lemerre, 1903. — Gaston Jourdanne : *Histoire du Félibrige*, 1897, Roumanille, Avignon. — L. Xavier de Ricard : *Le Fédéralisme*, Paris, Fischbacher, 1877. — Frère Savinien : *Anthologie provençale*, Aubanel, Avignon, 1898. — A. Tournier et Paul Arène : *Des Alpes aux Pyrénées*, Paris, Flammarion, 1891. — A. Praviel : *L'Empire du Soleil*, N^lle Lib. Nationale, Paris, 1910. — Ernest Gaubert et Jules Véran : *Anthologie de l'amour Provençal*, Mercure de France, 1909.

(3) *L'Aïoli* publia, le 7 mars 1892, un manifeste fédéraliste signé Charles Maurras, Amouretti, Auguste Marin.

question de briser le pacte qui unit la Provence à la France, ou les quatre provinces de Barcelone, Lerida, Gérone et Tarragone à l'Espagne.

De Pèire d'Aragoun, fraire, bèn nous souvèn :
Segui di Catalan, venguè comme lou vènt,
Brandant sa lanço ben pounchudo.
Lou noumbre e lou malastre aclapon lou bon dre :
Davans li bàrri de Muret
Soun tóuti mort à nosto ajudo (1).
. . . . . .
. . . . . .
Aro pamens se vei, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai per un bèn :
Li Provençau, flamo unanimo,
Sian de la Grando Franço, e ni court, ni coustié:
Li Catalan, bèn voulountié,
Sias de l'Espagno magnanimo (2).

Soit ! mais le patriotisme catalan ou provençal se refuse à voir la langue des ancêtres chassée de l'école, traitée en vassale, interdite dans tous les actes officiels ; il se refuse à perdre la personnalité de sa province.

Qu'autour de lui certains poètes aient repris le rêve d'une revanche de Muret, ce n'est pas douteux, que Mistral lui-même (3)... on ne sait. Toujours est-il qu'il n'avait guère d'il-

(1) De Pierre d'Aragon, Frères, il nous souvient bien : — Suivi des Catalans, il vint comme le vent, — branlant sa lance bien pointue. — Le nombre et le destin accablant le bon droit : — devant les remparts de Muret — ils moururent tous à notre aide.

(*Les Iles d'or*, page 169.)

(2) Maintenant pourtant il est clair, maintenant nous savons — que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien : — les Provençaux, flamme unanime, — nous sommes de la Grande France, franchement et loyalement ; — les Catalans, bien volontiers, — vous êtes de la magnanime Espagne (*Les Iles d'or*, page 171).

(3) Pourtant les déclarations de Mistral ont toujours été très nettes à ce sujet. Dans le discours prononcé à la Sainte-Estelle de 1889, il déclare :

« Ce qui fait si agréable, ce qui fait si plantureuse notre charmante France, c'est cette diversité de territoires et de races, de mœurs et de costumes, de constructions et de langages qui la varient à plaisir, et qui la variaient autrefois, bien plus encore. Toutes les différences ou particularités que la nature avec l'histoire ont marquées et gravées dans ses provinces sœurs, sont autant de racines qui fortifient l'arbre, sont autant d'éléments qui enrichissent la sève, autant de sources qui alimentent sa vie, sa verdeur, sa gentillesse ; oui, sont autant de liens qui attachent à la France les peuples qui y vivent, et autant de vertus qui la maintiennent immortelle.

« Seulement, et voici le point aigu, une espèce de gens s'est multipliée en France depuis quelques cents ans, depuis Louis XIV, laquelle, pour aplanir les voies au centralisme, autant vaut dire au despotisme, ou par un rêve d'uniformité mesquine, s'opiniâtre à châtrer de toutes les façons le libre développement, la floraison joyeuse des branches de cet arbre.

« Une population de petits messieurs, de niais, bien administrative et bien

lusions sur les hommes et les événements. Il a fait pour la Provence tout ce qu'un homme pouvait faire. Il lui a redonné une littérature, il lui a réenseigné sa langue qu'elle ensevelissait elle-même sous des alluvions françaises, il lui a redonné des traditions, des fêtes, un musée.

Voilà pourquoi Mistral a connu, vivant, une gloire populaire réservée d'ordinaire aux conquérants, aux prophètes, aux souverains, une gloire d'empire qui, aux grands jours de Provence, soufflait en tempête autour de lui.

J'avais sept ou huit ans lorsque je vis Mistral pour la première fois. Montpellier fêtait le VIIe centenaire de son Université. Des délégations étaient accourues des quatre horizons du monde, d'Upsal, d'Helsingfors, d'Heidelberg, de Montréal, du Caire, de Manille, de Cracovie, de Salamanque, de Bologne ou de Cambridge ; les drapeaux, les bérets, les uniformes confondaient vingt nations autour de personnages officiels. Le dernier jour, on organisa un cortège historique représentant l'évolution des diverses Facultés de Montpellier. On y voyait Rabelais en lunettes, le galimard à la ceinture, des apothicaires, Molière sur un âne, des ribaudes demi-nues, des éléphants, maints cavaliers fort éclatants. Dans la foule rangée sur le boulevard de l'Esplanade, j'admirais ce défilé. En face de moi, à un balcon trois personnes regardaient la cavalcade : un homme barbu fort exubérant, une jeune Arlésienne en costume local et un autre homme grand au front large, les cheveux en arrière, grave, avec une barbiche et un feutre de

vidée de moëlle, où tous les vêtements se taillent sur la coupe des magasins du Louvre, et où tous les cerveaux au même moule se pétrissent une France, en un mot faite de telle sorte que, de Paris là-haut, en disant *oremus* avec un fil télégraphique, tous répondent *amen :* voilà l'idéal de ces cuistres.

« Et savez-vous la marche ? Pour arriver plus tôt à leurs fins insensées ou mal intentionnées, ils cherchent, de plus en plus, à nous arracher du cœur la fibre la plus intime de notre personnalité, qui est notre langue maternelle. »

Frédéric Mistral, dans ce même discours, précise la portée morale du Félibrige et le danger social que présente la centralisation à outrance : un peuple qui perd sa langue locale se déracine plus facilement, les enfants méprisent les parents, abandonnent les champs pour aller à la ville, troquent une large existence de paysan contre la misère dorée du fonctionnaire, etc... Ce que Mistral incriminait, c'était l'administration inintelligente qui choisit des préfets, des maîtres d'écoles, etc... étrangers à la région et qui ne peuvent comprendre ni ses usages, ni ses intérêts. Un certain nombre des arguments mistraliens sont parmi les plus sérieux « du nationalisme intégral » et l'on voit dès lors ce qu'il y avait de peu fondé dans cette accusation de *séparatisme*. Mistral estimait en outre que, plus le gouvernement central est éloigné, plus les peuples sont heureux. Notons aussi que Mistral fut un partisan de l'Italie intégrale, malgré son refus récent d'assister au cinquantenaire de l'Unité Italienne. Il avait applaudi à la prise de Rome. Cf. sa correspondance avec Bonaparte-Wyse. Mistral s'intéressa à la destinée de tous les peuples méditérranéens.

mousquetaire (1). Un cavalier qui quêtait aux balcons l'aperçut, fit volter son cheval, salua et cria : « Vive Mistral ! »

Aussitôt le vaste cortège oscilla. Un cri unanime le parcourut comme un frisson, un cri changé aussitôt en une acclamation tonnante : « Vive Mistral ! » La veille, j'avais entendu acclamer le Président de la République. Quel était donc celui-ci qu'on fêtait plus haut que le chef de l'Etat, pour lequel un peuple s'arrêtait, s'amassait, gonflait sa voix? Je le demandai. Ma mère me dit :

— C'est le poète de *Mireille*.

Je la crus. Depuis j'ai compris. Ce que cette jeunesse acclamait plus haut que le représentant de la France, c'était le représentant de la beauté intellectuelle.

Douze ans plus tard, dans les arènes de Nîmes, un soir de corrida, vingt mille spectateurs se penchaient pour assister à l'une des dernières *lidias* de Guerrita. Les trompettes avaient sonné à la mort. Le plus grand des princes de l'épée, le fer nu sous la *muleta* écarlate, s'avançait pour cadrer la bête avant l'estocade suprême. Un silence de temple pesait sur tous les gradins.

Soudain quelqu'un dit :

— Voilà Mistral !

Et ce miracle s'accomplit. On se retourna.

Les yeux se détournèrent de l'épisode dernier de la course pour regarder le poète.

Et ce cri de nouveau envahit cette foule haletante.

— Vive Mistral !

Ainsi le poète que j'avais vu, enfant, acclamé plus haut que le chef d'Etat, ici encore prenait le pas sur le beau tueur de toros. « Empereur du Midi », a-t-on écrit de Mistral à propos de ces manifestations délirantes, écloses sur ses pas ! La plupart de ceux qui l'acclamaient ainsi, en Languedoc, ne l'avaient pas lu ou ne savaient de lui que les vers de *Magali*... Qu'importe ! le peuple saluait en lui l'émanation la plus haute de son propre génie, et se glorifiait en acclamant celui qui avait su réveiller les aspirations et l'idéal de toute cette terre romane dont la langue fut la nef à plein cintre de notre civilisation (2).

(1) En réalité, ce feutre était le signe de ralliement des étudiants républicains, en 1848, que Mistral avait conservé.

(2) M. C. Pitollet a publié dans la *Revue du Midi*, me dit-on, toute une correspondance très caractéristique, au point de vue de l'évolution des idées mistraliennes.

Voilà le secret de cette popularité. Toute l'œuvre de Mistral est la Geste d'un Patriote provençal et l'on comprend son refus, d'entrer à l'Académie Française.

§

Frédéric Mistral était né le 8 septembre 1830, au Mas du Juge à Maillane. Il raconte dans ses *Mémoires :*

Mon père, devenu veuf de sa première femme, avait cinquante cinq ans lorsqu'il se remaria, et je suis le croît de ce second lit. Voici comment il avait fait la connaissance de ma mère.

Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattaient à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit :

— Mignonne, de qui es-tu ? Quel est ton nom ?

La jeune fille répondit :

— Je suis la fille d'Etienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

— Comment ! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner !

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille, six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en ! » Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage.

Or donc, ma venue au monde ayant eu lieu le 8 septembre de l'an 1830, dans l'après-midi, la gaillarde accouchée envoya quérir mon père, qui était en ce moment, selon son habitude, au milieu de ses champs.

En courant, et du plus loin qu'il pût se faire entendre :

— Maître, cria le messager, venez ! car la maîtresse vient d'accoucher maintenant même.

— Combien en a-t-elle fait ? répondit mon père.

— Un beau, ma foi !

— Un fils ! que le bon Dieu le fasse grand et sage !

Et sans plus, comme si de rien n'était, ayant achevé son labour, le brave homme, lentement, s'en revint à la ferme. Non pas qu'il fût moins tendre pour cela ; mais élevé, endoctriné, comme les Proven-

çaux anciens, avec la tradition romaine, dans ses manières il avait l'apparente rudesse du vieux *pater-familias*.

On me baptisa Frédéric, en mémoire, paraît-il, d'un pauvre petit gars qui, au temps où mon père et ma mère se *parlaient*, avait fait gentiment leurs commissions d'amour et qui, peu de temps après, était mort d'une insolation. Mais, comme elle m'avait eu à Notre-Dame de Septembre, ma mère m'a toujours dit qu'elle avait voulu me donner le prénom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mère de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des Centuries, le fameux astrologue natif de Saint-Remy. Seulement ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas ? que l'instinct maternel avait si bien trouvé, on ne voulut l'accepter ni à la mairie, ni au presbytère.

Le jeune Frédéric grandit à la campagne. A dix ans, il entre au collège Saint-Michel de Frigolet entre Tarascon et Barbentane où, au lieu de faire jouer les enfants dans une cour morose, on les envoyait prendre leur récréation dans la montagne jusqu'à ce que la cloche sonnât le rappel. Ensuite, son père place le futur poète dans un externat du collège royal de Carpentras, puis, en Avignon, dans un pensionnat que tenait un certain Dupuy, auteur de cette poésie provençale *les Papillons*, que Sainte-Beuve déclare digne d'Anacréon dans une note de son *Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle*. Il y avait là Roumanille, qui faisait fonction de professeur et de maître d'études. Un dimanche, en surveillant les vêpres, le pion aperçoit l'élève Mistral qui griffonnait quelque chose sur son paroissien. Il s'approche, sévère. Mistral traduisait les psaumes en provençal. Roumanille fut désarmé. Après l'office, il prit à part le traducteur, le félicita et lui lut ses vers à lui. Déjà Roumanille avait publié *li Margarideto*, *li Sounjarello*, etc... Il était chargé de la critique dans un petit journal, *la Commune*. C'est là que Frédéric Mistral fit ses débuts sous le pseudonyme de *Boufarel*. A quelque temps de là, Roumanille eut l'idée de réunir les collaborateurs de *la Commune*, ceux du *Tambourinaire* de Marseille, ceux du *Bouïabaisso* de Tarascon pour composer un recueil qui, sous ce titre *Li Prouvençalo*, réunit trente et un poètes (1). Le succès de ce florilège collectif incita les poètes à préparer l'épuration du provençal. A cet effet, ils organisè-

(1) Ce livre est rare aujourd'hui. *Li Prouvençalo*, avec préface de Saint-René Taillandier, un portrait de J. Roumanille. Seguin, Avignon, 1852.

rent un premier congrès en Arles (25 août 1852). On y travailla à fixer l'orthographe et à ramener la langue à sa pureté ancienne. En 1853, un second congrès fut tenu à Aix. En 1854 paraissait un nouveau recueil : *lou Roumavàgi dei Troubaïre*. Mais cette année devait être marquée par un événement d'une plus haute importance.

A quelques kilomètres d'Avignon, aux portes de Chateauneuf de Gadagne, se dresse le château de Fontsegugne. C'est là qu'un jeune poète, Paul Giéra, réunissait ses amis. Ils avaient tous vingt ans, ils aimaient la langue des paysans, et composaient des vers provençaux. Ils se les récitaient en se promenant parmi les allées de chênes et de platanes, le long des viviers, au bruit des fontaines, devant l'harmonie d'un paysage aux grandes lignes.

Les sœurs de Giéra, Clarisse et Joséphine, écoutaient ces poètes. Souvent une de leurs amies les accompagnait. « C'était une charmante fille, brune, mélancolique, au teint « mat avec deux yeux de jais », disait Mistral. On croirait voir la Madeleine de *Dominique*. Elle inspira un semblable amour à Aubanel. Ce fut au cours d'une des assemblées dominicales à Fontsegugne que fut conçu le projet de fonder une association qui préparerait la restauration de la langue provençale. La décision fut prise le jour de Sainte-Estelle, 21 mai 1854 (1).

Entre temps, Mistral avait été reçu aux examens de la licence en droit et portait le titre d'avocat. En septembre 1855, le vieux François Mistral mourut et sa veuve et son fils vinrent alors habiter la maison de Maillane, qui lui était échue en partage. C'est là que Mistral acheva *Miréio*, qui parut le 21 février 1859. On se souvient du retentissant éloge de Lamartine qui consacra à la pauvre fille de la Crau son *Quarantième Entretien littéraire* (2). Adolphe Dumas et Reboul, de leur côté, prônaient

(1) Les fondateurs du félibrige étaient au nombre de sept, Mistral, Aubanel, Tavan, Anselme Mathieu, Paul Giera, Brunet et Roumanille. Mistral proposa le mot *félibre* pour designer les nouveaux poetes. Il en donne (Trésor du Félibrige, I, 113) comme etymologie le latin fellebris (de fellare, sucer, téter). nourrissons, disciple des muses. Cf. *Histoire du Félibrige* de Gaston Jourdanne, Avignon, Roumanille.

(2) « Un grand poète épique est né ! Un vrai poète homérique dans ce temps-ci ; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau ; un poète primitif dans notre âge de décadence ; un poète grec à Avignon : un poète qui crée une langue et un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien ; un poète qui, d'un

très haut ce poème dont le succès fut éclatant. En quelques mois la gloire du poète rayonna sur toute la France. Il ne se hâta point. Ses œuvres se succédèrent à de longs intervalles d'environ sept ou huit ans : *Calendau* (1867), *Lis Isclo d'Or* (1875), *Lou trésor dou Félibrige* (1878-1885), *Nerto* (1884), *La Reino Jano* (1890), *Lou Pouemo doù Rose* (1897), *Mémoires* (1908), *Lis Oulivados* (1912) (1).

Miréio (2) était la simple histoire d'une petite fermière et d'un vanier. *Calendau*, qui, avec *les Iles d'or*, est l'œuvre préférée des provençalisants, a l'allure et les proportions de l'épopée. Les personnages s'y exaltent jusqu'aux plus magnifiques symboles. Cette aventure d'un pêcheur de Cassis qui, à travers les tentations et les épreuves, s'élève jusqu'à l'amour d'Estérelle, fille des princes des Baux et descendante du roi mage Balthazar, se déroule au début du règne de Louis XVI, époque où la Provence « gardait encore l'intégrité de ses vieilles mœurs (3) ».

Les Iles d'or sont une des œuvres lyriques les plus riches, les plus pures, les plus hautes de la littérature universelle *Mireio*, *Calendau*, *Nerto* frappent surtout par la continuité de l'inspiration, le soutenu du style, et, bien que tout le monde en puisse saisir la poésie profonde, l'émotion, les images, il faut être familier avec la Provence pour les goûter entièrement dans les mille nuances de détail. *Les Iles d'or* sont plus près

patois vulgaire, fait un langage d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille...

. . . . . .

« Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre, que dirais-je plus ? Il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient ; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chanteurs divins de la famille des Mélésigènes... »

Lamartine, *40e Entretien littéraire.*

(1) Mistral a encore préparé une traduction de la Genèse en provençal. La bibliographie de l'œuvre mistralienne a été faite par M. Edmond Lefèvre en un ouvrage fort complet : *Frédéric Mistral*, Marseille, 1908. M. Lefèvre a élevé un véritable monument bibliographique au félibrige. Il prépare un classement de toute la correspondance active et passive de Mistral, qu'on pourra consulter au *Muséon Arlaten.*

(2) *Mireille* a eu 54 éditions différentes, dont 3 en allemand, 4 en anglais, 1 en espagnol, 3 en catalan, 2 en danois, 2 en hongrois, 4 en italien, 1 en polonais, 2 en roumain, 2 en russe, 3 en suédois, 1 en tchèque, etc...

(3) « Le poème de *Mireille* a dû se faire tout seul. *Calendal*, au contraire, porte davantage la marque de la volonté. Ce n'est plus au hasard de ses impressions, en se laissant chanter, que Mistral a composé ce second poème, mais laborieusement à force de patience et avec le dessein visible de peindre cette fois la Provence tout entière, les mille aspects de son paysage, son histoire, ses souvenirs. » (Paul Arène : *Mistral et Calendal*. La *Revue félibréenne*, novembre 1887.)

de notre sensibilité. C'est dans ce recueil que se rencontrent les poèmes les plus populaires : *la Belle d'Août*, *la Reine Jeanne*, *A la Race Latine*, *la Communion des Saints*, *le Lion d'Arles*, etc.

Ce sont des poèmes d'une pureté de forme parfaite, d'une inspiration large et précise, où le lyrisme s'exprime comme il le doit, plus par le mouvement que par les images.

Aubouro-ie, raço latino,
Souto la capo doù soulèu !
Lou rasin brun bouï dins la tino.
Lou vin de Diéu gisclara léu,

Emé toun péu que se desnouso
A l'auro santo doù Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio et d'estrambord ;
Tu siés la raço apoustoulico
Qui sono li campana à brand ;
Tu siés la troumpo que publico
Et siés la man que trais lou gran (1).

Toutes les inspirations se trouvent réunies dans ce recueil, de la chanson populaire à l'ode, du sonnet (dont quelques-uns, comme celui *A la fille de Reattu* (2), sont d'une profondeur de vision qui les apparente aux plus beaux des *Trophées*, qu'ils ont précédés), au sirvente, à l'hymne et au chant nuptial. C'est tout le poème du regret et de l'espérance :

Mai, lis einat de la naturo,
Vous-àutri, li brun cadelas
Que dins l'antico parladuro
Emé li drolo vous parlas,
Agués pas pòu : restarés mèstre !
Tau que li nouguié dóu campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vous groumon,
O païsan (coume vous noumon),
Restarés mèstre dou païs.

(1) *Relève-toi, race latine, — sous la chape du soleil ! — Le raisin brun bouillonne dans la cuve — le vin de Dieu giclera bientôt. — Avec tes cheveux qui se dénouent — au vent sacré du Thabor — toi, tu es la race lumineuse — qui vit de joie et d'enthousiasme ; — toi, tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle ; — tu es la trompe qui publie, — tu es la main qui jette le grain !* (N.B. Nous avons modifié un peu la traduction de Mistral pour suivre le mot à mot.)

(2) Autant comme autrefois notre reine Hermengarde — tu personnifias ton grand Arles muet, — ton Arles, cette veuve Artemise, qui garde — la gloire de ses pères enfermés dans la tombe, — qui porte ses Arènes en caverne et regarde — sur le Rhône, au lointain, s'en aller les tartanes. (*Les Iles d'or*, page 415.)

Envirouna de l'amplitado
E dòu silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo,
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coume un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiau di revoulucioun :
Atetouni sus la patrio,
Veirés passa li barbario
Emai li civilisacioun (1).

Les Iles d'Or (2) furent suivies de la publication de cette œuvre d'érudition qui est le *Trésor du Félibrige* (3) et dans laquelle Frédéric Mistral a entassé en deux volumes toutes ses recherches touchant la langue provençale. *Nerto* parut en 1884. Puis le poète composa un drame d'après la vie de la reine Jeanne, *la Reino belugueto* (la Reine petite étincelle). Dans l'histoire, ce personnage qui a inspiré plusieurs romans romantiques (4) n'est pas des plus recommandables. Jeanne de Naples, petite-fille de Robert d'Anjou, mariée à quinze ans à André de Hongrie, fut accusée d'avoir fait tuer son époux. Elle vint pour se justifier, en Avignon, demander justice au pape Clément. Il ne semble pas qu'elle fut innocente; mais, trahie par ses amants et ses amis, elle devait périr atrocement de retour dans son royaume. Frédéric Mistral s'est laissé gagner au charme de cette reine amoureuse, faible et cruelle. Il l'a peinte avec des

(1) Mais, les aînés de la nature, — vous autres, les gars hâlés — qui dans l'antique langage avec les filles vous parlez, — n'ayez peur : vous resterez les maîtres ! — Tels que les noyers de la lande, — rugueux, robustes, calmes, immobiles, — pour tant qu'on vous exploite et tant qu'on vous maltraite, — ô paysans (comme on vous nomme) — vous resterez les maîtres du pays.

Environnés de l'ampleur — et du silence des guérets, — tout en vaquant à vos travaux, — toujours attachés à la terre, — vous voyez au lointain, comme des accidents du temps, — passer la pompe des empires — et l'éclair des révolutions : — pendus au sein de la patrie, — vous verrez les barbaries passer — et passer la civilisation. (*Les Iles d'or*, page 249. *Eclaboussure.*)

(2) « Dans son cycle harmonieux, sous sa forme achevée, le livre est aujourd'hui parfait. C'est la plus haute expression d'un idéal et d'une race ; c'est aussi « la formule sublime du tempérament de l'artiste heureux, du génie triomphant « qui procrée dans la joie et l'amour. Aucune œuvre de cet ordre ne s'était rencontrée depuis les anciens. Une sérénité d'âme olympienne, dont Gœthe avait « été le dernier exemple, une douceur virgilienne de sentiment s'y marient, pour « donner l'impression d'une tranquillité de conscience que nous ne connaissions « plus devant la Nature immuablement belle.

« On pourrait objecter quelques mélancolies à cette vision d'âge d'or, au paysage « antique. Mais n'oublions pas que la terre de Provence, une seconde Grèce, a été « imprégnée à jamais de spiritualité chrétienne. Et pourquoi refuser aux anciens toute « rêverie douloureuse ? » Paul Mariéton, *les Iles d'Or* (*Revue félibréenne*, avril 1889).

(3) *Lou Trésor dou Felibrige*, dictionnaire français-provençal, 2 vol. in-4, Roumanille, Avignon; Champion, Paris.

(4) *Frère Angel*, de Molé-Gentilhomme, est le plus intéressant.

couleurs indulgentes. On doit regretter que le théâtre antique d'Orange n'ait pas osé jouer, en provençal, cette tragédie qui eût constitué un admirable spectacle de plein air.

En 1897, parut *le Poème du Rhône* (1). C'est une des œuvres maîtresses de Mistral. Cette aventure d'un bateau qui descend le Rhône et sombre avant l'arrivée, coupée des descriptions des pays traversés et d'épisodes d'amour féerique, mystérieux et sensuel, garde un grand attrait romanesque. On y rencontre des portraits nets comme celui du patron :

Patroun Apian éu-meme sus la poupo
es au gouvèr que douno l'endrechiero
A de long péu en cadeneto griso
que sus li tempe entrena ié retoumbon
emé dous grand tourtis d'or que ié pènjon
à sis auriho. Es aut de fourcaduro
e, de sis iue lusènt, sus chasco barco
dou tèms que vèi se tout marcho dins l'ordre,
de l'uno à l'autro, estocado à la filo
pèr la calaumo unenco e lounyarudo
en escatant dins loa gourgoui de l'aigo,
touti li barco à-de-rèng s'entrahinon (2).

(1) Cf. la *Revue Encyclopédique*, 31 juillet 1899, n° consacré au mouvement félibréen par Jean Carrère, Maurice Faure et Charles Maurras. Ce dernier termine ainsi son analyse du *Poème du Rhône :*

« Le *Caburle* dérive ainsi vers le pont Saint-Esprit, où il se brise enfin. Le choc précipite dans les flots Guilhem et Anglore (l'héroïne) enlacés. Ils disparaissent. Sauf ce couple, pour qui Jean Roche a plongé inutilement, tout l'équipage est parvenu à gagner la rive. Ils pleurent le bon petit prince. « — Ah! va, bon petit prince..., — réplique Jean Roche, sur le *Caburle*, — j'avais depuis longtemps observé ses menées. — Et qui t'a dit que ce n'est pas le Drac du Rhône — qui, par avance, instruit du grand naufrage — nous aura, lui, suivis de trajet en trajet, — pour emporter l'Anglore dans ses gouffres ?... »

« Alors patron Apian fait l'oraison funèbre du fleuve : « Il a crevé pour tous, aujourd'hui, le grand Rhône! » Et l'équipage ayant enroulé de l'épaule autour de la ceinture ce qui restait des câbles et des agrès, « à pied, en suivant le rivage », « remonta vers Condrieu sans autre plainte. »

« Les douze chants de ce beau conte et de ce *Poème* divin sont écrits en vers décasyllabiques à désinence feminine, pareils à l'endécasyllabe italien, sans rime ni assonance, avec la césure normale à la quatrième syllabe, mais coupés aussi quelquefois en 6/4, ou même selon des mesures plus subtiles, ce qui donne à son rythme une souplesse et une grâce incomparables. » (CHARLES MAURRAS.)

(2) Patron Apian lui-même, sur la poupe,
est à la barre donnant la direction.
Il a de longs cheveux en cadenettes grises
qui lui retombent tressés sur les tempes,
et deux grands anneaux d'or qui lui pendent
aux oreilles. Il est haut d'enfourchure
et, de ses yeux luisants, sur chaque barque,
pendant qu'il voit si tout marche dans l'ordre,
de l'une et l'autre, attachées à la file
par le long câble qui les réunit toutes,
en dérivant au gargouillis de l'eau,
toutes les barques à la suite s'entraînent.

Enfin, il y a trois ans, Frédéric Mistral donnait ce titre : *les Olivades* (1), à un recueil de ses poésies éparses dans les revues. Titre mélancolique emprunté à la dernière récolte de l'année et qui marquait bien que le poète n'attendait plus rien des Muses. Elles lui avaient tant donné.

§

A l'exception de deux séjours à Paris et de brefs voyages à Venise, Barcelone, Bâle, Frédéric Mistral n'a jamais quitté sa Provence et son village. A Maillane, il a habité successivement trois maisons différentes. Un buste de Lamartine, un buste de Gounod sur deux colonnes antiques occupaient l'atrium de celle où il vient de s'éteindre. Des tableaux, des bronzes, des marbres antiques et des meubles provençaux du XVIII^e^ siècle en ornaient les pièces vastes et claires. Il vivait là avec sa femme, ne dédaignant pas de se mêler aux gens du pays, allant faire sa partie de cartes tous les soirs au *Café de l'Union* avec des amis d'enfance. Une fois par semaine, le vendredi en général, il allait en Arles au Museon Arlaten. Sa journée se passait à répondre à ses correspondants, à recevoir des visiteurs venus des quatre horizons, des Anglais, des Américains, des Allemands et des Russes surtout. On lui a élevé une statue à Arles et il avait coutume de plaisanter à ce sujet, en prétendant qu'il était obligé de se saluer en passant. L'érection de son tombeau l'avait aussi très préoccupé, il surveillait les ouvriers, modifiait tel ou tel détail, estimait que le masque de son chien sculpté dans la pierre de ce riant monument (d'après le Pavillon de la Reine Jeanne, aux Baux) n'était pas encore assez ressemblant. Puis, il flânait sur la grand'route de Saint-Rémy, prenait à travers champs et vignes. C'était là son vrai cabinet de travail. C'est là devant ce paysage « le plus admirable qu'on puisse imaginer », écrivait jadis le Président de Brosses, que Mistral concevait la ligne pure de ses poèmes, parmi ce décor libre et vaste qui n'est pas sans rappeler les paysages antiques.

Sur son tombeau, il avait fait graver cette épitaphe :

NON NOBIS, DOMINE
SED NOMINI TUO
ET PROVENCIÆ NOSTRÆ
DA GLORIAM

(1) « Le temps qui devient froid et la mer qui déferle, — tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi — et qu'il faut, sans retard, amassant mes olives, — en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu. » (*Les Olivades.*)

Pas de nom. Le masque de *Pan-perdut*, le chien, l'étoile à sept branches du Félibrige et le visage de Mireille. A ce propos, il a composé un poème dont l'émotion s'accroît du deuil récent :

Sous mes yeux, je vois l'enclos — Et la coupole blanche — Où, comme les colimaçons, — Je me tapirai à l'ombrette...

Suprême effort de notre orgueil — Pour échapper au temps vorace ! — Cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui — Vite se change en long oubli !

Et quand les gens demanderont — A Jean des Figues, à Jean Guétré : « Qu'est-ce que ce dôme ? » Ils répondront : — « Ça, c'est la tombe du poète...

« Poète qui fit des chansons — Pour une belle Provençale — Qu'on appelait Mireille et qui vont — Comme en Camargue les moustiques.

« Eparpillées un peu partout. — Mais lui demeurait à Maillane — Et les anciens de ce pays — L'ont vu qui traversait nos sentiers. »

Et puis un jour on dira : « C'est celui — Qu'on avait fait roi de Provence... — Mais son nom ne survit plus guère — Que dans les chants des grillons bruns. »

Enfin à bout de paroles, — On dira : « C'est le tombeau d'un mage, — Car d'une étoile à sept rayons — Le monument porte l'image (1)... ».

Parfois, ces derniers mois, Mistral disait à ses visiteurs :

— Allez voir mon tombeau ! Mais excusez-moi de ne pas y être pour vous recevoir !

Aujourd'hui qu'il est là pour toujours, il pourra voir que des hommes comme lui ne meurent point, que la mémoire de ceux qu'ils ont enchantés, exaltés, enivrés n'est ni ingrate, ni oublieuse. Oui, on l'avait fait roi de Provence, mais le nom n'est pas perdu, car l'œuvre reste. C'est vers elle que se fera le pèlerinage incessant. Mistral a été le rénovateur, l'homme qui espère, qui croit, qui veut et qui sait imposer son espérance, sa foi, sa volonté à tout un peuple. Quelles seront les destinées du Félibrige, après la mort du dernier de Sept Fondateurs ? Nous croyons que l'œuvre de Mistral est lourde encore d'avenir !

Du moins avant de s'éteindre, le père de Mireille a-t-il pu donner l'accolade à un grand poète nouveau, et Calendal a-t-il pu saluer de sa rame *Le Laurier d'Arles* de Joseph d'Arbaud ! Car il est dans le destin des grands poètes de faire surgir d'autres grands poètes, lorsque sonne l'heure où le coureur doit passer le flambeau...

ERNEST GAUBERT.

(1) *Les Olivades.*

NOTES SUR ULRICH VON HUTTEN

CHEVALIER DE FRANCONIE ET PRÉCURSEUR DE LA RÉFORME

—

Le drame politique et religieux qui, pendant plus d'un siècle et demi (1521, Diète de Worms — 1685, Révocation de l'Edit de Nantes), mit en armes les puissances occidentales, entrechoqua les intérêts et les croyances, produisit, à la lumière des poètes, des héros, des martyrs : Anne Dubourg, Coligny, Agrippa d'Aubigné, Gustave-Adolphe, et qu'en France, Louis XIV — jésuite-roi qui savait à peine lire — consomma dans les ténèbres et le sang, par la Révocation de l'Edit de Nantes, par l'horreur des Dragonnades ; cette crise de conscience, révolte de la foi, de la pudeur allemande, contre l'avarice de Rome, les turpitudes, les crimes, les superstitions de la monacaille et de la Cour apostolique, la Réforme eut comme prologue un immense éclat de rire, une bouffonnerie, et les quolibets, et les sarcasmes de *junkers* en belle humeur. La sordide persécution, intentée à Reuchlin par les antisémites d'alors, provoqua l'indignation des humanistes. Sous un nom grécisé, d'après la coutume ridicule qui faisait, alors, de Bombast, Paracelse et de l'inquisiteur Antoine de Mouchy, Démochares, le savant Capnion (1), auteur du *Dictionnaire hébraïque*, étant remonté aux sources, accréditait la *Bible*, situait les origines du dogme chrétien dans les écritures juives, au grand scandale, au déchaînement de ces deux sœurs jumelles : l'Orthodoxie et la Stupidité. Moines, inquisiteurs et pédagogues, tout ce que la « Sainte Cologne » élevait dans la crasse, dans la bêtise des couvents et des écoles, toute la démagogie obscurantine, arrosa copieusement Reuchlin d'eaux grasses et d'injures. Elle soudoya des insulteurs. Elle eut recours à la police. En vain ! La raison et la vérité l'emportèrent, même à Rome, sur ces querelles de tondus.

(1) Fumée = Reuchlin.

Les amis de Reuchlin triomphèrent. A leur tour, ils prirent l'offensive. Ils arrachèrent aux dominicains leur froc sanglant et redouté. Ils firent voir dans le nu malpropre de « leur Adam » ces balourds nidoreux, cuistres de la Germanie et des Pays-Bas.

Ils ouvrirent la porte des ergastules sacrés où les moines de toutes robes déformaient le crâne de leurs disciples. Ce fut dans la jeune Allemagne une croisade contre les Janotus confits en saint Thomas, « échauffés sur les annates, les expectatives et les restrictions » (H. Heine), les Janotus dont Rabelais, encore que fort entaché lui-même d'hellénisme et de latinité scolaires, devait, bientôt après, donner une image éternelle, avec « son lyripipion théologal et son chef tondu à la césarine ».

Les Lettres des hommes obscurs du chevalier Ulrich Von Hutten furent la première escarmouche des poètes séculiers contre les « sorbonagres », de la Renaissance contre le Moyen-Age, de l'esprit moderne contre la vieille routine et les dogmes surannés. Lentement, une à une, elles parurent comme la *Ménippée* ou, comme un siècle et demi plus tard, les *Provinciales*. Ce furent des feuilles volantes que l'on se passait de main en main, dont les plus naïfs prenaient copie et que les dominicains de Cologne reçurent, tout d'abord, avec beaucoup d'édification, comme l'œuvre d'un ami.

L'auteur, qui déjà s'était fait connaître par des opuscules didactiques et des *tracts* où s'avérait l'impérialisme le plus pur, comptait, dans le monde érudit force amis et des patrons de marque. Erasme l'encourageait, le lâche et faible Erasme qui devait, plus tard, le renier avec autant de bassesse que d'opiniâtreté. Il avait pour compagnons et frères d'armes les humanistes, ceux qui aux sottes imaginations de la littérature ecclésiastique, aux « lettres divines », comme on disait alors, opposaient la beauté des lettres humaines, dont ils prirent leur nom, élevaient des autels à Virgile, saluaient, dans les poètes reconquis du polythéisme antique les dieux éternels des esprits civilisés. Reuchlin, Eoban Hesse, Sébastien Brant, la pléiade — poètes et juristes — de Mayence, de Leipsig, de Wittemberg, de Vienne, prodiguaient au jeune Hutten les plus hautes louanges.

Néanmoins les *Lettres des hommes obscurs* ne portèrent

tout d'abord d'autres signatures que les noms ridicules de leurs auteurs supposés. La plupart s'adressaient à maître Ortuinus, professeur de théologie et l'un des cuistres les plus fameux dont s'enorgueillissait l'école de Deventer. Elles retraçaient les hésitations, les aventures graveleuses, les bonnes fortunes scolastiques des jeunes tondus, ses élèves, les tentations de leur « frère Ane » sous les aiguillons de la jeunesse. Elles imploraient des conseils, des recettes amoureuses et pharmaceutiques. Elles notaient heure par heure la germination de la bêtise dans leur caboche tonsurée. Elles parlaient des maîtres d'alors avec un respect imbécile et d'autant plus touchant : Arnauld de Tongres (le docteur *Cap d'auque*) et surtout Jacobus de Hoogstraten, prieur des Dominicains à Cologne, dont ils suivaient ferme les errements, surtout dans son affaire avec Reuchlin sur le propos des livres juifs. Pour goûter le sel des *Hommes obscurs* et sous la pesanteur de la « redondance latinicome » en vogue chez les érudits du XVI^e^ siècle ; pour découvrir un humour à la Voltaire où la raillerie assaisonne la plus fervente pitié ; pour lire en connaissance de cause Hutten, qui fut vraiment le Lucien de la Renaissance germanique, il importe de connaître avec un certain détail ce conflit, suscité à propos du *Talmud* et du *Zohar* que Reuchlin, dans son traité *de Verbo mirifico*, suivant les chemins frayés par Pic de la Mirandole et le vieillard Florentin Géministe Plethon, rattachant Socrate à Pythagore, Pythagore aux Hébreux, proposait à la vénération des cœurs justes et des intelligences éclairées. La persécution dont il fut l'objet de la part des moines, persécution qui se termina d'ailleurs par un triomphe, peut passer pour la première épiphanie de l'antisémitisme, dans sa forme actuelle. On ne brûlait plus, en Allemagne, que les sorciers et les faux monnayeurs. Mais de temps à autre, un massacre fomenté par les ordres mendiants, par les « bons pauvres » et la ribaudaille des écoles, sous prétexte d'hosties sanglantes ou d'enfants égorgés, corroborait la foi des personnes pieuses, donnait un regain appréciable d'activité à la vente des indulgences qui, dans les premières années de la Renaissance, fut, en attendant Luther, la grande affaire de la Papauté. Mais ces meurtres populaires, ces échauffourées autour des *judengasses*, n'avaient pas le retentissement et, peut-on dire, l'exemplarité d'une condamnation à mort ou tout au moins à la dé-

tention perpétuelle d'une personne illustre. Le docteur Reuchlin, traducteur de Térence, auteur d'une comédie aristophanesque où les porteurs de froc étaient joués en ridicule, Reuchlin qui, dans son traité d'homélistique, se moquait à leur barbe sale des Prêcheurs, de saint Thomas, des réalistes et des discours qu'ils faisaient, voilà certes une victime dont se fussent enorgueillis les inquisiteurs d'Allemagne! On n'attaque pas de front un homme protégé des princes ecclésiastiques, familier de l'empereur, anobli par Maximilien lui-même, comte palatin, fort ancré dans la bienveillance impériale grâce à l'amitié que lui portait le médecin juif de César et par l'heureux succès d'une mission diplomatique auprès du pape Alexandre VI. Mais on peut calomnier, salir, prodiguer les pasquils injurieux, donner une interprétation infâme aux gestes les plus simples, insister, mentir, s'acharner, dire qu'il ne fait pas jour en plein midi et, comme les sorcières de *Macbeth*, « que le beau est affreux, que l'affreux est beau», que les victimes égorgent les tortionnaires, que les frustrés, les humiliés, les écrasés sont les larrons, les insulteurs et les bourreaux. La calomnie avait pris au service de l'Eglise une force redoutable. C'était déjà la méthode expliquée à Bartholo par don Basile dans le couplet fameux de Beaumarchais et la non moins célèbre cavatine d'*Il Barbiere*. Le Basile teuton du XVI^e^ siècle donna la formule. Ses dignes héritiers la mirent en œuvre. De génération en génération, l'Eglise refondit le poignard et, mieux trempé, l'aiguisa. Pareille à Locuste, elle fit lentement recuire le poison. Les fils de Hoogstraten, les hommes obscurs élevèrent, comme un défi, leur citadelle de mensonge, falsifiant les textes, déprédant les archives, donnant à l'évidence un perpétuel et cynique démenti. Le faux devint leur instrument de choix, tant pour instruire la jeunesse que pour fomenter les réactions.

Si Reuchlin ne succomba pas à la conjuration des haines et des impostures, c'est qu'il eut avec lui ce prodigieux éveil de l'esprit humain qui jeta les chrétiens dans la Réforme, en même temps qu'il rendait aux juristes et aux poètes le sens, aboli depuis dix siècles, du Droit et de la Beauté.

Pour perdre le comte Reuchlin, les Dominicains de Cologne avaient dans leur clientèle un homme incomparable, un homme plein de talent et d'intrigue qui, plus tard, eût fait un valet de Regnard ou de Molière, qui, au début du XX^e^ siècle,

aurait su, de reniements en reniements, franchir tous les degrés de la splendeur sociale, tour à tour parlementaire, orateur assermenté de la Haute-Banque, ministre d'État et aussi roi que peut l'être, de nos jours un Stuart ou un Bourbon.

Il se nommait Pffefferkorn, c'est-à-dire « Grain de poivre », suivant l'usage où sont les rabbins d'imposer un sobriquet ridicule aux catéchumènes dont les offrandes témoignent d'une certaine parcimonie. On connaît de nos jours quelques israélites qui se prénomment « Tête de cochon » ou « Mandat-poste », pour ne citer que des vocables à peu près congrus. Donc, Pffefferkorn s'était converti au christianisme sans devenir pour cela directeur d'un journal aussi mondain que bien pensant ni convoler avec une de ces fières Allemandes qui, pareille à la Cunégonde de Voltaire, ne peuvent, même après les plus scabreuses aventures, épouser un roturier. Cependant, Grain-de-poivre, enflé, depuis son baptême, en Dom Johannes Pffefferkorn, menait la vie exemplaire d'un laïque pieux. Il rendait au clergé tous les services occultes que l'on ne peut confier qu'à des amis sûrs. Il faisait les commissions délicates et prenait à son compte les gestes hasardeux.

Ce dangereux intrigant, — dit Michelet, — voulant se faire jour à tout prix, avait essayé de se faire accepter pour Messie aux juifs, qui s'étaient moqués de lui. De rage, il s'était donné âme et corps aux Dominicains, se mettant au service des terribles projets de l'Ordre. Inquisiteurs en Espagne, ils voulaient l'être en Allemagne ; il n'y avait pas là de Maures à brûler, mais il y avait les sorciers, les juifs ; toute machine était bonne pour arriver à ce but. La presse, nouvelle encore, *déjà arme terrible dans la main de la tyrannie*, multipliait les légendes nouvelles, les livres de prières, les pamphlets sanglants des dominicains. Mysticisme et fanatisme, vierge et diable, roses et sang humain, tout roulait mêlé au torrent. L'inventeur du rosaire, Sprenger, publiait en même temps l'horrible *Marteau des sorcières*.

Ce fut pour obéir à ces féroces protecteurs que Pffefferkorn, calomniant son peuple et traînant au ruisseau la gloire d'Israël, déclara les livres juifs pleins d'infamie et de sacrilèges, d'insultes, dont l'*Ancien Testament* éclabousse le *Nouveau*. Pour châtier ce crime de lèse-majesté divine et mettre la populace en appétit d'auto-dafés, « Pffefferkorn rejoignit l'Empereur « à son camp de Padoue et surprit du prince étourdi un ordre « général pour brûler les livres des juifs ». Cela, bien entendu,

par manière de passe-temps, avec l'espoir d'une répression plus sérieuse. En attendant, Sprenger brûlait sorciers de douze ans, femmes grosses, un peuple entier. Il donnait, dans son *Marteau*, l'étymologie en faveur chez les moines du mot « diable » : « *Diabolus* vient des deux mots *dia* « deux » et « *bolus* « pilules», parce que le Mauvais Esprit fait de l'âme « et du corps deux pilules qu'il avale d'un seul trait. »

Avec de si profonds latinistes, un homme tel que Reuchlin eût été fou d'intenter la plus minime controverse. D'autant plus que le prieur des Dominicains, Jacques de Hoogstraten, intervenait en personne déclarant « que connaître de ces « choses était le droit de l'Empereur, la nation juive ayant, « autrefois reconnu l'autorité du Saint-Empire romain par « devant Ponce-Pilate ».

Et c'était bien le cri haineux de l'Obscurantisme que poussait, du fond de son cloître et de ses ténèbres, l'âne mangeur de chair humaine. Par delà ce *Zohar*, ce *Talmud*, cette *Kabbale*, inabordables et répugnants à la plupart des hommes, il poursuivait la suprême hérésie. Il brandissait la torche enflammée et sans lumière qu'entre ses babines écarlates, porte le dogue du Saint-Office, la torche qui brûla jadis les manuscrits du *Serapeum*, non certes contre un livre en particulier, mais contre le Livre, contre ce véhicule irrésistible de la pensée indépendante, de l'esprit scientifique et du libre examen. Soixante ans plus tôt, le sorcier Faust, le thaumaturge Guttenberg avaient commis le crime de produire au grand jour l'esprit des âges révolus, de l'emmener hors du sanctuaire, loin des bibliothèques où chartreux et bénédictins couvraient de leurs pieuses sornettes les parchemins sacrés de Virgile ou d'Euripide. Pour un tel méfait, les conteurs édifiants avaient damné Faust, non sans, autour de son désastre, accumuler force conjonctures aggravantes. Mais la voie offerte à l'intelligence humaine restait ouverte. La damnation de Faust, non plus que le bûcher de Dolet condamné à l'affreux supplice pour avoir imprimé le *Phédon*, ne pouvait arrêter la diffusion de la clarté. Les missionnaires qui, sous la Restauration, aux sombres jours de 1816, firent jeter au feu par les bourgeois fanatisés l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire philosophique*, ont-ils effacé la grande âme de Diderot, la conscience lumineuse et pitoyable de Voltaire, dans le souvenir de leurs enfants ?

Quoi qu'il en soit, le Dominicain Hoogstraten et son exécrable Grain-de-poivre ne réussirent qu'à moitié. Le Conseil impérial n'avait pas consenti d'emblée à la destruction des livres juifs. Premier que d'en venir à cette extrémité, il voulut prendre l'avis d'un personnage docte et de bon renom, d'un laïque versé dans l'exégèse et dans la sémantique. Il porta Reuchlin à cet emploi dangereux ; il raviva contre cet honnête homme la haine de Hoogstraten, de ses moines et de ses suppôts. En esprit miséricordieux, Reuchlin conseillait, à côté de la *Bible*, si peu connue alors des fidèles et même du clergé, de garder le *Talmud*, la *Kabbale*, les commentaires philologiques de l'*Ecriture*, les livres liturgiques, d'anéantir seulement ce qui traitait de la goétie et des sciences occultes. C'était peu. Aussi les Dominicains lâchèrent-ils de nouveau leur Pffefferkorn. En 1511, Grain-de-poivre, toujours intrigant et furieux (le baptême ne les améliore pas !), rouvrit les hostilités. Cette fois, il ne prit aucun détour. Il attaqua directement Reuchlin dans *le Miroir à main* (*Handspiegel*), pamphlet imbécile, venimeux et balourd qui fait songer à l'apostrophe dont Victor Hugo, en 1852, saboulait « quelques journalistes de robe courte », à savoir : Montalembert, Riancey, Veuillot surtout, qui néanmoins avait plus de talent que Pffefferkorn.

Parce que jargonnant vêpres, jeûne et vigile,
Exploitant Dieu qui rêve au fond du firmament,
Vous avez, au milieu du divin Evangile,
Ouvert boutique effrontément ;

Parce que vous feriez prendre à Jésus la verge,
Sinistres brocanteurs sortis on ne sait d'où ;
Parce que vous allez vendant la Sainte Vierge
Dix sous, avec miracle, et sans miracle, un sou ;

Parce que la soutane est sous vos redingotes,
Parce que vous sentez la crasse et non l'œillet,
Parce que vous bâclez un journal de bigotes
Pensé par Escobar, écrit par Patouillet ;

Parce qu'en balayant leurs portes les concierges
Poussent dans le ruisseau ce pamphlet méprisé,
Parce que vous mêlez à la cire des cierges
Votre affreux suif vert-de-grisé ;

Parce qu'à vous tout seuls vous faites une espèce,
Parce qu'enfin blanchis dehors et noirs dedans,
Criant *mea culpa*, battant la grosse caisse,
La larme à l'œil, la boue au cœur, le fifre aux dents ;

Pour attirer les sots qui donnent tête-bêche
Dans tous les vieux panneaux du mensonge immortel,
Vous avez adossé le tréteau de Bobêche
Aux saintes pierres de l'autel ;

Vous vous croyez le droit, trempant dans l'eau bénite
Cette griffe qui sort de votre abject pourpoint,
De dire : « Je suis saint, ange, vierge et jésuite,
J'insulte les passants et je ne me bats point. »

Après avoir lancé l'affront et le mensonge,
Vous fuyez, vous courez, vous échappez aux yeux :
Chacun a ses instincts et s'enfonce et se plonge,
Le hibou dans les trous et l'aigle dans les cieux !...

Grain-de-poivre ne plongea pas si vite dans son trou qu'une sagette barbelée et térébrante ne le vînt atteindre. L'oiseau de nuit était marqué par un archer aux coups redoutables et sûrs. Le bon Reuchlin riposta au libelle de Pffefferkorn par le *Miroir des yeux* (*Augenspiegel*); il remit à sa place le sycophante juif, le triple drôle, affilié pour de l'argent à la Congrégation. La réplique fut rude, sans aucun des ménagements qui servent aux modernes, quand ils éprouvent le besoin d'édulcorer leurs aconits et leur ciguë. Il faut lire les « auteurs gais » de cette époque, les contemporains allemands de Rabelais pour imaginer à quelle grossièreté vont naturellement ces buveurs de bière, dès que leurs chopes les ont mis en gaîté. Les facéties de Bébelius, la légende (si souvent refondue, adoucie et transposée en beau langage) de *Til Ulenspiegel* ne répondent précisément pas à l'idée agréable qu'éveille en nous le mot « espièglerie ». Une sorte de verve pesante, une jovialité d'ours en belle humeur, que l'on retrouve dans les deux trop fameuses lettres de la Palatine, emplissent d'incongruités ces propos de table à divertir les *junkers* et les étudiants : *gaudeamus igitur !* Panurge, au regard de pareilles énormités, semble quelque peu nuancé de gongorisme ; Tabarin lui-même prend tout de suite un air modeste et renchéri.

Le Miroir des yeux, en même temps qu'il faisait voir à Pffefferkorn sa vilaine image, produisait, sans flatterie aucune, la silhouette d'Hoogstraten. D'être bafoué devant tous, humilié dans son amour-propre, atteint dans sa dignité, le redoutable prieur conçut une de ces rages qui ne pardonnent point, la rage froide et vindicative du prêtre. Il se mit sur le pied de guerre et combattit, à son tour. Certes, Reuchlin portait de

nobles armes : l'esprit, la raison, la science, le talent. Hoogstraten, lui, n'avait que le bûcher. De connivence avec Arnold de Tongres, principal au collège Saint-Laurent, avec Ortuinus Gratius de Deventer, ce même Ortuinus, auquel Rabelais, dans la bibliothèque de Saint-Victor, attribue un volume dont le titre ne se peut congrument énoncer, Hoogstraten, « héréticomètre » de *Pantagruel*, dressa contre l'humaniste une accusation formelle d'hérésie. Il fit tenir à l'Empereur les propositions suspectes de judaïsme, les extraits savamment choisis dans les ouvrages du docteur par Arnold de Tongres, un idiot pédant. Reuchlin se fâcha sérieusement, cette fois. Il écrivit un plaidoyer si véhément et de ton si monté que le faible Erasme ne lui pardonna point cette chose effrayante. Décidément, les choses tournaient mal. Quelque désir qu'il en eût, Maximilien ne pouvait passer l'affaire sous silence.

Reuchlin avait pour lui, en France, en Italie, en Allemagne, ceux qu'on désigna plus tard sous le nom d' « intellectuels ». Hoogstraten menait à sa suite les professeurs de théologie et les maîtres de sentences, les logiciens en *baroco* et en *baralipton*, résonnant à perte d'haleine sur l'*hircocerf* et le *draconcule*, sur l'*essence* et l'*accident;* les gradés : bachelier ou maître ès arts, puis la troupe même des obscurs : moine, moinillon, capets et tonsurés.

En 1514, le Prieur des Dominicains citait Reuchlin à comparoir devant une commission ecclésiastique. Or, ce tribunal, peu enclin à désobliger le vindicatif « papimane », siégeait à Mayence, chacun de ses membres ayant été choisi et personnellement désigné par Hoogstraten. Donc, en dépit de l'évêque de Spire, malgré le bon vouloir du pape même, la vie, ou tout au moins l'honneur et les biens de Reuchlin étaient fort menacés. Nulle sauvegarde. Nul appui. Conscients de leur infirmité, les amis de Reuchlin voyaient se dérouler cette affaire des deux « miroirs », l'une des plus importantes que les juifs aient jamais déchaînée sur le monde occidental.

Une tempête grondait. Reuchlin, malgré tant de vertus et d'illustres protecteurs, voyait se rengréger les ténèbres et croître le péril. Déjà le sol tremblait. Des éclairs imminents fulguraient à l'horizon. Le triomphe d'Hoogstraten était proche, sans doute. Et lui, Reuchlin, lui, le pur lettré, le penseur intrépide, le sage et l'érudit, allait-il donner cette joie à ses lâches

adversaires ? Allait-il succomber sous cette racaille des universités et des couvents ? Tout menaçait, tout craquait, se dérobait autour de lui, quand un éclat de rire le sauva.

§

L'auteur des *Hommes obscurs* était, en 1515, âgé de 27 ans. Il n'avait pour atteindre la fin de sa carrière que peu de jours encore devant lui. Usé, miné, torturé par la misère et par la maladie ; ayant combattu, souffert, aimé la patrie allemande et recommencé, après Dante le rêve gibelin d'un empire laïque, susceptible de faire échec à la Papauté ; après avoir, dans la guerre des paysans et des bourgeois, suivi son ami Frantz de Scheckingen, comme lui chevalier, venu, comme lui, du Mein et de la forêt hercynienne ; survivant à la défaite du héros, il s'éteignit dans à peine la trente-cinquième année de son âge, avec, pour dernier abri, la maison doucement hospitalière du pasteur Schnegg, sur le lac de Zurich, où Zwingle, touché par tant de gloire et d'infortune, l'avait appelé, quand, trahi de ses amis, brouillé avec Erasme, atteint d'un mal qui ne pardonnait guère, presque sans pain, il voyait le soir allonger une ombre automnale sur le rapide chemin de ses beaux jours. Mais, au temps de lutte et de gaîté, où la verve de Hutten flagellait de lanières cuisantes les maîtres de Cologne, ces funèbres pensers ne hantaient point sa noble intelligence. Frêle mais si ardent à vivre, plein d'espoir, de poésie et d'endurance, il donnait sans compter ses forces, en même temps que son esprit, faisant largesse à tous, guerroyant, pindarisant, parlant du bois de gayac et d'Arminius, préconisant des remèdes contre le mal qui l'emportait, offrant à Charles-Quint sa fière indépendance, éconduit à Bruxelles par le jeune empereur et, de plus belle, rêvant pour ses camarades, pour lui-même une Athènes germanique où les Dieux de l'Olympe auraient eu leurs autels. *Epîtres des Obscurantins!* Quand parut sa menippée, Hutten, jeune encore, était un homme aux traits accentués et délicats, aux longs cheveux d'un blond pâle, au visage encadré par une mousseuse barbe d'or, aux yeux d'une douceur féminine où l'enthousiasme, la colère et, comme il disait, « le culte des Neuf Sœurs » mettaient de longues flammes. Un frontispice du *Triomphe de Capnion* le montre cuirassé, dans une armure aussi étrange que le morion et les

jambarts de Don Quichotte. Sur sa maigre poitrine, la cuirasse de Galaor ou de Parsifal croupionne d'une façon ridicule, tandis que son regard nostalgique et sincère contemple je ne sais quel au-delà riche de lumière et de douceur. Autour du front une couronne de laurier plaque des feuilles vertes. Elle supporte une toque de velours et complète l'ajustement bizarre de ce chevalier à qui l'épithète d'« errant » semble appartenir à l'exclusion de tous autres. Depuis qu'il échappa aux disciplines du révérend abbé de Fulde, Ulrich von Hutten pérégrina par les chemins, erratique en effet et désorbité, en proie à l'inquiétude qui fait les vagabonds et les explorateurs.

Une formidable hilarité accueillit ses premières lettres. Déduites en un style négligé d'aspect, plein de germanismes, de locutions populaires et de trivialités scolastiques, elles sont d'une parfaite ironie et d'une surprenante mesure. Elles représentent les façons, la mentalité des jeunes clercs avec tant de vraisemblance qu'il faut lire plus d'une fois pour discerner la satire et l'intention vengeresse à travers les lignes monotones de ce pastiche sans égal.

Voici d'abord les apprentis moines aux prises avec les tentations du Monde, si l'on peut nommer ainsi les tavernières qui les hébergent et les adolescentes rieuses qui, le soir des fêtes patronales, dansent avec eux, au son du flageolet, quand les corporations accueillent dans leurs *guildes* les nouveaux venus. Un mépris naïf de la femme complique, chez ces jeunes grimauds l'éveil de leur sexualité. C'est avec des doigts tachés d'encre et des gaîtés rudanières qu'ils abordent l'objet de leurs scolastiques amours. Des histoires confuses, possession, envoûtement, se combinent dans leur cervelle ignare à des obsessions moins chimériques. Vilpatius d'Anvers exhorte dom Ortuinus Gratius, le met en garde contre les stryges et les succubes, lui fait connaître comment on repousse leurs maléfices au moyen de sel bénit et d'oraisons appropriées. Conradus de Wickau lui raconte une histoire peu édifiante et quelles prétentaines égayent ses vingt ans. Hutten est dur, la plupart du temps, à la citation. Dès qu'il cesse de railler l'ignorance, la bêtise et l'instruction à rebours chez les disciples dont maître Ortuinus endoctrine le troupeau, sa plaisanterie a des façons tudesques. L'hypocrisie à la mode et le pharisaïsme

verbal dont la France est engouée au début du xx^e^ siècle, n'admettent guère ces fortes joyeusetés.

Outre la métrique, la poésie et les divers rythmes qu'ils ordonnent,outre les syllogismes cornus, ces bons jeunes gens étudient à leur manière les poètes latins. Ils sont bien fondés en théologie et, quand ils accouplent des vers, ce n'est pas sur des babioles, disent-ils, mais sur la *Couronne des saints*. Comme ils pensent dévotement, plus acharnés à la doctrine de leurs maîtres que Thomas Diafoirus aux avis d'Hippocrate, ils haïssent les poètes nouveaux, déclament contre Philomusus, Escampativus et quelques autres fort oubliés, qu'ils traitent de jeanfoutres. On les imagine déambulant parmi les venelles et les carrefours de la « sainte Cologne », emplissant la nuit de hurlements avinés, quand ils vagabondent, après boire, dans les quartiers déserts. La haute silhouette de la cathédrale apparaît sur le ciel nocturne, avec son dôme inachevé,ses clochetons et ses pinacles,tandis que le Rhin accompagne de sa plainte monotone les clameurs des jouvenceaux. A l'ombre du vieil édifice, leur bêtise s'épanouit!

C'est ici, dit Henri Heine, que la prêtraille a mené sa pieuse vie. Ici ont régné les hommes noirs que Hutten a décrits. Ici Hoogstraten distilla ses dénonciations. Ici la flamme du bûcher a dévoré des livres et des hommes et les cloches tintaient et on chantait *kyrie eleison*.

Mais le stupide fanatisme n'absorbe pas les jeunes clercs au point d'empêcher qu'ils ne deviennent « très profonds », versés dans les sciences orthodoxes. Il en est une que leur entendement s'approprie avec délices, je veux dire la Mystique. C'est l'art de donner aux faits mythiques ou sociaux une interprétation bizarre, saugrenue et falote, de chercher dans les poètes antiques la « préfiguration », comme ils disent, du christianisme et autres subtilités dogmatiques, mais idiotes. C'est la mythologie comparée à Charenton.

Voici frère Conradus Dollenkopius qui fait part à Ortuinus de son érudition.

Je prends tous les jours, dit-il, une leçon de poésie, où, par la grâce de Dieu, je commence à faire un progrès admirable. Je sais déjà toutes les tables d'Ovidius en sa *Métamorphose :* de plus,je sais les interpréter quadruplement, à savoir : naturellement, littéralement,

historiquement et spirituellement, science que n'ont pas les poètes séculiers.

Dernièrement, j'ai poussé à l'un d'eux cette colle : « D'où vient le nom de Mavors ? »

Il me donna une explication qui n'est pas la bonne. Je le redressai. « *Mavors*, lui dis-je, c'est *mares vorans*, le dévorateur des mâles. » De quoi il demeura confondu.

Je poursuivis : « Que faut-il entendre allégoriquement par les neuf Muses? » Le pauvre gas n'en savait rien : « Les neuf Muses, lui dis-je, représentent les sept Chœurs des Anges. »

En troisième lieu, je lui demandai : « D'où vient le nom de *Mercurius ?* » et comme il ne savait pas davantage : « *Mercurius*, lui dis-je, c'est *Mercatorum curius* (patron des marchands), à cause qu'il est le dieu du négoce et porte aux traficants un intérêt suivi. »

De cela vous pouvez inférer que ces poètes apprennent leur art dans un grand terre-à-terre, qu'ils ne prennent cure ni des allégories ni de l'exégèse spirituelle. Ce sont des hommes charnels, comme l'écrit l'Apôtre dans sa *Première aux Corinthiens,* 11 : « L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont dans l'esprit de Dieu. »

Vous me demanderez peut-être : « D'où tenez-vous tant de subtilité ? » Je vous répondrai que j'ai, depuis peu, fait emplette d'un ouvrage composé par un Anglais, Maître de notre ordre, qui à nom Thomas de Walleys. Son livre a pour objet la *Métamorphose* d'Ovidius. Il en expose tous les mythes d'après le Symbolisme et la Mystique. Il est profond en Théologie, au delà de tout ce que vous pouvez croire. Il est bien évident que le Saint-Esprit infusa une telle doctrine à cette personne, à cause qu'elle établit la concordance qui existe entre l'Écriture Sainte et les tables poétiques. Vous en pourrez constater dans les passages que voici :

De la serpente Pytho qu'Apollo mit à mort le Psalmiste dit : « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic. » Diana signifie la très béate Vierge Maria, quand, avec des jouvencelles nombreuses, elle rôde par les chemins. Cadmus courant après sa sœur figure la personne de Christus en quête pareille de sa sœur qui est l'âme humaine et fondant une cité qui est l'Eglise.

L'érudition du benêt se prolonge, se répète, encombre maintes pages de citations, de notes marginales et de références auprès des « bons auteurs ». Un vertige de stupidité monte peu à peu, se dégage de ces élucubrations monastiques. Est-ce un hôpital de fous ? Un couvent d'inquisiteurs? On n'en sait plus rien et l'on demande merci. La grande affaire toutefois que poursuivent les jeunes sycophantes, c'est la confusion de Reuchlin et

surtout l'anéantissement des juifs. Au moment du Jubilé, de la vente des indulgences, il importe de détourner sur eux les soupçons de la multitude. Un juif rôti, quelques maisons israélites mises au pillage, voilà toujours un amusement que l'on ne saurait interdire au peuple. C'est un apéritif à l'eucharistie, un encouragement aux « bons pauvres » qui font leurs Pâques. La démagogie réactionnaire est organisée à jamais. Sous l'inspiration des Dominicains, elle fonctionne telle que nous la reverrons au moment de la Ligue et, plus tard, de l'Affaire Dreyfus. Ses procédés restent les mêmes et le personnel ne diffère point. M. Charles Maurras vaut Hoogstraten; M. Gustave Téry prête son humeur galante à Pfefferkorn.

Ce néanmoins l'Allemagne intellectuelle avait compris.

Les sarcasmes de Hutten avaient dessillé ses yeux. Dans Reuchlin menacé, dans les juifs offerts à la populace comme un troupeau dont la vie appartient au premier boucher venu, les penseurs, les humanistes se reconnurent. Ils saluèrent un héros, leur aîné, qu'il fallait sauvegarder à tout prix. Leur pitié s'émut. Ils tendirent une fraternelle main au peuple des *judengassen*, « aux tribus captives », aux « éternels proscrits », victimes de la plus infâme superstition, exclus de toute joie, en péril continu, holocauste offert au dieu des chrétiens, à ce Christ plus sanguinaire que Moloch. Or, ces hommes ne demandaient qu'à vivre, qu'à obtenir pour eux et pour les leurs ce que, même de nos jours, contestent aux hébreux les salariés de l'antisémitisme, à savoir : « autant de droits que les autres mammifères » (Heine). Un énorme ridicule tomba sur Hoogstraten, sur son Ordre abhorré, pris en flagrant délit d'imposture. Nonobstant les efforts du Saint-Siège, malgré le zèle des pères blancs et noirs à détruire ce libelle malencontreux, le coup libérateur fut porté. L'audace des moines recula. Une sorte de trêve suspendit les hostilités.

Plus tard, avec le pape Adrien et le légat Aléandre, avec les bulles de proscription, la terreur s'empara des âmes incertaines. Erasme renia son amitié pour les humanistes. Il se déshonora de gaîté de cœur, en dénonçant aux pouvoirs publics Hutten malade et fugitif, en appelant sur Zwingle, son hôte, la suspicion des magistrats. Ce causeur brillant, cet esprit orné goûtait cependant le charme du bien dire. Il pensait librement. Mais il n'avait ni caractère, ni bravoure;

il portait une pente fâcheuse à prendre quand même le parti du plus fort. Le beau portrait d'Holbein, au musée d'Anvers, a toute la valeur d'un document psychologique. Il montre au vif le manque de bravoure qui noua Didier Erasme, l'induisit en de lâches et vilaines actions. Le corps un peu voûté, sous une fourrure assez belle, vieilli plutôt que vieux, l'homme, en dépit du chaperon et du manteau, semble grelotter de froid. Les traits fins, allongés, le sourire inquiet des lèvres minces, le nez un peu dévié, les yeux dont le regard s'en va on ne sait où, le geste de la main blanche et fine qui tient si mollement un manuscrit enroulé, disent l'homme sans vouloir, égoïste, maniaque et personnel, qui, pour conserver sa « librairie » et ses objets d'art, ce beau parloir de chêne, gloire de Rotterdam, acceptera n'importe quelle honte, sceptique au point d'être le mieux du monde avec les autorités civiles ou religieuses, quelles qu'elles soient.

Le départ d'Erasme et la mort de Hutten ferment cette première période où la Réformation à venir se fait deviner plutôt qu'elle ne se formule. Ce n'est pas le mois d'avril encore. Mais le ciel se fait plus doux ; un souffle amical passe dans l'azur clair : les branches, qu'alourdit le trop plein de la sève, laissent poindre la verdure indécise des bourgeons. Des cris d'oiseaux montent vers la lumière, dans l'allégresse du matin.

Après le déchaînement de haine et de mépris qu'ont suscité les *Epîtres* de Hutten contre l'obscurantisme, après la défaite d'Ortuinus et l'humiliation d'Hoogstraten, le temps du rire va cesser.

Bientôt pourtant, un nouveau rieur, celui-là formidable, fait écho, sur les bords de la Loire, au guerrier poète qui, dans les burgs du Rhin, aiguisa l'épigramme vengeresse. Les titans de Rabelais porteront au Monde la même parole fraternelle que nous entendîmes dans les sarcasmes de Hutten.

Mais, avant d'écouter ce Gargantua si humain, ce bon Pantagruel qui ravive les sources d'autrefois, qui, célébrant la joie et l'orgueil de vivre, donne aux forts le seul viatique digne d'eux, à savoir l'amour du travail, l'universelle énergie et la curiosité de son héros, prêtons d'abord l'oreille à cette voix harmonieuse et robuste qui s'élève pour chanter l'amour divin et les tendresses humaines. Après les chevaliers, après les humanistes, les gentilshommes et les raffinés, voici le moine

plébéien de Wittenberg qui, soulevant la pierre funéraire sous laquelle, depuis dix siècles, étouffait le Monde occidental, d'un cœur allègre, d'un gosier sonore, entonne l'hymne de sa dilection et de sa foi.

Le printemps de la Réforme est venu, dans l'Allemagne et dans l'Univers, comme le mois de mai dans la tente de Sieglinde. Le choral de Luther lui donne une voix immortelle, voix dont l'écho frémit encore, pour éveiller dans les cœurs des germes d'héroïsme, d'indépendance, de raison et de bonté.

§

Tandis que les humanistes, défenseurs des bonnes lettres, champions de l'hébraïsme, vengeurs de l'antiquité grecque et latine, goûtaient les premiers fruits de leurs victoires ; tandis que le chevalier Ulrich von Hutten, ayant, avec ses *Hommes obscurs*, enrichi la linguistique d'un vocable nouveau : l' « obscurantisme », comme, cent ans après lui, Miguel de Cervantès devait apporter à l'univers le mot « donquichottisme », comme déjà, l'auteur anonyme de Til Ulenspiegel avait fourni celui d'« espièglerie » ; incontesté, glorieux, satisfait et vengé, Reuchlin se retirait du combat, sans vouloir, désormais, participer aux luttes qui bouleversaient l'Allemagne, s'écartant aussi bien de la Réforme que de l'insurrection fomentée contre le Saint-Empire par les chevaliers rhénans, groupés, au château d'Ebernburg, sous le pennon de Scheckingen. Scheckingen, noble figure, un peu baroque aussi et qui, dans un avenir prochain, immédiat, présage l'autre gentilhomme, le *caballero andante*, redoutable aux pécores, aux marionnettes et aux moulins ! Scheckingen, chevalier teutonique, Lohengrin égaré dans l'aube de la Renaissance, croisé de Rutebeuf, épave du Moyen-âge ! En quête d'aventures, heaume au chef, dague au poing, bardé de fer, jaloux de conserver à la noblesse pauvre, en même temps que le droit féodal de rapine, le privilège exclusif du service militaire, privilège que les troupes nouvelles de Maximilien, reîtres et lansquenets, enlevaient aux gentilshommes sans patrimoine, Frantz de Scheckingen tenta la dépossession de l'archevêque de Trèves, rêva d'assumer, un jour, la pourpre impériale, et combattit, pareil Goetz de Berlichingen, le héros de Goethe, dans la guerre des paysans. Il continuait les prises d'armes et les gestes de la Chevalerie, au moment même où

l'esprit moderne faisait éclater l'écorce du vieux monde, où Luther, en déchirant la bulle qui l'excommuniait dans la cathédrale de Wittenberg, brisait, du même coup, mille ans d'obéissance à la théocratie romaine et rompait brutalement avec le passé.

Le XVI^e^ siècle, malgré son immense appétit de science, de voyages, d'art, ses passions féroces et l'indomptable vitalité dont il regorge, n'en est pas moins le siècle de la Diplomatie et de la Banque. L'Allemagne a pu s'instruire de cette vérité. L'affaire des indulgences, les marchandages qui aidèrent à « marmitonner » l'élection de Charles-Quint l'ont rendue éclatante et manifeste. Le fils de Jeanne la Folle est empereur. Mais les Fuggers sont rois, dans leur maison d'Augsbourg. Ils tiennent, en même temps que celles de leur coffre-fort, les clefs de la politique européenne. On connaît l'anecdote du fagot de cannelle, qu'allumèrent avec un reçu de huit cent mille florins souscrit par l'empereur ces usuriers magnifiques, le jour où ce prince daigna recevoir leur hospitalité. La Foi seule pourra lutter contre cette omnipotence de l'Argent. Mais les hobereaux de Scheckingen, les paysans de la Souabe, de la Franconie et du Palatinat, que pourront-ils contre les soldats mercenaires chargés de « rétablir l'ordre » et de répondre par la Mort aux révoltes de la Faim ? Les chefs périssent glorieusement, sans avoir à subir l'humiliation d'être absous ou châtiés par le vainqueur. Mais le roman chevaleresque est à jamais conclu. Scheckingen, dont Albert Dürer a fixé les traits dans une de ces planches « baroques et sublimes » où la Mélancolie étreint sans relâche l'Esprit impuissant à prendre son essor, Scheckingen, que la mort conduit aux abîmes sur un maigre cheval, porte dans ses yeux caves et les rides qui labourent son visage dévasté le désespoir infini que, déjà trois cents ans plus tôt, manifestait le « décroisé » du vieux rimeur gaulois.

Mais voici que Luther, secouant la défroque médiévale, se dresse pour un combat nouveau. Armé du seul Evangile, au nom d'une doctrine plus pure, il combattra les princes et chassera la Papauté de la conscience humaine. Est-ce un dogme inconnu qu'il préconise ? une théologie éleuthérienne qui va muer tout à coup la face de l'Univers ? Non ! Luther, Calvin, l'un avec son *Traité du serf arbitre*, l'autre avec son *Institu-*

tion chrétienne, suivent les mêmes errements qu'adoptèrent Jansen, Duvergier de Hauranne, Port-Royal, si pauvres et si secs. Les uns et les autres partent de saint Augustin, de cette idée que l'homme est impuissant à créer lui-même le salut, à obtenir la grâce, don purement gratuit de la Divinité. Cette doctrine décourageante semble, au premier abord faite pour anéantir l'énergie humaine, pour briser tout ressort intérieur et toute volonté. Mais, proclamant l'impuissance de l'homme à changer son destin, elle affranchit la conscience des dogmes. Elle brise le joug sacerdotal.

Ne donnant au fidèle que l'Ecriture pour guide et réconfort, elle crée en même temps le libre examen, la discussion des paroles divines, sans que le prêtre ait besoin d'intervenir en qualité d'interprète ou de médiateur.

Mais ce n'est pas l'action théologique de Luther, les discussions plus ou moins subtiles du docteur Martin qui lui donnèrent de mettre ainsi en mouvement les forces populaires. Pour créer la foi des humbles, cette foi qui soulève les montagnes, cette foi que n'amortit point le doute et qu'avive le martyre, il faut, avant toute chose, uniquement, peut-être, il faut beaucoup d'amour.

Or, la conquête de Luther n'est autre chose qu'une conquête de l'amour. En déduire la légende tout entière ce serait évoquer, non seulement les annales du XVI^e^ siècle, mais la civilisation moderne depuis ces jours lointains de la Wartburg où le moine en révolte eut son Thabor et sa Pathmos, jusqu'au luttes, chaudes encore, dont les passions nous agitent et dont l'écho vibre dans l'air.

Guerre sainte, chocs sublimes ! Temps héroïques de dévouement et d'espoir ! Conflits des princes et des peuples, des doctrines et des hommes, engagements superbes, où, de part et d'autre, luttant pour leur conscience, pour leur foi, pour ce qu'ils crurent la vérité, les hommes sacrifiaient leurs biens, leurs vies et, plus chère que cette vie elle-même, l'existence de leurs proches, la stabilité de leur foyer, aux revendications de l'Idéal ! Que Luther tonne à la diète de Worms, et repousse le Légat du Saint-Siège ! que Loyola prenne, par ses disciples, la direction du Monde ! que l'aigre Calvin dogmatise à Genève, arrêtons-nous dans la familiarité de ces grands hommes. Cherchons, dans les meneurs de peuples ce qui transparaît d'éter-

nel, les douceurs et même les faiblesses qui les rapprochent de la condition humaine, les font, en quelque sorte, nos frères, les mettent plus près de notre cœur.

J'ai suivi, par les lourds après-midi de septembre, par les couchants de turquoise, de cuivre et d'or, la route d'Hernani à Motrio, gravi l'escarpement de Loyola, rêvé dans la grotte de Manrèze à celui qui, rassasié d'ascétisme et de douleur, inventa un monde à son image, et se sentit assez grand, assez souple et fort pour, de ses mains, pétrir une chrétienté nouvelle. A la Wartburg, où sainte Elisabeth de Hongrie laissait tomber sur son chemin des roses, où Wolfram d'Eschenbach, pour une autre Elisabeth, chanta des cantiques et des hymnes que le Génie, après cinq siècles, devait redire à l'Univers, j'ai retrouvé la cellule monastique où Luther, captif, déclara la guerre à la Papauté, jeta son écritoire à la tête du démon. Il traitait Satan avec le mépris d'un homme qui, portant à ses frères l'Acte, la Vie et la Parole, se sait supérieur à l'Esprit de Négation.

Il est un livre unique, touchant, humain dans l'œuvre théologique et pesante de Luther. Là, plus d'abstraction, plus de controverse, d'épilogues, sur la grâce, le serf arbitre et autres arguties. *Les Propos de table* de Martin Luther sont aux écrits dogmatiques de ce grand homme quelque chose comme les *Fioretti* de saint François, dans les sermons et les exhortations à ses frères qu'a laissés le Bienheureux.

Par les plaines d'Assise, longs promenoirs plantés de pins et de cyprès, ces cyprès qui donnent au paysage de la Toscane et de l'Ombrie une incomparable noblesse, retrouvant quelque chose du panthéisme antique et de la douceur virgilienne, le *padre Francesco* invoquait, à l'appui de sa dilection, « l'eau si pure, si humble et si chaste », la lune, le soleil, les astres, la terre tout entière, les conviait aux épousailles de l'âme humaine avec son Dieu.

Les fresques de Giotto, dans la basilique d'Assise, le montrent, chancelant, ivre de tendresse, portant à toute créature la nouvelle eucharistique de l'éternel amour.

Ce serait, peut-être, pousser le goût du paradoxe historistique un peu loin que d'envisager François d'Assise comme un précurseur de la Réforme. Néanmoins, la modification profonde qu'apportèrent dans l'esprit chrétien les prédications franciscaines offrent, en quelque façon, une analogie avec le

mouvement suscité par Luther. En substituant à la doctrine ecclésiastique, à la direction, le pur amour, François d'Assise, par d'autres chemins, arrivait à la même conclusion que le docteur de Wittenberg. Il proclamait que le fidèle se peut affranchir du prêtre; et cela constitue, au point de vue orthodoxe, la plus damnable des hérésies. Si François d'Assise, esprit docile et tendre, s'inclina toujours devant les décisions du Saint-Siège et lui resta soumis, il n'en fut pas de même pour quelques-uns des disciples ayant subi de près ou de loin son influence, les *fraticcelli*, par exemple, ou *fra* Salambiene.

Certes, Luther, paysan allemand, fils d'un mineur, venu d'un sang plus lourd et d'une race moins artiste, n'a pas l'élégance patricienne inhérente au *padre Francesco*. Mais celui-ci fut, peut-être en dépit de lui-même, un émancipateur de l'intelligence, comme l'a si bien montré Gebhart, dans son *Etude sur l'Italie mystique au XIII^e siècle*. François apparaît au milieu des sages et des prophètes dans le paradis du Dante, au sommet de *la Divine Comédie*, cette haute cathédrale dont la porte s'ouvre encore sur les ténèbres du Moyen-âge, sur la forêt obscure « où le soleil se tait », mais dont les flèches, les tours et le pinacle, touché déjà par l'aube de la Renaissance, portent comme *Santa Maria dei fiori* les stigmates de l'esprit nouveau.

Luther, ce gros moine priapique, bedonnant et vociférateur, dont Lucas Cranach a buriné les traits énergiques, plébéiens et volontaires, la face carrée, aux yeux de douceur et de flamme, au menton d'empereur romain, incarne la voix même de la Foule, atteste la vitalité, non seulement du Peuple, mais de la Populace. Lui-même se nommait volontiers *Herr Omnes*, Monseigneur « Tout le monde », incarnant, pour la première fois, les Droits de l'Homme, le Droit éternel, méconnu par l'Eglise et la Féodalité.

Il est dur, violent, poète néanmoins à sa manière, avec cette lourdeur monacale que raillait Hutten et ce fond de brutalité germanique dont ne sont pas exempts les meilleurs poètes d'Outre-Rhin, qui faisait dire à Henri Heine, se raillant lui-même : « Je suis une choucroute arrosée d'ambroisie. » Mais Luther n'a garde, quant à lui, de railler. Il se sait le porte-parole des hommes qui naîtront demain. Il revient de la diète de Worms comme, autrefois, Julien de Nicomédie, comme saint Paul du promontoire d'Ephèse où son génie adressa aux gen-

tils cette « épître qui rompait le câble de la vieille loi mosaïque ». Il revient dans son jardin de Wittenberg. Il joue, alors, au milieu des rosiers, sous les tilleuls en fleurs, avec son petit Jean, qui se roule, d'abord, sur le sable des allées, puis vient à table, prend part à la conversation. Elle roule sur les choses du Ciel. Madeleine, sa fille, et Martin, son dernier né, que lui apporte Catherine de Bora, complètent ce groupe que pourraient peindre les petits maîtres hollandais : Jan Steen ou Pieter de Hooch. Son cœur s'emplit d'amour, déborde sur toute chose. Un soir, il voit un oiseau se poser sur un arbre et se réjouit de comprendre que cette gracieuse créature habite dans la protection de Dieu. Il respire une rose et contemple en elle un magnifique ouvrage du Créateur; il aime le vin, le goûte, le conserve pour les repas de noce. Le pain, dit-il, confirme le cœur de l'homme. Le vin le réjouit. Il protège les nids contre les passants, avec le geste de François d'Assise défendant les hirondelles. Il fait taire les grenouilles pour écouter le rossignol. Il parle, comme Virgile, des cygnes agonisants qui, près de quitter la terre, tentent de leur voix sublime les astres éthérés.

Un tel rapprochement ne saurait choquer ni surprendre. Le *Choral* de Luther, aussi bien que le *Cantique du soleil* porte, en lui, une beauté suffisante pour s'imposer à l'admiration des hommes, en dehors de toutes préoccupations confessionnelles. Mais ce qui apparente l'hérétique de Wittenberg au « trouvère de Jésus », c'est un amour pareil pour la nature, pour les êtres faibles et tendres, pour les oiseaux, pour les bestioles innocentes que l'homme tue et martyrise afin d'assouvir sa gloutonnerie ou sa cupidité. Saint François prêchait les engoulevents, sauvait un pauvre lièvre traqué par les chasseurs, défendait le meurtre au loup d'Aggubio, conviait la Nature entière à la fête éternelle du printemps et de l'amour divin : *Laudato sia, Signore mio !*.

Ce que Luther aime, au-dessus de tout, c'est la musique. « La musique sainte, — dit son contemporain Paracelse, — met en fuite la tristesse et les esprits méchants. » Or, le Diable est un esprit chagrin. Il désespère les hommes. Aussi ne peut-il souffrir que l'on soit joyeux. De là vient qu'il détale au plus près, sitôt qu'il entend la musique, et ne reste jamais, dès que l'on chante, surtout des hymnes pieux! Ainsi David,

avec sa harpe, délivra Saül, en proie aux attaques du Démon.

J'ai toujours aimé la musique; la connaissance de cet art est bonne ; elle sert à toute chose ; la musique est un présent de Dieu, elle est alliée de près à la théologie et, pour beaucoup, je ne voudrais être dépourvu du petit savoir que j'ai en fait de musique. Un maître d'école doit être habile musicien. La musique chasse beaucoup de tribulations et de mauvaises pensées, la musique est la meilleure consolation que puisse éprouver un esprit triste et affligé ; elle rend les gens plus aimables, plus doux, plus modestes et plus intelligents. Un tel goût suffit pour ennoblir qui le professe.

Et lui-même, Luther, nous apparaît comme un chanteur divin, comme un psalmiste qui, sur la harpe de David, retrouve les cantiques des prophètes, pour chanter son espoir et sa jubilation. Luther, luthier, le psaume qu'il accompagne sur un nouveau psaltérion apporte à l'humanité des forces, invigore son espoir. Les anges qu'ont rêvés ceux de Flandre ou de Toscane; les anges de Memling et ceux de Jean de Fiesole n'entonnèrent jamais pareils cantiques !

Mais ce chantre enthousiaste est, en même temps, un solide buveur, un homme de chair et de sang. Il se plaît à table, rit avec fracas, au milieu de ses amis. Il s'emplit de bière et tient, les coudes sur la nappe, des propos qui n'ont rien d'édifiant. Ce n'est pas, lui non plus, un ascète, mais un homme, un homme à qui rien n'est étranger. Il éclate de force, de joie et de bonté. Il fait trembler sur sa chaire le pontife romain, au fond du Vatican, mais il obéit sans mot dire aux humeurs de sa ménagère. Il a l'odeur, l'expansion et la force du peuple. Il en a aussi la crédulité. S'il ne brûle pas les sorcières, à la façon des juges ecclésiastiques, il débobine sur leur compte mainte histoire digne d'un Sprenger. Il croit aux *killecroffs*, enfants du Diable, que les mauvais Esprits couchent dans les berceaux, dont ils ont emporté les nourrissons et que cinq nourrices ne parviennent pas à rassasier. Il apprend à ses commensaux, Melanchton, Auri-Faber, Jean Stols, Lauterbach, les manigances du Diable qui prend, tour à tour, la figure d'un veau noir et d'un avocat, lorsqu'il peut, sous cette forme, emporter l'âme des aubergistes. Parfois aussi, Luther se plaît à des inventions que n'eût pas désavouées Jacques de Voragine. Cette gracieuse histoire, par exemple, d'un enfant égaré comme les frères du petit Poucet et qu'un ange nourrit

pendant trois jours, au fond des bois. Quand ils ont bien joué tous deux ensemble, au moment où la nuit tombe, l'ange le reconduit chez ses parents.

Et voici que ce brave homme, ce naïf conteur d'histoires horrifiques ou touchantes, éclaire les peuples et les rois, promulgue des arrêts souverains sur le gouvernement des empires, juge d'un mot décisif les maîtres de l'Europe. Puis son esprit vagabond l'emporte vers les spéculations théologiques. Le ton s'élève, grandit. Tout à l'heure, c'était un bourgeois teuton, humant le pot, dans son logis. A présent, c'est un prophète. Le charbon d'Isaïe a touché ses lèvres éloquentes. Mais bientôt le rire, un rire large et sensuel, reprend ce gros homme en liesse. Le revoici la coupe en main. Il rit. Il invective. Il se glorifie avec ingénuité, car il manque absolument de modestie. Il se montre dans son naturel, plein de bonhomie et de dureté, d'égoïsme et de dévouement, de bizarrerie et de lucidité, d'enthousiasme et de doute, d'éloquence et de trivialité, de petitesse et de grandeur.

C'est, pourrait-on dire, un personnage de Rabelais. Il en a la verve intempérante, la belle humeur tapageuse, un peu brouillonne, l'esprit bachique, le langage cynique et la haute raison. Comme ceux de Pantagruel, c'est un géant déchaîné parmi les nains. C'est une force de la Nature. Il prend sa place à table, mord joyeusement à tous les fruits offerts. Il aime sa femme, Catherine, ses enfants; il aime, nous l'avons vu, les fauvettes, les rossignols, les cygnes. Il s'appelait tout à l'heure « Monseigneur Tout le Monde ». Ne pourrons-nous pas le nommer, à présent, cet instigateur de révolte, cet éveilleur des forces latentes, ne pourrons-nous pas le nommer « Panurge », l'homme de tous les travaux? Comme Rabelais encore, partant d'un point de départ si différent, Luther, à l'aube du XVI^e^ siècle, retrouvait la douceur de vivre, mettait fin au long carême du Moyen-Age. Il relevait l'Adam déchu, *Adam vetus, tandem lætus*, d'un geste fraternel, l'exhortait au bonheur : « Lève-toi, pauvre homme! bois et mange! Puis, espère! Travaille. Et, sur la route printanière, toute blanche de pommiers fleuris, par les campagnes verdoyantes, sous le ciel d'azur et d'or, marche appuyé sur la Bonté suprême, marche confiant vers l'avenir! »

§

Blessé au siège de Pampelune, que le roi d'Espagne défendait contre Jean d'Albret, lequel prétendait reconquérir cette capitale ancienne de la Navarre, le capitaine Ignace de Loyola fut soigné par un chirurgien ignorant de son métier. Sa jambe mal soudée le laissait boiteux. Derechef, il la brisa lui-même, reconstitua le pansement et, quelques semaines après, marcha droit, comme par le passé.

Cette violente et froide énergie est une caractéristique des races d'Eskaldune, que nul péril n'effraie et que nulle souffrance ne fait broncher d'un pas. A la bataille de Trafalgar, Churruca, compatriote d'Ignace, né au village de Motrio, et commandant une frégate, a les deux jambes emportées par un boulet. Sur-le-champ, il ordonne qu'on le plonge dans un baril de son, pour contenir l'hémorragie, et ne cesse de faire tête à l'ennemi qu'autant que la mort a pris son dernier souffle. Et tous, coureurs de la montagne, écumeurs de l'Océan, gravissent les pics inabordables, ou, sur leur barque faite de quatre planches, vont aux pêcheries de Terre-Neuve, touchent, peut-être, aux régions polaires et, sans même avoir conscience de leur héroïsme, devancent les explorateurs les plus illustres parmi les épouvantes, les récifs, les déserts de l'Océan. Le sombre génie de la Biscaye vit en eux. Pays aux monts tragiques, pleins d'embûches et de précipices, où le sol de basalte noircit, dirait-on, les feuillages des grands arbres et la hampe vigoureuse des maïs. Une race d'origine inconnue, apparemment sémitique, « ibères non romanisés », dont le langage ne s'apparente à aucun dialecte indo-européen, vit dans l'âpre montagne, jalouse de ses privilèges, guerroyant pour ses *fueros*, prompte à l'insurrection contre les pouvoirs établis, dès qu'il s'agit de défendre ses autels ou son foyer, prête à reconquérir l'Espagne sur les Maures, avec Pélage, ou bien à faire le coup d'escopette pour *el rey netto*, avec Zumalacarregui.

Ignace de Loyola fut, pour employer le mot de Carlyle, l'homme le plus «représentatif» de ce peuple et d'un tel pays. Il en eut la calme audace, l'infrangible volonté.

Comme Pascal, au pont de Neuilly, cet homme opiniâtre subit une crise morale qui détermina, chez lui, l'orientation nouvelle de son esprit.

Pendant les importuns loisirs d'une longue convalescence, au château de son père, ayant lu, afin de se divertir, la *Légende dorée*, il fut ému par les récits qu'elle renferme et se jura de devenir un saint.

Il faut dater de sa guérison la retraite à Manrèze, la crise d'ascétisme qui faillit se terminer par un départ en forme pour les lieux saints.

Il alla, mais en simple visiteur, à Jérusalem. Car il ne tarda guère à comprendre, étant d'un esprit net et résolu, qu'en se faisant ermite et fuyant le Monde il ne rendait à l'Eglise aucun des services qu'elle pouvait espérer de lui.

Déjà, la Réforme devenait menaçante. La pensée de créer un Ordre qui, par la parole, par l'enseignement et la direction, en combattrait les progrès, ne tarda pas à germer en lui. A la diète de Worms, c'est-à-dire en 1621, Luther avait rompu, non seulement avec la Papauté, mais avec le Saint Empire. Prisonnier à la Warburg, où l'électeur de Saxe le cachait, il instituait cette prédication nouvelle, cet apostolat qui, bientôt, déchaîneront des fureurs homicides, mettront aux prises, en un choc éperdu, ceux qui, jusqu'alors, s'appelaient du nom de chrétiens, mais se diviseront, à l'avenir, en catholiques et réformés.

Sept ans après, en 1528, Ignace jura, dans les souterrains de Montmartre, de se consacrer, avec les disciples qui l'accompagnaient, à la défense de l'Orthodoxie et de la Papauté. Il formula, bientôt, la règle de son Ordre, cet Ordre qui, dans moins d'un siècle, allait prendre la conduite de l'Eglise, diriger la politique des nations et la conscience des rois.

Le Concile de Trente, qui ne dura pas moins de dix-huit années, de 45 à 63, consacra la prépondérance des Jésuites, lesquels, depuis, confesseurs des princes, mêlés à toutes les grandes choses, aux guerres, aux traités, aux conciles, aux ambassades, apaisant les révoltes et gouvernant les souverains, ont eu, jusqu'à la Révolution française, et même quelque temps après, la haute main sur les événements publics. Ignace, dès le début du XVI^e^ siècle, avait senti que l'ancien monachisme ne cadrait pas avec la forme et l'esprit de son temps. Il ne s'agissait plus de recommencer la règle de Bernard ou de Benoît. Tout en maintenant ses fils spirituels dans une étroite obédience, il comprenait, avec un sens très juste des réalités, qu'il importe, avant

tout, de charmer ceux que l'on prétend conduire, qu'il faut plaire si l'on veut régner.

Il apprit à conquérir les jeunes gens, les femmes, à pénétrer dans l'intimité du Riche, à rendre humaine, accueillante et douce la religion qu'il défendait. Il emprunta au Monde ses plaisirs, ses futilités : spectacles, réunions, musique. Il enseigna l'art de bâtir des églises pleines de fleurs, de dorures, de parfums. Il commanda aux maîtres de la peinture des toiles à grand effet, d'une couleur aimable et d'un goût théâtral, propre à charmer, du même coup, les mondains et les dévots. L'art jésuite était fondé.

Une psychologie exacte, une observation pénétrante, une connaissance approfondie, un jugement net des circonstances et des caractères permit à la *Compagnie de Jésus* d'occuper, dès le début chez les grands, la place qu'elle a tenue pendant près de trois siècles, — malgré l'éclipse de 1719 — place qu'elle défend avec un génie opiniâtre et qu'elle garde encore par une obstination intelligente, par des moyens sans cesse renouvelés par une souplesse forte, que, même hostiles ou indifférents, les esprits cultivés ne peuvent envisager sans admiration, comme étant le résultat le plus magnifique de la persévérance, de l'énergie et de la volonté.

De la Réforme à la *Compagnie de Jésus*, de la Diète de Worms au Concile de Trente, de l'action à la réaction, le champ est délimité où, pendant quatre siècles et davantage, sans doute, va se jouer l'un des plus grands drames qui aient intéressé les individus et les nations. C'est, d'abord, la noire et sanglante épopée, le massacre d'Amboise, la Saint-Barthélemy, l'atroce Guerre de Trente Ans, le sang humain prodigué à travers les champs de bataille et sur les échafauds, les pures victimes, offertes de part et d'autre à je ne sais quelle implacable divinité, la mort, donnée pour argument suprême, à l'appui d'une doctrine de pardon et d'amour, les catholiques brûlant Anne Dubourg et le malheureux Dolet, dont les peccadilles ne méritaient pas une fin si cruelle, Calvin souillant sa robe noire du stigmate de Caïn et, fratricide, menant Servet à l'échafaud.

Puis la division se fait. L'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre accueillent, sous des noms divers, la Réforme dont le docteur Martin fut l'initiateur. La France déchire le pacte consenti par Henri IV aux Huguenots, rejette à l'inconnu, à la

mort, au désespoir, les « tribus fugitives » de ces parfaits chrétiens qui ne savaient que mourir, sujets féaux d'un roi barbare auquel, tout janséniste qu'il était, Racine donna des pleurs.

Le généreux XVIII^e^ siècle ouvre l'ère de la tolérance. Voltaire, que Flaubert appelait un « saint », Voltaire, ce génie humain et bienfaisant, rend à Calas l'honneur que tenta de lui ravir un jugement inique. Bientôt, la Révolution Française, consacrant les principes des Encyclopédistes, de Montesquieu, de Voltaire, de d'Alembert, des penseurs et des sages, qui, dans ce XVIII^e^ siècle, apparaissent comme des phares, montrant à l'Humanité la route vers des mœurs plus douces, *laïcisa* le *Pouvoir*, proclama la liberté de conscience, ce premier droit de l'homme, laissant à chacun la faculté de juger, dans son for intérieur, ce qu'il convient de penser touchant les questions religieuses qui déchaînèrent autrefois de si cruelles animosités.

Certain protestant étranger disait naguère, en France, un mot qui peut paraître assez topique. Le voici : « Votre gouvernement a bien raison de faire droit à toutes nos requêtes, car c'est à nous qu'il doit la Révolution française. » Et, de fait, il n'est pas douteux que, depuis la Révocation de l'Edit de Nantes jusqu'aux Etats Généraux de 89, les ferments déposés dans l'esprit de la bourgeoisie française par la Réforme et les persécutions dont elle fut le prétexte ont éveillé les haines, les colères et cette soif de justice dont le monde moderne est sorti. Sous les notes lentes du *Choral* de Luther, j'entends déjà les timbres de la *Marseillaise*, l'hymne sacré, « liberté chérie », le cri d'irrésistible affranchissement que poussent, à la face du monde, les conscrits de l'An II et, plus tard, jeune postérité de ces magnanimes ancêtres, tous ceux qui donnèrent leur vie et risquèrent leur liberté pour conquérir à leurs frères de douleur un monde, une cité miséricordieuse, pacifique et des jours plus cléments.

Le même feu qui brûla dans la poitrine de Luther anime encore ceux qui cherchent à tous les problèmes angoissant l'Humanité des solutions miséricordieuses, qui rêvent de bannir à jamais la guerre, la pauvreté, l'ignorance et la douleur. C'est pour eux que Luther, au nom de l'amour, a soulevé le Monde, faisant paraître aux hommes à venir les routes libres et les chemins ensemencés.

Son duel avec Loyola fut-il cependant un bonheur pour ceux d'hier et pour ceux de demain? On peut hésiter à le croire. Si la papauté, au XVIe siècle, ne s'était point vue menacée, à la fois dans son temporel et dans sa domination intellectuelle, tout porte à croire qu'elle aurait pris à son compte l'irrésistible évolution de l'intelligence humaine; qu'elle aurait marché dans les chemins de la Science et fait cause commune avec les esprits les plus ouverts. Le Christianisme gangrené, moribond, caduc, tombé en enfance, eût disparu du monde, sans que nul en prît souci, comme tombent, au vent d'automne, les feuilles et le bois mort. Sous l'influence de Gémiste Pléthon, le concile de Florence mettait presque au rang des Pères de l'Eglise l'athénien Platon et proscrivait la scholastique de ses discours harmonieux. C'était le temps où le cardinal Bembo disait en grec son bréviaire, « afin de ne point gâter sa latinité par les formes incorrectes de la *Bible* italique ». C'était le temps admirable où les pontifes patriciens de la Rome papale encourageaient les artistes et les érudits, où, comme Pétrarque déposant, avant de mourir, son Virgile dans le trésor de Venise, l'Italie entière, avec ses princes guerriers, ses cardinaux, ses prêtres, ses nobles dames, que peignaient Botticcelli, Vinci, Pollajuolo, confondaient, en un même culte de beauté, toutes les religions de l'âme humaine. Et que de sang épargné, que d'hommes employés à des œuvres utiles, à des travaux féconds en résultats prospères! Quoi qu'il en soit, ayant pleuré tous les morts et glorifié tous les martyrs, contemplant, à travers les âges révolus, ces longues plaines, ces champs funèbres de l'Histoire, il convient de répéter le mot de Gœthe : « Par delà les tombes, en avant! » de regarder avec espoir, du côté de l'aurore, d'attendre ce jour qui viendra peut-être, ce jour que l'esprit scientifique annonce et prépare, en dépit de tous les obstacles, de toutes les mauvaises fois, où la guerre d'idée aussi bien que les guerres d'intérêts ne seront plus qu'un souvenir lugubre, un effroyable cauchemar emporté par l'aube des temps nouveaux, où la Science et la Justice mettront en commun leurs oracles, où, sur une terre plus féconde, habiteront pour toujours les hommes fraternels et les dieux réconciliés.

LAURENT TAILHADE.

DUCHESSE DE ROHAN

POÉSIES

—

INITIATION

Je m'en vais vers le Dieu qui s'érige en fumée,
Vers le Dieu nimbé d'astre et d'odeurs, vers le Dieu
Qui respire — indulgent — l'haleine de mes yeux
Virés vers lui, passifs comme des yeux d'aimée...

Je me sens son esclave absolu — et j'attends
Qu'il étreigne mon front entre ses grands bras sombres.
La lampe, à mon chevet, pointe un doigt fin dans l'ombre
Pur... Et je meurs, dans le parfum, très lentement...

Alors, comme en un havre aux calanques heureuses,
J'embarquerai tout ivre à l'espoir des demains...
Nous serons imprégnés d'essences vaporeuses,
De belles fleurs sans nom nous fleuriront les mains.

Adieu, soucis quêteurs, vieux remords, hâves peines !
Pareils aux miséreux laissés sur les quais noirs,
Abandonnons-les tous dans leur foule malsaine :

Viens humer l'Inconnu de l'opium, ce soir !

AU PAVOT DU GANGE

Les nuits de Bénarès, les nuits de saphir rose,
Les palais d'or, les ghaûts jonchés de bûchers bleus,
Les morts flottants, bouffis, l'œil hagard, les pieds creux :
Les buffles roux oints de santal, mâcheurs de roses,

Les éléphants qu'un cornac pique, afin qu'ils posent
Leurs deux genoux massifs au seuil même des Dieux,
Les nuits de Bénarès, musicales, les cieux
Tout flamboyants d'appels, d'essors, d'apothéoses,

L'orgie hindoue aux gongs de cuivre, au goût de sang,
Les mauvais sorts, les fleurs qui tuent, les kriss dansants,
Les vieux rajahs souillés, hoquetant sous les perles,

Ganesh et ses lingams, Kâli, Siva, l'horreur
De ce Gange où la Mort et l'Extase déferlent :

Tout cela nage en ton suc noir, ô lourde fleur !

L'EUNUQUE

Sur un trône de jade, où veillent des dragons,
Escorté par sa cour d'éphèbes et d'esclaves,
Lê van Khoà, d'un œil atone et d'un air grave,
Regarde au loin — sans voir le geste des bouffons.

Mandarin de très noble grade, son bouton
De corail pur l'a libéré de toute entrave.
Il est l'eunuque haï qu'un maître craint et gave,
Et souvent l'a cinglé l'ironie en plein front.

Mais qu'importe ! Un fumeur admet ces bagatelles !
Les chiens dont il se sent poursuivi quelquefois
Sont à leur tour mordus par leurs âpres femelles ;

Et leur rut — pauvres chiens qui courent aux abois —
Le venge, immensément, de la folie fantasque
Qui fait qu'on rit d'un autre en oubliant son masque !

SUR LA GUITARE A DEUX CORDES

Penser en caressant l'ivoire
D'une pipe de Tao-taï,
Aux jardins verts de Shang-Haï (1)
Murés de laque rouge et noire...

Suivre, en flâneur, l'exquis chemin
Rosi de pivoines, qui mène
Au pagodon de porcelaine,
Où Chang Doc Lung fame si bien...

M'étendre sur un lit de jade,
De ky-nam et d'ambre incrusté ;
Chanter des vers, servir le thé
Avec des airs de gno *malade...*

Puis, vers le soir géranium,
Surprendre un vol d'ibis qui passe,
Tandis que l'âme, errante et lasse,
S'évapore en senteurs d'opium !

A QUELQUE PIPE MANDARINE

Tchang, vice roi déchu, livide sous les gemmes,
Par l'émeute traqué jusqu'au bas des grands murs,
T'abandonna, splendide, et lilialement pure
Dans le yamen forcé, grouillant de hordes blêmes...

Dédaigneux du péril, et cynique quand même,
Traitant comme un Chinois ces Mongols à peau dure,
Tchang avait su goûter dans ton ivoire mûr
Aux rêves qu'un Yunnan câlin et mol essaime.

Il fumait. L'opium avait en lui mêlé
Tant de douceur et tant de calme à sa tristesse,
Que les cris des bourreaux lui semblaient cris de liesse...

Il fumait, regardant le beau ciel constellé...
Mais la révolte hurlante agrippa le poète...
Et sur la pipe chaude on vit rouler la tête...

(1) Prononcez, taôtaille, Sanghaille.

AU PAVOT DU YUN-NAN

Quel coolie a semé d'un poing large en sa glèbe,
Sorti de Bac Nam Doc, quel coolie a semé,
Loin des regards, comme un voleur, l'air affamé,
Ton grain, tige lunaire et savoureux Erèbe?

Pendant ces nuits de Chine, où dorment tant de plèbes,
Sur les canaux fumeux aux sampans embrumés,
Tu fleuris, puis mourus ; mais, toujours parfumé,
Distillas l'élixir : ta myrrhe et ton cubèbe...

Or maintenant, l'exil a porté jusqu'à moi
Le net venin laqué qui coulait dans tes larmes,
Pavot ! Le feu le gonfle ; et l'aiguille, en mes doigts,

Malaxant le beau rêve où mon chagrin désarme,
Fait jaillir sur l'écran les palais défendus,
Les dieux en porcelaine et les dragons tordus !

AU PAVOT DE LA SONDE

Je me souviens de l'île et des îlots rosés
Qui flottaient sur la mer ainsi que des corbeilles...
On aurait dit des bateaux fleurs qui appareillent,
Ruisselants de parfums, sonores de baisers...

Dans l'azur tropical, par ces matins grisés,
Je me souviens de l'île encor qui m'ensoleille :
Les voix chantent toujours au bord de mon oreille,
Et m'attirent là-bas, loin des civilisés !

O pavot de Java ! velu comme un vampire !
Le jus amer que tu pleuras me prend, m'attire,
Et change en cauchemars mes aubes de bonheur.

Je tends des bras glacés vers tout l'Imaginaire,
Vers l'archipel ardent qui flotte en ta liqueur
Comme en un bol d'onyx saturé de lumière.

A LA PETITE LAMPE

Dans l'ombre verte et bleue, et nocturne — et pareille
Aux grands paons ocellés de la forêt d'Angkor,
Tu es le seul rubis qui soit là, le lys d'or,
L'œil pur qui nous protège, et l'esclave qui veille...

Tandis que notre orgueil aux tombeaux s'émerveille,
Et que les lotus bleus jonchent les miradors,
Quand l'âme du fumeur s'exhale de son corps
Et que toutes les mers chantent à nos oreilles...

Lorsque l'espoir, cabot fardé, sourit tout bas,
Lorsque nos vieux chagrins entr'ouvrent leurs yeux las,
Qu'un sanglot vient aigrir leur pauvre bouche usée,

Te voici, flamme austère, ô Génie virginal !
Et brusquement je vois, dans ton miroir fatal,
Ma vie, cette Victoire aux deux ailes brisées.

JACQUES DE FERSEN-ADELSWARD.

SCÈNES
DE LA VIE LITTÉRAIRE
A PARIS

—

I

HAUTESOURCE

Parmi les écrivains de ce temps, si mal informés des usages et chez qui le service pèche généralement par négligence ou pénurie, Maurice Hautesource se distingue parce qu'il sait recevoir. Les dîners qu'il donne sont d'un gentilhomme, leur belle ordonnance méduse les convives. Ceux-ci en croient d'autant moins volontiers leurs yeux que les embarras d'argent où se débat l'amphitryon sont plus notoires. C'est une question de savoir d'où Hautesource tire les cinquante mille francs de son budget. D'épaisses ténèbres, sur le fond desquelles se détachent quelques profils de créanciers, enveloppent sa vie, ses travaux. La rubrique des affaires étrangères du *Monde*, dont Maurice Hautesource est titulaire sous le pseudonyme de Babouc, rapporte mensuellement vingt-cinq louis. Une chronique hebdomadaire à *La Fashion* constitue un égal revenu. Deux ou trois autres collaborations de fortune font l'appoint des quinze ou vingt mille francs que Hautesource gagne par sa plume. Or, il a automobile au mois, trois domestiques, propriété dans le Perche... Il est certain qu'il dut vendre, naguère, une grosse partie de ses collections, et que le loyer de son bel appartement du quai Voltaire est au nom de son ami Mury, l'ancien ministre, à qui le bruit court qu'il doit une somme considérable. Cette créance daterait du temps où Hautesource, sous-préfet de Senlis, fut révoqué et précipité de la politique intérieure dans l'extérieure. Il est accusé en outre d'espionner au sein de la colonie américaine du Sud. En somme, sa réputation est mauvaise. Mais c'est un

écrivain délicat. Maurice Hautesource a du style, tout ancien élève qu'il est de l'Ecole des Chartes. De petite taille, plus que maigre : décharné, les yeux beaux, la bouche finement dédaigneuse, le cheveu abondant et noir malgré ses quarante-cinq ans, franchement dandy et même élégant, il incarne les traditions d'une sorte de demi-monde intellectuel qui n'est pas la portion la moins éclairée, la moins vivante, la moins éprise d'idées, de l'élite française.

L'érudition brillante dont témoigne la conversation de Maurice Hautesource est encore un des traits saillants de cette figure baignée de mystère. Il est une période de notre littérature dont il parle comme s'il l'avait vécue, c'est la Révolution. Un sentiment bien éloigné de la simple délectation cérébrale le lie au marquis de Sade, à Restif de la Bretonne. Ils sont ses compagnons de plaisir. Il les nomme du ton de quelqu'un qui les a rencontrés la veille.

Son appartement est situé au rez-de-chaussée, dans le fond d'une cour. Un perron gardé par deux dragons de bronze y donne accès. Une galerie de style Louis XIV, tendue d'un beau damas rouge, ornée de consoles dorées et d'un Neptune de terre cuite, conduit à un immense salon jaune, Louis XVI, communiquant par deux portes-fenêtres avec le jardin, lequel est à la française autant que le permettent ses proportions. Maurice Hautesource ne cache pas que l'entretien de ses plates-bandes lui coûte trop cher. Mais il adore les fleurs. Sans cesse il en porte une à la boutonnière ; afin de dissimuler, disent les uns, qu'il n'est pas décoré ; afin d'afficher, disent les autres, qu'il s'en moque ; et, comme il n'a jamais publié ses liaisons et que c'est de côté-là de sa vie que règne l'obscurité la plus impénétrable : raffinement d'inverti, affirment les gens particulièrement enclins à la calomnie.

Il convient de mentionner encore son petit salon vert Louis XV, sa bibliothèque toute en boiseries Trianon et toiles de Jouy, sa chambre à coucher bleue, sa salle à manger normande et japonaise, où il ne traite que ses intimes. Les dîners d'apparat ont lieu dans la galerie Louis XIV.

★

Un matin, vers six heures, Maurice Hautesource, coiffé d'une casquette, et le poète François d'Assise Bonfrère se rencontrè

rent rue du Pont-Neuf. Bonfrère, qui avait passé la nuit en un caveau des environs, était ivre. Sans reconnaître Hautesource, il l'interrogea :

— Etes-vous de la carrière ?

Hautesource était la cinquantième personne à qui Bonfrère posait cette question, se désespérant en sa cervelle d'ivrogne de n'avoir pas encore obtenu une réponse satisfaisante.

— Nous en sommes tous, mon cher, répondit Hautesource à tout hasard.

— Ventre de Dieu ! Topez là ! s'écria Bonfrère joyeusement.

Et le dévisageant :

— Vous, vous êtes Maurice Hautesource.

— La vérité s'exprime par votre bouche, Bonfrère. Mais rappelez-vous que vous dînez ce soir chez moi.

— Puisqu'il en est ainsi, allons boire l'apéritif.

— Impossible. Je suis ici pour mes provisions et ma cuisinière m'accompagne.

Une rustaude, un panier accroché au bras, se tenait en effet derrière Hautesource.

Bonfrère secoua la tête, tourna le dos et s'éloigna.

— A ce soir ! Souvenez-vous-en ! lui recommanda le chroniqueur de *La Fashion*.

Mais le poète s'enfonça dans la foule des maraîchers. Trop de choses, à cette heure, dépassaient ses facultés. Et Maurice Hautesource, suivi de sa domestique, continua de se diriger vers le centre des Halles. C'est ainsi que le monde littéraire apprit quels soins personnels et quel souci d'économie il apportait à l'achat de ses victuailles.

Le soir de la rencontre dont je viens de parler, il recevait à sa table, outre François d'Assise Bonfrère, dont il prisait fort le talent, son ami Mury, l'ancien ministre, la maîtresse de celui-ci, Mlle Léonarda, de l'Opéra-Comique, le peintre Emmanuel Doussot, de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, candidat perpétuel à la direction de la Villa Médicis, et sa belle Mme Doussot, l'illustre poète italien Giuseppe Stampaccia, la comtesse Belin, qui venait de publier son premier volume de vers, le directeur du *Heraldo* de Rio de Janeiro, Alfonso Cavaldès, le romancier Armand Pâtre, de l'Académie française, et sa maîtresse, la baronne du Fourré ; enfin, Gus-

tave Goufern, poète-aubergiste normand, que, par jeu autant que par conviction, il s'était mis en tête de pousser dans les intrigues d'une candidature au Grand Prix académique. Hautesource avait sous la Coupole trois ou quatre amis siégeant à gauche, Armand Pâtre entre autres. Sa collaboration au *Monde*, que dirigeait le vieux de Norbaire, lui permettait d'espérer par surcroît quelques sympathies à l'extrême-droite, quoique de Norbaire, invité à ce dîner, se fût excusé un peu sèchement, ce qui ne laissait pas de donner de l'inquiétude à Hautesource. Il se reprochait de ne pas avoir informé son directeur des relations amicales qu'entretenait le poète-aubergiste avec l'évêque de Caen, Mgr du Grand-Mesnil, que Hautesource savait être un fidèle abonné du *Monde*. L'oubli serait réparé dès le lendemain.

Gustave Goufern arriva le premier, à six heures, en smoking et porteur d'une valise qui contenait sa blouse et son chapeau rond — car il était décidé qu'il déclamerait de ses œuvres au cours de la réception qui suivrait le dîner. Hautesource s'était longtemps demandé s'il n'était pas préférable que son protégé se montrât en costume de paysan tout le temps de la soirée et même pendant le repas, plutôt que de se travestir après coup. Ce second parti fut pourtant adopté comme le plus discret et gardant au dîner un caractère sérieux. « C'est le dîner qui importe, avait dit Hautesource. Si nous n'avons pas gagné la bataille avant le champagne, nous sommes perdus. » La victoire consistait à faire triompher dans l'esprit des convives la cause de Goufern, et, particulièrement, à persuader de son génie rustique Mury, avec qui les hommes politiques de l'Académie entretenaient tous de bons rapports, Alfonso Cavaldès qui, actionnaire des journaux d'affaires parisiens et propriétaire d'un grand organe sud-américain, assurerait à la candidature du poète-aubergiste une publicité de premier ordre, l'académicien Pâtre et sa baronne. « Ces deux-là, je les tiens », s'était dit Hautesource. Il se frottait les mains. Il était sûr de vaincre. Succès sans profit pour lui, dont il se réjouissait d'autant plus, en vrai dandy de lettres.

« Nous ne dînerons pas avant huit heures et demie, dit-il à Goufern. J'ai à m'occuper des derniers détails. » En effet, il surveilla lui-même la mise du couvert, dans la galerie. Allant et venant autour de la table, il apercevait à travers le

salon jaune, à la lueur du jour tombant, le plastron du poète-aubergiste qui tournait autour de la pelouse en fumant sa pipe.

Le menu était ainsi composé : *Le Potage brésilien* (par allusion honorifique à Cavaldès); *Le Saumon braisé florentine* (à cause de Stampaccia); *Le Médaillon de Riz de Veau ; Les Faisans du Bois de Bellune* (Bellune était le nom de sa propriété du Perche) ; *Le Parfait de foie gras ; La Salade Grand Normand* (Goufern était de haute taille, la tête ronde, la bouche immense, les lèvres rases, les gros yeux d'un bœuf ; il prenait, quand il souriait, un air de pénétration instinctive presque insupportable); *Les Cardons de la Tendre Julie* (prénom de la baronne du Fourré) ; *Les Sorbets de Polymnie et ceux de Melpomène* (on se souvient que la comtesse Belin venait de se vouer à la première de ces muses, Doussot, du bout de ses pinceaux, taquinait l'autre depuis quarante ans); *Les Fruits du Jardin* (le jardin de Bellune évidemment); *Chablis*, *Pomard*, *Champagne*, *Pommery*, *Calvados du Coup d'Etat*.

Les invités ne cachèrent pas la déception que leur causa la tenue de Goufern. Ils avaient compté sur une sorte de Théodore Botrel, en gilet brodé, culotte bouffante.

— J'ai failli le prendre pour votre valet de chambre, dit Pâtre à Hautesource.

— Mon cher, soupira la comtesse Belin, vous m'affligez. Je vous croyais un ami de nos vieilles coutumes provinciales, et, dans cette candidature de notre Goufern, j'avais vu une protestation contre cette affreuse centralisation...

Hautesource, coupant court à la conférence, pirouetta :

— Vous ne voyez donc pas qu'il est en costume d'aubergiste?

— Les aubergistes ont-ils un costume? fit Mlle Léonarda, épaisse femme qui se piquait de scepticisme.

— Un costume de cérémonie, oui!

Tous tombèrent d'accord que Hautesource avait bien de l'esprit et ils oublièrent leur déconvenue. La première escarmouche s'acheva à l'avantage de Goufern.

Il fut d'abord silencieux. Hautesource l'avait placé entre la baronne du Fourré et Mlle Léonarda. La conversation était politique. Mury lui demanda quel était le député de son canton. Il répondit : M. Desfossés. Son fort accent de terroir

produisit une excellente impression. Mury fit l'éloge de ce Desfossés, qu'il confondait avec un autre parlementaire du même nom.

— C'est une vieille bête, décréta Goufern.

Mais on brûlait d'ouïr des merveilles sur le héros de la soirée.

— Votre auberge vous donne beaucoup de travail ? lança vers lui la comtesse Belin.

Hautesource arrêta la question au vol.

— M. Goufern a trois chevaux et quatre domestiques. Son auberge s'appelle Tournebride.

La comtesse voulut savoir l'origine de ce mot. Hautesource allait encore la renseigner, quand Goufern, qui s'enhardissait peu à peu :

— Il y a au Haras du Pin une autre auberge Tournebride, plus ancienne que la nôtre, où mon père était employé avant de s'établir à son compte. Comme il ne s'entendait point avec son patron, il a monté une maison à la même enseigne, histoire de l'embêter...

Explication sans grâce qui provoqua du désenchantement.

Survint Bonfrère en retard de trois quarts d'heure. La curiosité se porta de son côté. Il y fit face avec le lyrisme désinvolte qui lui était habituel. Hautesource regretta un instant de l'avoir invité. Le pittoresque archaïsme de sa mise, sa réputation de bohême dévot et noctambule, ses amours crapuleuses, son incontestable talent de poète ne pouvaient manquer de jeter de l'ombre sur Goufern... Le contraire se produisit. A peine fut-il aux prises avec Bonfrère que le campagnard révéla ses richesses. Il parla de la Nature avec des mots si drus, si forts, que ses auditeurs eurent la sensation de n'avoir jamais quitté Paris. Il fit un portrait du paysan normand qui surpassait de loin les types de Maupassant. Ensuite, il discourut sur la cuisine. Hautesource, radieux et qui connaissait ses idées en la matière, lui ménagea des effets dont la portée sur l'esprit des convives fut décisive.

— J'irai passer l'été prochain à Tournebride ! s'écria Bonfrère.

Doussot lui-même, qui n'avait rien dit depuis le commencement du dîner, poussait du fond de sa barbe grise, mieux taillée qu'un if, un rire sourd qui ne cessait plus. Et chacun

se félicitait de la rare qualité du plaisir qu'il goûtait dans cette salle noble et superbe, à cette table chargée de mets succulents, en compagnie si bien triée et variée. « Nous avons vaincu », pensa Hautesource, et il fit signe qu'on versât le champagne.

A la lumière des bougies — Hautesource ne brûlait que des bougies ces soirs-là — le salon jaune et le salon vert, que chauffaient deux vastes feux de bois, présentaient un aspect quasi historique. Ils arrachaient des cris aux invités. Quel homme de goût, ce Hautesource ! C'est au cours de la réception que je raconte, où Goufern était exhibé, que fut jetée dans la circulation, par un attaché de ministère, la fable suivant laquelle Mury et Hautesource auraient encore pratiqué des amours nouées jadis au collège. M^lle^ Léonarda servait de paravent... Mury était riche à l'extrême. Sénateur de l'Oise, il possédait une verrerie, des châteaux, des chasses... Cette histoire vola de bouche en bouche. Quelques-uns, qui voyaient Mury pour la première fois, le méprisèrent définitivement. Beaucoup demandèrent à lui être présentés dans le vague espoir d'une commandite pour une revue ou un journal qu'ils rêvaient. Mury serra leurs mains en souriant. Les gens de lettres l'amusaient. Il estimait que c'était, à tout considérer, la catégorie d'électeurs la moins stupide. Il fut entouré. La soie de son habit, les perles de sa chemise, le je ne sais quoi de souple, de confortable qu'il avait dans ses manières le signalaient au milieu de la cohue artistique et littéraire conviée chez Hautesource. Il y avait là en raccourci tout l'univers, Montmartre, l'Institut, l'Europe et l'Amérique. Les relations de Hautesource s'étendaient loin, en haut comme en bas...

Il était onze heures. Goufern s'apprêtait à se produire. Armand Pâtre, qui avait lu plusieurs de ses poèmes dans la bibliothèque, disait à Hautesource son enthousiasme et lui promettait son concours. Ils s'entretenaient dans l'embrasure d'une porte-fenêtre. La fête battait son plein. Les bougies dressaient au ras des bobèches une flamme plus jaune. Tahu, secrétaire de rédaction du *Monde*, qui cherchait depuis dix minutes le maître de maison, tomba dans la conversation qu'il avait avec Pâtre. Hautesource et Tahu se détestaient. Leur abord fut contraint et d'autant plus que Hautesource n'avait invité Tahu que par impossibilité de ne pas le faire, avec la cer-

titude que ses fonctions le retiendraient à l'imprimerie. Tahu, ancien professeur de l'enseignement libre qu'avait tenté jadis la littérature, vieillissait dans la servitude et s'y aigrissait chaque jour davantage. Il était le factotum du vieux de Norbaire.

Il dit à Hautesource qu'il désirait lui faire une communication dont le patron l'avait chargé. Et lorsqu'ils furent tête à tête dans la bibliothèque :

— Sera-ce long ? questionna sèchement le protecteur de Goufern, en songeant au poète-aubergiste qui n'attendait qu'un ordre pour revêtir sa blouse.

— Ce sera très court, au contraire. Voici. Le patron m'a prié de vous annoncer officieusement que vous n'appartenez plus à la rédaction du *Monde*. Vous recevrez une lettre demain matin.

Le sang de Hautesource s'arrêta.

— Le patron, reprit le secrétaire de rédaction, vous propose de fixer vous-même le chiffre de l'indemnité qui vous est due. Votre traité a expiré il y a deux mois, paraît-il.

— Oui, répondit Hautesource comme en rêve. On devait le renouveler ces jours-ci. Ce n'était qu'une simple formalité.

Ses jambes fléchissaient. Quelque envie qu'il eût de paraître plus fort devant Tahu, il fut forcé de s'asseoir. Son interlocuteur, se détournant pour cacher un mauvais sourire, l'imita.

— Je ne vous retiens pas, dit Hautesource à voix basse, mais ferme.

— Votre indemnité?

— Je la refuse... Allez.

— Ce n'est pas sérieux. Je vous assure que le patron est dans les meilleures dispositions.

Hautesource se maudissait : « Je suis une mauviette. Un autre empoignerait ce gredin par le collet et le jetterait dehors... Encore un tour que me jouent mes nerfs... » Il se sentait incapable d'un mouvement : « Tout se paie », et il passait une main sur son front moite. » Je retournerai chez Meyer. » Meyer était un médecin-psychiatre pour gens de lettres et gens du monde, un faiseur redoutable.

Tahu cherchait visiblement à prolonger l'entretien. Le renvoi de Hautesource était pour lui une revanche, le paiement de sa vie honnête et pauvre. Avait-il assez souffert des entrées sensationnelles de Hautesource dans la salle de rédaction, de ses gants blancs à baguettes d'or, de sa boutonnière fleurie, de son monocle, et de la façon dont, ayant posé sa copie sur la table, il la frappait de son jonc jusqu'à ce que Tahu relevât la tête et dît : « C'est bien. Je vous remercie. » Alors seulement Hautesource le saluait. Le plus souvent, c'était le valet de chambre qui venait apporter l'article de son maître et recueillir son courrier, sans un mot d'introduction, sans une carte, et avec quel air de dégoût devant la malpropreté des bureaux ! Et les mille menus incidents où l'autorité de Tahu, accrue des nécessités de la mise en page, était entrée en conflit avec l'intangibilité du *Bulletin de l'Extérieur* signé de « Babouc » ! — « Ne coupez pas dans le Babouc » était la consigne reçue du vieux de Norbaire. Tahu l'avait toujours respectée, au prix de quelles rages secrètes ! Il avait eu pourtant son jour de triomphe. C'est quand il avait obtenu que le Babouc, placé de fondation en première colonne de la page « un », passât à la « deux », en tête de la *Dernière Heure*. A la suite de ce coup, Hautesource n'avait pas reparu pendant six semaines à la rédaction du *Monde*. Son déclin datait d'alors. Le fait que son traité n'avait pas été renouvelé à l'échéance avait équivalu à sa condamnation. Il ne s'en était pas douté. Il s'imaginait toujours aussi solide. Enfin avait éclaté le scandale. Tahu n'avait eu qu'à mettre sous les yeux du patron la lettre, adressée à Hautesource et décachetée par erreur, d'une lectrice de Pont-Audemer qui le remerciait de certains renseignements financiers. Le lendemain même, l'affaire de Puerto-Santo précipitait, parachevait la ruine de ce rédacteur trop occupé d'affaires. De Norbaire avait les affaires en horreur.

— Le patron vous a-t-il aussi chargé, s'enquit Hautesource, à qui revenait peu à peu sa présence d'esprit, de m'informer des motifs...

— Précisément, dit Tahu.

Il raconta ce qui s'était passé : la lettre de Pont-Audemer lue par de Norbaire, puis l'article sur la révolution mexicaine, dont le sens général était équivoque, qui démentait nettement sur deux points les articles précédents, et où le nom de Puerto-

Santo était placé si gauchement, si lourdement, que l'irréalité de ce port en était éblouissante.

— Puerto-Santo existe, fit Hautesource. Faut-il vous montrer la carte ?

Tahu refusa d'un geste. Il se leva et tendit la main. Mais Hautesource :

— Merci. Adieu. Quant à l'indemnité qui m'est due, ce sera quinze mille.

L'autre haussa les épaules et gagna lentement la porte.

— Trois mille, proposa-t-il en tournant à demi le bouton.

— Je vous prie de sortir, répliqua simplement Hautesource.

Tahu sortit. Tout le bruit de la fête fit irruption dans la bibliothèque. Hautesource ouvrit la fenêtre. Malgré le froid, des couples étaient descendus au jardin. Un habit noir poursuivait une robe safran. Hautesource reconnut Armand Pâtre et sa baronne. Une rage lui vint :

— Pâtre ! appela-t-il. Pâtre !

L'académicien accourut.

— Par cette température, vous êtes fous, ma parole ! Venez donc plutôt causer avec moi !

— Mais, cher ami, on attend Goufern ! Qu'avez-vous fait de Goufern ?

— Qu'il aille au diable !

Un frère de la baronne du Fourré était administrateur de la Banque Occidentale, d'où Hautesource recevait régulièrement le mot d'ordre. Armand Pâtre n'était pas étranger à ces combinaisons. Il les avait favorisées. Il en avait bénéficié.

★

Après avoir reconduit son dernier invité, Hautesource retrouva Mury dans la chambre bleue. Assis sur le lit, l'ancien ministre terminait un cigare :

— Qu'as-tu à m'apprendre ? Tu avais la figure bouleversée tout à l'heure. Un drame ?

— Je quitte *le Monde*.

— Tu quittes *le Monde ?* C'est idiot. Pourquoi ?

— Raison d'affaires.

— Tu t'es laissé rouler ?

— On me guettait. J'ai été vendu. Les journaux sont pleins d'apaches.

— Alors, c'est bien décidé, tu sautes?

— Je saute.

— Ah !

Mury parut réfléchir.

— Veux-tu que je te le répète une fois de plus, mon vieux? Tu es un naïf. Que ne te résignes-tu à être le premier écrivain de ton temps ? Ça devrait te suffire. Je ne te comprends pas.

— Tu en parles à ton aise.

— Tais-toi. Tu vas me dire qu'avec mes cinq cent mille de revenus, et patati et patata. Mon petit, chacun son lot. Parions que tu ne changerais pas ta personnalité contre la mienne.

— Les dettes me rongent.

— Mais aussi tu n'es guère raisonnable. Ce bouquin que tu t'es payé hier encore, avoue que tu aurais pu t'en priver.

— Dix malheureux louis... D'ailleurs, tant pis ! Je vends Bellune. Il faut en sortir. Mes appointements du *Monde* ne servaient qu'à payer les intérêts. Je me libère. Et allez donc !

— C'est cela. Vends Bellune, renvoie ton auto et espace tes dîners. Et renonce aux affaires !

— « Et flanque-toi une balle dans la peau ! » Ce serait une solution.

— Imbécile !

Ils gardèrent un instant le silence.

— Où est Léonarda? fit Hautesource.

— Est-ce que je sais ? Partie avec quelque charmante créature. Figure-toi qu'elle a du goût pour les femmes... Et Goufern?

— Goufern tient son prix. Hein, quel succès !

— Les gens de lettres sont d'étranges animaux. Ce pétrousquin en blouse qui nous débitait des vers de mirliton avec l'accent des *Cloches de Corneville* leur a donné le *delirium tremens*.

— La poésie et toi, vous ne ferez jamais bon ménage.

— Possible... Maintenant, je m'en vais. Bonne nuit !

Hautesource accompagna Mury jusqu'à la galerie. Là :

— Puis-je compter sur toi ?

— Mais oui, naturellement. Téléphone-moi donc demain avant le déjeuner.

Ils arrivaient au vestibule, Hautesource tenant un flambeau, Mury nouant son foulard.

— Ecoute, dit Mury.

Ils s'immobilisèrent, face à face.

— S'il t'intéressait par hasard d'avoir la croix... Lorgeon n'a rien à me refuser.

Lorgeon était ministre de l'Intérieur :

— La croix? fit Hautesource ! Peuh !... A quarante-cinq ans... Après tout, je ne dis pas non... Nous en reparlerons... Bonne nuit, vieux !

II

L'ABONNÉ DU MASSACHUSETTS

A genoux sur des journaux et des revues qui lui faisaient une descente de lit, les mains jointes, le front enfoncé dans la couverture, François d'Assise Bonfrère récitait sa prière du matin. Il était midi et demi.

Bonfrère avait composé lui-même les paroles qu'il adressait quotidiennement au Créateur. Elles étaient en vers libres et formaient trois couplets avec refrain. Dans le premier couplet, le poète demandait à Dieu la grâce de ne plus retomber dans les péchés d'ivrognerie et de luxure ; dans le deuxième couplet, il priait pour son propre salut et pour celui de sa famille, particulièrement de sa sœur Anna, qui menait une vie de débauche à Alger ; dans le troisième, il remerciait le ciel de lui avoir accordé le génie poétique. Il terminait en souhaitant de voir ce génie reconnu bientôt par un grand nombre d'admirateurs qui ne manqueraient pas d'en restituer le mérite à celui qui est la source de tout bien : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Ensuite Bonfrère s'appliquait trois coups de discipline et sa journée commençait. Il était doué d'une surprenante activité. La composition de ses poèmes, sa revue, *le Nouveau Parnasse français*, des conférences à Paris et en province, une abondante correspondance avec des artistes, des écrivains étrangers et des prêtres missionnaires, les dîners en ville, les beuveries à Montparnasse, à Montmartre et aux Halles, lui laissaient du temps pour les femmes. A vrai dire, il les prenait dans la rue. C'était un type d'écrivain catholique qu'on n'aurait su facilement définir. Ajoutez à cela qu'à quarante ans il s'habillait comme à vingt : un feutre aux larges ailes, une cravate à deux tours, un veston de drap fin dessinant la taille, etc. Il avait,

l'année précédente, coupé sa moustache, accusant ainsi son profil de pirate déjà gras.

Un bruit léger le fit lever les yeux. Au-dessus du lit, la sonnette se trémoussait, son battant enveloppé d'un fragment de journal ; moyen qu'avait trouvé Bonfrère de ne pas être troublé dans son sommeil. Le démêloir à la main, il alla ouvrir. Par une lettre reçue la veille, Dom Baccholo lui avait annoncé sa visite. Il se trouva en présence d'un individu dont la mise et l'accent révélaient avec évidence une origine anglo-saxonne.

— Master François d'Assise Bonfrère ?

— Lui-même.

L'étranger tendit sa carte : Fabian Russell.

— Vous n'êtes donc pas le Révérend Père Baccholo ?

La physionomie de Fabian Russell exprima l'ironie et l'humilité.

— Je m'en doutais, reprit Bonfrère.

Mais ce nom de Fabian Russell, où donc l'avait-il lu ?

— Fabian Russell, de Boston, Massachusetts, compléta l'Américain.

Alors Bonfrère se souvint : Fabian Russell, un de ses abonnés, parbleu ! Il se confondit en excuses, débarrassa un siège, endossa un veston. L'autre, s'étant installé le plus confortablement possible, dit sa joie d'avoir enfin devant lui le grand écrivain François d'Assise Bonfrère, dont le nom était célèbre jusqu'au lac Michigan.

Une déférence puérile se mêlait dans ses paroles à une familiarité protectrice. Il se leva tout à coup et envoya à son hôte une bourrade vigoureuse :

— J'ai passé de ce côté-ci de l'eau seulement pour secouer les mains avec vous !

Bonfrère était gagné par l'attendrissement.

— Jusqu'au lac Michigan ! se répétait-il. O mon Dieu, Vous m'avez entendu !

— Et les affaires ? fit Russell.

— Quelles affaires ?

— *Le Nouveau Parnasse français*... abonnements... publicité... *business*...

— Merci, ça va...

— Pourquoi aucune publicité ?

— Heu... vous savez... *le Nouveau Parnasse* n'est pas précisément une entreprise industrielle.

— Je ne comprends pas, dit l'homme de Boston.

Puis, passant à une autre idée :

— Accordez-moi l'honneur de déjeuner avec moi, s'il vous plaît.

Bonfrère accepta immédiatement.

Ils sortirent.

Ils tournaient l'angle de la rue de Verneuil et de la rue des Saints-Pères, lorsqu'ils se heurtèrent à un prêtre. Celui-ci, hésitant à reconnaître le poète, souleva son chapeau. Bonfrère détourna la tête et entraîna son compagnon.

— Le Père Baccholo ! Fuyons !

— Un autre abonné ?

— Hélas, non, un rédacteur. Il m'apporte un article sur la mystique espagnole et l'italienne comparées.

Mais, peu après, une phrase de la lettre du religieux lui revint à l'esprit : « J'ai entretenu de vos projets la princesse de Castel-Formoso. Vous lui êtes très sympathique. » Quelle maladresse il venait de commettre à l'égard d'un homme dont le crédit chez la princeese pouvait s'exercer à son profit ! *Le Nouveau Parnasse* était à bout de ressources. Le Père Baccholo le sauverait, peut-être...

— Attendez-moi dans ce café, dit Bonfrère à l'Américain, qu'il planta là.

Et il se mit à courir. Des passants se retournaient sur cet étrange personnage.

Le prêtre remontait lentement la rue des Saints-Pères. Bonfrère se jeta dans ses bras.

Sans se démonter, Dom Baccholo tira un rouleau de sa houppelande :

— Voici l'article.

— Très bien, dit Bonfrère qui l'enfonça dans une poche. Je suis content de vous voir. J'ai failli vous manquer, j'étais la proie d'un raseur. Votre lettre m'a fait plaisir... Alors, vous avez parlé à la princesse ?

Le prêtre sourit et ne répondit rien.

— Descendons vers la Seine. J'adore les quais et je suis si content de causer un instant avec vous !

— Je voudrais, dit Dom Baccholo, que vous lisiez mon article. Je ne sais s'il vous plaira. J'en ai pris grand soin.

— Votre article est admirable. Les aperçus dont vous m'entretenez dans votre lettre ont échappé, en effet, à la plupart des commentateurs. Ah! que ne puis-je, comme vous, lire sainte Thérèse dans le texte ! Mais c'est une langue trop difficile ! On n'a pas le temps. Soucis de l'âme, soucis d'argent... Mon Père, comment faites-vous pour avoir la charité ?

— Mon ami, je n'espère rien des hommes.

— C'est donc que vous les méprisez?

— Il y a justement dans mon article la réponse à votre question. Rendez-moi mon manuscrit. Je vais vous montrer le paragraphe.

— Non, pas dans la rue... Quand reverrez-vous la princesse?

— Après-demain matin.

— Je serai chez vous demain soir. Nous causerons de votre article. Toujours hôtel Saint-Luc? Bon. Adieu, mon Révérend Père.

★

François d'Assise Bonfrère et Fabian Russell déjeunèrent place de l'Odéon, dans un restaurant chinois connu seulement de quelques célestes et du poète qui avait coutume d'y faire pénitence. C'était, à l'entresol, un petit appartement de trois pièces, dont deux, meublées de tables et de chaises, faisaient office de salles communes. Le patron, grand diable de jaune à chevelure hirsute, et sa femme, Allemande lympathique, composaient tout le personnel de la maison. On servit à Bonfrère et à Russell du bouillon, du thé, du riz, quatre assiettes contenant diverses matières grasses, et deux verres d'un alcool qui sentait la rose pourrie. Après quoi, satisfaits et déçus tout ensemble, ils gagnèrent le café Racine, « dans le but, dit Bonfrère, de favoriser notre digestion par le moyen de quelques liqueurs bien françaises ».

D'une heure à deux de l'après midi, les tables du fond, au café Racine, sont occupées par Gontran Sabouret, Jean Pointe, Sébastien Molveau, Paul Ravier, Saül Baumgartner et quelques autres journalistes et littérateurs, la plupart célibataires, tous enragés de poker et de bridge. Le directeur du *Nouveau Parnasse* était sûr de provoquer dans ce milieu un peu stagnant qui ne lui était point familier une surprise compliquée

de sentiments divers d'où se dégagerait pour l'Américain une vive impression de son prestige.

A peine sa silhouette romantique s'était-elle montrée dans l'encadrement de la porte que Baumgartner laissa tomber ses cartes :

— Ah, zut! Bonfrère!

— Qu'est-ce qu'il vient f... ici, celui-là? dit Molveau.

— Moi, je pars, dit Jean Pointe.

Mais Ravier tendit la main au nouvel arrivant :

— Bonfrère, par quel hasard?

— Je vous présente M. Fabian Russell, mon abonné du Massachusetts, dit le poète.

Fabian Russell fit un grand salut. Bonfrère poussa vers lui une chaise et commanda deux chartreuses.

— Alors, monsieur est Américain? dit Molveau.

— *Le Nouveau Parnasse* a donc un abonné? interrogea Baumgartner, faussement candide.

Bonfrère eut un franc rire :

— Ce vieux Café Racine? Toujours le même! On n'y change pas. C'est une force, cela!

— Tout le monde ne peut pas se convertir, dit encore Baumgartner.

— Tais-toi, juif!

Et, désignant l'israëlite, Bonfrère, soudain grave, se tourna vers Russell :

— Excusez-le : il est juif.

L'Américain s'inclina.

Ravier fit diversion. Il était un des plus anciens camarades de Bonfrère. En dépit des années, leur amitié restait vivace. L'admiration que Ravier avait vouée au poète, la rondeur naturelle que celui-ci apportait à toutes ses relations avaient accompli ce miracle. Rien ne les séparait que la vie. Ravier était rédacteur à l'Hôtel de Ville, secrétaire d'un ancien ministre et journaliste parlementaire. Il rimait à temps perdu de petits poèmes licencieux que les jeunes gens étaient fiers de publier dans leurs revues. Il portait sur d'épaisses épaules une grosse tête de hibou débonnaire.

La partie terminée, Jean Pointe, Molveau, Baumgartner se retirèrent un à un. Il ne resta bientôt, avec Bonfrère, Russell et Ravier, que Gontran Sabouret, qui attendait, disait-il, une

personne du sexe. Elle parut au même moment. C'était une fille, ou un modèle. Elle s'appelait Zaza. Bonfrère, qui en était à sa seconde chartreuse, se sentit tenté.

— Sabouret, mon ami, dit-il, vous êtes mon homme. Nous buvons trop rarement ensemble pour nous borner, quand l'occasion nous réunit, à des politesses de café. Je ne vous lâche plus, Sabouret. Et que si vous vous dérobiez à mon invite, mon grand ami Russell, ici présent, se considérerait à bon droit comme offensé personnellement, car c'est lui qui régale, si je ne me trompe...

L'Américain s'inclina de nouveau.

Gontran Sabouret, de son vrai nom Gontran de Remiron, fils du général de Remiron, bien connu dans les commissariats au double titre de noctambule et de « fait-diversier », passait pour un professionnel de la galanterie. Etonné de la sympathie que lui marquait Bonfrère, il en démêla vite la raison, car il n'était pas sans jugement, et les regards que lançait le poète à Zaza ne laissaient pas de place à l'équivoque. Il accepta l'offre de Bonfrère et, réparant un oubli, lui tendit la main, ainsi qu'à l'Américain.

— Garçon, prenez les ordres de Madame! cria le directeur du *Nouveau Parnasse français*.

★

Bonfrère, l'Américain, Ravier, Sabouret et Zaza grimpèrent en file indienne l'escalier d'Alexandre Blaisetty. A vrai dire, Zaza tenait la tête, suivie de Bonfrère, qui lui tâtait les mollets. Blaisetty, vêtu d'une chemise et d'un caleçon, s'effaça pour les laisser pénétrer, par un corridor en boyau où des tableaux néo-impressionnistes rendaient plus farouches les ténèbres, dans une pièce sans destination apparente et occupée presque tout entière par un divan.

— Blaisetty, dit Bonfrère, je te présente Zaza.

— Merci, je la connais.

— Je te présente Russell, Fabian Russell, mon abonné du Massachusetts, qui a décidé de traiter ce soir chez le père Isidore tous les rédacteurs du *Nouveau Parnasse*. Nous sommes venus pour t'enlever.

— J'en suis, dit Blaisetty avec une légère hésitation. Mais permettez-moi de passer un pantalon.

Il disparut derrière une portière.

La compagnie s'installa sur le divan, Zaza entre Bonfrère et Sabouret, Ravier assis en tailleur et la pipe aux dents, Russell absorbé dans la contemplation des peintures. Un quart d'heure s'écoula. Soudain des ronflements s'élevèrent. C'était Sabouret qui dormait.

— J'attendais ça, dit Zaza. Cet animal ne peut pas se coucher sans piquer un somme. Il paraît que c'est de famille.

— Tu l'aimes? questionna Bonfrère.

Mais elle poussa un juron. Elle avait extrait de la poche du poète un chapelet qu'elle agitait à bout de bras, scandant : *La calotte, hou ! hou !* Puis :

— Tout de même, remarqua-t-elle, il y met le temps, l'autre, à passer son pantalon !

— Blaisetty ! Blaisetty ! appelèrent Bonfrère et Ravier.

Pas de réponse.

Sabouret s'était réveillé.

— Blaisetty ! hurla-t-il en bondissant par-dessus les corps étendus.

D'un geste violent, il écarta la portière. On aperçut le cabinet de travail de Blaisetty et celui-ci, assis derrière sa table, qui corrigeait paisiblement des épreuves; près de lui, sur un fauteuil, son pantalon aux bretelles pendantes se convulsait, immobile.

Alexandre Blaisetty était une des figures les plus singulières de la littérature « rive gauche ». Une des plus populaires aussi. Du Lion de Belfort à l'Institut, il exerçait, de concert avec François d'Assise Bonfrère, une véritable souveraineté. Mais tandis que le directeur du *Nouveau Parnasse français* jouait les saints franciscains, les Verlaine, les Choulette, et tirait son pouvoir sympathique de la débauche et de la charité, Blaisetty en imposait aux jeunes écrivains par un appareil raffiné, mystérieux, presque cabalistique. Son masque émacié d'inquisiteur espagnol, ses mains longues et plates comme des dagues, ses chaussettes de soie, ses cannes d'ivoire provoquaient l'angoisse et la curiosité des débutants. Il s'intéressait à eux, encore qu'on ne l'approchât point facilement. Vingt poètes de talent lui devaient leur petite notoriété. Il avait fondé quatre ou cinq revues, dont trois vivaient encore. Quand de loin en loin il daignait paraître à la « Taverne inter-

nationale », sa haute stature, ses yeux cruels, l'affectation qu'il mettait à s'asseoir sur un coin de chaise à l'écart remplissaient de respect l'assistance. Lui et Bonfrère s'opposaient, se rehaussaient parfaitement. C'étaient deux grands artistes, et sincères plus qu'à moitié.

La portière retombée derrière Bonfrère l'isolait maintenant avec Blaisetty dans le cabinet de travail. La seule étrangeté de cette pièce toute revêtue de bibliothèques était une énorme marmite de terre placée sur la cheminée et où Blaisetty jetait ses coupures de journaux.

— Il faut que je donne aujourd'hui le bon à tirer de mon article, objectait-il à Bonfrère qui le suppliait de se hâter.

— Tu le donneras demain !

Et le poète lui tendait son pantalon.

Mais Blaisetty hochait la tête :

— Pourquoi avoir amené Sabouret? dit-il enfin, avouant la pensée qui le tourmentait. Qu'il s'en aille et je m'habillerai. La présence de ce souteneur m'inquiète....

— Sois gentil. Zaza est avec lui.

— Eh ! je me moque bien de Zaza ! Elle est affreuse. Je l'ai vue chez Moukrazoff. Pas de poitrine, pas de jambes...

— Allons, tu exagères !

La portière avait bougé. Elle s'entr'ouvrit sur une tête tragique, haineuse, grimaçante, la tête de Sabouret : il avait tout entendu.

— Merci, Blaisetty ! Je me rappellerai ce que tu viens de dire ?

La draperie se referma. Quelques secondes passèrent et le claquement d'une porte retentit à l'extrémité de l'appartement; puis, plus proche, la voix de Zaza :

— Il est timbré... c'est sûr...

Blaisetty, muet, contemplait son porte-plume.

★

A sept heures, leur groupe, diminué de Sabouret, qu'on n'avait pas revu, s'était augmenté de Dominicus, de Sermoise et de Sigismond, cueillis à la terrasse du café du Dragon, devant Saint-Germain-des-Prés. La rive gauche des littérateurs est un vaste village. Il y a la grand'rue, qui est le boulevard Saint-Germain, et la place de l'église, que domine le clocher

de Saint-Germain-des-Près. C'est là qu'ils rencontrent. Dominicus et Sigismond y prenaient l'apéritif tous les soirs : Dominicus, athlète timide, champion de foot-ball et disciple de Mallarmé ; Sigismond, le pauvre, l'humble Sigismond, comptable à la solde d'un commissionnaire des Halles et dont les *Contes champenois* avaient manqué le prix Goncourt. Ils formaient avec leur ami Sermoise, salonnier à ses heures, teinté de snobisme, homme de goût des pieds à la tête et gent-de-lettres jusqu'au bout des ongles, le trio le plus disparate et le plus uni.

Le restaurant du père Isidore, où Bonfrère avait décidé qu'aurait lieu le dîner offert bon gré mal gré par l'abonné du Massachusetts, jouit d'une réputation quasi séculaire. La bande s'apprêtait à se diriger vers la rue Cherche-Midi, où il est situé, quand Sermoise déclara, en ajustant son monocle, qu'il préférait apprendre par cœur dix vers de M. Edmond Rostand au supplice bien plus redoutable que leur réservait la cuisine d'Isidore. Une déclaration aussi catégorique fit impression sur les esprits. Bonfrère lui-même fut ébranlé, car l'autorité de Sermoise était grande dans les matières qui touchent de près ou de loin à la vie parisienne. Néanmoins, Isidore ne fut pas écarté sans discussion. Ce fut Ravier qui mit fin à l'incertitude générale en annonçant qu'il allait les conduire dans un endroit où personne ne se repentirait de l'avoir suivi. Ce disant, il héla un fiacre. Comme ils étaient huit, un second véhicule fut requis.

Depuis que Sabouret l'avait abandonnée sur le divan de Blaisetty, Zaza n'avait pas desserré les lèvres, mais elle se les était repeintes. Et maintenant elle semblait absorbée par une sorte de rage méditative. Bonfrère respectait le secret de sa rêverie ; seulement, il tâtait sa gorge, ses hanches ; il voulait savoir si Blaisetty avait dit vrai. Il ne parvenait pas à se faire une opinion.

Russell et Ravier occupant avec eux la voiture de tête, Blaisetty, Sigismond, Sermoise et Dominicus roulant sur leurs traces, la caravane franchit la Seine sur le Petit Pont et traversa le parvis Notre-Dame. Bonfrère se signa très dévotement d'une croix sur son gilet, ainsi qu'il faisait chaque fois qu'il passait devant une église.

— Quel monstre ! s'écria Blaisetty avec un geste de mépris

vers le monument. Voilà bien l'image la plus parfaite du chaos !

Ils atteignirent bientôt la rive droite et la rue des Francs-Bourgeois, où ils s'arrêtèrent à la porte d'un restaurant de bizarre apparence.

— Oh ! oh ! dit Bonfrère, qu'est ceci !

— Un restaurant juif, constata Blaisetty.

— Soit, reprit Bonfrère, mais vous mangerez sans moi. Assez d'Orient pour aujourd'hui ! Cuisine chinoise ce matin, cuisine hébraïque ce soir, c'est trop de mortification. Qu'en pensez-vous, monsieur Russell ?

Fabian Russell laissa entendre qu'il était prêt à tout.

Mais Bonfrère s'obstina :

— Je n'aime pas rompre le pain de gens qui ont crucifié Notre-Seigneur. Bonsoir !

Et, entraînant Zaza, il remonta en voiture. Russell l'imita docilement. Comme l'Américain avait assumé les frais de l'entreprise, la retraite fut générale. Ravier demeura seul sur le seuil, haussant les épaules et roulant des yeux furieux. Il ne quitta la place qu'après plusieurs sommations.

Alors, il fut convenu qu'on irait chez Serpollet, comptoir-liquoriste qui avoisine le jardin des Plantes et dont les huîtres et le Vouvray sont fameux.

De timide et conciliant qu'il avait été à jeun, Fabian Russell devint, par l'effet des libations, d'une étourdissante loquacité. Il voulut porter un toast à la poésie française et à son plus digne représentant, François d'Assise Bonfrère, dont il entreprit ensuite de réciter tout un poème qu'il avait appris par cœur sur le paquebot. En vain les convives réunirent-ils leurs efforts pour l'interrompre. Il fallut qu'il allât jusqu'au bout... Subitement, il changea de langage, invectivant contre les écrivains français qu'il représenta comme des individus lâches, énervés, indignes du nom d'homme. Il reconnaissait leur talent, l'éternel génie de leur race, mais quelle absence de caractère ! Il ne comprenait pas qu'ils acceptassent de vivre en parias, haïs ou méprisés par la majorité des citoyens :

— Je suis accointé ici avec une authentique élite, la plus réputée dans le monde, et personne entre vous ne possède un

hôtel exclusif, une particulière automobile, un propre valet de chambre. Je me trouve repoussé en arrière, aux premiers temps de Christ, dans une véritable catacombe... Pourquoi la dissimulation ? N'est-il pas dans les Champs-Elysées, sur le grand boulevard, une seule maison de restauration pour les poètes? Seriez-vous en suspicion avec moi? J'ai dit : je paie, donc, je paie. Je désire exprimer une vérité : vous êtes tous terriblement dans la morale. Entrez-vous dans un lieu de plaisir, invitez-vous des dames, commandez-vous le champagne ? L'absence de dollars ne peut faire matière. Quand le gérant réclame pour sa note, vous le mettez sur le côté avec un coup de poing, puis sortez dans le respect et la tranquillité. Hourrah ! La révolte est ouverte... Mais vous n'avez pas un sentiment droit de la justice. Vous êtes incapables d'atteindre à la haute conception des choses. Vous n'êtes pas des grimpeurs. Terriblement dans la morale demeurez-vous, je répète.

Il se versa un verre de Musigny :

— Quel est l'obstacle, Messieurs ? Je tiens aujourd'hui mille dollars dans ce portefeuille. Jetez-vous contre moi, engagez la bataille, partagez, déchirez les bank-notes... J'attends !... Ah ! Combien je suis dans la sécurité !

Ici, les rires, qui, depuis le début du discours, n'avaient pas cessé, se turent, et, dans le silence, François d'Assise Bonfrère, dont le visage rougeoyait parmi ses cheveux en désordre, fit le geste de tendre la main. Près de lui, Zaza, toute raidie, les pommettes en feu, la bouche serrée, luttait héroïquement contre le sommeil. Blaisetty, en proie à une crise de vulgarité, s'était dépouillé de son veston, de son gilet, et se balançait sur sa chaise. La dernière phrase de l'Américain l'immobilisa net. Ravier buvait sans trouble apparent. Le mince Sigismond était agité de spasmes nerveux. Dominicus chantait en sourdine des refrains régimentaires. Quant à Sermoise, maître de lui, il guettait l'occasion de placer une anecdote. Le moment lui parut bon :

— Maertinck et Fred, commença-t-il...

Ordinairement, ces noms ne passaient pas dans la conversation sans soulever des commentaires. Ils désignaient deux pédérastes fort répandus à Montparnasse et vivant en ménage dans un luxueux appartement du square du Croisic. Cette fois, l'attention de tous était trop fortement concentrée sur

Bonfrère et l'Américain. Maertinck et Fred n'eurent aucun uccès.

Le poète continuait de tendre la main — une main large, à aume creuse, que Russell regardait de ses yeux clignotants, ans comprendre.

— La poésie française, articula Bonfrère avec peine, accepte es aumônes de l'opulente Amérique.

Il avait en disant ces mots un air ignoble qui tenait à ce u'il était gris.

— Vos mille dollars, cher Russell, poursuivit-il, peuvent auver le *Nouveau Parnasse français*. Nous ne sommes pas es cambrioleurs, ni des assassins, nous sommes les mendiants ublimes de la Beauté. La Beauté est d'essence divine. Dieu dit : « Tu ne tueras point ! » Cette main que je vous tends ourrait frapper. Mais elle obéit à mon cœur avec qui battent es cœurs de tous mes amis, de tous les poètes français. Rus-ell, cher Russell, cher frère lointain, donnez-nous vos mille ollars et nous vous donnerons mille cœurs. Vous serez le plus iche des hommes !

Russell bondit sur sa chaise, de là sur la table. On crut u'il était devenu fou. Des bouteilles se renversèrent. Zaza pouvantée courut vers la porte en jetant des cris. Mais l'Amé-icain hurla plus fort :

— *All right* ! Hip ! Hip ! Hourrah !

Et il se laissa tomber littéralement sur Bonfrère. Tous eux roulèrent sur le sol. Quand ils se relevèrent, le directeur u *Nouveau Parnasse français* étreignait le portefeuille con-re sa poitrine. Il s'adossa à la muraille. Il promenait autour e lui des regards éperdus. Mais après quelques secondes une uée se produisit. Croyant que la fortune du *Nouveau Par-asse* était en danger, il fonça, tête baissée, vers la sortie.

Zaza l'avait précédé dans la rue.

★

Une scène pénible eut lieu, vers deux heures du matin, sur petite place de Furstenberg, endroit propice aux embus-ades : devant Bonfrère et Zaza, Sabouret surgit soudain de erre.

— Je vous ai suivis depuis l'Odéon, dit-il au poète. Accor-

dez-moi un instant. J'ai à vous parler... D'abord, toi, Zaza, va-t'en, disparais...

Ces paroles autoritaires s'accompagnaient de gestes mous, trop larges, dont l'effet était lamentable. Cependant, la fille lâcha le bras de Bonfrère. Non plus qu'elle, celui-ci ne douta pas que Sabouret le sût porteur de bank-notes. Il frémit.

— Du calme, mon bon Sabouret, du calme! Ne sommes-nous pas des amis de quinze ans? Voici Zaza qui vous aime. Je suis bien aise de remettre sa vertu entre vos mains après avoir veillé sur elle comme si c'eût été ma propre fille.

— Pas de boniments! Vous rentriez pour coucher ensemble. D'ailleurs, ça m'est égal. Zaza fait son métier. Quand on a choisi une carrière, on doit l'exercer. Ainsi, moi, je suis un dévoyé, je suis le type du dévoyé. Mais je ne veux pas qu'on dise que je reçois de l'argent des femmes. Blaisetty ment quand il dit cela. Il sait bien que ce n'est pas vrai. Il me connaît, Blaisetty. Nous avons fait du chantage, ... mais oui, du chantage..., autrefois, en collaboration. C'est pourquoi il n'aime pas que j'aille chez lui. Il a peur que je le fasse chanter à son tour. Il a bien tort. Mais pourquoi dit-il que je suis un souteneur? J'en connais, des souteneurs, dans la littérature. J'en connais dix, vingt. Tenez: Z... (il prononça le nom d'un auteur dramatique dont la Comédie-Française représentait une pièce en ce temps-là). J'ai été son secrétaire à l'époque où il habitait rue de Lisbonne. Le salaud! Il m'obligeait à monter par l'escalier de service, moi, Gontran de Remiron! Il vivait avec une femme qu'il avait ramassée je ne sais où et qui s'enfermait dans la cuisine, en l'absence de la bonne, pour écrire à des michés... Une fois, j'ai lu une de ses lettres. Ah! mon cher, quelle orthographe!

— Ça ne m'étonne pas, concéda Bonfrère. Allons, au revoir, Sabouret! Au revoir, Zaza!

Il esquissa un mouvement de retraite. Sabouret l'arrêta par le revers de son veston, et la main du journaliste était si près du portefeuille que le poète eut une sueur aux tempes.

— Ecoutez, reprit Sabouret, j'ai encore à vous parler de Blaisetty... Blaisetty n'a pas de talent... Ecoutez-moi donc... Blaisetty....

Bonfrère avait saisi son poignet et il le repoussait doucement. Enfin, sur un dernier : « Au revoir, Sabouret! » il s'es-

quiva. Zaza vit avec tristesse partir le directeur du *Nouveau Parnasse*, car il lui avait promis, dix minutes plus tôt, une douzaine de chemises fines. Elle avait la passion du beau linge.

Dès qu'il fut hors de vue, Bonfrère prit le pas gymnastique. Cinq minutes lui suffirent pour atteindre son logis. Il se jeta dans son fauteuil en poussant un grand soupir. Il étala les billets de banque sur ses genoux, les compta. Il les disposa sur le plancher les uns près des autres, de manière à former un carré, et debout, une lampe à la main, il les compta encore. Tout à coup, il se dit qu'il était stupide, et il les lança contre la glace de la cheminée. Il était dégrisé. La paix profonde qui emplissait toute la maison le pénétra. Il aimait cette heure de la nuit dont le silence n'est troublé que de loin en loin par des trompes d'automobiles ou le pas d'un locataire attardé. Le temps, la vie sont comme suspendus, et les poètes qui veillent sentent s'imposer à eux la conscience totale de l'univers.

Bonfrère avait repris place dans son fauteuil, les yeux fixés sur le crucifix accroché à la tête du lit :

— O Jésus, pria-t-il, ô Vous qui avez pendu sur l'arbre de la croix comme un fruit mûr offert à la soif du monde, dont le sang coula comme un jus jailli du pressoir, j'adore Vos blessures intarissables, chaque jour rouvertes pour l'expiation de mes iniquités. Ce soir encore, mon abjection fut grande, et je tremble en imaginant quel eût été mon malheur si, par Votre impénétrable volonté, tout le vin que j'ai bu s'était changé sur mes lèvres en la très précieuse liqueur de Vos veines. Mais Vous m'avez, ô Jésus, épargné ce sacrilège, et Vous ne m'avez infligé, pour punition, que la tristesse d'être retombé dans la boue. Et me voici comme un homme qui se relève, honteux de sa chute, et qui se console en songeant qu'elle aurait pu être plus profonde. Un de Vos anges, celui, peut-être, que Vous avez attaché à ma garde pour le temps de mon voyage terrestre, a revêtu l'apparence périssable de Sabouret afin d'intervenir au moment même qu'oublieux de mes vœux cent fois répétés j'allais céder à la tentation de la chair. Que Vous ayez permis ce miracle, ô mon Dieu, je n'en suis pas surpris, car il ne se passe pas un instant que je ne sente, étendue sur ma tête, Votre main puissante, mais j'en éprouve une reconnaissance qui n'a d'autres limites que celles de mon imparfaite

nature humaine et que je Vous témoignerai à l'avenir par la rigueur de ma chasteté. Et que si je manque, ô Jésus, au serment que je Vous en fais, je veux que l'ange dont je sens toujours l'invisible présence à mon côté détourne à jamais sa face de la mienne et qu'il remonte s'asseoir au pied de Votre trône en m'abandonnant aux démons et à moi-même.

« Hélas ! puis-je oublier que la solidarité du péché m'unissait ce soir à Blaisetty, à Ravier, à Sermoise, à Dominicus, à Sigismond et à cet étranger venu du Massachusetts sur une inspiration évidente de Votre bonté ? Je Vous prie pour eux, ô mon Dieu, je Vous supplie de porter à leur compte les mérites qu'il me sera possible d'acquérir hors de l'état de grâce. Faites même, s'il Vous plaît, la part plus large au misérable Sabouret sur qui Vous avez certainement des vues particulières, en raison de sa grande ignominie sans doute, puisque Vous l'avez élu pour Votre truchement auprès de moi. Pardonnez-leur, Seigneur ! Pardonnez à tous les écrivains qui Vous offensent par leur orgueil et leur vanité, leur recherche immodérée des plaisirs et les moyens qu'ils emploient dans cette recherche. C'est encore la Beauté, c'est-à-dire Votre connaissance, qu'ils poursuivent sans le savoir au plus fort de leurs débordements. Et j'en sais quelques-uns qui écrivent de si jolies choses... »

Après qu'il eut ainsi prié, François d'Assise Bonfrère se devêtit et le manuscrit de Dom Baccholo glissa hors de sa poche. Il le ramassa, se disant : « Excellente lecture pour m'endormir... »

III

UNE MÈRE

L'ombre s'épaississait.

— Excusez-moi, Maître, je vais chercher la lampe. On n'y voit plus du tout.

— Allez, mon enfant. Mais vous savez que je m'accommode fort bien de l'obscurité. Il me semble y prendre l'habitude du tombeau.

La pensée de la mort poursuivait Mathieu Dugolfe.

Isabelle Chardinet savait la manie qu'il avait de mêler des propos macabres à tout entretien. Un jour, elle l'avait rencontré à la porte des Galeries Lafayette. Elle tenait par la main le petit Raymond, son neveu. Dugolfe s'était approché et, tapo-

tant la joue du mioche : « Après tout, lui aussi pourrira ! » L'enfant effrayé s'était réfugié derrière sa tante. Pour le rassurer, Dugolfe avait dû lui acheter un sabre.

La lampe éclaira le *studio* d'Isabelle. C'était une pièce sans luxe, au sixième étage d'un immeuble dont les fenêtres s'ouvraient sur le square Saint-Pierre, à Montmartre. Un piano, une bibliothèque, une table et un fauteuil dans le goût de l'école de Nancy n'atténuaient guère l'impression de froideur causée par les tentures trop légères, les murs, le plancher trop sonores. Outre qu'elle n'était pas riche, Isabelle n'avait pas le sens du confortable. Elle vivait de modestes rentes et de travaux de traduction. Elle se consumait dans la lecture de Romain Rolland, la musique et la rédaction d'un roman, *Histoire d'un cœur*, qui était l'histoire de son cœur. A vingt ans, elle avait eu pour Dugolfe un grand amour que l'écrivain avait toujours ignoré. Dix années s'étaient écoulées. Isabelle tournait à la vieille fille.

— Puisque vous avez fait de la lumière, dit-il, profitons-en pour travailler. Où en êtes-vous ?...

Dugolfe corrigeait régulièrement la prose de son amie ; non pas que le style en fût mauvais, Isabelle écrivait avec une naturelle éloquence, mais il trouvait cela si cérébral, si « désincarné », qu'il croyait lui rendre un service dont elle n'aurait pu se passer en bourrant ses phrases d'adjectifs picturaux à la mode de 1885 — car il avait fréquenté le grenier de Goncourt. Isabelle éprouvait un âcre plaisir à le laisser faire. Elle savourait une si forte ironie.

La séance de collaboration commença.

On était en décembre. La pluie et le vent rivalisaient dans l'espace. Au loin, en bas, les lumières de Paris clignotaient, comme sur la mer les feux d'innombrables barques.

— N'a-t-on point frappé ? dit Dugolfe en relevant la tête.

Déjà il entr'ouvrait le tiroir pour y cacher le manuscrit.

Mais Isabelle :

— Je n'attends personne quand vous êtes ici, Maître.

— Mon enfant, je vous affirme qu'on a frappé... Tenez !

Cette fois, le bruit avait été très distinct.

Isabelle passa dans l'antichambre, où bientôt des exclamations retentirent. Dugolfe quitta la table et reprit sa place près de la cheminée. Une vieille dame entra, suivie d'Isabelle.

C'était sa mère, qu'elle n'avait pas vue depuis trois mois. Mme Chardinet habitait dans le quartier de la gare de Lyon, avec Léonie, sa fille cadette, qui était veuve, et le fils de Léonie, le petit Raimond. Une affaire de succession où Isabelle avait renoncé à défendre ses droits, des divergences profondes de caractère l'avaient séparée de sa mère. Léonie, durement éprouvée par la perte de son mari, avait remplacé sa sœur aînée au foyer maternel. Contre Isabelle, les deux femmes s'étaient alors alliées de toute la force de leur tristesse et de leurs rancœurs. Il y avait de cela quatre ans. Maintenant, Mme Chardinet manifestait un esprit de plus en plus bizarre.

Isabelle la contemplait avec une stupeur inquiète. Elle portait un extraordinaire panache de plumes blanches sous lequel une perruque rousse dardait de funèbres flammes. Dans son visage violemment fardé, ses yeux, cernés de noir, brillaient. Elle avait couvert ses épaules d'un collet de tulle et de satin violet à trois rangs de ruche, fripé par les intempéries. Une boue fraîche garnissait ses souliers molière. En toute hâte, elle s'empara du fauteuil que lui abandonna Dugolfe et offrit au feu ses maigres mollets, gaînés de bas ajourés. Elle parlait avec abondance. Elle disait qu'il était ridicule d'habiter si loin, si haut, qu'Isabelle était folle, etc. Dugolfe l'admirait d'être un débris si parfaitement grotesque. Il imaginait ses orbites, sa bouche remplis de vers grouillants. Il se récitait du Baudelaire.

— Monsieur, dit-elle, puisque vous êtes un ami de ma fille, je suppose que vous faites aussi de la littérature ?

— J'ai écrit quinze ou vingt romans, Madame, et je m'appelle Mathieu Dugolfe.

— Mathieu Dugolfe... Mathieu Dugolfe... je ne connais pas ce nom-là.

— Voyons, maman, intervint Isabelle, comment peux-tu dire que tu ne connais pas le nom de M. Dugolfe ? Je t'ai pourtant fait lire *La Crapaude*, *Escales passionnées*, *Ménage à un*...

— Oui, oui, en effet. Mais la prose, ça ne me dit rien. J'aime mieux les vers.

— Je m'en doutais, pensa Dugolfe avec un horrible rire intérieur.

— Victor Hugo, Lamartine, Musset... Ah ! Musset ! je l'adore !

— Et Baudelaire, Madame ?

Mais dodelinant de son chef emplumé, les yeux vagues sous les paupières battantes, elle murmura :

Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.

— C'est beau, ça, c'est beau ! s'écria-t-elle. Voilà ce que j'aime, voilà de la vraie littérature. Tandis que votre prose — elle se tourna vers Isabelle — tandis que ta prose, n'importe qui peut en faire. Il n'y a qu'à raconter ce qui vous passe par la tête. Et, à propos, ton *Histoire d'un cœur*, est-ce qu'elle avance ? Est-ce qu'elle va paraître ? Non ? Le contraire m'aurait étonnée. Monsieur, ma fille travaille, paraît-il, à un roman. J'y croirai quand je le verrai.

— Croyez-y, Madame, dit Dugolfe gravement.

— Vous l'avez lu ? Quel est votre avis ?

— L'*Histoire d'un cœur* sera un beau livre, un chef-d'œuvre.

— Ah bah ! Eh bien, vous me surprenez. Le jour où quelqu'un qui s'y connaisse me prouvera que ma fille a du talent, je veux que la tour Saint-Jacques me tombe sur la tête.

— Madame, un renseignement, s'il vous plaît : cette expression est-elle de vous ?

— Quelle expression ?

— « Je veux que la tour Saint-Jacques me tombe sur la tête. »

— Vous la trouvez mauvaise, mon expression ?

— Non, pas mauvaise, très bonne, au contraire, très pittoresque. Je ne l'avais jamais entendue. Et comme j'ai étudié jadis d'assez près, pour mon roman *Fluctuat*, le langage populaire parisien...

— Oh ! alors, il m'est impossible de vous renseigner. Je ne connais rien au langage populaire. Ce n'est pas ma spécialité. Je ne suis pas prosateur. Je fais des vers, moi...

Mme Chardinet se leva brusquement.

— Mon Dieu ! gémit Isabelle.

On ne distingua plus que le bruit de la pluie et du vent. Puis la vieille commença : .

Le printemps est bien doux. Sa tiédeur parfumée
Eveille dans mon cœur trop docile à l'amour
Une voix qui m'appelle et dit : « Ma bien-aimée ! »
Et je réponds : « J'accours ! »

L'accent de cette voix me trouble et me captive
Ainsi qu'un violoncelle au fond d'un bois ombreux.
Le chant du rossignol me tient moins attentive.
Il est moins langoureux.

Et la lune d'opale errant dans l'atmosphère
Répand sur l'univers des feux moins caressants
Que ceux dont un regard de celui que j'espère
Illumine mes sens.

Elle se tut, et inclina la tête, comme épuisée. Son panache pendait. Une honte sans nom submergeait Isabelle. Mais le calme de Dugolfe la souleva de reconnaissance :

— Ces vers sont-ils de vous, Madame ?

Mme Chardinet fit signe que oui.

— Je vous en félicite. Ils nous montrent en vous une digne rivale de la plaintive Marceline.

— Marceline ?

— Marceline Desbordes-Valmore, une grande poétesse du XIXe siècle.

— Jamais, se disait Isabelle, jamais Dugolfe n'oubliera de quelle mère je suis la fille. Lui si fin, si sensible, comme il doit me mépriser !

Cependant le romancier posait à Mme Chardinet des questions de politesse : Faisait-elle des vers depuis longtemps ? N'avait-elle encore rien publié ? Non, rien encore. Avant de se lancer, elle avait besoin de certains conseils qu'un homme du métier pouvait seul lui donner. Si elle n'avait craint d'abuser...

— Je suis tout à votre disposition, dit Dugolfe.

Son regard croisa celui d'Isabelle, qui était chargé de détresse. Il la réconforta d'un sourire.

Mais Mme Chardinet, reculant de trois pas :

— Puisque j'ai affaire avec un homme intelligent...

Elle retroussa sa jupe.

— ...Je vais vous montrer une autre face de mon talent...

— Maman !

La jupe retomba.

— Quoi donc ? La pudeur de Mademoiselle s'effarouche ? Apprenez que la danse inventée par moi s'adresse aux facul-

tés les plus nobles et, par conséquent, n'a rien de déshonnête ni de lascif. Elle ne saurait être appréciée du vulgaire.

A ce moment, Dugolfe, son chapeau à la main, s'avança pour baiser les doigts d'Isabelle. Il salua Mme Chardinet et se retira.

— Petite sotte, tu l'as fait partir, dit la vieille.

Le vent et la pluie continuaient de siffler aux vitres.

— Peste ! il paraît que tu t'installes ! Voilà des rideaux que je n'avais pas vus. Et ce buste, sur la cheminée, qui est-ce ?

— Berlioz.

— Un cadeau de ton ami, probablement ?

— Non.

— Ah ! Ah ! Serais-tu en train de t'enrichir ? Cela tomberait à merveille ; moi qui suis venue t'emprunter de l'argent... Oh ! ne crains rien, je te le rendrai. Seulement, nous allons être à court pendant quelques jours. Ta sœur a commis des imprudences.

— Elle ou toi, répliqua Isabelle. Je jurerais que le jeu te tient toujours ?

— Ma fille, occupe-toi de tes affaires. Est-ce que je me mêle de savoir sur quel pied t'entretient ton... comment l'appelles-tu... Adolphe ?

Isabelle haussa les épaules.

— Tu as raison. N'essayons pas de nous comprendre. Mais il m'est impossible de te rendre service aujourd'hui. Je n'ai rien.

— Comment, rien ?

— J'ai trois francs. Les veux-tu ?

Elle avait détaché sa bourse de sa ceinture. Mme Chardinet s'en saisit, l'ouvrit, compta les trois francs qu'elle contenait et la rejeta vide sur la table :

— A moins que cela te gêne trop ?

Machinalement Isabelle avait pris un livre. Elle feignit de s'y absorber, pendant que la mégère rajustait ses ornements devant la glace, plaquait sur sa figure du rouge, du noir et du blanc. Isabelle était parvenue à une grande sérénité.

— Elle n'est plus ma mère, décida-t-elle.

Ce qu'en réalité elle ne lui pardonnait pas, c'était ses vers ; peut-être même seulement qu'ils fussent mauvais, — peut-être même seulement qu'elle les eût dits devant Dugolfe.

ANDRÉ BILLY.

L'ORIGINE LORRAINE DE MÉHUL

A quatre lieues de Nancy, sur la route de Chalons-sur-Saône à Sarreguemines, se trouve, à égale distance entre le poteau-frontière de Brin et la petite ville de Moncel, un joli village, du nom de Mazerulles. Il est si bien caché, au fond d'un vallon, que le voyageur, partant de la station la plus proche, la gare de Brin, ne peut découvrir son clocher avant d'y être arrivé. C'est là, dans ce petit coin perdu de terre lorraine, que naquit, le 15 janvier 1729, Jean-François Méhul, père de Etienne-Nicolas Méhul, une des plus grandes gloires, sinon la plus grande, de la musique française au XIX^e^ siècle. C'est là qu'habite encore aujourd'hui une vieille Lorraine, âgée de 77 ans, dont les enfants descendent directement des ancêtres du grand musicien.

Les recherches qui nous permirent de reconstituer l'ascendance de Méhul nous furent inspirées par une lettre, publiée dans *l'Est Républicain*, à la suite de la conférence faite, en février dernier, à Nancy, sur la Wallonie, par M. Destrées, député de Charleroi.

L'auteur anonyme de cette lettre citait en partie l'acte de mariage du père de Méhul, extrait des Archives de Givet, et qui est ainsi conçu *in extenso*, d'après le livre très documenté de Pougin sur l'illustre compositeur :

L'an mil sept cent soixante un, le onze août, Jean François Méhul fils de défunt Jean Méhul et de la défunte Elisabeth Gérard, natif de Mazerolles, diocèse de Toul, âgé de trente un ans (1) à présent de cette paroisse, et Marie Cécile Keuly, âgée de vint-six ans, fille de Jean-Pierre Keuly et de la défunte Marie-Louise Waultrot, de droit et de fait de cette paroisse, après une publication faite dans cette église selon la forme prescrite sans aucun empêchement civil ou cano-

(1) Nous verrons plus bas que Jean-François avait 32 ans et non 31. Mais on sait qu'à cette époque encore le peuple n'était pas très fixe sur son âge, pas plus que sur l'orthographe de son nom.

nique ni opposition quelconque, et la dispense obtenue pour la deuxième et dernière, et leur consentement mutuellement donné au pied des autels, ont reçu de moi, vicaire soussigné de cette paroisse, déposé à cet effet, de M. le curé, la bénédiction nuptiale en présence des sieurs Pierre Keuly, père de la mariée, de Henry Colin de Valoreille, bel oncle de la mariée, d'Urbain Pamot, oncle de la mariée, de sieur Baptiste Delcourt, bel oncle de la mariée, et de Charles Payet, tous bourgeois domiciliés dans cette ville, témoins requis et appelés, qui ont tous signé les ans, mois et jours ci-dessus.

Suivent les signatures (1).

C'est le seul document qui, à notre connaissance, ait été publié relativement à l'origine du père de Méhul. Il est d'ailleurs très explicite et prouve bien que Jean-François Méhul n'était pas né à Givet, ainsi qu'un biographe l'avait prétendu.

Nous partîmes donc pour Mazerulles, sur les conseils de M. l'archiviste municipal Denis, que nous devons, une fois encore, remercier ici sans plus tarder pour l'aide qu'il nous a très gracieusement donnée dans nos recherches et l'édification de cette étude (2).

Dès notre arrivée, on nous signala la présence dans le village de plusieurs familles du nom de Méhul.

Le nom de Méhul, comme nous le verrons plus loin, est très répandu dans la région. Nous pensâmes de suite à aller trouver le représentant le plus âgé de la famille, Mme veuve Méhul, qui porte allègrement ses soixante-seize ans, et qui avec une aménité parfaite nous donna de suite des détails intéressants.

En vérité elle n'était pas sans se douter que sa famille avait quelques rapports avec le grand musicien. Son mari, mort en 1899, se rappelait l'avoir entendu dire par ses père et grand-père, et c'était comme une légende qui courait dans la famille. Il y a quelques années, une de ses nièces avait reçu un prix de l'Académie Stanislas, pour la récompenser de son dévouement envers un frère malade; à ce moment, M. de Gossaincourt, membre de l'Académie Stanislas, habitant Givet, lui envoya une carte de félicitations, et choisit pour cela une carte représentant le monument Méhul à Givet.

(1) Extrait des actes de la Paroisse de Givet-Saint-Hilaire, année 1761, folio 5, recto, déposés au greffe de la mairie de Givet.

(2) Nous adressons également nos remerciements à M. Dupont-Metzner, qui mit sa riche bibliothèque musicale à notre disposition, à notre confrère M. le docteur Lacassagne, de Givet, à M. Larue, archiviste de Metz, et enfin à MM. Dilot, Dalstein, Jacques, Munier, Noirot, Ferny, Voirin, instituteurs, près desquels nous avons trouvé toujours la plus grande complaisance.

Est-ce coïncidence du nom, ou encore M. de Gossaincourt connaissait-il la véritable origine du père de Méhul?

C'est ce que nous ne savons pas.

Toujours est-il qu'en quittant cet aimable vieillard pour nous rendre à la mairie consulter les archives nous étions à peu près certain de ne pas chercher en vain.

Et en effet, en quelques instants, nous découvrîmes, dans les archives mises à notre disposition par l'instituteur, M. Didot, l'acte de naissance du père de Méhul ainsi conçu :

jean françois fils légitime de jean méhul Et de Elizabet gérard ses père et mère paroissien de mazerulles Et né le quinzième jour du mois de janvier de l'année mil sept cent vingt neuf et a esté baptizé le mesme jour Et an que dessu il a eu pour parein jean de moitié Et pour mareine Elizabet lemoine lesquels parein Et mareine ont fait leur marque.

[*Suit la marque du parrain, et la signature du curé.*]

G. HANUS, curé de Champenoux et de Mazerulles (1).

Cet acte de naissance, qui établissait l'origine lorraine de Méhul, fut la base de nos recherches, destinées d'une part à remonter aussi haut que possible dans l'ascendance du célèbre musicien, et d'autre part à prouver la filiation directe entre les ancêtres de Méhul et les porteurs du nom vivant actuellement dans toute la Lorraine, et principalement à Mazerulles et à Nancy.

Ces recherches effectuées d'abord à Mazerulles nous conduisirent ensuite à Rémériville, petite bourgade plus perdue encore que Mazerulles dans la vallée de Moncel, et distante de Mazerulles de quelques kilomètres.

Rémériville, en effet, est situé dans l'angle formé par les deux lignes de chemins de fer de Nancy à Château-Salins et Nancy à Lunéville. L'accès en est assez difficile, car aucun moyen de locomotion n'y conduit. Mais les routes sont belles et riantes, dans ce coin de Lorraine, et par les coquets villages d'Essey, Pulnoy et Cercueil, le chemin ne semble pas long.

Rémériville possède une superbe propriété, qui fut autrefois le château du sire de Montfort.

M. Dalstein, instituteur, nous confia les archives, qui remon-

(1) Archives de Mazerulles, registres de l'état civil pour 1729, 7e page, recto.

tent assez haut. On y trouve en effet des actes de baptême datant de 1606. Mais jusqu'en 1692, elles ne sont pas complètes. Tantôt c'est une interruption de quelques années, tantôt c'est une page arrachée. Par un malheureux hasard, la disparition des actes de la commune pour les années 1672, 1673 et 1674 nous empêcha de retrouver un acte important, mais dont l'existence nous fut prouvée par des pièces ultérieures. La première pièce concernant la famille Méhul remonte à l'année 1626. C'est un acte de baptême :

Claude, fils de Didier Méhul et Jeannon, sa femme, feut baptizé le 16 Décembre 1626.

En 1630, nous trouvons de nouveau un acte de naissance :

Germain, fils de Didier Méhul et d'Annie sa femme, fut baptisé l'onzième de septembre a eu pour parein Germaine et Claudon femme au dit Germain pour mareine.

Il nous faut ensuite aller jusqu'en 1677 pour retrouver une nouvelle pièce ; c'est la première vraiment importante :

Sébastien, fils de Jean Méhul et Anne Malgras (1) sa femme, a esté baptizé aujourd'hui quinzième octobre seize cent soixante dix sept a eu pour parein Joseph fils d'Etienne.... et pour mareine Magdelaine fille Tic.

Sébastien avait au moins un frère aîné, Jean, dont la naissance, d'après de nombreuses pièces ultérieures, remontait à 1672, 1673, 1674 à Rémérèville. C'est ce frère aîné qui devait quelques années plus tard se marier à Mazerulles.

Nous l'avons dit déjà, les archives de Rémérèville sont incomplètes, pour les années 1672-73-74. C'est là, nous en sommes certains, la seule cause pour laquelle nous n'avons pu découvrir l'acte de naissance de Jean Méhul à Rémérèville. La preuve d'ailleurs nous en est donnée tout d'abord par son acte de mariage reproduit quelques lignes plus bas, et ensuite par le libellé de l'acte de décès du même Jean Méhul, à Mazerulles, le 24 mars 1737. « Mort de Jean Méhul, régent d'école, âgé d'environ 63 ans, enterré à Mazerulles le 25 mars 1737. »

(1) Nous trouverons plusieurs fois encore ce nom de Malgras, qui est un vieux nom lorrain, associé à celui de Méhul. Nous l'avons rencontré, au cours de ces recherches à Rémérèville, à une époque très reculée : acte de naissance du 10 mars 1606 :

Marguerite, fille de Didier Malgras et toussaine sa femme.

D'après cet acte, il était donc né vers 1674. Et il est probable qu'il était le fils aîné, puisqu'il portait, suivant un usage presque constant en Lorraine, le prénom du père.

Le 26 juin 1680, Jean Méhul et Anne Malgras avaient encore une fille, Anne-Gabriel :

Anne-Gabriel fille de Jean Méhul et de Anne sa femme a esté baptisée le 26 juin 1680.

Jean Méhul (le père) était, vers cette époque, berger du sire de Beaufort. C'est sous ce nom qu'il est désigné en 1681, dans un acte où il est témoin pour un mariage ; en 1688, dans un autre où il est parrain.

En 1683, le 5 février, Lucie, femme de feu Edmond Méhul, mourait, et était enterrée à Rémréville.

Enfin nous arrivons aux deux derniers actes concernant la famille qui nous occupe à Rémréville :

En 1693, Jean Méhul, qui avait perdu sa première femme Anne Malgras, se remariait avec Marie Vosgien, en présence de son seigneur messire de Beaufort (16 juin 1693) : Mariage de Jean Méhul et Marie fille de feu... Vosgien, en présence de messire de Beaufort, Pierre le Clerc, Paul... Suivent les marques des époux, les signatures du sire de Beaufort et de Pierre le Clerc.

Notons que Jean Méhul fit sa marque, ne sachant pas écrire.

Et une année plus tard, Jean Méhul, fils du précédent, né à Rémréville vers 1674, comme nous l'avons expliqué plus haut, épousait une jeune fille de Mazerulles, Françoise Clause, la fille du maître d'école.

Nous trouvons à Mazerulles, le 19 avril 1694, l'acte de délivrance suivant, exigé par le curé de Rémréville pour consacrer le mariage :

Le dix-neuvième avril mil six cents quatre vingt quatorz jaye (1) donné une délivrance à françoise clause ma paroisienne fille de nicolas clause m^re déchole a mazerules pour espouser jean minheul de la paroisse de rémréville.

Le mariage eut lieu le lendemain :

Jean Méhul, fils de Jean Méhul de Rémréville, et françoise clause, fille de Nicolas Clause de Mazerulles s'espouseront le 2 Avril 1694

(1) D'Albaret, curé de Mazerulles.

présents Nicolas Souchotte, Md cordonnier, Charles Falotte, demeurant à Mazerulles, et plusieurs autres.

Suivent les marques de Françoise Clause et de Charles Falotte. Nicolas Souchotte, P. Le Clerc, curé de Réméréville et Courbesseaux, et Jean Méhul signèrent leur nom au bas de l'acte, et la signature de ce dernier prouve bien que le marié n'était pas le même que celui de l'année précédente, qui ne savait pas écrire. D'ailleurs, en faveur de l'hypothèse que nous avons émise, de voir en cette union un remariage du père de Jean Méhul, il y a encore le fait que le sire de Beaufort lui-même était témoin du premier mariage, et que Jean Méhul le vieux était, comme nous l'avons vu, berger de ce seigneur.

Messire de Beaufort, très probablement, s'était intéressé aux enfants de son berger. Le jeune marié, qui épousait la fille du maître d'école de Mazerulles, avait reçu, grâce aux soins du sire de Beaufort, une éducation relativement grande pour l'époque, car il devint maître d'école à Mazerulles après la mort de Nicolas Clause, son beau-père.

Quelques années plus tard, Jean Méhul devait faire venir à Mazerulles son frère cadet Sébastien, pour y épouser Christine Rougieux, de Mazerulles, ainsi que le témoigne l'acte suivant, à la date du 12 juillet 1701 :

Sébastien Méhul, paroissien de Réméréville et à présent habitant de mazerulles, fils de Jean Méhul et de feue anne Malgras ses père et mère, et Christine Rougieux, fille de Didier Rougieux maître charron et de feue Claude Thouvenin s'épouseront sans autre opposition que consanguinité dispense par l'évêque.

Sauf le vieux père Jean Méhul, toute la famille habitait maintenant Mazerulles. C'est là que nos recherches vont se poursuivre ; d'ailleurs toute trace de nom de Méhul disparaît à cette époque des registres de Réméréville.

§

Les archives de Mazerulles ne remontent pas si haut que celles de Réméréville. Le premier acte que l'on y rencontre date en effet de 1685, et la première fois que nous trouvons le nom de Méhul, c'est dans un acte de l'année 1690.

Le trentième août mil six cens quatre vingt dix a esté baptisé dans l'église de Mazerules Jean fils de françois perin et d'anne minheul ses père et mère, habitants du dit lieu.

Très probablement Anne Minheul venait de Réméréville et n'était pas sans parenté avec Jean Méhul. Ce fut peut-être elle qui provoqua l'union de ce dernier avec la fille du maître d'école de son village.

Antérieurement à l'année 1690, nous trouvons cependant des actes intéressant de près ou de loin la famille Méhul :

Le 16 juillet 1687, c'est l'acte de baptême de Charles, fils de Nicolas Closse (*sic*) et de Françoise Moitrier (1) sa femme. Cet enfant n'a vécu que quatre années, étant mort le 13 février 1691.

Le 31 mai 1689, naissait Joseph Clause, qui, le 6 novembre 1714, devait épouser Catherine Malgras.

Le 21 décembre 1691, Nicolas Clause avait encore une fille, Catherine. Mais d'autres enfants étaient nés avant 1685, dont nous n'avons naturellement pu retrouver les actes de naissance, étant données les limites des archives.

Ce fut d'abord Joseph Clause, qui devait épouser Elisabeth Claudin le 20 avril 1674 ; ce fut Jeanne, plus tard mariée au maître d'école de Chaucourt, Jean-Claude Bon (2) ; ce fut enfin Françoise, la future arrière-grand'mère de Méhul.

Le 22 février 1692, la femme de Nicolas Clause, Françoise Moitrier, mourait, et le maître d'école peu après se remariait avec Anne Vosgin (mais non à Mazerulles).

De ce nouveau mariage, naquirent trois enfants, les deux premiers moururent en bas âge, le troisième, Jean, né le 21 octobre 1698, survécut, et forma famille.

Enfin, le 20 novembre 1702, Anne Vosgin, veuve de feu Nicolas Clause, se remariait avec J. Laurent Claudin, de la paroisse de Saint-Sébastien de Nancy, ainsi qu'il résulte d'une délivrance donnée par le curé de Mazerulles à cette date. Nous n'avons pas retrouvé l'acte de décès de Nicolas Clause à Mazerulles, ce qui prouve qu'il n'est pas mort dans son village.

Deux ans après leur mariage à Réméréville, Jean Méhul et Françoise Clause eurent un premier enfant :

Le trentunième mai 1696 a esté baptisé dans l'église de Mazerules jean, fils de jean Méhul et de françoise Colle ses père et mère habi-

(1) Le nom de Moitrier est écrit tantôt Moitry ou Moitrier.
(2) Nous avons trouvé dans les Archives de Lanfroicourt (près de Nomeny) l'acte de naissance d'un fils issu de ce mariage.

tants du dit lieu : le parein a été Charles Galotti et la mareine Christophe Rougieux tous habitants du dit Mazerules.

Signé: DE ALBARET, curé du dit lieu.

Tel est l'acte de naissance du grand-père du musicien. Jean Méhul et Françoise Clause eurent bientôt un nouvel enfant, Claude-François, le 6 juillet 1698, une fille mort-née, le 27 mars 1701, et un fils Claude, le 7 janvier 1703.

Un an plus tard, le 19 mai 1704, Françoise Clause, femme de Jean Méhul, mourait. Sur l'acte de décès, Jean Méhul est dit « maître d'échole ». Il avait donc succédé à son beau-père dans ce poste, à la mort de celui-ci survenue, comme nous l'avons vu, vers 1702. Le 6 octobre 1705, Jean Méhul, maître d'école à Mazerulles, se remariait avec Marguerite Rougieux, fille de feu Christophe Rougieux et d'Anne Moitrier, ses père et mère. Il fallut pour ce mariage une dispense du pape. La parenté était en effet étroite entre les nouveaux conjoints ; nous pouvons l'établir facilement d'après nos documents : Anne Moitrier, femme de Christophe Rougieux, était la sœur de Françoise Moitrier, femme de Nicolas Clause, et mère de Françoise Clause. Jean Méhul épousait donc la cousine germaine de sa première femme.

Ces Rougieux étaient une très vieille famille de Mazerulles; dès l'année 1685, nous trouvons les preuves de l'existence en ce village de Christophe Rougieux, dit le vieux, et de Catherine Billon, sa femme. Celui-là mourut le 20 mars 1695 et sa femme le 9 mai 1694.

Nous avons trouvé les traces de trois enfants issus de leur mariage : Jean, mort célibataire à l'âge de quarante ans, le 8 mars 1692, et deux autres, dont les descendants devaient s'allier à la famille Méhul, Didier et Christophe.

Le premier des deux, Didier Rougieux, marié à Claude Thouveny, eut d'elle trois enfants, antérieurement à 1685 : dont une fille, Christophe (ou Christine), devait épouser, le 12 juillet 1701, Sébastien Méhul, frère de Jean Méhul, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

En 1685, 1689 et 1694 ils eurent encore trois enfants.

Didier Rougieux mourut le 31 janvier 1728, et sa femme le 29 septembre 1699.

Christophe Rougieux, son frère, prit pour épouse Anne Moitrier, comme nous l'avons vu déjà. De ce mariage naquirent,

cinq enfants, dont deux avant 1685, et les autres en 1685, 1689 et 1690.

Ce fut l'aînée, Marguerite, qui épousa Jean Méhul, vœuf de Françoise Clause, le 6 octobre 1705. Ce mariage fut peu fécond : les deux enfants qui en résultèrent moururent en très bas âge. Marguerite Rougieux devait bientôt rejoindre sa cousine dans la tombe, car, le 20 janvier 1730, Jean Méhul, maître d'école, âgé alors d'environ 36 ans, convolait une troisième fois en justes noces, avec Barbe Landreville. La nouvelle épousée était née avant 1685 à Mazerulles, du mariage de Jean Landreville avec Anne Hanel. Et de cette nouvelle femme, Jean Méhul eut encore huit enfants :

Le 5 décembre 1711, Jean-Nicolas, qui a signé des actes vers 1729, le 14 août 1713 Marie-Anne, le 14 août 1715 Catherine, morte le 9 novembre 1716, le 2 juin 1717 Joseph, marié avec Françoise Rougieux en 1738, le 22 mars 1719 Françoise, le 14 novembre 1720 Barthélémy, marié avec Marie-Thomas Guerre, et particulièrement intéressant dans notre histoire, puisque c'est de lui que descendent les Méhul vivant encore à Mazerulles.

Enfin le 19 mars 1723, Jean Méhul et Barbe Landreville avaient encore un enfant mort-né, et le 11 mars 1725 un dernier fils, Léopold, marié avec Marguerite Blianped.

Barbe Landreville mourut le 8 octobre 1727. Le vieux maître d'école restait seul de nouveau. Il avait bien travaillé pour sa part, puisqu'il avait eu de ses trois femmes quatorze enfants dont neuf avaient dépassé le jeune âge. Il mourut le 24 mai 1737, ayant ainsi accompli une longue carrière comme maître d'école à Mazerulles, depuis le jour lointain où il avait quitté Rémérèville pour se marier.

Il devint maître d'école à la mort de son beau-père, vers 1701, comme nous l'avons vu déjà. Voici le premier acte où Jean Méhul est ainsi désigné : il est daté du 27 mars 1701 :

enterrement d'un enfant d'un jour appartenant à Jean Méhul, maître d'eschole, et françoise Clause, ses père et mère.

Depuis plus d'un an avant cette date, il signait déjà la plus grande partie des actes d'état-civil avec le curé. Il est témoin pour la plupart des mariages de Mazerulles.

Dès cette époque, les instituteurs, en entrant en charge,

signaient un contrat d'association avec la commune. Nous avons cherché vainement les contrats de Nicolas Clause, ou de Jean Méhul, son successeur.

Ainsi que nous l'avons vu dans le premier chapitre, Jean Méhul fit venir à Mazerulles, en 1701, son frère Sébastien, né à Réméréville le 15 octobre 1677, afin de lui faire épouser Cristine (ou Christophe) Rougieux, fille de Didier Rougieux, maître charron habitant de Mazerulles. Le mariage eut lieu le 12 juillet 1701. Les deux époux, en l'espace de douze années, eurent sept enfants. Mais le 12 février 1713, Christine Rougieux mourait, probablement des suites de l'accouchement de son fils Claude, qui était né le 6 février. Sébastien Méhul se remaria avec Barbe Royer, qui lui donna encore cinq enfants. Parmi ces douze enfants de Sébastien Méhul, Sébastien, Didier, et Joseph vécurent à Mazerulles et y fondèrent famille. Le dernier, Joseph, né le 12 février 1723, épousa Marguerite Blavier (ou Blavy), et devint maître d'école de Mazerulles, comme nous l'avons vu plus haut.

§

Revenons maintenant à l'ascendance directe du musicien. Jean Méhul, fils aîné du maître d'école, ne laisse aucune trace de son séjour à Mazerulles jusqu'en 1729. En cette année, comme on l'a vu, il eut de son épouse Elisabeth Gérard un fils, Jean-François, né le 15 janvier : c'était le père de Méhul.

Nous avons vainement cherché où eut lieu le mariage de Jean Méhul avec Elisabeth Gérard, et par conséquent le lieu d'origine de la grand'mère (1) paternelle de Méhul. Nous nous sommes livrés dans ce but à de nombreuses recherches qui, bien que n'ayant donné lieu à aucun résultat, n'en doivent pas moins être signalées.

Tout d'abord nous avons naturellement cherché à Mazerulles même. En effet, lors de nos premières recherches, nous trouvâmes, le 1er juillet 1696, le mariage de Toussaint Gérard avec Anne Marc. Mais de ce mariage ne naquit qu'un fils : Nicolas. De plus, si Elisabeth Gérard était née à Mazerulles et y avait habité, nous aurions trouvé dans les registres d'état-civil l'acte de mariage cherché.

Une deuxième hypothèse, qui nous demanda de plus lon-

(1) Le nom de Gérard est parfois écrit Girard.

gues recherches, nous vint à l'esprit, en trouvant dans les archives de Mazerulles, en 1735, donc sept ou huit années après la célébration du mariage de Jean Méhul, l'acte de fiançailles de Barthélemy Gérard, fils de Martin Gérard et de Françoise Mailly, de la paroisse de Lanfroicourt (canton de Nomeny) avec une jeune fille de Mazerulles. Nous pensions que cette famille était celle de l'épouse de Jean Méhul, ou peut-être avait quelques rapports avec elle. L'hypothèse était plausible, car Lanfroicourt n'est séparé de Mazerulles que par deux villages très rapprochés, Brin et Bey. De plus, dans les archives de Mazerulles nous avions trouvé, à une date fort avancée, il est vrai, en 1869, le mariage de Charles Méhul avec Barbe-Marie-Joséphine-Palmyre Gérard, née à Abaucourt-sur-Seille en 1841. Or ce dernier village n'est séparé de Lanfroicourt que de quelques centaines de mètres (et aussi, maintenant, par le poteau-frontière).

A Brin, tout d'abord, nous avons recommencé avec M. Jacques, instituteur, les recherches qu'il avait déjà effectuées seul et très consciencieusement. Si nous n'y trouvâmes point la pièce cherchée, voici, par contre, des renseignements assez intéressants.

Tout d'abord l'acte de mariage suivant :

L'an mil sept cent vingt, le cinquième jour du mois de novembre après avoir, etc...

Entre Claude François Méhul, régent d'échole de la paroisse de Champenoux, fils de M. Jean Méhul, Régent d'échole à Mazerulles, et de Françoise Clause ses père et mère, d'une part, et de Françoise Girard, fille à M. Nicolas Girard, Régent d'échole à Brin et de Louise Meslin ses père et mère d'autre part, sans qu'il y ait eu aucune opposition, etc.

Je, Jean François Hanus, prêtre curé dudit Brin... leur ai donné la bénédiction nuptiale en présence de toute la paroisse et notamment de M. Jean Méhul, père du marié, de M. Nicolas Girard, père de la mariée, de Nicolas Simonin, de Claude Manel, marié à Champenoux, Nicolas Girard, Régent à Lanfroicourt, frère à la dite mariée, de Jean Méhul frère au dit marié, tous parents et amis qui ont signé avec moi

[*Signé*] J. F. HANUS (1), curé de Brin, N. GIRARD (2), CLAUDE SIMO-

(1) Jean François Hanus, curé de Brin, n'était probablement pas sans parenté avec G. Hanus, curé de Mazerulles à la même époque.

(2) Il est à noter que Nicolas Girard signe Nicolas Gireard.

NIN, JEAN MÉHUL, J. MÉHUL, CLAUDE FRANÇOIS MÉHUL, C. MANEL et NICOLAS GIRARD.

Cet acte intéressant nous apprend donc que Claude-François Méhul, second fils de Jean Méhul à Mazerulles, et lui-même maître d'école à Champenoux, entrait dans une vieille famille d'instituteurs, du nom de Girard.

Nous recherchâmes alors les actes concernant la famille Girard ; nous apprîmes que Nicolas Girard (ou Gérard) vint à Brin en 1694, qu'il se maria avec Louise Meslin, de qui il eut un fils, Nicolas-Mathieu, le 12 mars 1696, et cette fille, Françoise, le 1er octobre 1699. Nicolas Girard mourut le 21 février 1737.

A Bey, petite paroisse située entre Brin et Lanfroicourt, nous trouvâmes une partie des registres appartenant à ces deux villages. A Lanfroicourt, l'instituteur, M. Voirin, avait déjà effectué les recherches ; nous les reprîmes après lui sans plus de succès.

Ce qui nous étonna, ce fut de ne pas trouver trace de ce Barthélemy Gérard qui, sur son acte de mariage, en 1735, à Mazerulles, est dit « de la paroisse de Lanfroicourt ». Nous réussîmes le jour même à éclaircir ce point. Il nous fallut pour cela traverser la Seille, qui forme ici la frontière, et nous continuâmes nos recherches en pays annexé, aux deux villages voisins de Manhouë et Abaucourt-sur-Seille.

A Abaucourt, les archives, que le maire mit de suite à notre disposition, ne remontent qu'à 1730. Les actes antérieurs sont à Manhouë. Nous pûmes cependant y constater que le nom de Méhul fut très fréquent au XIXe siècle en ce village, comme d'ailleurs dans la plupart des villages environnants.

Nous vîmes même une vieille tombe portant ce nom, dans le cimetière attenant à l'église.

A Manhouë les archives possèdent des tables dressées par un ancien instituteur avec un soin remarquable, et tenues à jour très soigneusement par l'institutrice allemande actuelle.

En quelques instants, nous trouvâmes l'acte de mariage de Martin Gérard avec Françoise Mailly, le 14 octobre 1691, et les actes de naissance de leurs neuf enfants, dont Barthélemy, qui devait se marier à Mazerulles.

Et si ce dernier est porté dans les registres d'état-civil de Mazerulles comme étant de Lanfroicourt, c'est que, comme nous

avons pu le voir dans les archives de ce dernier village, ses parents quittèrent Manhouë pour Lanfroicourt, où une de leurs filles, Barbe, se maria.

Mais d'Elisabeth Gérard et de son mariage, toujours point.

Nous fîmes encore des recherches à Rémérèville, Courbesseaux, Champenoux, à Nancy même. Nous en fîmes faire par MM. les instituteurs de Sonnéville, de Moncel. A Sonnéville, M. l'abbé Chaton voulut bien recommencer ces mêmes recherches, toujours en vain. M. Larue, archiviste municipal de Metz, voulut bien effectuer les mêmes investigations dans les archives de cette ville, sans résultat positif. Enfin à Givet, M. le secrétaire de la mairie ne put nous fournir aucun document intéressant cette question, pas plus que M. le docteur Lacassagne.

Le problème reste irrésolu. Nous pouvons espérer que la publication de nos recherches aidera à le solutionner.

Il est, en effet, de nombreux villages peu éloignés de Mazerulles où nous n'avons pu nous rendre ; notre conviction est d'ailleurs que ce mariage ne dut pas avoir lieu loin de Mazerulles ou de Brin ; le fait que Claude-François Méhul épouse dans ce dernier village Françoise Girard nous permet de supposer que cette dernière n'était pas sans quelque lien de parenté avec sa future belle-sœur, Elisabeth Girard. Il y a enfin une hypothèse à émettre en dernier lieu, c'est celle de la disparition du document, comme nous avons vu déjà le fait se produire au xvn[e] siècle à Rémérèville.

§

Reportons-nous maintenant à Mazerulles vers 1729. Jean-François vient de naître. Son père a 33 ans. Il est donc dans la force de l'âge, et cependant n'a aucune profession indiquée dans les pièces d'état-civil.

Quelques années passent, Jean Méhul et Elisabeth Girard ont de nouveau un fils :

Yves, fils légitime de Jean Méhul et de Elisabeth Girard, son espouse, ses père et mère paroissien de Mazerulles, est né le troisième du mois d'avril de l'année mil sept cent trente, et a esté baptizé le quatrième jour du même mois et an que dessu il a eu pour parein Yve Bourdon laboureur à Champenoux, et pour mareine Barbe Jomy fille de Jean Jomy laboureur au dit Mazerulles.

Yves mourut le 15 janvier 1731.

Le 9 mars 1734, naissait un troisième fils, Gabriel-François ; les parrain et marraine furent de Champenoux.

Nous n'avons pu retrouver aucun acte se rapportant à cet oncle de Méhul, qui avait 29 ans à la naissance du musicien et ne demeura certainement pas à Mazerulles.

En 1734, Jean Méhul, maître d'école, avait 60 ans.

Trois ans après, il mourait, ainsi que l'indique son acte de décès ainsi libellé :

L'an mil sept cent trente sept le vingt quatrième du mois de mars est décédé Jean Méhul, régent d'école à Mazerulles, âgé d'environ soixante trois ans, après avoir été confessé et reçut le saint viatique et l'extrême onction son corps a esté inhumé dans le cimetière du Mazerulles le vingtunième du même mois de la même année, en présence de Anthoine Mathieu et de Claude Simon qui ont signé.

Signé : ANTOINE MATHIEU, JOSEPH MÉHUL, N. HANUS chanoine régulier.

Cet acte qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, nous apprend la date de naissance approximative de Jean Méhul, nous montre la signature d'un Joseph Méhul. Il est encore bien jeune, étant âgé de quatorze années à cette date. C'est un neveu de Jean Méhul, un fils de Sébastien Méhul et de Barbe Royer.

Il va désormais signer tous les actes, en attendant de devenir maître d'école à Mazerulles. Il épousa Marguerite Blavière, de qui il eut dix enfants. Le second, Jean-Baptiste, fut, dans les premières années de la République, maire de Mazerulles.

L'acte de décès de Jean Méhul, maître d'école, nous montre aussi que son fils aîné Jean n'était pas à Mazerulles à la mort de son père, puisqu'il n'a pas signé cet acte. Il signait en effet de nombreux actes dès son jeune âge. Il en signa encore un le 8 mars 1737. On peut donc supposer que c'est peu après cette dernière date qu'il quitta Mazerulles avec femme et enfants.

A partir de ce moment, nous ne connaissons plus aucun acte d'état-civil relatif à cet homme ou à sa famille, jusqu'en 1761, époque du mariage de Jean-François à Givet. Que devinrent-ils ? On ne peut qu'émettre des hypothèses.

Jean-François exerça, d'après les biographes de Méhul,

diverses professions à Givet. Il fut tout d'abord, d'après Pougin, maître d'hôtel du comte de Montmorency-Laval, ainsi que l'indique l'acte suivant, relevé dans les archives départementales des Ardennes à la date du 4 mars 1763 :

Nous ordonnons que les meubles et effets appartenant à défunt M. le comte de Montmorency, saisis entre les mains de Jean-François Méhul, son maître d'hôtel, seront vendus publiquement, à 3 mois de crédit, à la requête des défendeurs.

D'autre part, Pougin a retrouvé, le 20 nov. 1782, la mention du nom de François Méhul, marchand de vins, résidant à Givet-Saint-Hilaire. Enfin, toujours d'après le même auteur, il est de notoriété publique à Givet que Jean-François Méhul tint pendant plusieurs années, dans l'ancienne rue des Religieux, aujourd'hui rue Méhul, une pension d'officiers.

Le comte de Montmorency-Laval fut, vers 1734, lieutenant général des armées du roi en Lorraine. Nous avons consulté au sujet de ce personnage diverses biographies, dont le nobiliaire de La Chesnayes-Desbois, et tous ne sont pas d'accord, la présence de plusieurs membres de cette famille ayant occupé des emplois analogues ayant prêté à confusion.

M. Pfister nous fournit les renseignements suivants dans son histoire de Nancy :

Au début de juillet 1744, les Croates et les Pandours menaçaient la Lorraine. Stanislas se réfugia à Metz, laissant au chancelier de la Galaizière le soin de défendre Nancy. Celui-ci était secondé par le commandant français de Montmorency-Laval qui, « en ces circonstances difficiles, sut se concilier l'amitié des habitants ».

D'autre part, dans l'inventaire sommaire des Archives de Nancy (G.G. 444-447), nous trouvons la note suivante : Réparation à l'hôtel Lunati (1) occupé par le maréchal de Montmorency-Laval, commandant des troupes françaises (1746). Le comte de Montmorency arriva à Givet le 20 janvier 1759, et il est infiniment probable que c'est à sa suite qu'arriva Jean-François Méhul.

Rien n'est plus plausible en effet que l'hypothèse de l'enrôlement de Jean-François par le comte de Montmorency lors de son séjour en Lorraine.

(1) L'hôtel Lunati se trouvait rue Saint-Pierre, rue de Guise actuellement.

Le père de Méhul, sur ses vieux jours, habita rue Destrées, où il mourut, ainsi que sa femme. On sait qu'il était marié avec Cécile Keuly, dont il eut quatre enfants : Françoise-Adélaïde, Etienne-Nicolas, Marie-Catherine, et Eugénie-Claire. L'aînée et la cadette moururent jeunes. Marie-Catherine épousa Jacques Daussoignes, boulanger à Givet, et de ce mariage naquit Joseph Daussoignes-Méhul, plus tard directeur du Conservatoire de Liège. Quant au grand compositeur Etienne Méhul, il épousa la fille d'un médecin de Givet, mais son mariage resta stérile (1).

Méhul n'oublia point ses parents, surtout dès que la fortune lui devint favorable. Son premier ouvrage, *Euphrosine*, ayant réussi, il le dédia à sa mère. Pougin raconte que, d'après *le Courrier des spectacles* du 1er messidor an VIII (10 juin 1800), une fête fut donnée en l'honneur des parents de Méhul.

Au théâtre de Givet, les deux vieillards, placés sur l'avant de la scène, vis-à-vis le buste de leur fils que l'on couronna, reçurent des fleurs de tous les artistes.

Les biographes de Méhul ont tous dit que son père fut inspecteur des fortifications de Charlemont vers 1793, grâce à l'influence de son fils. Pougin a fait de minutieuses recherches à ce sujet sans pouvoir résoudre la question. En tout cas, il n'a trouvé aucune pièce l'établissant dans les archives militaires de Charlemont.

Le 6 août 1803, le Premier Consul, visitant Givet en compagnie de Joséphine, reçut Jean-François Méhul, et se chargea de donner de ses nouvelles à son fils. En effet, de retour à Paris, Bonaparte se rendit au théâtre Feydeau, où avait lieu la première d'*Hélène*, de Méhul, fit appeler l'auteur dans sa loge, et lui transmit les nouvelles de ses vieux parents. Ce serait quelque temps après qu'il aurait été promu au poste dont nous parlions plus haut, poste qu'il aurait conservé jusqu'à sa mort, qui survint en 1807. Il mourut rue Destrées, ainsi que sa femme, qui lui survécut cinq ans.

Jean-François, avant de mourir, revit-il la bonne terre lorraine? C'est peu probable. Mais Méhul lui-même fit le voyage, ainsi que le raconte Pougin, sans nous dire d'ailleurs la date

(1) Une partie des documents qui nous ont permis d'écrire l'histoire de Jean-François à Givet nous furent communiqués par M. Vaultier, de Vireux-Molhain, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire de Méhul.

de ce voyage. Cet auteur explique le voyage du grand musicien à Metz par son amour des tulipes. Il émet l'hypothèse que Méhul vint en cette ville tout exprès pour visiter la collection Pirolle, qui était une des plus belles de France. A notre tour, nous pouvons nous demander si Méhul ne vint pas plutôt pour y voir le pays natal de son père et de ses ancêtres. Ces deux hypothèses peuvent d'ailleurs être vraies toutes deux.

§

Il nous reste maintenant, pour terminer cette étude, à relater le plus brièvement possible les recherches qui nous permirent de démontrer la filiation directe des Méhul vivant actuellement à Mazerulles, à Nancy et à Paris, avec les ancêtres du grand musicien.

Il nous faut pour cela remonter à la fin du XVII^e siècle et revenir à Jean Méhul, maître d'école à Mazerulles, né en 1674 à Rémérèville. Après la mort de Françoise Clause, sa première femme, en 1704, nous avons vu qu'il se remaria avec Marguerite Rougieux, qui bientôt mourait aussi, et enfin qu'il épousa en troisièmes noces Barbe Landreville, le 5 janvier 1710.

C'est de ce mariage que naquit Barthélemy Méhul, le 14 novembre 1720, qui est le chef de la lignée qui nous occupe actuellement.

Il se maria, non à Mazerulles, avec Marie Thomas-Guerre, de qui il eut neuf enfants. Un seul dépassa l'enfance, Jean-Claude, né le 16 septembre 1760. Tous les autres moururent en bas âge. Et ce fait, contrôlé par nous dans les registres d'état-civil, nous avait déjà été raconté par M^me^ veuve Julien Méhul, de Mazerulles, qui nous avait dit que l'arrière-grand-père de son mari était resté seul enfant, tous ses frères étant morts du croup.

Ce Jean-Claude Méhul habita le « moulin » du village. Il se maria, le 11 mai 1784, avec sa cousine Marguerite Simonin. Nous avons retrouvé la dispense de bans exigée pour ce mariage.

Ils eurent cinq enfants. La naissance du dernier, Joseph, fut fatale à sa mère.

Jean-Claude Méhul occupait une fonction assez élevée dans la commune, car en l'an VI il est déclaré adjoint de l'agent

municipal. Il était cultivateur, et mourut le 11 novembre 1815, à l'âge de 52 ans.

Son fils cadet, Joseph, épousa, en 1816, à Mazerulles, Marie Noirot. De cette union naquirent onze enfants, dont le neuvième, Joseph-Jullien, né le 17 février 1830, épousa, le 18 février 1858, Marie Tierce, qui vit encore à Mazerulles, âgée de 77 ans. A son mariage, Joseph-Jullien était soldat au 2e régiment de génie en congé temporaire.

Ils eurent six enfants, dont la dernière, née en 1870, vit actuellement avec sa mère à Mazerulles.

Un de leurs fils habite Nancy, où il exerce la profession de plâtrier, rue du Sergent-Bobillot. Deux autres habitent Paris. Parmi les frères de Jullien Méhul, aucun ne vit plus. Mais, l'un d'eux, Charles, vécut à Mazerulles, où il a un fils marié. L'aîné, François, vécut à Champenoux.

Charles Méhul, né le 4 août 1832, épousa Palmyre Girard, d'Abancourt-sur-Seille. Ils eurent deux enfants, Joseph et Marie-Claude-Désiré. Ce dernier se maria en 1900, à Brin.

François Méhul eut deux fils et deux filles, dont plusieurs vivent encore à Mazerulles.

Nous voyons donc, par ce résumé sommaire et fort incomplet, que de nombreux descendants de cette même branche peuplent encore ce coin de la Lorraine. Il en est d'ailleurs beaucoup d'autres que nous n'avons pas signalés et dont l'origine n'eût pas été difficile à établir avec nos documents.

Le nom de Méhul est un très ancien nom lorrain; nous ne pouvons que signaler les diverses formes dans lesquelles nous l'avons rencontré parfois pour indiquer le même individu : Méhul, Minhul, Minheul. A Metz, M. Larue, archiviste, retrouva une famille Mainhulle dans la paroisse Sainte-Ségolène, à la fin du XVIIe siècle. Ne pourrait-on voir quelques rapports entre ces noms et celui d'un ancien village lorrain : Manheulles ?

Pour conclure ce travail, nous ferons remarquer que l'ascendance du grand musicien permet d'expliquer dans une certaine mesure les prédispositions étonnantes dont fit preuve Méhul enfant. Nous avons vu, en effet, que son arrière-grand-père et son bisaïeul étaient instituteurs. A cette époque, l'instituteur jouait un rôle important dans la commune : assesseur du curé, il chantait au lutrin, ce qui nécessitait de sa

part quelques connaissances musicales. Dès la fin du XVII[e] siècle, les Méhul occupaient donc dans la commune une situation nécessitant un niveau intellectuel plus élevé que celui de leurs concitoyens. Peut-être pouvons-nous expliquer ainsi la facilité extraordinaire avec laquelle le jeune Etienne-Nicolas profita des leçons du couvent des Récollets.

Après nos vaines recherches au sujet de l'origine lorraine de Chopin, parues ici même, il nous est particulièrement agréable d'établir, dans ces mêmes colonnes, l'origine lorraine de Méhul, et de faire ainsi rattacher à notre vieille terre natale la production du plus grand musicien français du début du XIX[e] siècle.

ANDRÉ LÉVY.

LA GESTE DES LOUPS

COMÉDIE BARBARE EN TROIS JOURNÉES

(*Suite* [1])

—

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Un coin de l'église de Flavia Longa. Comme un bourdonnement de grosse mouche arrive la voix fausse et nasillarde de l'abbé, un ancien moine sourd qui dirige le « chemin de croix » dans la chapelle de Jésus Nazaréen. Une pauvre femme de la ville, qui porte la mante en guise de manteau de deuil, soupire en terminant ses prières et baise la terre avec la langue. Elle est très vieille, toute ridée, avec cette couleur sombre et classique qu'ont les noix des noyers centenaires. Elle traverse la nef et la lente traînée de ses sabots révèle ses ans. Cette femme sert depuis l'enfance dans la maison de Don Juan Manuel Montenegro : c'est Micaela la Rouge, qui a connu les maîtres défunts quand elle est entrée comme petite bergère des vaches pour la nourriture et le vêtement. Elle chemine maintenant appuyée sur un bâton. En clopinant, elle entre dans une chapelle fermée par une porte de fer, toute tristesse et rouille, et s'approche d'une femme qui prie. C'est Sabelita, qui fut, en d'autres temps, la concubine de l'Hidalgo. Les têtes jointes, elles parlent à voix basse dans cette ombre humide qui paraît distiller des oraisons et deux cierges se consument sur l'autel, deux cierges frisés et peints comme deux belles dames.

LA ROUGE

J'aurais parié mon âme que je vous trouverais là.

SABELITA

Tu ne t'es pas trompée.

LA ROUGE

Quand vous aurez terminé vos dévotions, il faut que vous veniez avec moi.

SABELITA

Où ?

LA ROUGE

A la demeure.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 402 et 403.

SABELITA

Rouge, je ne veux plus les voir, ni le père, ni les fils...

LA ROUGE

Les fils, je ne dis pas... Quant à monsieur mon maître, il faut à toute force que tu le voies, ma brebis, je viens te chercher pour cela. Le malheureux est comme un malade depuis le premier avis qui lui a été donné par les lumières de la Sainte Compagnie.

SABELITA

Il a vu la Sainte Compagnie?

LA ROUGE

Oui, il l'a vue... C'était une troupe très longue d'âmes en peine, toutes vêtues de blanc. Elle lui est apparue la nuit, dans le champ de l'église.

SABELITA

Là-bas, à Viana!

LA ROUGE

Et à l'heure même où Madame Maria abandonnait le monde... Le marin avec la lettre est arrivé ensuite... Don Galan descendit avec moi pour lui ouvrir la porte.

SABELITA

Vous êtes venus, vous autres, avec Don Juan Manuel?

LA ROUGE

Nous sommes venus par terre. Ah, j'ai cru ne pas arriver! Le seigneur mon maître est monté seul dans la barque qui a fait naufrage après.

SABELITA

Quel malheur affreux! Prions un Salve pour le repos de ces pauvres marins noyés.

LA ROUGE

Dieu voulait qu'ils périssent et que leurs âmes se sauvassent.

Elles prient toutes deux à demi voix avec un chuchotement dévot et confus qui s'unit dans les ombres de la chapelle au crépitement des cierges. Elles inclinent leurs têtes et leurs yeux blancs se lèvent vers l'autel d'où répond à leur regard le regard extatique d'une Mater Dolorosa. Le clignotement des lumières donne une apparence de vie au cerne violacé de ses yeux, à la bouche dolente, aux joues avec deux larmes de verre. Sabelita et la vieille se signent en terminant leur prière.

LA ROUGE

On va fermer bientôt l'église. Partons !

SABELITA

Pas moi...

LA ROUGE

C'est une œuvre de charité que vous alliez lui porter une consolation.

SABELITA

Tu sais que cela ne peut être.

LA ROUGE

Ce n'est plus maintenant qu'un pécheur repenti.

SABELITA

Que dit-il ?

LA ROUGE

Il ne parle à personne et ne veut voir personne. Enfermé dans la chambre où est morte la sainte, on entend ses pas qui vont et qui viennent... Quand quelqu'un s'approche, il saisit son fusil et menace de le tuer.

SABELITA

Tu ne l'as pas vu ?

LA ROUGE

Non, ma brebis. Il veut se laisser mourir de faim.

SABELITA

Et que puis-je faire ?

LA ROUGE

Venir le supplier.

SABELITA

Il n'entendra pas ma voix.

LA ROUGE

C'est l'unique qu'il entendra... Le laisserons-nous mourir seul comme un chien ?

SABELITA

Je ne sais que faire !

LA ROUGE

Que vous dit votre cœur ?

SABELITA

Il me dit tant de choses contraires !

LA ROUGE

Et aucune ne crie plus fort que les autres ?

SABELITA

Ah, si !

LA ROUGE

Et pourquoi n'obéis-tu pas à cette voix ?

SABELITA

Je crains le péché.

Sabelita se signe et la rose fanée de sa bouche frissonne avec le murmure d'une prière. Ses yeux sont dardés sur l'autel et les cierges qui pleurent sans consolation sur les bobèches de verre paraissent à son âme pleine de superstitions millénaires deux femmes qui se consument en flammes, elle ne sait si ce sont celles du péché ou celles de l'enfer. Un vieux aux mèches blanches traverse l'église en agitant un trousseau de clefs.

LA ROUGE

Allons-nous-en, ma brebis, voilà saint Pierre qui touche les fers.

SABELITA

Allons.

LA ROUGE

La Très Sainte Vierge ne vous a pas accordé une résolution ?

SABELITA

Non.

LA ROUGE

Vous batailliez toujours avec vos doutes ?

SABELITA

Hélas, Jésus !

Elles sortent de l'église. Sous le porche attendent les veuves des naufragés pour régler les funérailles avec monsieur l'abbé. C'est un groupe de femmes qui sent le poisson, avec les yeux rouges et la tignasse éparse, avec les vêtements humides, sombres, d'une tristesse saumâtre, restes de deuils anciens.

LA ROUGE

M. Don Juan Manuel a ordonné que l'on donnât à chaque veuve une charge de maïs. C'est la seule chose qu'il a dite.

SABELITA

Allons-y !

LA ROUGE

Dieu t'en récompensera, ma fille !

SCÈNE II

Une antichambre dans la demeure. Andreiña file et les autres serviteurs égrènent du maïs autour d'une corbeille remplie d'épis. Ils parlent à voix basse, attentifs aux pas qui vont et viennent dans la chambre où est morte leur maîtresse. La porte est fermée et de temps en temps un des serviteurs s'approche sans bruit et écoute. Les autres se taisent les yeux fixés sur lui et quand il les rejoint, la conversation reprend son murmure animé. Et le bruit des pas qui vont et qui viennent paraît diriger tous les gestes et toutes les attitudes de ces serviteurs qui égrènent des épis de maïs dans l'antichambre obscure.

ANDREINA

Et c'est ainsi tout le jour et la nuit.

LE PETIT BERGER DES VACHES

La nuit on entendait ses lamentations !

L'ENFANT TROUVÉE

Une voix de désespoir qui remplissait toute la maison.

ANDREINA

La voix de l'ennemi qu'il avait dans le corps et le faisait griller pour sortir !

LA REBOLA

Ave Maria !

DON GALAN

Il est là repenti comme un moine, pour tout ce qu'il a fait souffrir à notre maîtresse.

LA REBOLA

Et se laissera-t-il mourir de faim ?

DON GALAN

Il deviendra enragé avant.

LA REBOLA

Ni plus ni moins que s'il était un chien.

LE PETIT BERGER DES VACHES

Les mains me font mal ! S'égrène-t-il bien cet épi, Rebola ?

LA REBOLA

Il fait lui tout seul la besogne.

LE PETIT BERGER DES VACHES

Je ne peux pas tomber sur un bon.

LA REBOLA

Celui-là il a fallu que je le trouve dans le foyer pour qu'i ait tant durci.

DON GALAN

Si tu m'en fais cadeau, je te donne promesse de mariage

ANDREINA

Et c'est à elle de te donner l'épi?

LE PETIT BERGER DES VACHES

Je n'ai jamais vu une chose pareille, que ce soit la femme qui porte l'épi.

DON GALAN

Aussi nous nous joignons tous deux. N'avez-vous pas entendu dire que plus il y en a, plus on a la grâce de Dieu ?

ANDREINA

Grand saligot.

Doña Moncha entre dans l'antichambre et les serviteurs, en la voyant, se taisent, deviennent graves avec l'aspect d'ombres dans l'immensité de cette antichambre obscure. On ne distingue pas les visages, ce sont des mouvements d'une étrange lenteur et les corps semblent revêtus de tuniques de brume.

DONA MONCHA

Entend-on ses pas?

ANDREINA

Oui, Madame.

DONA MONCHA

Il ne repose pas!

DON GALAN

Il a un ver qui le ronge et ne le laisse pas!

ANDREINA

Comme s'il était déjà défunt, un ver le ronge!

Doña Moncha s'approche de la porte et écoute. Les pas s'éloignent. Elle attend. Les pas reviennent. Doña Moncha heurte timidement la porte.

DONA MONCHA

Mon oncle! Mon oncle! Mais vous vous tuez! Mon oncle mon oncle!... Mais c'est un péché ce que vous faites!... Mon oncle! Mon oncle!

ANDREINA

Il ne répondra pas.

LE PETIT BERGER DES VACHES

Il était bien résolu à se laisser mourir de faim.

DON GALAN

Il est tombé malade! Il a l'âme absente!

Doña Moncha s'écarte de la porte sans bruit, s'asseoit entre les serviteurs et se met à égrener le maïs. On entend quelque voix étouffée et les hurlements du vent et les pas qui vont et viennent. Une corbeille égrénée, on en apporte une autre. Dans l'antichambre erre maintenant une ombre noire, l'ombre du Chapelain.

LE CHAPELAIN

Les pas ne cessent de s'entendre ni de jour ni de nuit.

DONA MONCHA

Ni de jour ni de nuit!

LE CHAPELAIN

Il finira par devenir fou!

DONA MONCHA

Fou, il l'est déjà.

LE CHAPELAIN

Nous n'aurions pas dû le laisser.

DONA MONCHA

Pauvres de nous, que pourrons-nous faire? Je tremble quand je m'approche de cette porte.

DON GALAN

Il a un ver qui le ronge.

ANDREINA

Comme s'il était déjà défunt, il le mange, il le mange!

Le Chapelain s'approche de la porte et frappe. Il attend un moment, et comme aucune voix ne répond, il frappe à nouveau. Les pas vont et viennent.

LE CHAPELAIN

Monsieur Don Juan Manuel!... Monsieur Don Juan Manuel!... Dieu nous ordonne d'avoir du courage! Nous devons conserver l'existence comme un don précieux et l'aimer malgré ses épines.

ANDREINA

Il ne répondra pas!

L'ENFANT TROUVÉE

Il est comme un roi et n'écoute personne.

L'ombre du prêtre erre de nouveau dans l'antichambre. Les se viteurs font des commentaires à voix basse, graves, lents, réun autour du panier rempli d'épis de maïs, et il semble que leurs vo superstitieuses vont dans l'obscurité d'un mystère vers un aut mystère.

ANDREINA

Et ainsi de jour et de nuit !

L'ENFANT TROUVÉE

Il ne repose pas !

DON GALAN

Il aura son repos et ce sera bientôt.

L'ENFANT TROUVÉE

Pour toujours !

LE PETIT BERGER DES VACHES

Il n'entend aucune voix.

ANDREINA

Il entend celle de Notre Seigneur !

L'ENFANT TROUVÉE

Celle-là, tous les êtres nés nous l'entendons.

ANDREINA

Elle est plus forte que l'ouragan !

LE PETIT BERGER DES VACHES

Et plus que le tonnerre !

DON GALAN

Et plus que le bramement de la mer !

L'ENFANT TROUVÉE

Cette nuit, la mer de Corrubedo n'a pas cessé de s'en tendre.

LA REBOLA

On dit qu'on l'entend dans un cercle de quinze lieues.

ANDREINA

Sur tout le cercle du monde s'entend la voix de Notre Seigneur.

Soudain cesse la glose des serviteurs. Artemisa, celle du Casa fille blanche et blonde, de bonne mine, majestueuse, avec une man bordée de velours et un mantelet du pays de Mariña, vient d'app raître sur le seuil de l'antichambre. Elle passe pour la fille bâtar de l'Hidalgo. Elle traîne par la main un enfant aux yeux effront

qui se trémousse sur ses sabots blancs qu'on voit n'avoir jamais foulé la terre. Une bretelle jaune croise la poitrine du garçon avec l'allure d'un grand cordon, et empêche la culotte de panne de tomber sur les sabots. D'une main il tient le bonnet catalan qui était encore sur sa tête quand il a apparu dans l'antichambre et de l'autre il serre une grenouille vivante.

ARTEMISA

Saintes et bonnes nuits ! Salue, Floriano.

L'ENFANT

Béni et loué soit le Très Saint Sacrement !

ARTEMISA

Baise la main à monsieur le Chapelain. Baise aussi la main à Doña Moncha.

DONA MONCHA

Qu'est-ce qui vous mène ici ?

ARTEMISA

Savoir si le seigneur est toujours de même.

LE CHAPELAIN

Il paraît résolu à se laisser mourir.

ARTEMISA

La Très Sainte Vierge de Gundarin ne le permettra pas !

ANDREINA

Et si elle le veut pour elle la Très Sainte Vierge ?

DON GALAN

Elles se disputent avec l'envie de procès dans le ciel !

ARTEMISA

J'ai été tout le jour en grand souci et le petit, comme il me sentait soupirer, il fallait voir quelles consolations il me donnait. Et le maître reste toujours dans le même état ?

DONA MONCHA

Le même.

ARTEMISA

Pourquoi le laisse-t-on ainsi ? Tout son sang finira par lui monter à la tête.

DONA MONCHA

Parle-lui, toi, pour voir s'il te répond. Je tremble de m'approcher de cette porte.

Artemisa, celle du Casal, s'approche de la porte avec l'enfant à la main. Dans la chambre les pas vont et viennent, obstinés et étran-

ges, comme la pensée des fous. Artemisa prête l'oreille quelques instants.

ARTEMISA

Il promène dans l'obscurité.

LE CHAPELAIN

En entrant dans la chambre, il a ordonné de clouer les fenêtres.

ARTEMISA

Monsieur !... Monsieur !... Vous ne me connaissez plus ? Je suis Artemisa ! Monsieur, ouvrez la porte ! pour l'âme de cette sainte ! Monsieur, car je suis Artemisa !

Les bruits des pas qui vont et viennent cessent de s'entendre et la porte s'ouvre avec fracas. Au seuil, sur le fond sombre de la chambre, apparaît Don Juan Manuel Montenegro. Il a une flamme de colère dans les pupilles, dans ses mains de vieil ivoire le fusil et sa barbe se répand sur sa poitrine, tremblante et blanche.

L'HIDALGO

Il faudra que j'en tue un ! Vous ne me laisserez pas mourir en paix !... Maudits, tous, qui venez à cette porte et ne respectez pas ma douleur ! Moi aussi, je serai maudit parce que vous ne me laissez pas mourir repenti ! Mes heures sont comptées !... J'ai déjà ma tombe ouverte ! Laissez-moi ! Toute la nuit les chiens ont hurlé !... Je ferme les yeux pour mourir et vos voix m'éveillent ! Vous êtes comme les hyènes qui déterrent les cadavres !... Il faudra que je vous tue !... Laissez-moi, hyènes et loups et scorpions !... Laissez-moi que je meure et que la terre tombe à poignées sur mes yeux !...

Le vieux gentilhomme traverse l'antichambre et fuit par le long corridor plein de résonances. Tous se regardent en silence avec des yeux d'effroi, et s'approchent, un à un, du seuil de la chambre que pue à la mort. Ainsi groupés, ils hésitent à entrer, comme s'ils continuaient à entendre ces pas obsédants et voyaient l'ombre, dans l'ombre, aller et venir.

ARTEMISA

Ses paroles m'ont mis dans l'âme l'épouvante !

DONA MONCHA

Elles sont bien pour épouvanter !

L'ENFANT TROUVÉE

Il veut mourir !

ANDREINA

Et cherchera la mort.

ARTEMISA

Et condamnera son âme.

L'ENFANT TROUVÉE

Où va-t-il ?

DON GALAN

Si je ne le craignais pas, j'irais derrière lui.

LE CHAPELAIN

Ne traquons pas le lion !... Si nos yeux ne peuvent le suivre, qu'il soit suivi par nos prières.

L'ombre du Chapelain parcourt la pièce d'une extrémité à l'autre, avec un murmure de prière, et les serviteurs, réunis autour du panier rempli d'épis de maïs, parlent à voix basse. Tout à coup, on entend des bruits de pas de chevaux refrénés devant la porte.

DONA MONCHA

Qu'est-ce que cela peut être à cette heure ?

LE CHAPELAIN

Les loups qui descendent de la montagne. Qui cela peut-il être, sinon les fils ?

DON GALAN

Ils arrivent pour se partager l'héritage.

ARTEMISA

Ils ont eu vite la nouvelle !

DON GALAN

Quelque sorcière !

ANDREINA

Dès aujourd'hui ils sont nos maîtres.

SCÈNE III

L'Hidalgo suit une rue après l'autre, rues étroites, assombries par des murs sur lesquels s'étale ici un figuier, que dépasse plus loin un cyprès. Vieilles rues d'une vieille ville féodale, avec des églises, avec de grandes demeures, avec des jardins conventuels. Des auvents noirâtres goutte la pluie et dans les étroites fenêtres qui s'ouvrent au-dessous se montre parfois la silhouette d'un chat.

L'HIDALGO

Où attendre la mort sans qu'ils me poursuivent de leurs cris ? Dans quelle sombre caverne de loup ou de lion irai-je me cacher ?... Je ne peux trouver de paix dans la vie ! Je fus

pasteur de loups et mon troupeau me mange. J'ai engendré des monstres et je suis maudit ! Pourquoi de ce ventre de sainte femme est-il sorti des diables au lieu d'anges ailés ? Il était maudit, le semeur ! Elle était maudite, la semence ! Ne tarde pas, Mort ! Sors-moi de ce puits de serpents et donne-moi à tes vers... Que je sois mangé par tes fils, mais non par les miens ! Mort, ne tarde pas ! Dieu, si à cause de mes péchés tu ne veux pas, laisse-moi emporter par Satan !

L'Hidalgo passe devant deux femmes, qui s'effrayent en le reconnaissant. Il va sans les voir et ne s'arrête que quand elles l'appellent avec des cris plaintifs. Il reconnaît alors la vieille servante et Sabelita.

LA ROUGE

Monsieur mon maître, où allez-vous à cette heure ?

SABELITA

Don Juan Manuel, vous ne me reconnaissez plus !

LA ROUGE

Monsieur, où allez-vous avec votre tête blanche découverte sous la pluie ?

L'HIDALGO

De quel enfer êtes-vous sorties ? Pourquoi m'arrêtez-vous ? Pourquoi me parlez-vous quand je fuis vos voix ? Isabel, que me veux-tu ? Un jour tu m'as abandonné et maintenant tu reviens à moi, accompagnée d'une sorcière ? De quel enfer sors-tu, Isabel ? Quel est ton nom maintenant ?

SABELITA

Je suis Isabel, Monsieur...

L'HIDALGO

Le Diable ne t'appelle pas Isabel ! Le Diable t'appelle voix de mensonge, corbeau d'ingratitude, serpent d'hypocrisie, brasier de luxure. Seule la sainte dont nous fûmes les bourreaux t'appelait Isabel. Hélas ! pour elle nous étions tous ses fils !... Mais Satan n'a pas sur les lèvres l'amour de cette bouche maintenant muette !... Isabel, pour moi, tu t'appelles remords et cette sorcière, sorcière !

L'Hidalgo disparaît dans l'ombre. Les deux femmes, épouvantées, n'osent pas le suivre. Un instant on entend ses pas dans la rue solitaire. Pas sonores et creux. L'Hidalgo descend à la plage. Le vent vagabonde sur la mer.

L'HIDALGO

Mer, tes vagues ne s'ouvriront donc pas pour m'engloutir !... Tu as voulu ces vies et tu n'as pas voulu la mienne ! Si tu m'engloutissais, mer, et ne jettais mon corps à aucune plage ! Si tu m'ensevelissais dans tes abîmes et me gardais pour toi ! Tu ne m'as pas voulu cette nuit et je suis plus naufragé que ces corps nus qui dansent dans tes vagues ! J'ai la pauvreté et la nudité et le froid d'un naufragé ! Je ne sais où aller !... Si la mort tarde, je demanderai l'aumône sur les chemins !... Et la mer, cette nuit, a pu tomber sur mon corps comme la terre de la sépulture et ne m'a pas voulu ! Je suis pauvre maintenant ! J'ai tout donné à ces monstres ! Mon âme, dans une autre vie, cette vie que je fuis, fut une mer aussi et eut des tempêtes et des nuits noires et des monstres qui étaient nés de moi ! Je ne suis plus qu'un mendiant vieux et misérable ! J'ai tout partagé entre mes fils et pendant qu'ils se chauffent devant le feu allumé par moi, je vais par les chemins du monde, et un jour, si tu ne me veux pas, mer, je mourrai de froid au pied d'un arbre aussi vieux que moi ! Les chênes que ma main planta ne me refuseront pas leur ombre, comme me refusent leur amour les monstres de mon sang.

Le long de la plage descendent trois formes noires. Sur leurs épaules une perche s'allonge qui paraît dresser, à son extrémité, vers la lune, en deux cornes, les mâchoires d'une vieille. Les trois formes noires vont devant l'Hidalgo. De temps en temps, elles s'arrêtent et sur les vagues aux crêtes d'écumes tendent leurs perches et les dents de sorcière qui s'ouvrent au bout disparaissent ensevelies dans la mer. L'Hidalgo passe entre ces formes qui le reconnaissent, épouvantées. Ce sont trois mendiants qui, dans les nuits de ressac, fouillent la plage en quête des trésors d'un naufrage. Le vieux gentilhomme reconnaît aussi ces ombres. Le Morcego et sa compagne et un fou qui s'appelle Fuseau Noir.

L'HIDALGO

Quel lutin ou quelle sorcière vous a convoqués ici ?

FUSEAU NOIR

La lune.

LA FEMME DU MORCEGO

Nous cherchons les trésors d'un grand navire qui venait on ne sait d'où.

LE MORCEGO

Un grand brigantin qui a fait naufrage dans la mer de Corrubedo.

LA FEMME DU MORCEGO

Les vagues pourraient avoir plus de charité que certain cœur et nous jeter cette nuit de quoi soulager notre misère.

L'HIDALGO

Les vagues n'ont pas de charité.

LA FEMME DU MORCEGO

Pour beaucoup, elles en eurent.

LE MORCEGO

Il n'y a pas une autre plage comme celle-là, où tant d'épaves échouent.

LA FEMME DU MORCEGO

Et parfois des choses de grande richesse.

L'HIDALGO

Et aussi quelque naufragé mangé par les poissons !

FUSEAU NOIR

Il y a des années fut rejeté le corps d'un roi avec sa couronne d'or et de pierreries. Elle était si bien posée que l'on ne put la lui arracher et il fallut lui couper la tête...

L'HIDALGO

Avec combien de naufragés votre cupidité n'aura-t-elle pas fait de même ?

FUSEAU NOIR

Celui-là était un roi de Mauritanie. Le sang qui lui coulait du cou était tout noir.

L'HIDALGO

Si j'avais naufragé la nuit dernière, vous auriez aussi tranché ma tête, quoiqu'elle ne portât pas une couronne. Vous la vendriez à mes fils et ils vous la paieraient bien.

LA FEMME DU MORCEGO

Ne dites pas cela, Monsieur.

FUSEAU NOIR

Nous la présenterions dans un plat d'argent quand ils seraient assis à table.

L'HIDALGO

Et ils la mangeraient comme un riche manger.

FUSEAU NOIR

Don Pedrito dirait : Je veux la langue ! Don Gonzalito

dirait : Je veux les yeux ! Et comme ils les feraient craquer sous les dents !

L'HIDALGO

Et comme ils se tueraient en se les disputant !

FUSEAU NOIR

Les os seraient pour les chiens.

L'HIDALGO

Les chiens ne mangent pas leurs maîtres.

LA FEMME DU MORCEGO

Et les fils peuvent-ils manger leur père, Monsieur ?

L'HIDALGO

Ils m'ont mangé le cœur.

FUSEAU NOIR

L'arracherait-on de la poitrine avec les dents, un autre renaîtrait. Il repousse comme un vert laurier... Il n'y a pas de crainte à avoir !

LA FEMME DU MORCEGO

Seul, le ver de la mort le mange à la racine. Tant que dure la vie il est comme une source où tous accourent pour boire et que personne n'épuise.

LE MORCEGO

Une source a de l'eau pour toutes les soifs.

L'HIDALGO

Vous n'avez jamais vu de fontaines séchées ?

LE MORCEGO

Au temps des chaleurs.

LA FEMME DU MORCEGO

Mais celles-là avaient été asséchées par le soleil et non par une bouche altérée.

FUSEAU NOIR

Les loups qui veulent boire toute l'eau des fontaines meurent comme des outres crevées.

L'HIDALGO

Pourquoi avez-vous dit que le cœur est comme une fontaine? Dans les fontaines on empoisonne les eaux et ceux qui en boivent meurent.

LE MORCEGO

Le cœur aussi a son poison !

L'HIDALGO

Mais il ne le verse pas dans les bouches qui le mordent, c'est d'elles qu'il le reçoit.

FUSEAU NOIR

Le cœur est comme la pupille de l'œil. Il a au fond de lui-même ce qu'il regarde. Parfois fontaine et roc parfois... Quelquefois les dents menaçantes d'un loup et d'autres fois un éblouissement.

L'HIDALGO

Pourquoi dit-on que tu es fou, Fuseau Noir?

LA FEMME DU MORCEGO

C'est lui qui le dit pour ne pas travailler.

FUSEAU NOIR

Les gamins le disent pour pouvoir me jeter des pierres. Dans toutes les villes il doit y avoir un fou et un titulaire de majorat.

LE MORCEGO

Déjà la marée baisse. Aujourd'hui les flots n'ont pas voulu faire notre fortune.

LA FEMME DU MORCEGO

Il la fera peut-être avec une aumône, le seigneur du Majorat.

L'HIDALGO

Je suis maintenant aussi pauvre que vous. Si je n'avais pas ma fosse ouverte, il me faudrait aller dans votre caravane le long des chemins, en mendiant mon pain. La mort a déjà marqué mes heures et pour pouvoir mourir en paix, j'ai abandonné à mes fils tout ce que je possédais.

LA FEMME DU MORCEGO

Et où allez-vous dans cette nuit?

L'HIDALGO

Je vous ai dit que je vais à la mort.

LA FEMME DU MORCEGO

La mort vient sans qu'on l'appelle. Ne la cherchez pas, c'est un grand péché, Monsieur !

L'HIDALGO

Je ne la cherche pas. . Je l'attends parce qu'elle m'a été annoncée... Un grand cierge tout de lumière s'est allumé en moi et me guide et m'éclaire. J'ai vu dans des abîmes où l'on voit seulement quand sa fosse est creusée. J'ai appris à la fin de mes jours que nous devons tous avoir pour lit de mort un fumier et j'y vais. La terre doit me le donner bien avant que la mer ne vous donne, à vous, ces trésors de naufrage que vous cherchez.

L'Hidalgo s'éloigne lentement. Les trois mendiants le regardent disparaître parmi les rochers de la plage. La lune rend gigantesque la silhouette du vieil Hidalgo et nimbe sa tête blanche et nue.

SCÈNE IV

Une côte sauvage devant une mer verdâtre et formidable. Des dunes de sable ; dans le haut, des bois de pins rabougris, et au pied un marais saumâtre où blanchissent les os d'une vache. Une longue bande de corbeaux vole sur cette charogne, sous un ciel gris d'extrême matin. Au fond d'une caverne creusée par la mer, le vieux gentilhomme attend la mort comme un vieux lion. Devant ses yeux voilés, il voit apparaître l'ombre de Fuseau Noir.

L'HIDALGO

Ici non plus je ne pourrai être seul pour mourir en paix!

FUSEAU NOIR

Le seigneur du Majorat a ses palais et son lit sous un dais. Ici il s'écorchera les côtes. Pour le corps des messieurs, il est bien dur, le grabat de Fuseau Noir.

L'HIDALGO

Tu dors dans cette caverne !

FUSEAU NOIR

Quelquefois je dors, d'autres fois je veille.

L'HIDALGO

Je te demande de me laisser mourir ici.

FUSEAU NOIR

Veut-il se faire hermite, le seigneur du Majorat? Le fou ira-t-il régner dans ses palais ? Il aura son manteau fait d'un drap de lit blanc et sa couronne bordée de papier. Il aura sa table avec du pain de froment et quatre outres en croix : l'une

du vin de Rivero, l'autre de vin de la Ramollosa, l'autre de vin blanc Alvarino et l'autre du vin que boivent le prêtre à la messe et sa servante dans sa couche, si elle accouche. Ira-t-il, le fou, aux palais du seigneur du Majorat?

L'HIDALGO

Je n'ai plus de palais. J'ai tout partagé entre mes fils pour qu'ils ne finissent pas à la potence et ne soient pas le déshonneur de ma lignée. Tout, je leur ai donné.

FUSEAU NOIR

To-ou! To-ou! To-ou! Nous voilà frères!

L'HIDALGO

Un ange et un démon m'ouvrent la tombe, à la lueur d'un cierge. L'ange creuse, le démon creuse... Un à la tête, l'autre aux pieds... Le diable avec une faux, l'ange avec une conque d'or. Ne les vois-tu pas, frère Fuseau Noir? L'ange creuse, le démon creuse... Un à la tête, l'autre aux pieds.

FUSEAU NOIR

L'ange creuse, le démon creuse... Sûr que je les vois! Le diable maintenant allume une cigarette avec un tison qu'il tire de sa queue.

L'HILDAGO

Tu les vois, Fuseau Noir?

FUSEAU NOIR

Si je les vois!

L'HIDALGO

Tu en es sûr?

FUSEAU NOIR

Oui, je les vois.

L'HIDALGO

Je me demandais si c'était un délire de mes sens... A peine si je distingue ton ombre dans cette caverne. Je suis venu ici pour mourir... J'ai été toute ma vie un loup enragé et comme un loup enragé je veux périr de faim dans cette caverne... Frère Fuseau Noir, tu me couperas la tête et la porteras à mes fils. Tu verras comme ils te vêtiront de soie, ces monstres nés de mon sang.

FUSEAU NOIR

Combien sont-ils?

L'HIDALGO

Cinq.

FUSEAU NOIR

Cinq cierges, cinq queues, cinq diables couronnés.

L'HIDALGO

Ce sont des diables !!

FUSEAU NOIR

Fils du Plus grand des Diables qui cinq fois fut dans le lit de celle qui a maintenant quitté le monde.

L'HIDALGO

Ne la nomme pas, bouche misérable ! Bouche de scorpion ! Bouche de serpent !

FUSEAU NOIR

Ne sommes-nous plus frères ? Et tout cela parce que je vous conte les farces du Plus grand des Diables. Les cinq jeunes gens sont les fils de sa science maudite. Je la renie ! je la renie !... De sa main droite il a donné à chacun un doigt avec son ongle crochu pour qu'ils en labourent le cœur de mon frère le seigneur du Majorat ! Frère d'aujourd'hui, frère par les chemins et par la mendicité aux portes et par la caverne pour mourir... Frère de ce jour... To-ou ! To-ou !... Les hommes vont sur un chemin toute la vie et ils ne se reconnaissent pas... Ils vont sur un chemin... To-ou ! To-ou ! To-ou !

L'HIDALGO

Frères tous, tous fils de Satan ! Et ils ne se reconnaissent pas !

FUSEAU NOIR

Il y a aussi les fils de Dieu Notre Seigneur.

L'HIDALGO

Tous frères du côté de la terre qui est notre mère. Tu dis que mes fils ont un doigt de Satan ? Nous l'avons tous pour voler, pour tuer, pour faire le geste qui conjure le sort.

FUSEAU NOIR

Les cinq jeunes gens sont fils du Plus grand des Diables. Il a fait chacun un samedi, à minuit sonnant, qui est le moment où il s'échauffe avec les sorcières et, en rut, aboyant comme un chien, va par les toits, brisant les tuiles et s'enfourne dans les cheminées pour monter sur les femmes et les féconder en les trompant par un de ses artifices... Sans cet

artifice que le fou sait aussi, il ne peut avoir de fils... Et les femmes connaissent qu'elles ont sur elles l'ennemi, parce que la fleur de son sang est froide. Le Plus grand des Diables va par les foires et les vendanges et les processions, avec l'apparence d'une fille gaillarde tentant les hommes. Les moines et les gentilshommes sont les plus tentés. Ah ! frère, combien de fois aurons-nous été avec une fille sous les vignes sans nous aviser que c'était le Plus grand des Diables des Enfers ! Le grand larron se fait fille pour que nous lui donnions notre sang enflammé de luxure et ensuite, nous laissant endormis, il vole dans les airs... Avec l'apparence exacte du mari, il se présente à la femme et s'accole à elle ! Voyez l'artifice, alors il a la chaleur de l'homme, la fleur de son sang, et il peut féconder. Au seigneur du Majorat, elles plaisaient, les filles, et à cause de ce goût le Diable le faisait cornard et couchait avec Dame Maria.

L'HIDALGO

Je ne suis pas cornard.

FUSEAU NOIR

Le Diable lui a mis ses cornes.

L'HIDALGO

Il faudrait que tous les hommes soient cornards pour que le fusse Don Juan Manuel Montenegro.

FUSEAU NOIR

Tous le sont et pour cela le monde est plein de fils de Satan !

Fuseau Noir sort un morceau de pain d'aumône de sous sa chemise et commence à le ronger avec le regard sombre et obstiné. L'Hidalgo ferme les yeux et se recouche sur les algues qui servent au fou de litière. On entend le bourdonnement du vent et la retombée des vagues sur la plage. L'Hidalgo soupire sans ouvrir les yeux.

L'HIDALGO

As-tu faim, frère Fuseau Noir ?

FUSEAU NOIR

Les titulaires de Majorat et les abbés s'assoient à des tables longues pour sept nappes et se remplissent la bedaine de pain de froment et de graillons. Puis, à dormir jusqu'au matin. Sardines rôties ! Poêles sans queue ! Une vieille aux yeux rouges !... Le fou a toujours faim !

L'HIDALGO

La furie de tes dents m'empêche de dormir.

FUSEAU NOIR

Il est dur comme un os, ce croûton !

L'HIDALGO

Voilà deux jours que je ne mange pas et toute ma faim endormie se réveille en t'entendant ronger.

FUSEAU NOIR

Je suis comme un chien !

L'HIDALGO

Est-ce la mer, sont-ce tes dents dans le croûton?

FUSEAU NOIR

Comme la mer brame !

L'HIDALGO

Je ne sais s'il vient de la mer ou de tes dents, ce grand bruit qui ne me laisse pas reposer et s'agrandit en moi !

FUSEAU NOIR

C'est la voix de la caverne.

L'Hidalgo s'étend sur les algues qui servent de litière à Fuseau Noir. Dans la concavité de la grotte paraît voleter un grand oiseau invisible qui accorderait son vol avec la voix du vent et la retombée des vagues. Le rideau cendré de la pluie ondule dans l'espace clair que découpe la bouche de la caverne. Quelques ombres viennent se mettre à l'abri et se groupent sur le seuil, haletant de la fatigue de la course. Ces formes, qui fuient l'orage, se détachent en noir sur le fond de la mer couverte d'écume. Ce sont quatre enfants pieds nus avec les cheveux bouclés et une femme en deuil.

LA FEMME

Temps d'eau !... Temps de tourmentes !... Temps maudit !... Misère pour les pauvres !... Deuils et faims !... Le soleil est couvert !... Asseyez-vous sur la terre pour reposer, mes fils !... Il nous faut cheminer longtemps sur ce sable ! ... Les pieds vous feront mal si vous ne reposez pas !... Partagez-vous ce pain !... Temps de tourmentes !... Temps de douleurs !...

FUSEAU NOIR

Si nous avions le secours d'un peu de bois, nous allumerions un feu.

LA FEMME

On ne distingue rien dans cette obscurité. Est-ce toi, Fuseau Noir? Si tu es descendu sur ce rivage de loups, peut-être sais-tu sur quelle plage les vagues ont jeté le corps d'un noyé. A minuit on est venu me le dire. On a frappé à la fenêtre. Je n'ai pas su qui c'était.

FUSEAU NOIR

La mer n'a pas voulu te donner encore le corps de Venturoso?

LA FEMME

La voix a dit que dans la plage de Campelos... J'y vais pour voir si je le reconnais. Les quatre créatures se sont éveillées en entendant heurter à la fenêtre!... Ils croyaient que c'était l'âme de leur père. Ce matin, au jour naissant, j'ai été à la grande maison pour avoir une aumône pour ce chemin si long. On m'a lancé les chiens!... Maudits soient tous les riches!...

FUSEAU NOIR

Tu fais un bien long chemin pour les enfants. Si tu leur attachais une corde tu pourrais sans peine les tirer dans la mer tout en marchant sur terre.

LA FEMME

Et ils avaient dit qu'ils donneraient des secours aux veuves et aux orphelins!... Le seigneur du Majorat a fui pour ne pas acquitter envers nous sa promesse. Il a laissé cinq loups autour de sa chaise vide!... Ah! Montenegro, noir de cœur! C'est par ton ordre que ces pauvres ont mis à la mer par une nuit aussi sauvage! Quand vous serez grands, réclamez-lui des comptes, mes fils, car il vous a laissés sans père! Qu'un maudit chien lui arrache le cœur et l'apporte à cette plage! Qu'un mauvais corbeau lui mange les yeux! Que de mauvaises orties lui poussent dans la poitrine! Qu'une mauvaise guêpe lui naisse de la langue!

L'HIDALGO

Tais-toi, femme, car tes malédictions s'accomplissent déjà!

L'Hidalgo se dresse sur la couche d'algues et la veuve et les quatre fils tremblent en le reconnaissant. Dans l'obscurité de la caverne, on distingue à peine l'ombre du vieux gentilhomme et sa voix a une résonance obscure de chaos et de ténèbres, comme si elle sortait du creux du roc.

LA FEMME

Si grande est la douleur de mon âme que je parle sans sens! Par ces quatre créatures, ne me faites pas mal?

L'HIDALGO

Tu as été à ma maison et tu as trouvé la porte fermée!

LA FEMME

Ils m'ont jeté les chiens!... Je demandais la charité pour creuser une tombe!

FUSEAU NOIR

Cinq cierges, cinq queues, cinq démons couronnés!

L'HIDALGO

Je creuserai la fosse pour ton mari. S'il me manque une pioche, je la creuserai avec les mains. Pour le linceul, j'irai demander une aumône dans la maison qui fut la mienne et si je trouve la porte fermée, je l'enfoncerai pour que tu entres, toi et tes fils!

FUSEAU NOIR

Et le fou aussi.

L'HIDALGO

Je ferai respecter ma volonté. Les morts seront ensevelis et secourus les vivants. Toutes les volontés que j'ai exprimées s'exécuteront. Venez avec moi et sur le seuil de ma maison vous me verrez demander une aumône pour vous. Après, que tes malédictions s'accomplissent et que les chiens traînent sur cette plage mon cœur désespéré.

L'Hidalgo sort de la caverne. La pluie mouille sa tête blanche et sa barbe patriarcale que le vent fait tourbillonner en la rejetant d'une épaule à l'autre. La veuve, le fou et les enfants le suivent comme les ombres de son délire. Les enfants vont cramponnés à la jupe de leur mère et pleurant de peur. Tous paraissent perdus dans l'immensité de la lande.

L'HIDALGO

Je défaille de faim!... Je ne vois pas!... A peine puis-je marcher!... Que ces enfants me donnent un peu de leur pain.

LA FEMME

Et il ne leur reste rien, Monsieur!

L'HIDALGO

Dieu fasse que je ne tombe pas mort au milieu du chemin!

SCÈNE V

La troupe de mendiants repose au soleil devant la porte de la grande demeure et s'étend sur le bord du chemin rustique.

DOMINGA DE GOMEZ

Pour toute ma vie je m'en souviens ! Sur le coup de midi, l'on partageait le pain et la soupe à nous, les pauvres, assidus à la porte. C'était une charité de fondation. Elle venait des défunts maîtres qui ont bâti la maison.

LE MANCHOT DE GUNDAR

Et cette porte qui toujours fut ouverte pour les abandonnés, elle se ferme maintenant.

LE MANCHOT DE LÉON

Les fils n'ont pas hérité de la loi d'honneur de leur père.

LA FEMME DU MORCEGO

Mais ce sont les maîtres maintenant. La mère est morte et le père s'en est allé par le monde, abandonnant tout. Sur le rivage de la mer, nous l'avons rencontré qui allait la tête nue sous la pluie.

LE MORCEGO

Il réclamait la mort à grands cris !

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Il a tout laissé pour être pauvre comme nous et avoir sa chaise d'or au Ciel.

LE MANCHOT DE LÉON

Les héritiers l'auront d'épines dans l'Enfer.

DOMINGA DE GOMEZ

Ils ferment leur porte aux pauvres qui sont fils de Dieu Notre Seigneur.

ADEGA L'INNOCENTE

Le divin Jésus alla aussi mendiant par les chemins du monde avec de petites besaces au côté que lui avait brodées la Vierge sa mère.

LE MANCHOT DE LÉON

Et où le noble seigneur a-t-il pu se retirer ?

LA FEMME DU MORCEGO

Et qui le sait !

DOMINGA DE GOMEZ

Pour faire pénitence il sera allé dans la montagne,où il a un grand palais.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Il a placé là cinq filles et il n'irait pas, repenti comme il est.

LA FEMME DU MORCEGO

Ecoutez hurler les fils dans la demeure.

DOMINGA DE GOMEZ

Ils vont se tuer !

LE MORCEGO

Ils se battent pour le partage.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Dans la grande Jérusalem, il y a des centaines d'années, on entendit les mêmes cris que poussaient les juifs en se partageant la tunique de Notre Seigneur Jésus-Christ.

DOMINGA DE GOMEZ

Ils sont des juifs aussi !

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Comme des juifs ils se comportent, fermant leur porte aux pauvres et les jetant au chemin ! Les miettes de leur table, ils les donnent aux chiens !

DOMINGA DE GOMEZ

Le sort d'un pauvre est plus triste que celui d'un chien !

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Parce qu'un pauvre sait se résigner et un chien devient enragé.

Un petit battant s'ouvre dans le grand portail de la demeure et un à un sortent les serviteurs : La Rouge, Don Galan, l'Enfant trouvée. Derrière eux, le battant se referme.

LA ROUGE

Bien triste chose est la vieillesse !

DON GALAN

Un os que personne ne veut ronger si ce n'est la mort !

L'ENFANT TROUVÉE

Où irons-nous, mère Micaela ?

LA ROUGE

Tu es jeune, et, n'importe où, tu trouveras une place... Mais moi, pauvre de moi, avec tant d'années sur les épaules, moi qui vais atteindre le siècle! Où irai-je, chassée de cette maison où j'ai gagné mon pain toute ma vie ?... Je comprends bien que je ne pouvais plus le gagner ! Et une bouche, même quand elle n'a plus de dents, est une grande charge !... Ce qui est beaucoup devient bien peu quand on le partage ! Et si les royaumes se défont, comment n'en serait-il pas de même pour les maisons !... Cette maison a été très grande, mais maintenant, partagée, elle ne sera rien !... Aussi, je n'incrimine que la mort qui tarde tant !

L'ENFANT TROUVÉE

La mère Andreiña a eu seule la chance.

DON GALAN

Parce qu'elle a trois chèvres qui s'accointent avec les loups.

LA ROUGE

Je mourrai dans un chemin au pied d'un mur.

L'ENFANT TROUVÉE

Jamais je ne vous laisserai, mère Micaela.

DON GALAN

Nous irons tous les trois par les longs chemins en demandant l'aumône. Moi, vous me traînerez dans un chariot.

LA ROUGE

Si je pouvais,comme toi, travailler !

DON GALAN

Mais je n'en ai pas la volonté.

LA ROUGE

Mon cœur se déchire à se séparer de ces pierres !... Je perds mes maîtres, je les perds pour toujours, moi qui les ai vus naître !

DON GALAN

Nous sommes des brebis et ils sont des loups qui nous montrent les dents !

LA ROUGE

Ce sont des lions et de grande noblesse !

Don Juan Manuel arrive par le chemin rustique aux bords verdoyants. Le fou, la veuve et les orphelins l'accompagnent. L'Hidalgo chemine avec eux comme un vieux patriarche entre sa descendance : Douleur, Misère et Folie.

DON GALAN

Voyez le maître qui revient.

DOMINGA DE GOMEZ

Il revient sur son trône, le roi de Castille !

LE MANCHOT DE LÉON

Les abandonnés vont de nouveau avoir un père.

LA ROUGE

Avec quelle douleur il chemine !

L'ENFANT TROUVÉE

Nous nous trouvons comme des brebis sans pasteur, mais le voilà qui vient !

DON GALAN

Ce n'est pas le pasteur, mais le mâtin ! Vous allez voir quels crocs il va montrer aux loups.

L'Hidalgo, d'une marche défaillante, arrive à la porte et frappe. Appuyé sur le portant, il attend. Les mendiants et les serviteurs se groupent par derrière, tous dans un grand silence. L'Hidalgo heurte de nouveau la porte et accompagne de grands cris les coups de son poing fermé.

L'HIDALGO

Ouvrez, fils de Satan ! Ouvrez ces portes que ferme votre avarice ! Ouvrez de part en part comme sont ouvertes pour vous les portes de l'Enfer ! Ouvrez-les pour qu'entrent ceux qui n'eurent jamais de maison ! C'est moi qui, après vous avoir tout donné, viens vous demander une aumône pour eux ! C'est moi qui, pauvre et misérable, frappe à cette porte fermée ! Fils de Satan ne faites pas que ma colère la renverse et que par elle entre, tel qu'il est, Don Juan Manuel Montenegro ! Ouvrez, fils de Satan !

Dans le large vestibule résonnent les coups de l'Hidalgo. Devant la porte hostile et fermée se dressent comme une grosse vague les vociférations de la troupe mendiante et des vieux serviteurs chassés de la demeure.

LA VOIX DE TOUS

Ouvrez à votre père ! Ouvrez à votre père !

L'HIDALGO

Enfoncez la porte ! C'est vous mes véritables fils.

LA VOIX DE TOUS

Ayez de la charité pour votre père ! Charité et respect ! Charité et respect !

L'HIDALGO

Cela, l'amour seul le donne.

Le long des joues du vieux gentilhomme coulent deux larmes qui se perdent dans la neige de la barbe. Les mendiants et les serviteurs se jettent sur la porte.

LA VOIX DE TOUS

Ayez la loi de Dieu !

L'HIDALGO

Donnez-moi une torche !

LA VOIX DE TOUS

Ayez la loi de Dieu !

L'HIDALGO

Mettez le feu à la maison par ses quatre coins. Périssent dans les flammes les fils de l'Enfer !

LA VOIX DE TOUS

Il n'y a plus de loi de Dieu ! Il n'y a plus de loi de Dieu !

Brusquement cesse la clameur. Epouvantés par leurs cris, les mendiants et les serviteurs entendent dans un grand silence s'ouvrir les serrures de la porte. Elle s'ouvre en grinçant et sur le seuil comme une ombre de sorcellerie, apparaît Andreiña. En même temps les quatre cadets font irruption avec une violence barbare sur le balcon de pierre qui s'orne de l'écu : Aigles et Loups ! Tous parlent à la fois.

DON MAURO

Vous avez la porte ouverte.

DON ROSENDO

Entrez, si vous l'osez !

DON MAURO

Celui qui franchirait ce seuil ne ressortirait pas !

DON GONZALITO

Osez, misérables !

DON FARRUQUINO

Vous ne criez plus, fils de garces !

L'HIDALGO

Entrez avec moi ! tous ! Vous êtes mes véritables fils, vous ! Aidez-moi pour que je puisse rassasier votre faim de pain et votre soif de justice ! Aidez-moi comme mes fils ! Aidez-moi comme des animaux affamés, comme des archanges ou comme des démons ! Devenez enragées, brebis !

Tous restent devant la porte, lâches, muets et immobiles. L'Hidalgo entre seul et des cris rauques et tonnants sous la voûte du corridor s'éloignent et se perdent en un bruit obscur. Les quatre fils se retirent du balcon d'un seul élan violent et sauvage. Andreiña pousse la porte pour la fermer et à ce moment s'avance la forme géante du mendiant lépreux qui jette à terre la sorcière et pénètre dans le vestibule, en criant, et tous le suivent en répétant ses cris.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

C'est notre père ! C'est notre père !

LA VOIX DE TOUS

C'est notre père !

SCÈNE DERNIÈRE

La cuisine de la demeure. Dans le foyer brûle une grande flambée et les langues de la flamme mettent des reflets de sang sur les visages. Les quatre cadets apparaissent sur le fond obscur d'une porte, quand la cuisine est envahie par la troupe hurlante qui suit l'Hidalgo.

L'HIDALGO

Je suis un mort qui sort de sa tombe pour vous maudire.

DON FARRUQUINO

Père, laissez-nous en paix.

DON ROSENDO

Hors d'ici tous ces gens !

L'HIDALGO

Ce sont mes véritables fils ! Pour eux, je vous ai demandé une aumône et j'ai trouvé la porte fermée !

DON MAURO

Elle est ouverte maintenant.

L'HIDALGO

J'arrive pour faire une grande justice, parce que vous n'êtes pas mes fils. Vous êtes les fils de Satan !

DON FARRUQUINO

Alors nous sommes bien les fils de Don Juan Manuel Montenegro.

L'HIDALGO

Hélas ! j'ai été un grand pécheur et ma vie fut une nuit noire d'éclairs et de tonnerre ! C'est pour cela qu'en ma vieillesse je me vois si châtié ! Dieu, pour humilier ma superbe, a voulu que, dans ce ventre de sainte femme, des monstres fussent engendrés par Satan ! Je sens que mes heures sont comptées, mais j'aurai encore assez de temps pour faire une grande justice. Je reviens ici pour vous dépouiller comme des larrons des biens dont vous jouissiez par moi ! Dieu m'allonge la vie pour que je puisse les arracher de vos mains infâmes et les partager avec mes véritables fils. Sortez de cette maison, fils de Satan !

Les quatre cadets répondent avec un éclat de rire aux paroles du vieux gentilhomme et la troupe qui le suit se tait dans un silence religieux. L'Hidalgo avance de quelques pas; les quatre cadets l'entourent avec des vociférations barbares et cruelles et le couvrent de la boue de leurs moqueries.

DON MAURO

Il faut aller dormir votre ivresse, monsieur Don Juan Manuel !

DON ROSENDO

Où l'avons-nous prise, mon père ?

DON GONZALITO

Bon sermon pour le Carême !

DON FARRUQUINO

Ne mêlons pas à ces plaisanteries les choses sacrées !

DON ROSENDO

Où y a-t-il un lit ?

DON MAURO

Vous, les véritables fils, sortez, si vous ne voulez pas que je vous lance les chiens. Vite ! Hors d'ici ! A mendier par les chemins ! A voler dans le voisinage ! A s'épouiller au soleil !

Le cadet se précipite sur les mendiants et les pousse contre la porte d'un élan violent et sauvage qu'accompagnent des cris de géant. La troupe se retire avec une plainte humble. L'Hidalgo interpose sa figure resplendissante de noblesse : les yeux pleins de lumière et, dans le visage, la hauteur d'un roi et la pâleur d'un Christ. Sa main soufflette la face du cadet, où les flammes du foyer mettent

leurs reflets sanglants ; et le cadet, avec un hurlement, abat la masse de son poing sur le front du vieux gentilhomme, qui tombe le visage contre la terre. Le troupe d'esclaves se dresse avec un gémissement et s'aplatit avec lui, pendant que les yeux se font plus sombres dans le groupe pâle des cadets. Et tout à coup on voit grandir l'ombre du lépreux, ses mains se mettre à la gorge du cadet, les deux lutter embrassés et les blanches dents de loup et la bouche ulcérée se mordre et se cracher l'une à l'autre. Ils tombent embrassés au milieu des flammes du foyer. Transfiguré, entouré par elles, beau comme un archange, se lève le Pauvre de Saint-Lazare.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Il était notre père !

LA VOIX DE TOUS

Il était notre père ! Il était notre père !

Ainsi terminent la troisième journée
et cette comédie barbare.

DON RAMON DEL VALLE-INCLAN.

Traduit du castillan par JACQUES CHAUMIÉ.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Livre d'amour, par Charles Vildrac (Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50). — Depuis plusieurs jours, je diffère à prononcer les quelques paroles que mérite la réédition du *Livre d'amour*. Ce livre m'émeut si profondément, si directement que je ne saurais trop choisir l'heure où il m'est donné de dire mon opinion à son égard. D'autre part l'idée que je me fais de la poésie moderne est si souvent vérifiée et contentée par cet ouvrage que j'éprouve en quelque sorte, au moment d'en parler, une pudeur comparable à celle qui déconseille de disserter sur ses propres sentiments.

Dans une chanson composée jadis, au temps d'*Images et Mirages*, Charles Vildrac s'abandonnait à un aveu qui semblait une boutade :

> Las ! tu n'as qu'un livre,
> Tu n'as qu'une vie
> A vivre...

Et maintenant, en ouvrant cette seconde édition, qui semble définitive, du *Livre d'amour*, j'ai l'impression de compulser un des chapitres du livre unique qui est et qui doit être toute l'œuvre et toute la vie de Vildrac. Les *Poèmes* de 1905, les *Images et Mirages*, le premier *Livre d'Amour*, les *Découvertes*, les derniers poèmes ajoutés à ce dernier recueil, autant de strophes d'un même cantique, autant de membres pour un même corps, autant d'ornements acquis à une même œuvre parcimonieuse et parfaite. Charles Vildrac ne se sépare pas aisément de ses poèmes ; après les avoir longuement portés, il ne consent à les laisser aller que pour les reprendre, les enrichir, les quitter puis s'en ressaisir à nouveau. Et c'est pourquoi le *Livre d'amour*, complet comme le voici désormais, contient avec les toutes dernières pages de Vildrac des poèmes datés de 1905 et dont nous connaissions déjà les motifs. Il y a certains thèmes poétiques que l'on éprouve et que l'on approfondit d'année en année et qu'il ne faut pas moins d'une vie d'homme pour épuiser. Il y a surtout ce refus de laisser une chose devenir définitivement *du passé*. Dans un poème tout récent, intitulé *Avec Moi-Même*, Charles Vildrac évoque tous les individus qu'il fut, et qu'il ne consent pas à ne plus être.

Ils vinrent tous là, jusqu'aux petits enfants
Dont les yeux tout neufs avaient reçu le monde
Et qu'aujourd'hui, avide, j'interroge ;
Pas encore un oubli, pas encore un absent !

Hélas ! chacun d'eux rapportait sa peine
Dont je repleurais avec lui ;
Et rapportait, comme une rose, l'heure heureuse
Qui me faisait pleurer aussi.

Et c'est mi-pleurant que je leur ai crié,
Comme en me donnant mission à moi-même :
— O soyez-moi tous gardés à jamais !
Si loin qu'il faille aller, je vous emmène !

Je ne veux pas laisser même le plus dormant
Comme un mort, dans la nuit, en arrière ;
Qu'il n'y ait pas de mort, ô mémoire,
S'il reste un survivant !

Chaque véritable poème lyrique n'est-il pas un des aspects, une des faces du poète, une de ces figures indélébiles que l'on emporte avec soi pour toute la vie et qu'à certaines heures on fait surgir de l'abîme en prononçant les mots rituels, les mots sacrés?

J'excéderais mon pouvoir en engageant l'avenir qui sait mettre à néant toutes les hypothèses, mais je pense que Charles Vildrac s'est découvert une carrière. Il peut faire rentrer dans ce simple et immense espoir toutes les aventures et tous les hommes ; car ce qu'il sait, ce n'est point tant quels êtres et quels spectacles il importe de contempler, mais surtout avec quelle âme il faut regarder tous les spectacles et tous les êtres.

Le *Livre d'amour*, que j'ai naguère étudié longuement, est aujourd'hui accru de onze pièces, dont la plupart sont nouvelles. Ainsi parachevé, il comporte quatre poèmes préliminaires, dont le *Grand oiseau blanc*, cette belle enluminure qui est comme la clef et le sens du livre. Il réunit ensuite cinq chansons ou du moins cinq poèmes ainsi spécialement qualifiés, dans ce livre qui ne renferme que des chants. Il contient enfin ce même chapitre *Aimer* qui fut dès l'origine le centre, le corps du livre et que nous trouvons aujourd'hui complet, harmonieux, capable de faire voguer loin et longtemps cette vérité entre toutes efficaces : la vérité lyrique.

A lire et à relire ces belles pages, on mesure toute la valeur prophétique du conseil de Verlaine :

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !

Au moment où Verlaine écrivait ces lignes, près de trois siècles de labeur littéraire avaient peu à peu établi une intime confusion entre l'éloquence et la poésie. Bien entendu, je ne saurais en cette

occasion laisser au mot éloquence un sens péjoratif : l'éloquence poétique française fut une façon de concevoir la poésie ; conception actuellement démodée, mais qui a eu sa gloire légitime, un immense retentissement, et qui a donné d'innombrables chefs-d'œuvre. Si cette éloquence ne date pas tout à fait de Malherbe, car elle était déjà en germe chez Ronsard et quelques-uns de ses contemporains, on peut toutefois reconnaître avec Malherbe le début de son règne incontesté. Cela tient à la fois au mode d'expression et au mode d'impression : — on peut dire qu'il y a une façon d'être éloquent *dans les sensations et les sentiments* comme dans la parole qui les traduit. — Un certain protocole a prévalu en France, dès la fin du seizième siècle, qui comportait des règles d'écriture, des règles de composition et qui n'a pas tardé à comporter desrègles de vie spirituelle, car on ne saurait imposer durement la phraséologie sans promptement toucher l'âme. La poésie a dès lors supposé une série de formalités précises, inéluctables, et soigneusement classées. Une certaine sorte d'expression directe a été définitivement bannie du langage poétique comme pauvre et plate. De même qu'on devait passer, pour être un poète, par un certain nombre de chicanes déterminées, on accoutuma de former les pensées poétiques selon les rites de l'éloquence morale.

Rien n'est inutile dans la vie d'une nation, non plus que dans le développement d'un organisme. Cette discipline a de la grandeur, ses résultats furent considérables ; il faut pour la rejeter tranquillement, de nos jours, être sûr de n'en avoir plus rien à espérer et connaître qu'après tout rien n'est définitif. L'éloquence poétique française a marqué plus de deux siècles de notre littérature sans d'ailleurs empêcher le génie d'être le génie et en permettant toujours au talent d'être lui-même. On obligerait demain tout un peuple à s'exprimer avec un petit jeu de dix syllabes qu'il se trouverait encore des hommes pour raconter ainsi leur joie et leur douleur et trouver des accents divins. Chose admirable, presque aucun de nos grands poètes n'a cherché pendant cette longue période de temps à se soustraire aux rigueurs de l'éloquence poétique. C'est par miracle, et par ruse, que La Fontaine y a si souvent échappé. La fin du dix-huitième siècle a supporté sans révolte un joug devenu horriblement lourd. Elle a préféré glisser de l'éloquence à la rhétorique plutôt que de dénoncer le pacte. Les romantiques ont varié le jeu sans rien en abroger. Parfois Hugo fait une embardée hors de l'éloquence, il parle alors *sur sa voix naturelle*, comme disent les comédiens, et on demeure surpris de ces accents et de cette vérité, mais tout de suite le poète *replace sa voix*, et on le sent volontiers inquiet de sa négligence. Le Parnasse est bien l'effort ultime et tourmenté de l'éloquence, puis survient le grand désordre et la faillite des lois supposées immuables.

Tous ceux qui n'ont pas accepté, pendant ce règne, la tyrannie de l'éloquence poétique n'ont pas pu prétendre au titre de poète. Trente années d'essais et de luttes aboutissent seulement, et non sans peine, à faire soupçonner la déchéance finale d'un système d'expression qui, depuis plusieurs lustres, n'a plus, quoi qu'on die, donné d'œuvres valables.

Ce sera un des mérites des poètes contemporains d'avoir cherché leur vérité lyrique hors des ressources d'une poétique épuisée jusque dans ses racines.

La musicalité exclusive du symbolisme ne fut qu'une transition. Il fallait sortir de l'éloquence, on s'en remit à l'orchestre et on raffina sur les timbres, ce qui n'est pas sans agrément, mais ce qui demeurait sans avenir. On a pendant vingt ans accordé à l'allitération, à l'assonance, aux subtilités rythmiques une attention délivrée des périodes, de la pompe et de la dialectique. On connaissait une demi-douzaine d'exemples d'allitération, pour la plupart fortuits, dans notre littérature classique : pendant vingt ans les poètes se sont employés à prendre leur revanche et à familiariser notre oreille avec des harmonies nouvelles pour lesquelles, jusqu'ici, notre langue ne semblait point faite. On a pris, avec la quantité, des libertés qui se devaient d'être excessives, et qui n'y ont pas manqué. L'autre conseil de Verlaine : « de la musique avant toute chose », a été scrupuleusement suivi et c'est ainsi que les poèmes ont cessé d'être des plaidoyers et des dissertations pour devenir des romances sans paroles.

Une autre réaction se produit maintenant. Sans renoncer à ce riche orchestre rassemblé à si grands frais et si patiemment étudié, les poètes entendent laisser à la musique son rôle et ses prérogatives pour restituer aux mots leur sens profond et leur destin. S'il ne suffit plus, pour être un poète, de savoir plier la syntaxe aux nécessités de la versification, il ne suffit pas davantage de pouvoir faire rendre aux termes du langage des sonorités inouïes. La poésie qui fut tout cela devient encore autre chose. Le don du poète s'enracine plus avant dans l'âme. Il est, surtout, désormais, dans une façon de sentir, de percevoir, l'univers, puis d'exprimer cette perception aussi directement que possible, sans lui imposer les contraintes de la rhétorique et sans davantage la dissimuler sous les guirlandes de la mélodie.

Mais puisque Charles Vildrac fut le point de départ de cette longue digression, que la logique me ramène donc à son œuvre. Entre ceux qui se sont efforcés de satisfaire à cette nouvelle mission, à cet idéal lyrique, Charles Vildrac a pris et conserve une place audacieuse. Sa poésie est la plus dépouillée, la plus ingénuement simple qu'il soit donné d'entendre aujourd'hui. La spontanéité, cette vertu si longtemps confondue avec la facilité de plume, apparaît chez lui comme une

qualité de l'âme et non des lèvres. Son plus ardent désir semble bien de conduire la vierge inspiration à travers les artifices et les pièges de l'éloquence jusqu'aux paroles qui ne sont pas faites pour déguiser, mais pour représenter fidèlement. Il prouve que la *transposition*, cette mystérieuse créatrice, n'opère pas sur la palette chargée de tons purs, mais bien au delà du fond de l'œil, dans la substance même du poète. Il a retenu des symbolistes une certaine façon de grouper les cordes et de les faire chanter dans des tonalités tendres, ce qui permet aussi de trouver dans le *Livre d'Amour* une harmonieuse symphonie. Mais cette musique est si discrète, si ténue, si soumise aux impulsions du cœur qu'il faut, pour la goûter pleinement, une confiance attentive et de la candeur.

On dit que la vraie critique est celle qui ne perd jamais son sang-froid. Je pense avoir à maintes reprises consolé ceux que j'ai déchirés en leur avouant que je n'avais rien à faire avec cette science infaillible. L'ardeur de mon sentiment m'intéresse seule, elle est mon seul critérium, ma seule vérité et c'est pourquoi je veux demeurer un critique improvisé. Quand un accent m'atteint dans cette région de la poitrine où est le siège de la vie, je ne reste pas en garde. Je pose ma lance et mon armure; je prends le bras du nouvel ami qui vient de se révéler ou du frère que je retrouve, et je pars faire un tour de promenade. Il en vient d'être ainsi une fois de plus.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Léon Bloy : *Le Désespéré*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Guillaume Apollinaire : *La Fin de Babylone*, Bibliothèque des curieux, 5 fr. — Gyp : *La Dame de Saint-Leu*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Claude Varèze : *La Route sans clocher*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Paul Acker : *Les Demoiselles Bertram*, Plon, 3 fr. 50. — Emile Baumann : *Le Baptême de Pauline Ardel*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Juliette Bénière : *Plumette*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Rimbault : *Frères d'armes*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Valentin Mandelstamm : *L'Empire du diamant*, P. Lafitte, 3 fr. 50. — Georges Ohnet : *L'Amour commande*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Antoine Vicard : *Au pays des volcans morts*, Payot, 3 fr. 50.

Le Désespéré, par Léon Bloy. Je n'étais pas depuis bien longtemps à Paris lorsque j'eus l'occasion de lire, en épreuves, le premier roman de Léon Bloy. Je fus terrifiée. Autour de moi des gens de lettres parlaient d'étrangler l'auteur et d'étouffer le volume. Détruire l'homme n'était pas plus facile que supprimer complètement l'œuvre. *Le Désespéré*, roman, et *le Désespéré*, son père, vécurent si cela peut s'appeler vivre être mis à l'index par tous ceux qui sont capables de vous donner une sanction littéraire dans le milieu des lettres. Voyons un peu pourquoi l'homme d'abord, l'œuvre ensuite ont tellement déplu aux gens les mieux faits pour comprendre le sens caché de certaines brutales objurgations : Léon

Bloy, rude personnage bâti en force, très peu instruit des élégances dites mondaines, pauvre et vraisemblablement pauvre par sa volonté, ce qui est un signe terrible de mauvaise prédestination aux yeux des sociétés modernes, avait, contre lui, le geste franc des naïfs. On est naïf de beaucoup de façon. Quand Léon Bloy nous regarde, on sent qu'il est tout de suite horrifié par la laideur physique ou morale qu'il entrevoit en nous. (Et qui peut se vanter d'être sans tare?) Il est par excellence le chercheur de tares. Il ne les invente pas, il les attire simplement à la surface comme un aimant attire les clous. Nature merveilleusement douée pour l'amour et la grande miséricorde envers le prochain, une vilaine fée lui enjoignit, dès sa naissance, de voir le bien derrière un globe oculaire grossissant le mal. Je pense que le pays où il trouvera vraiment le repos de son cerveau sans cesse en ébullition sera le paradis. A vivre avec des anges, ce démon pleurera d'attendrissement après avoir vomi sur ses contemporains toutes les laves brûlantes de son personnel volcan. Or, cet homme simple et ne craignant que Dieu n'a pu sur terre que pleurer de rage. Tourmenté de la divine frénésie de l'absolu, il a dû fatalement exagérer, mais il n'a pas rencontré dans le journalisme quelqu'un qui fût digne de le comprendre, parce que (il faut avouer tranquillement ces choses), parce que la dignité de la compréhension artistique n'existe pas dans ce milieu. Les meneurs de l'opinion publique ne cherchent qu'à l'égarer, sinon toujours à leur profit, du moins presque toujours au détriment des autres. Et c'est bien explicable : la majorité est la médiocrité. En travaillant pour la majorité, il faut être un médiocre. Certes, Léon Bloy n'a rien de médiocre. Il est l'exagération de tous les sentiments qui mènent à la révolte. Il fut le révolté, l'anarchiste, le mendiant ingrat et, par excellence, le perpétuel dupé. (On songe même avec terreur à ce que serait, pour lui, la duperie de l'au-delà.) Son œuvre est un résultat effrayant de la combinaison de ses désespérances terrestres avec ses espérances futures. On ne peut pas expliquer autrement Léon Bloy, et j'ai honte, moi, profane, de tenter froidement cette analyse d'un croyant. Or, je crois que Léon Bloy croit en Dieu et en la bonté de ce Dieu. Tout le devoir d'un esprit critique est contenu dans la foi qu'il convient de respecter chez un auteur. La naïveté de Léon Bloy m'est un garant de la pureté de ses convictions. Nul ne pouvait mieux que lui découper les succulentes tranches de vie qu'on tenait en grand honneur au temps où régnait Emile Zola et, sous lui, toute la presse lourdement réaliste. Léon Bloy ne voulut pas plaire et refusa de prostituer sa plume à la gloire de la vénalité. En un mot, il refusa de vivre. Rapportant tout à ses idées, intransigeant jusqu'à la fureur, jusqu'au sadisme du style, Léon Bloy fut une espèce de prophète comme il y en eut dans l'antiquité religieuse;

il crie :« Malheur à Jérusalem », puis : « Malheur à moi-même »....
« et comme il disait cela, une pierre se détacha des remparts... »
Hélas ! Tous *les remparts* du journalisme d'alors lui ont croulé sur les épaules. Il fut enterré. De sa tombe, il agita le spectre de Caïn Marchenoir, le héros du *Désespéré*. Mais les spectres et les étoiles mortes mettent si longtemps à nous faire parvenir leurs phosphorescences !... Il sont cependant quelques fantômes par siècle qui dominent le chaos et c'est surtout par la noblesse de leur attitude qu'ils demeurent. Léon Bloy est un très grand écrivain, il le sait, et en trouve trop souvent la preuve dans la petitesse de ses adversaires. Sa phrase puisée aux sources latines a toute l'amertume des eaux-mères. Elle est souvent tourmentée par des tempêtes intérieures, mais rien ne peut l'obscurcir. Des larmes la font plus douloureuse encore que fielleuse. Je ne veux rien citer de ses portraits, dont quelques-uns serviront à illustrer des gens d'une littérature peut-être inconnue de nos jours, alors que lui, Bloy, est connu de tous les véritables lettrés. Je regrette cependant son apparente ingratitude vis-à-vis de ceux qui, malgré leur indignité, tentèrent de lui faire le moins de mal possible; mais les porteurs de feu ont pour mission de semer l'incendie en même temps que la lumière. Ils forcent les portes par la fumée nauséabonde avant de dresser devant la foule effarée la flamme purificatrice. Que la paix soit accordée à cet homme de bonne volonté, eût-il l'air de l'ange exterminateur, écrivant de la pointe de son glaive sur les murs du Temple les noms des marchands, ennemis de l'Absolu.

La Fin de Babylone, par Guillaume Apollinaire. Et moi qui pensais que l'auteur n'aimait pas les peintres ordinaires ? Son livre est illustré par Rubens, Le Dominiquin, Nicolas Poussin, Coypel, Delacroix, Rochegrosse ! A qui se fier, Seigneur ! Il est probable que le critique des cubistes admet certains maîtres quand il s'agit de l'antiquité... l'orgie de la couleur pouvant (jusqu'à plus ample information) nuire à l'orgie babylonienne. Vietrix est un jeune Lutécien qui aime la fête sans négliger les arts. Il abuse peut-être des plaisirs permis par la fortune de son père, grand industriel des Gaules, et comme celui-ci lui reproche sa paresse, le jeune homme entreprend de se former par les plus hardis voyages. Il cingle vers les îles lointaines tout rempli de nouveaux désirs. Et il finit par pénétrer dans l'intimité dangereuse de la bonne société de la Babylone... antique ! S'il est d'usage, un peu suranné, de médire de la Babylone moderne, on n'a pas grande indulgence à avoir pour l'autre. Les femmes y sont à la fois brutales et inassouvies, fort portées sur la parure malgré leur propension à se montrer nues, et tout repas un peu condimenté se termine en des jeux dont les plus innocents sont les crucifixions d'esclave ou le viol de quelque jeune éphèbe. Viétrix

commence à trouver que les barbares, tel Cyrus, n'ont pas tout à fait tort de vouloir mettre cette incomparable cité à sac. Ayant assisté enfin à l'invasion des cohortes sauvages dans le palais de Balthasar, le jeune aventurier s'esquive en compagnie d'une charmante enfant qui porte un signe particulier sur le cœur, ou un peu plus bas, et reconnaît à ce signe que le bonheur l'accompagne désormais. Ce roman historique est raconté avec une ironie et une négligence voulue des conventions qui le rendent amusant, lui font pardonner la vivacité de ses tableaux libertins. Son anecdote de la chaste Suzanne est le détail typique de l'œuvre et suffirait, d'ailleurs, à lui assurer l'estime des philosophes.

La Dame de Saint-Leu, par Gyp. On voit d'ici l'auteur se penchant avec application sur de très vieilles paperasses, tirant un peu la langue et oubliant, par moment, qu'on est à la cour d'un vieux duc de Bourbon, pour esquisser une glissade sur les parquets cruellement cirés, ou prêter à son héroïne une exclamation bien moderne comme : « Y a pas d'erreur! » ou : « Tu parles! » Il s'agit encore de Napoléonette, marquise de Chalindray, devenue grande dame après avoir été enfant de troupe sous son parrain Napoléon Ier. La cour de ce vieux Monsieur princier s'encombre d'une baronne de Feuchère, anglaise de qualité, dont l'insupportable accent ferait fuir jusqu'aux lecteurs eux-mêmes si l'esprit spontané de la petite gamine terrible ne partait en fusées de toutes les couleurs pour divertir le foyer trouble de ce singulier ménage morganatique. Par ci, par là, on recueille un papier jauni dans les archives des Bourbons et on apprend comment les crimes d'Etat pouvaient se perpétrer. De nos jours il y a moins d'artifices spirituels, mais bien davantage de *pétard*, pour employer une expression chère à Napoléonette, et on peut, sans crainte de scandaliser personne, affirmer que plus ça change et plus c'est la même chose. Madame Gyp, certainement, ne me contredira point.

La Route sans clocher, par Claude Varèze. Il s'agit de la route très, trop droite que doivent suivre les femmes quand elles n'ont pour tout horizon que les collines de leur province, pas ou peu de fortune, des parents pleins de préjugés, mères ignorantes, pères indifférents, et une instruction peut-être élémentaire, malgré leurs diplômes. Alors se présente la possibilité du bon mariage, c'est-à-dire le monsieur ordinaire mais renté convenablement. On l'épouse, on se meurt d'ennui si on n'a pas d'enfant et on finit par le tromper. Geneviève épouse donc un grand minotier, homme vulgaire, qui la prend pour sa beauté, qu'elle accepte pour son argent. Toute la famille est heureuse. Le temps passe n'apportant que les ennuis prévus et point les compensations escomptées. Un don Juan n'a plus qu'à faire un signe en traversant le pont du moulin. Le scandale

n'est pas assez éclatant pour qu'on ne reprenne pas la marche normale de l'existence et le tic-tac... de la lutte pour la vie privée repart après un semblant de réparation. Je ne vois pas ce que les clochers ajouteraient au besoin d'être propre, quand on l'a bien déterminé : un peu de hauteur de vues, certaines distances entre le mari et la femme, et encore !

Les Demoiselles Bertram, par Paul Acker. Ceci est la même histoire, car elle est éternelle. Il y a plusieurs filles et les parents sont tout aussi décidés à faire leur bonheur sans être aucunement dérangés dans leurs petits calculs d'intérêts mitoyens. La jeune héroïne résiste, elle, au mariage de raison et ne s'en trouve guère mieux. Après avoir rêvé d'une amitié se transformant en honnête amour, elle reçoit, dans la maison étrangère où elle utilise ses diplômes de bachelière, la nouvelle terriblement laconique du mariage de son ami avec une demoiselle noble et riche, c'est-à-dire possédant tous les attraits dont elle est privée. C'est bien pour cette malheureuse créature que la route s'étend à perte de vue comme celle qui mène au désert !

Le Baptême de Pauline Ardel, par Emile Baumann. La jeune libre-penseuse mise en regard du jeune catholique ardent et qui peu à peu perd en l'aimant le respect des enseignements de son père. Malgré les dissertations subtiles, le passage d'un prêtre tel qu'on en souhaiterait beaucoup à l'église moderne, on constate un peu trop facilement que l'amour humain sert de préface à l'amour divin. Combien de jeunes femmes renièrent leurs origines pour se conformer aux manières de voir de l'homme choisi, de leur véritable élu ! Le roman finit mal pour la terre, car le fiancé meurt, mais le ciel récompensera la fiancée plus tard, puisqu'elle s'y réunira au premier objet de son amour.

Plumette, par Juliette Bénière. Un très jeune garçon a la joie, plutôt rare, de posséder une assez jolie petite indépendance, de pouvoir peindre et s'installer dans un coin où les fâcheux ne l'atteindront pas. Naturellement, il ne reste pas tranquille, parce qu'à dix-huit ans on ne saurait se manifester sans risquer les pires sottises. Ayant tout ce qu'un jeune homme de cet âge peut souhaiter, y compris la maîtresse tendre, tout entière à sa dévotion, il retrouve Plumette, la fille dans la plus dangereuse acception du mot, car elle joue la comédie de la femme, et il retombe dans un enfer plus terrible que celui de son enfance. Un jour il finit par ouvrir les yeux et se dévoue, en fuyant la cause de son désordre d'âme. Le volume avant *Plumette*, première partie de son histoire, s'appelait *Donat*. Je le préfère à celui-ci, mais ce n'est pas une raison pour le déclarer meilleur.

Frères d'armes, par Paul Rimbault. D'une famille d'ouvriers

le lieutenant Lancelin est obligé de lutter contre l'esprit de caste, et plus farouche encore que son père, le vieux sectaire socialiste, il se prive du droit d'aimer pour se réserver celui de faire son devoir social. Il exagère probablement, parce que le premier de tous les devoirs sociaux ce serait d'aider le plus possible à la fusion des classes. De cette fusion sortirait la nouvelle aristocratie, celle bien acquise par les propres distinctions de l'individu, se détachant de la masse à la force de sa seule volonté. Lancelin cède la femme qui l'aime et l'aurait sûrement épousé à son frère d'armes, puis s'en va se faire tuer dans les endroits où l'on peut acquérir une gloire militaire chèrement achetée. Ce roman est humblement honnête, sans cris discordants de revendications sociales, et pour ce intéressant.

L'Empire du diamant, par Valentin Mandelstamm. Un beau crime, suivi de plusieurs autres et toutes les péripéties d'usage. Le détective, qui se trouve être aussi un romancier, s'en donne à cœur joie, et il en résulte qu'on retrouve la victime principale bien portante, quoique le fameux diamant fabriqué se soit évanoui, étant sans doute d'une nature gazeuze.

L'Amour commande, par Georges Ohnet. Un grand magistrat qui s'oppose au mariage de son fils avec une demoiselle sans fortune, mais tout s'arrange, et le fils, jusqu'ici récalcitrant devant la magistrature, succédera volontiers à son papa quand on lui aura donné la permission de revenir du Maroc pour convoler en justes noces. Il y a quelques réflexions sur l'intégrité de la magistrature qui sembleraient d'actualité.

Au Pays des volcans morts, par Antoine Vicart. De beaux, de très beaux paysages d'Auvergne et des types curieux de paysans. Un style vigoureux avec çà et là des aperçus philosophiques. Cratères éteints recouverts du velours des mousses d'où pourront sortir un jour la sinistre vie du feu, la vie primordiale, la plus pure, celle qui ne fut qu'une âme passionnée.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Barrès : *L'Abdication du Poète*, 1 vol. in-12, 5 fr., Georges Crès.— Ernest Gaubert : *Maurice Barrès*, 1 vol. in-18, 2 fr., Méricant. — Marquis de Z... : *L'Esprit de Maurice Barrès*, 1 vol. in-12, 4 fr., Messein.— Gustave Flaubert : *Premières œuvres*, tome I, 1 vol. in-18, 3.5o, Fasquelle.— Prince de Ligne : *Mes adieux à Belœil*, avec une étude du prince Charles-Adolphe Cantacuzène, 1 vol. in-8, 1. 5o. — Memento.

L'idée que nous nous faisons de Lamartine semble s'être définitivement cristallisée : il est à jamais la personnification du poète idéaliste, doux et humble de cœur, sans révolte et sans haine. Jusque dans l'adversité, il garde sa confiance en lui, en son rôle inachevé,

car il aima son pays plus que lui-même. Il est pur et angélique dans ses paroles : il est lamartinien. Aussi M. Maurice Barrès nous exprimera par cette épigraphe : **L'Abdication du Poète**, son étonnement et sa gêne devant cette constatation : Lamartine anti-lamartinien, prouvée par une lettre inédite publiée et commentée dans cet éloquent petit volume de M. Barrès. Cette lettre fut offerte gracieusement par M. Jules Caplain, petit fils de ce M. Dubois de Cluny, qui fut le voisin de campagne et l'ami du grand poète, — à M. Barrès qui la publie aujourd'hui, et en tire des conclusions psychologiques assez curieuses.

C'est en mars 1863 ; Lamartine est menacé de la vente totale de tous ses biens : « Dans une situation pareille , écrit-il, où je suis depuis deux mois, vous jugez que je ne suis pas gai. C'est véritablement être étranglé entre deux portes, je cherche de tous côtés des ressources, mais je n'en trouve pas. Jusqu'ici tous mes ennemis et tous mes créanciers semblent s'être donné rendez-vous sur mes ruines... J'aurais voulu sauver Saint-Point pour ma femme et Valentine, mais le *Crédit foncier* s'y oppose. Quant à la politique, je m'en fiche et je suis à peu près comme le pays, je pense à moi et à ceux qui vivent de moi.

« Nihilisme politique, effondrement financier, mystère sentimental, commente M. Barrès, ce papier léger contient tout ! »

« Quoi ! c'est le chef du gouvernement provisoire qui écrit cette phrase cynique, dont la pauvreté nous glace :« La politique, je m'en fiche ! »... Comme cette écriture harmonieuse et formée par une âme chantante convient peu pour exprimer des sentiments durs ! Est-il possible que tels soient les paroles, le sentiment, le ton de celui qui avait plus qu'aucun le goût des choses de Dieu ? Et comment nous expliquer qu'à l'âge où l'esprit tire ses conclusions de la vie, il exhale une plainte si désabusée, le plus grand poète idéaliste de notre race ? »

Amour sacré de la patrie ! Lamartine s'en fiche. Cela veut dire : on n'a pas voulu de moi qui étais le sauveur, eh bien ! tant pis pour la patrie. C'est du dépit et c'est un admirable orgueil, mais c'est si humain ! et nous l'aimerons mieux ainsi, le grand poète, que drapé dans un stoïcisme factice :

> Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve,
> Jettes en les débris dans le feu, dans le fleuve,
> De peur qu'un faible cœur de doute confondu,
> Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
> « Laissons aller le monde à son courant de boue »,
> Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu !

Le siècle ingrat l'a trahi, écrit M. Barrès ! il lui jette l'anathème et appelle le bonheur de la mort.

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du côteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sur son linceul,
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise !
J'ai vécu pour la foule et je veux dormir seul.

Et Lamartine caractérisa lui-même ces strophes par ces mots : « C'est un sublime va-te-faire foutre lancé au peuple ! »

Quel orgueil ! Si le siècle est perdu, c'est que le siècle l'a rejeté, et le poète en éprouve une sorte de joie douloureuse. Il ne veut plus vivre, lutter que pour les siens, que pour sa femme, que pour celle aussi qu'il affectionne d'une tendresse si particulière, sa nièce, Mlle de Cessiat.

Lamartine fut peut-être, avant tout, un ambitieux, au noble sens du mot, au sens égoïste du mot : se réaliser par le succès, par l'approbation de la foule. C'est lui, c'est sa gloire qu'il aima, et non l'entité populaire. Mais à ce sujet M. Barrès semble avoir eu l'intuition de la psychologie lamartinienne lorsqu'il compare le poète à une femme : « Lamartine attendait de la démocratie un plaisir sublime, la joie de se faire porter sur un élément qui pouvait l'engloutir. » Il subit la volonté de la foule et la fait sienne, au point peut-être de croire que c'est lui qui la lui imposa. Il fut le verbe de la foule et ce fut peut-être alors qu'il se sentit le plus vraiment poète : « En présence de tout grand phénomène, Lamartine reçoit une émotion et répond par un acte d'adoration. Les foules lui ont donné un ébranlement, il y réplique par un hymne et se fait spontanément le prophète sonore des volontés anonymes. » C'est pour cela qu'il put s'écrier, en toute conscience : « ... faute d'un cœur un siècle s'est perdu ! »

Blessé par l'incompréhension de la foule, il se réfugia dans son terrier seigneurial, et ne fut plus alors que le représentant d'une tradition un peu morte. Car il y a ceci de curieux que Lamartine, qui incarna un instant, et comme malgré lui, une révolution sociale, finit par représenter les plus indéracinées traditions terriennes. Avant de s'éteindre, aux sons religieux de sa cloche rustique, il aura réintégré toutes les traditions et jusqu'à la minuscule religion de sa mère. Les hommes font un pas en avant... puis, effrayés devant le fantôme de la mort, reculent vers l'illusion d'une survie. Il en est peu qui meurent sur des positions conquises sur la tradition. La vie est un piétinement perpétuel. On a trop dit que ce sont les passions qui aveuglent les hommes. Ce sont les passions qui les éclairent et leur donnent la juste notion de leurs instincts d'animal humain en dehors desquels tout est illusion et mensonge. Nous voyons, chaque jour, les hommes les plus raisonnables, à l'heure de la défaillance physique, perdre pied et s'agenouiller, craintifs et sou-

mis, devant leur Bouddha. Cela indique peut-être la force d'une race, mais c'est humiliant pour l'individu, automatisé dans le geste traditionnel de l'adoration. Je faisais ces réflexions blasphématoires en lisant avec dévotion le beau livre de M. Barrès : *La Grande pitié des Eglises de France.* Oui, sauvons les Eglises de la destruction, pour ce qu'elles représentent d'art et de mysticité ; elles symbolisent le rêve de notre race. Mais n'y a-t-il pas aussi, dans cette crainte de leur destruction, une sorte d'aveu : ces élans de pierres mystiques que sont les Eglises ne sont plus que des pierres de musée. C'est, éparpillé sur toute la France, une sorte de musée archaïque. L'art religieux est mort avec la foi. Toute Eglise neuve n'est qu'une méchante copie, et Rodin lui-même, qui a, mieux que personne, admiré et aimé les Cathédrales, serait peut-être incapable d'en rêver une nouvelle, car il n'aurait pas de Dieu à y loger.

A côté de ce volume, je signalerai l'étude critique et anecdotique que M. Ernest Gaubert a consacrée à **Maurice Barrès**, dans la collection que dirige M. Georges Normandy : « Anthologie des auteurs modernes. » Le mouvement de défense française, « qui tend chaque jour à entraîner loin les partis, écrit M. Gaubert, a eu Maurice Barrès parmi ses initiateurs. » Et il nous démontre facilement que c'est ce sentiment de défense du Moi étendu au Moi national qui fait l'unité de son œuvre littéraire. Car, il est convenu, n'est-ce pas, qu'une œuvre n'est belle que si elle est « une ». C'est une des maladies logiques de notre esprit. Mais M. Ernest Gaubert aurait l'esprit assez souple pour démontrer aussi aisément la complexité de l'œuvre barrésienne.

Je ne quitterai pas l'auteur de *la Colline inspirée*, sans m'être réjoui, délicatement, de **l'Esprit de Maurice Barrès**, recueilli en un petit volume de luxe par le marquis de Z*** (Zébédée, peut-être, cousin de saint Thomas). Il raconte : « M. Maurice Barrès disait un jour à propos de Louis Ménard : « En voilà un qui ne conçut pas la vie d'artiste et de philosophe comme une carrière qui d'un jeune auteur couronné par l'Académie française, fait un chevalier de la Légion d'honneur, un officier, un membre de l'Institut, un commandeur, un président de sociétés, puis un bel enterrement. » Et le marquis ajoute : Et voilà bien cependant l'idéal de M. Fernand Gregh.

§

Voici les **Premières œuvres** de Flaubert, qui comprendront six autres volumes. Celui-ci contient les toutes premières œuvres de son enfance : *Journal d'Ecolier* et *Opuscules historiques.* Ce journal *Art et Progrès* est celui qu'il s'amusa à composer étant au collège. On y lit cet écho : « Je vous apprendrai que tous les profes

seurs ont lu mon journal ; dans le prochain numéro je vous donnerai des détails sur cette affaire. » Mais la publication de ces œuvres de jeunesse n'est pas sans intérêt, comme quelques critiques l'ont déjà dit péremptoirement. Il y a même, dans ces premiers écrits et ébauches de pièces de théâtre, une déjà merveilleuse sûreté de style et une imagination romantique que Flaubert passera sa vie à refréner. Il ironisera plus tard, dans *Bouvard et Pécuchet*, le romantique exalté qu'il fut et ne cessa jamais d'être. Il y avait même chez Flaubert une sorte d'Alexandre Dumas père qui ne s'est pas développé. Il faut attendre la parution des prochains volumes pour formuler une critique juste de ces premières œuvres du grand écrivain normand.

§

Le Prince Charles-Adolphe Cantacuzène nous donne une nouvelle édition, l'édition du centenaire, d'un opuscule devenu rare et presque introuvable : **Mes Adieux à Belœil**, du prince de Ligne. Pour comprendre un auteur charmant, écrit-il à M. Leuridant, il faut avoir vécu des années avec sa pensée, à défaut de sa personne, « et l'avoir approfondi avec dilection, charme et enthousiasme ». Aussi nul mieux que le prince Cantacuzène n'était désigné pour nous évoquer, au seuil de ce petit volume, l'image et le souvenir du prince de Ligne et le parc de Belœil :

La Nature et Belœil de mon culte l'objet
Me sont donc ravis tout à fait.

. . . . . .

je vous fais aussi mes adieux
chère et charmante Isle de Flore
où le plus beau jet d'eau s'élevant jusqu'aux cieux
y fixe un arc-en-ciel qui charme tous les yeux,
où les bains et les bancs que le marbre décore
recevaient sans pudeur les beautés que j'adore.

. . . . . .

Voici les derniers vers, la dernière pensée de cette élégie :

Adieu, bonheur passé que l'on croit un mensonge.
Je songerai : car notre être est un songe.

Memento. — *Chez François Coppée*, par Claude Couturier (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Stock). M. Claude Couturier, qui fut le dernier secrétaire de Coppée, nous fait pénétrer avec lui dans l'intimité du poète, qui fut aussi le plus honnête homme de son siècle et le plus charitable. Il répondait à toutes les lettres, même les plus saugrenues, mais il disait dans un sourire : « Comme le monde est mal arrangé tout de même ! Un écrivain arrive à la... notoriété... par son travail. Mais à partir du jour où le voilà célèbre, tout conspire à l'empêcher de travailler. » — *Alphonse Allais*, par Mme Leroy-Allais (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Flammarion). Ce sont des

souvenirs très intimes écrits par la sœur de l'écrivain. Sous son ironie si mordante, Alphonse Allais cachait une sensibilité très vivante, souvent émue jusqu'à la tristesse. — *L'Eloge de la grâce*, par Lucien Rolmer (1 vol. in-18, 4 fr., Figuière). Sous ce titre, M. Rolmer réunit en volume ses critiques parues dans *La Flora*. Critiques, non, éloges gracieux, car tous les auteurs sont gracieux pour M. Rolmer : « C'est le siècle de l'Air et de la Liberté, c'est le siècle du Vent, c'est le siècle des Ailes, c'est le siècle de l'Envolée. Ah ! frémissons, ô chers poètes de la Grâce », disciples de celui-ci, frère de celui-là, neveux d'un autre encore. Suit la liste : quelle famille ! et quelle salade ! — Dans ce nouveau volume de M. Emile Faguet : *La Jeunesse de Sainte-Beuve* (1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Société franc. d'imp. et de libr.) se trouve résumé et commenté tout ce que l'on sait sur la jeunesse du critique des *Lundis*. Beaucoup de citations. Je trouve cette notation qui me paraît juste : « De la jeunesse de Sainte-Beuve, il est resté encore, dans Sainte-Beuve, beaucoup de jalousie à l'égard des grands génies littéraires, surtout poétiques, et beaucoup de jalousie surtout à l'égard des hommes de lettres qui avaient été aimés des femmes. Sainte-Beuve a mis pour épigraphe à un de ses articles : « ne despicias minores », et ce n'est pas un mauvais conseil ; mais sa conscience aurait dû lui dicter : « Ne, per invidiam, majores deprimas. » — De M. Faguet encore : *En lisant Corneille* (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Hachette). Quand aura-t-il tout lu ? — M. René Bazin, dans ce volume : *La douce France* (1 vol. in-8°, Plon), évoque les grands hommes de la France, les grands patriotes et les grands travailleurs ; ce doit être un livre de prix. — De M. Bontoux, chanoine titulaire, ce livre étonnant : *Louis Veuillot et les mauvais maîtres de son temps* (1 vol. in-18, Perrin). Ces mauvais maîtres, ce sont : V. Hugo, Béranger, Lamartine, Cousin, Guizot, Thiers, About, Renan, Sainte-Beuve... enfin tous, autant les sages que les fous. — Plus sérieusement M. Maurice Vallet étudie, à propos du centenaire déjà lointain, les idées sociales, politiques et littéraires de *Louis Veuillot* (1 vol. in-18, 2 fr. 25, Société d'imp. et de libr.) Veuillot mériterait mieux que ces panégyriques religieux et ces homélies : « Ayant égaré ses rêves les plus ambitieux en dehors de la foi, l'humanité n'a pu trouver le bonheur. » D'ailleurs ces Jérémies sont vraiment difficiles : de quoi se plaignent-ils ? nous sommes revenus aux temps d'Abailard. — *Jusqu'à nouvel ordre*, de M. Sacha Guitry (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Brunoff) est un recueil de littérature rapide, dont le plus beau chapitre est consacré à *La Santé* : « Ça, c'est tout. » — Je lis dans la préface de *La journée* de M. Georges Blanchet (1 vol. in-12, « La Démocratie ») : «... Non pas que les vérités primordiales ne soient accessibles à toute raison décrite, et je ne doute pas que Dieu ne dispense à chacun les grâces suffisantes pour connaître ce qui est nécessaire à la vie de son âme... » Comme je n'ai pas d'âme, cette littérature ne m'intéresse pas. — Je veux signaler ce recueil d'aimables critiques de M. Martin-Mamy : *Les Nouveaux païens* (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Sansot, où il étudie l'œuvre de quelques écrivains et poètes de notre temps : Paul Adam, Marie Dauguet, André Gide (est-il si païen que cela ?) Charles-Henry Hirsch, Philéas Lebesgue, qui est « écrivain laboureur »..... et un esprit très cultivé, Binet-Valmer, « qui est certainement un des meilleurs romanciers d'aujourd'hui. Il se pourrait fort qu'il fût le meilleur

romancier de demain. » Cela est un peu décourageant pour ceux, c'est-à-dire tous, qui rêvent la première place. — J'aime ces *Méandres* de M. Marcel Rieu (1 vol. in-12, 3 fr. 50, éd. de Pan). En ces petits poèmes en prose, M. M. Rieu nous montre, instinctivement, que, dans les yeux des enfants et des poètes, la nature est toujours jeune et toujours nouvelle. — Cet ouvrage de M. Emile Bouvier : *La Bataille réaliste* (1 vol. in-8°, 7 fr. 50, Fontemoing) est une contribution très documentée à l'étude de l'école réaliste, dont Champfleury fut le centre, mais c'est aussi un travail un peu ingrat et si rétrospectif. M. Lanson a écrit pour cet essai une préface qui le clarifie et le synthétise. Il dit : « Le tort de Champfleury fut de manquer de génie. Mais il eut aussi le malheur de recevoir l'influence romantique par l'intermédiaire des fantaisistes : c'est-à-dire qu'il ne connut que le romantisme dégénéré, rapetissé et presque « vidé ». — M. T. de Visan, qui nous a donné récemment une nouvelle édition des *Nouvelles Asiatiques* du comte de Gobineau (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Perrin), avec une étude qui sait dire l'importance de cette œuvre, nous offre aujourd'hui, à l'Édition populaire (0 fr. 15, Mertens), le *Moïse* de Chateaubriand, tragédie qui semble écrite par un élève timide de Racine. Cependant il faut, avec M. de Visan, « distinguer l'appareil extérieur un peu vieillot et les vraies beautés d'art rafraîchissantes. Ces dernières tiennent toutes dans la couleur et le lyrisme de certaines strophes ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Souvenirs du Comte de Montbel, publiés par M. Guy de Montbel, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Charles de Pradel de Lamase : *Notes intimes d'un Emigré*, Emile-Paul, 5 fr. — Baron Despatys : *Magistrats et Criminels*, 1795-1844, d'après les Mémoires de Gaillard, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Etienne Dejean : *La Duchesse de Berry et les Monarchies européennes*, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — *Ranc. Souvenirs. Correspondance*, 1831-1908, Edouard Cornély, 3 fr. 50.

La récente littérature des Mémoires relatifs à la période 1789-1815-1830, représentée dans nos dernières chroniques par plusieurs volumes, fournit encore, entre autres œuvres méritant une mention, les **Souvenirs du Comte de Montbel**, ministre de Charles X, publiés par son petit-fils, M. Guy de Montbel.

Né d'une famille parlementaire, le 4 juillet 1787, à Toulouse, et élevé là ; ayant eu pour souvenirs d'enfance les souvenirs mêmes de la Révolution ; témoin des splendeurs de l'Empire durant un séjour à Paris en 1810, et de sa chute, en 1814, lors de la bataille de Toulouse, à laquelle il assista et dont il donne un récit contenant des détails sur Soult et Wellington, — le comte de Montbel vécut tantôt à Paris, tantôt dans sa ville natale, jusqu'en 1827, année où le collège électoral de Toulouse le nomma député. Mêlé, dès lors, à la politique des dernières années de la Restauration, ami fidèle de Villèle, ministre de l'Intérieur en 1829, puis des Finances en 1830, dans le Cabinet Polignac, il vit venir, isolé dans une position malaisée entre les

menaces des libéraux et les exigences des ultras, la révolution de 1830, et conseilla vainement une politique de modération, que ces Mémoires expliquent en des aperçus à retenir pour l'intelligence de la mentalité qui régnait chez les monarchistes. L'exposé qu'il nous fait, d'autre part, des manœuvres des libéraux montre, chez ceux-ci, autant de mauvaise foi passionnée qu'il y avait d'imprudence chez la plupart des conseillers de Charles X.

Tout ceci est mêlé de détails sur les hommes politiques de l'époque, sur Villèle, Chateaubriand, Polignac, Lafayette, le baron Cappelle, d'Haussez, les d'Orléans et leurs intrigues, que M. de Montbel paraît bien connaître ; de détails aussi sur la préparation des Ordonnances, sur les journées de 1830 à Saint-Cloud, à Versailles, puis à Rambouillet, enfin sur la fuite et l'arrestation des ministres.

Après la chute de la Légitimité, M. de Montbel, évadé en Suisse, s'installa à Vienne, où Metternich, qui ne s'était pas encore accommodé de la monarchie de Juillet, l'accueillit bien. Les Mémoires se continuent par le récit de ce séjour à Vienne, récit où paraissent, avec Metternich déjà nommé : Marie-Louise, le duc de Reichstadt, Marmont, les Potocki, les de Ligne, les Schwarzenberg, les d'Anhalt, le baron de Frénilly, que ses malicieux Mémoires ont rendu fameux, La Rochejacquelein, le prince de Rohan, les princesses de Courlande, la comtesse Molly Zichy, belle-mère du prince de Metternich, la comtesse Esterhazy, intime amie de la duchesse d'Angoulême, etc. Tout le haut monde légitimiste, comme on voit, dans le premier feu de sa haine contre l'heureux fils de Philippe-Egalité.

Outre cet intérêt, pour nous, de nous faire connaître l'Emigration légitimiste, le séjour à Vienne eut, pour M. de Montbel, cette conséquence de le ramener à son point de départ, c'est-à-dire chez Charles X exilé, qui l'attacha à la maison royale. Il en resta le familier et l'administrateur pendant près de vingt-cinq ans, à Prague, à Goitz et à Frohsdorf. Les Mémoires s'achèvent sur ces souvenirs d'un serviteur de la Légitimité en exil.

Ces **Notes intimes d'un Emigré** se rapportent surtout à l'histoire militaire de l'Emigration. Officier à l'armée de Condé, le chevalier de Pradel de Lamase en partagea, de 1792 à 1797, les vicissitudes lamentables. On connaissait déjà peu ou prou la plupart des faits rapportés par l'officier condéen. On s'était fait depuis assez longtemps une idée exacte de cette armée, où ne manquait certes pas le courage, mais qui fut toujours un rassemblement sans grande consistance, ballotté entre des idées fausses sur la France et la mauvaise volonté des souverains coalisés. Nulle histoire plus lamentable, et l'on commence à en être rebattu. Les épisodes que narre le chevalier, sur la vie à Coblentz par exemple, n'en sont pas moins intéressants. Si l'on a déjà lu des Mémoires sur l'Emigration, on pourra

toujours s'amuser à ces épisodes. Si l'on n'a pas trop, ou pas du tout, pratiqué cette littérature de Mémoires, on lira le livre entier.

En donnant, — sous le titre de **Magistrats et Criminels**, — ce troisième volume des Mémoires de Gaillard, M. Despatys ne doit pas se dissimuler qu'il se met un peu à côté de l'histoire proprement dite. Les deux tomes précédents : « Un ami de Fouché », « la Révolution, la Terreur, le Directoire », présentaient des parties véritablement historiques, sur la Magistrature révolutionnaire, sur Fouché, etc., dont l'équivalent se retrouve moins dans celui-ci. On devra se contenter, ici, sans parler des traits épars, de trois ou quatre chapitres où Gaillard note des scènes et des caractères du monde napoléonien, monde dans lequel il eut plus ou moins accès en sa qualité de haut magistrat judiciaire.

Mais ceci n'empêche pas le volume, en son ensemble, de valoir comme document d'une réelle valeur sur la magistrature des régimes qui se succédèrent de 1789 à 1830. A cet égard, le commentaire suivant de M. Despatys prend quelque amer intérêt d'actualité dans un moment où l'on vient de voir l'ingérence que l'on sait d'un pouvoir politique prévaricateur dans les choses du pouvoir judiciaire : « Le lecteur constatera, dans ces pages, l'influence et l'autorité dont jouissait la magistrature sous le Consulat, l'Empire et la Restauration ; la considération et le respect dont elle était entourée, parce qu'elle en était réellement digne. » Et ceci, qui montre que si le pouvoir politique cherchait autrefois (1830) à empiéter, les hommes étaient toutefois de moins bonne composition qu'aujourd'hui : « Le lecteur se rendra compte une fois de plus de la difficulté qu'éprouve un honnête homme à remplir simplement son devoir à tout moment, surtout en temps de révolution. Enfin, il s'apitoiera sur le sort de ces magistrats qui, n'obéissant qu'à leur conscience et à la loi, voient leur conduite blâmée par ceux dont la mission est de l'approuver et deviennent l'objet de leur persécution. »

N'est-ce pas que ce volume de Mémoires judiciaires est tout à fait d'actualité?

§

L'histoire de la Duchesse de Berry, dont un épisode, — celui de l'aventure vendéenne, — avait récemment attiré l'attention de quelques historiens, offre aux investigations des érudits un nouveau chapitre, depuis qu'on peut consulter, aux archives du ministère des Affaires étrangères, la correspondance de nos agents entre 1830 et 1848. Ce nouveau chapitre, que M. Etienne Dejean, l'ancien directeur des Archives nationales, a intitulé : **La Duchese de Berry et les Monarchies européennes** (août 1830-décembre 1833), se lie étroitement à celui de l'aventure vendéenne, puisque c'est des négociations, ou tentatives de négociations, entreprises par les car-

listes avec les cours européennes au sujet de cette nouvelle chouannerie, qu'il y est question.

L'équipée vendéenne de la Duchesse de Berry, qui mêla des folies d'amazone à des déboires de femme quasi-déclassée, qui fit aboutir les courses insurrectionnelles à la gésine illicite et âprement espionnée dans la prison de Blaye, cette équipée avait une renommée de chose généreuse, mais au demeurant folle, et ce sera d'ailleurs l'impression définitive. Mais comme, depuis la Révolution, rien, en France, ne s'est jamais passé sans que l'Europe se soit malveillamment agitée et plus ou moins monté la tête (1), il arriva que, là encore, lors de la lutte entreprise après 1830 par des tenants de la Légitimité contre la monarchie des d'Orléans, certaines cours d'Europe, qui, elles aussi, n'avaient rien appris ni rien oublié, s'inquiétèrent des suites possibles de cette Révolution blanche, capable, pour son coup d'essai, de recommencer la Vendée. Je ne sais pas trop s'il y eut alors un nouveau Pilnitz, mais il y eut presque, ou il faillit y avoir presque, un nouveau Coblentz. Le fanatique tsar Nicolas en profita pour retaper les oripeaux quelque peu défraîchis de la Sainte-Alliance, et les autres gouvernements l'approuvèrent, tous se mettant d'accord sur la nouvelle formule, qui était, après 1830, de « se guider en toute circonstance par le principe de la légitimité ». Tant y eut-il, que l'aventure néo-chouanne, perdue au fond des taillis de la Vendée et qui devait finir, ou presque, entre quatre gendarmes, fut encouragée ou du moins suivie avec un intérêt équivoque dans les coulisses des chancelleries. Encouragements laborieusement provoqués, avidement reçus. En des pages fort curieuses et neuves, où le mouvement carliste d'après 1830 prend une ampleur insoupçonnée jusqu'ici, qu'il faut d'ailleurs aussi attribuer quelque peu à l'effet d'optique propre aux documentations très détaillées,— nous suivons, avant, pendant et après la tentative de Vendée, de la fin de 1830 à la fin de 1833, les multiples intrigues et démarches de la Duchesse de Berry et des Carlistes auprès des cabinets européens : en Angleterre, où l'on comptait sur l'affaire belge pour refroidir le gouvernement britannique à l'égard de la monarchie de Juillet ; en Italie, où un demi-fou, le duc de Modène, encourageait à Massa une conspiration carliste (dont l'affaire de la rue des Prouvaires fut une conséquence) ; à Vienne, où les attentions (plus haut mentionnées) (2) de M. de Metternich pour M. de Montbel s'expliquaient par une complaisance intéressée que l'insuccès dissipa d'ailleurs bientôt ; à La Haye, où il y avait un comité carliste qui s'agitait fort, soutenu par le roi Guillaume, irrité contre Louis-Philippe à cause de la Belgique, et avec qui les tracta-

(1) Encore aujourd'hui, l'on dit : l'étranger fait plus attention à nos scandales que nous n'en faisons aux siens. La cause en est ci-dessus indiquée.

(2) Dans le compte rendu des *Souvenirs du comte de Montbel.*

tions allèrent assez loin : en Espagne, enfin, et aussi en Portugal, et encore en Russie, où veillait le restaurateur de la Sainte-Alliance, etc.

L'échec lui-même de la tentative vendéenne ne découragea point la Duchesse de Berry, qui continua ses démarches. On trouvera ici de nouveaux détails sur les deux missions successives du mandataire de la Duchesse à Prague, Chateaubriand lui-même, dans ses vieux jours devenu chevalier servant de la Duchesse et négociateur malheureux des régences *in partibus*. Les préoccupations causées par la mère du Duc de Bordeaux, du « Dauphin», se marquent fortement, — résulte-t-il de l'exposé de M. Etienne Dejean, — dans la politique étrangère de la monarchie de Juillet, notamment dans le rapprochement avec l'Autriche, rapprochement dont l'éviction de la Duchesse paraît avoir fait les frais. Elle n'avait point réussi, et, dame ! l'avantageuse Autriche, *felix Austria*, la lâchait, et, avec elle, la contre-révolution carliste, ou révolution blanche. L'Autriche lâchait, et les autres Cours aussi, un instant intéressées (*intéressées* est le mot) par le sort de la Penthésilée carliste. « C'est ainsi, conclut avec sagacité M. Etienne Dejean, c'est ainsi que l'histoire de cet échec, qui éclaire de façon si curieuse les dessous de notre politique étrangère dans les trois premières années de la monarchie de Juillet, — en même temps qu'elle nous initie de très près à ce que l'on pourrait appeler la consécration européenne de Louis-Philippe, marque dans l'Europe monarchique la fin du principe de légitimité et les derniers jours du drapeau blanc. »

De documents détachés de l'œuvre écrite de **Ranc**, documents autobiographiques et autres, — lettres, articles, extraits de volumes, — et mis bout à bout dans l'ordre chronologique, on a formé une sorte de biographie de cet homme politique fameux. Des lettres de correspondants sont jointes, qui, nous dit-on, « font toutes ressortir la confiance profonde que chacun avait pour le jugement sûr, le caractère désintéressé du grand républicain... ». Il y a bien là, je viens de le dire, une espèce de biographie rudimentaire de Ranc, en même temps qu'une histoire telle quelle de la période où il joua un rôle. Mais quant à connaître vraiment un caractère, ici, — celui de Ranc, — je n'en vois pas la possibilité. Tout ceci est bien officiel. L'histoire psychologique, la seule dont je veuille entendre parler, a deux mots sur Ranc, qu'elle appelle un « Homme très fort » et aussi « l'Eminence Grise ». Je m'en contente, et ce n'est pas ici que je chercherai à développer et épiloguer. La République ne m'intéresse pas assez. Et quant aux lecteurs que mon office est de renseigner, j'estime avoir assez fait en leur signalant cette compilation, certes, très autorisée.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Gaston Richard : *La Question sociale et le mouvement philosophique au* XIX^e^ *siècle*, A. Colin, 3 fr. 50, — Dr Ch. Fiessinger : *La Formation des caractères*, Perrin, 3 fr. 50. — Dr M. Boigey : *Introduction à la médecine des passions*, Alcan, 3 fr. 50. — Abbé Claraz : *Le Confessionnal*, Flammarion, 3 fr. 50. — J. Fontanel : *Nos Lycéens*, Plon, 3 fr. 50. — Divers : *Les Jeunes filles*, enquête de la Revue hebdomadaire, Bloud, 3 fr. 50. — Edmond Blanguernon : *Pour l'École vivante*, Hachette, 3 fr. 50. — Berthe Dangennes : *Pour vivre sa vie, ce que toute femme doit savoir*, Nilsson, 2 fr. — Memento.

Est-il vrai que le philosophe soit toujours et partout l'adversaire de l'économiste ? C'est ce que dit M. Gaston Richard dans son livre **la Question sociale et le mouvement philosophique au XIX^e^ siècle** et ce dont il tire aussitôt parti : La science des économistes est essentiellement immoraliste, de là le droit des philosophes de s'introduire dans ce domaine ; à eux seuls il appartient de poser et de résoudre la question sociale ! Mais, en vérité, les philosophes sont de plaisantes gens. Et d'abord, quelle idée saugrenue de vouloir mettre l'économique à la remorque de l'éthique ! Pourquoi pas aussi l'esthétique, la physique et la linguistique ? Chaque science a son indépendance, et tout comme les autres l'économie politique, qui étudie la production des richesses et n'étudie d'ailleurs que cela, circulation, répartition et consommation n'étant que des accessoires, et qui se flatte de l'espoir de démontrer que cette production n'est jamais plus facile et plus abondante que quand ces philosophes qu'on appelle politiciens ne se mêlent pas de la régenter. Les économiste ne nient pas d'ailleurs que la morale n'ait voix au chapitre, et loin d'élever le conflit ils estiment que les vertus prônées par les moralistes, tempérance, prévoyance et même désintéressement, sont favorables à cette production des richesses qu'ils ont pour but d'accroître. Mais, à vrai dire, ce n'est pas de cette petite morale individuelle que se préoccupent les philosophes auxquels pense M. Gaston Richard ; ils ne se soucient même pas du sort de la civilisation en général qu'étudient les voisins des économistes, les sociologues, lesquels ajoutent à l'étude du progrès des richesses celle de l'évolution des mœurs, des idées, des religions et des empires ; ce qui les fait haleter, c'est uniquement de redresser ce qui leur semble des injustices sociales, et du coup ces philosophes nous apparaissent tout simplement comme de bons socialistes naïfs, ignorants et têtus, à qui les économistes et les sociologues (les vrais, car les professeurs de philosophie aiment à prendre aussi ce titre) ont raison de crier : « Mais pas si vite ! Il s'agit de savoir d'abord s'il y a injustice ou justice, et ensuite si le remède ne serait pas pire que le mal. Et vous affirmez ceci, mais c'est faux ! Et vous présumez cela, mais c'est enfantin ! Et puis, chacun son métier, et retournez à vos subjectif-objectif et à tous vos cheveux coupés en quatre ! » Et les professeurs de philosophie, du coup, ne

sont pas contents, et voilà pourquoi ils font si souvent mauvais ménage, M. Gaston Richard a raison, avec les économistes, — comme d'ailleurs avec tous les spécialistes.

§

Je disais que les moralistes avaient voix au chapitre en matière sociale. Voici, en effet, quelques livres de psychologie et de psycho-physiologie qui sont bien à leur place dans cette chronique. Et d'abord celui du docteur Ch. Fiessinger, dont le titre, **la Formation des caractères**, promet malheureusement plus qu'il ne tient. Ce pourrait être un traité complet d'éducation morale, et ce n'est qu'un recueil d'agréables articles sur des sujets bien divers, jusqu'à la frigidité de Mme de Pompadour. Comme il y aurait eu pourtant de précieuses pages à écrire sous le titre de l'un d'eux : L'acquisition d'une discipline ! Trop souvent, l'homme, en entrant dans la vie, rejette toute armature, ou, s'il en endosse une, la choisit par réaction parmi les plus écrasantes et les plus ankylosantes, alors qu'il serait si bon et si utile de se faire une règle de vie équilibrée, conciliant le droit et le devoir, l'initiative et l'obéissance, même l'égoïsme et l'altruisme ! — Et voici ensuite celui, à mon sens très supérieur, d'un autre médecin, le docteur Maurice Boigey, presque sur le même sujet : **Introduction à la médecine des passions.** « Jamais, nous dit-il, le nombre des gens doués d'intelligence n'a été plus grand qu'à notre époque, mais jamais aussi le sens moral et le bon sens véritables, témoins d'un fonctionnement harmonique de nos facultés, n'ont paru être plus rares. » Et il semble que ce soit juste, à voir qu'aux anciennes causes de déséquilibre, amour, orgueil, envie, ambition, etc., s'en sont jointes de nouvelles : alcool, opium, éther, etc. Mais est-ce bien vrai ? Heureusement on peut en douter ; nous n'avons rien inventé en fait de folies furieuses, de perversions sexuelles et de détraquements quelconques, et dans telles grandes crises comme la Terreur, qui nous sembleraient un sabbat d'alcooliques, il semble bien que l'ivrognerie n'a joué qu'un rôle secondaire. Robespierre était seul à avoir sa bourrique. Les observations du docteur Boigey n'en sont pas moins précieuses ; son métier de médecin militaire l'a mis en rapport avec toutes les classes, et toutes les races et les meilleurs psychologues auraient à apprendre dans son livre ; ce qu'il dit du triple traitement des passions, médical, pénal et moral-religieux est notamment à retenir ; peut-être seulement aurait-il pu ajouter quelques pages sur le préventif, plus important encore que le curatif, en médecine surtout ; s'il n'y avait pas de maladies du système nerveux, ou si elles étaient bénignes, le détraquement moral perdrait à peu près toute gravité.

§

Le livre de M. l'abbé Jules Claraz, ex-vicaire, **Le Confessionnal**, semble assez éloigné de la science sociale, et pourtant si c'était par là qu'il fallait s'expliquer cette supériorité des peuples protestants sur les peuples catholiques qui intrigue tant les sociologues ? Il y a sûrement, un abime entre le dévôt protestant seul avec sa Bible sous l'œil de Dieu, qui sait que seule la foi peut le réconcilier avec le Seigneur et que pourtant toute faute commise lui sera, même après la réconciliation, comptée au jour du Jugement, et le dévôt catholique, qui croit aller se faire blanchir presque automatiquement par un prêtre après avoir répondu à ses demandes de renseignements complémentaires et écouté ses directions de conscience. Chez l'enfant, surtout, la pratique du confessionnal peut avoir de fâcheux contre-coups en détournant l'âme de tout ce qui est initiative et responsabilité ; chez l'homme, elle est si contraire au sens de la dignité intime que très peu de fidèles s'y résignent; chez la femme, elle a moins d'inconvénients d'un côté, la femme étant faible, confidentielle et un peu exhibitionniste, mais elle en a davantage d'un autre côté sur lequel il serait d'ailleurs de mauvais goût d'insister, d'autant qu'on s'exagère ici les choses. Il est donc positif que l'Eglise aurait bien fait, et ferait encore bien, non pas certes de supprimer le confessionnal, mais de le rendre libre ; le mot de notre auteur, au début de son gros factum est juste : « Autant la confession libre et spontanée est moralisatrice, autant la confession systématique et obligatoire ne l'est pas. » Et on en dirait autant de la direction de conscience : autant il est légitime de prendre sur un point délicat l'avis d'une personne d'expérience, autant il est blâmable de s'en remettre toujours à autrui pour sa propre conduite. Or il serait facile à l'Eglise de modifier ses usages, et de généraliser par exemple l'absolution collective dont elle n'use aujourd'hui que dans les cas urgents. Le rite de la confession auriculaire n'est pas, en effet, indissolublement lié au sacrement de pénitence ; même il semble très récent ; non seulement on ne le trouve pas dans l'Ancien Testament ni dans les Evangiles, mais ce qu'on voit dans les Actes et les Epîtres, c'est l'exhortation à se confesser et à se pardonner les uns aux autres, les péchés qui n'auront pas été ainsi pardonnés sur terre par les offensés devant être retenus dans le ciel. Aussi les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas parlé de la confession faite au prêtre : *Si in Deum quis peccaverit, non est nostri arbitrii*, dit saint Jérôme ; de même saint Augustin écrit ses *Confessions* pour tous les fidèles ; saint Jean Chrysostome dit : « Non pas devant les hommes, ô mon Dieu, mais à toi seul je confesserai mon péché. » La confession auriculaire n'a commencé que dans l'intérieur des monastères, vers le VII^e^ siècle; elle s'y est implantée pour des raisons de discipline étroite, et c'est de là qu'elle a passé peu à peu dans le

milieu du clergé séculier, et enfin dans le milieu laïque ; au XIIIe siècle elle devint de règle, et au XVIe siècle le Concile de Trente lui donna sa forme actuelle ; mais, ainsi qu'il a été dit, cette forme pourrait être modifiée sans que cela portât atteinte à la religion ; le magistère de l'Eglise a été justement établi pour régulariser l'évolution de la tradition catholique ; or nulle ne serait plus salutaire que celle qui rendrait au sacrement de pénitence son primitif caractère psychologique.

§

Justement, puisqu'il est question de l'âme des enfants, voici quelques bons livres sur l'éducation. Dans **Nos Lycéens**, *études documentaires*, un professeur d'université, qui semble un excellent éducateur bien que peut-être d'une pression un peu insistante sur cette chose si délicate qu'est une âme d'enfant, pression d'ailleurs affectueuse, ce qui fait tout pardonner, un professeur, dis-je, M. Fontanel, apporte une très intéressante contribution à la *psychologie de l'adolescence*, c'est son sur-titre. Il suffit de reproduire les rubriques de quelques chapitres : le bon élève, le fils aimé et heureux, le cancre, l'enfant maladif, etc., pour faire deviner l'intérêt de toutes ces monographies écrites par un homme de subtile expérience ; mais il en est des livres de ce genre comme des *Caractères* de La Bruyère : pour les apprécier dignement, il faut les lire. — J'en dirai autant de *l'Enquête de la Revue hebdomadaire* sur **les Jeunes filles** ; c'est ici encore de la psychologie de l'adolescence, mais faite par des intéressées, ce qui d'un côté est moins décisif, mais de l'autre plus suggestif ; une bonne préface de M. Fernand Laudet montre « les foyers d'énergie personnelle » qui se forment si louablement dans les âmes des jeunes filles d'aujourd'hui ; en aurions-nous fini, grand Dieu, avec les petites oies blanches, les demi-vierges et les snobinettes ? — Dans un ordre d'idées différent, M. Edmond Blanguernon, inspecteur d'académie, dont on sait la largeur d'esprit et la bonne volonté, réunit sous le titre : **Pour l'Ecole vivante**, les articles qu'il a publiés sur les classes primaires, et sur l'enseignement de la morale à l'école ; une bonne préface de M. Buisson ouvre le volume et la reproduction de la lettre de Maurice Barrès à l'auteur, sur les écoles et les clochers, le ferme comme il convient.

§

Encore de la psychologie, mais féminine cette fois, heureusement d'ailleurs. **Pour vivre sa vie ce que toute femme doit savoir**, Mme Berthe Dangennes nous l'apprend dans un volume bref, mais vibrant. La femme peut manquer de bon sens ou de bon vouloir, elle ne manque jamais de noblesse d'âme. Et c'est ainsi que notre autrice s'exprime de façon aussi élevée qu'éloquente sur son sujet. Mais a-t-elle bien allumé sa lanterne, je veux dire : a-t-elle pré-

cisé ce que c'est, pour nos sœurs, que « vivre sa vie » ? Affirmer « supériorité de l'indépendance sur la servitude et la décrépitu morales » ? *Words! Words!* J'aurais cru que vivre sa vie, pour u femme, c'était tout simplement aimer et être aimée, et vieillir ent son mari et ses enfants et petits-enfants, aussi nombreux, aus bien portants et aussi bien armés pour la vie que possible. E dehors de cela que peut-on concevoir? Une existence d'héroïn Jeanne d'Arc, sainte Thérèse, Charlotte Corday, Florence Nightin gale? Sans doute, mais c'est bien exceptionnel. Une carrière de cér brale, plume, pinceau, scalpel, cornue? Tous ces outils-là « ne vale pas un long baiser même qui mente ». Une vie d'amoureuse, alors S'il s'agit du matériel, c'est bien fatigant; et s'il s'agit du platon que, il est à craindre que les sexes ne soient plus d'accord. Oui, que la femme, flirteuse née, appelle vivre sa vie, c'est se faire cou tiser, « toujours désirée, jamais possédée », mais s'il s'agit de pass temps, l'homme finit par en demander de plus substantiels, et s s'agit d'un programme d'existence, l'homme tient à honneur de s'é fixer un plus grave : travailler, fonder une famille, être utile à s semblables, honorer son temps et son pays, se rapprocher du divi voilà ce que c'est, pour nous, que vivre sa vie, et je me demande la même formule, pour la femme, ne devrait pas signifier tout sim plement : aide cordiale et loyale apportée à l'homme dans cette œuv magnanime.

Memento. — C'est sans doute pour me dédommager d'avoir à lire parf des livres si ennuyeux que le Mercure glisse dans ma case des ouvrag beaucoup plus amusants, mais qui, alors, ne rentrant guère dans la scien sociale (pauvre science sociale !), n'ont hélas ! droit qu'à une mention rapi Ainsi le *Cours de vie parisienne à l'usage des étrangers*, de M. Marc Boulanger (Ollendorff, 3 fr. 50), où l'on savourera, notamment, tou sortes de « dialogues usuels » et de « conseils pratiques » fort s rituels. — Et ainsi encore : *Jules, Totor et Gustave*, par Raymond Hes préface d'Henri Robert, illustrations de Poilbot (B. Grasset 0 fr. 50), tableaux dialogués sur l'enfance coupable, avec des notes sérieuses et tableau des œuvres qui recueillent les enfants soit directement soit ap décision du tribunal. — De même *les Têtes baissées* de Cyril Berger (Olle dorf, 3 fr. 50), recueil de pittoresques croquis et d'études sur les pauvres d bles (que de misères dans les bas fonds parisiens et dans les pires déché ces, que d'étincelles subsistantes !) avec de très précieuses vues sur u réorganisation possible de l'Assistance publique. — Un peu dans le mê genre *la Jeunesse d'une ouvrière* de Mme A. Popp, traduit de l'allema par Mina Vallette, avec préface de Bebel et avant-propos de M. de Mors (Martinet, à Lausanne), suggestive autobiographie d'une jeune fille tchèq devenue un des chefs du mouvement féministe-socialiste en Autriche. L. R. de Ghistelles : *La Vie mystique de Denys Rielandt 1862-19* (Editions de *Durendal*, Bruxelles, 1 fr.) La résignation chrétienne ap

l'exaltation révolutionnaire. Ce Rielandt était un comptable de grande banque,et nous comprenons qu'il écrive : Le Nombre-Douleur, le Passif-Souffrance, nous voulons le rejeter, le rayer du Grand Livre du comptable d'En Haut... Plus tard nous comprendrons. » C'est le mot admirable de Victor Hugo : « Peut-être faites vous des choses inconnues — Où la douleur de l'homme entre comme élément. » — Puis des brochures d'actualité politique, ce qui n'est de la science sociale non plus : Raymond Hubert : *Silhouettes d'abbés démocrates à la Semaine sociale de Versailles*, Giard-Brière. Des questions bien personnelles ! — Maurice Louthière : *Les Partis de droite.* Librairie de documentation politique,52, rue des Saints-Pères, o fr. 75. Considérations fort dures pour ces partis par un de leurs amis. — Henri de Monpezat : *Le roi de France plutôt que le roi de Prusse*, Oudin, 3 fr. 50. L'auteur propose que le président de la République soit nommé à vie ou pour vingt ans et au suffrage universel. — Pierre Jessore : *L'Antimilitarisme, ses causes, ses effets,* Daragon, o fr. 60. De sages variations sur ce même : « Il faut vivre et rester maîtres chez nous. » — Dans les *Archives sociologiques de l'Institut Solvay* (février 1914), je signale une note de M. Smetz sur une explication nouvelle de la décadence de l'empire romain. Il s'agit de la diminution du nombre des affranchis. Mais celle-ci est une conséquence de la dépopulation générale, et il vaut donc mieux aller jusqu'à l'explication donnée par M. Secretan et dont j'ai parlé ici en février. — Paul de Rousiers: *La Fonction de l'élite dans la société moderne*, « Science sociale », 56, rue Jacob, 2 fr. Etude magistrale, comme tout ce qui sort de la plume de M. de Rousiers, et que complétera une prochaine étude sur l'Education de l'Elite.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Comte Jean de Kergorlay : *Soirs d'Epopée: Chypre et Rhodes*, Plon, 4 fr. — Camille Piton : *Le Costume civil en France du XIII^e^ au XIX^e^ s.*, Flammarion, 15 fr. — Frantz Funck-Brentano : *L'Ameublement français sous la Renaissance*, les Arts Graphiques, rue Diderot, Paris-Vincennes, 7,50. — Léon Pervinquière : *La Tripolitaine interdite, Ghadamès*, Hachette, 4 fr. — Christian Beck : Le Trésor du Tourisme, *Rome et l'Italie Méridionale*, Mercure de France. 3.50. — Théophile Manvrais : *Le Berceau des Villiers de l'Isle-Adam*, Champion, 2.50

Pour quiconque s'intéresse à l'Histoire, au geste héroïque des Preux, — car en dépit des manuels qui étaient en projet s'ils n'ont pas été mis déjà entre les pattes des mioches, nous ne pouvons ignorer que l'Histoire avait commencé avant la grandissime époque révolutionnaire, — il y a plaisir et profit à lire le livre de M. Jean de Kergorlay : **Soirs d'Epopée**, *Chypre et Rhodes*, qui est une des publications les plus heureuses de la librairie Plon. — C'est en effet l'épopée française des croisades qu'on retrouve aux pages de ce volume ; l'occupation des îles de l'Archipel Grec ; les fastes et les tragédies des royaumes latins qui constituèrent la barrière opposée au débordement de la barbarie asiatique ; puis le drame de la conquête turque, l'occupation après une résistance acharnée, qui dura jusque

sous les petits-fils de François Ier, des dernières terres d'Orient qu possédaient les chrétiens. — Chypre fut définitivement emporté par le musulmans en 1571 ; Famagouste, où les Lusignans étaient sacré après avoir reçu la couronne à Nicosie comme rois de Jérusalem et qu'occupèrent successivement les Génois, puis les Vénitiens avait autrefois 70.000 habitants ; il en reste à peine 400 aujourd'hui C'était une ville d'une opulence fabuleuse ; mais on y a détrui des quartiers entiers et enlevé jusqu'aux fondations des maisons Presque seules y restent debout des églises nombreuses, en parti ruinées ou que les mahométans utilisent pour leur culte : la cathé drale Saint-Nicolas, édifice d'Occident (XIVe s.), mais dont la toi ture est une terrasse, comme du reste dans les autres églises de la ville, et sur laquelle on relève encore les traces des boulets tirés pendant le siège ; Saint-Georges des Grecs et Saint-Georges des La tins ; l'église Nestorienne ; Sainte-Anne ; Sainte-Marie du Carmel l'église Arménienne ; Saint-Pierre et Saint-Paul, etc... Les fortifica tions du XIVe siècle avaient été reconstruites au XVe et au XVIe par les Vénitiens, et le château, dont on peut voir encore quelques restes, se trouve célèbre dans la chronique comme dans la légende, car il s'y déroula divers épisodes historiques, et c'est là que Shakespeare a placé les tragiques amours de Desdémone et d'Othello. — Nicosie, capi tale de l'île, a beaucoup plus souffert encore ; sous la menace de l'invasion musulmane, les Vénitiens y détruisirent, en 1564, environ 80 églises. Le rempart qui date de cette époque ne l'empêcha pas d'être prise et pillée par les Turcs. — Il y reste la cathédrale de Sainte-Sophie, les églises Saint-Nicolas et Sainte-Catherine et quel ques maisons anciennes ; en dehors de la ville enfin sont d'autres endroits intéressants : Cérines et son château ; le monastère grec d'Acheropüton, près de Larnacatis Lapithou, ancienne ville ruinée ; le château de Saint-Hilarion ou du Dieu d'amour ; la superbe ab baye fortifiée de Bellapaïs (XIVe s.), etc. — Lors de la capitulation de Famagouste, le gouverneur Bagradino fut écorché vif et sa peau bourrée de paille fut accrochée à la vergue d'une galère et apportée à Constantinople. Ce ne fut qu'après plusieurs années que les Véni tiens purent racheter ces restes misérables qui allèrent reposer enfin à l'église Saint-Jean et Saint-Paul, dans la cité des Doges.

Rhodes, qui fut, depuis le XIVe siècle, le grand boulevard des che valiers de Saint-Jean et dura jusqu'à la conquête de Soliman en 1522, est restée plus intact. M. de Kergorlay décrit d'ailleurs toute l'île, mais d'abord la ville même qui garde l'aspect du passé avec sa ceinture de remparts pittoresques ; des monuments comme la Châ tellenie ou le Tribunal, dans le Bourg (XVe s.) ; l'ancien palais des Grands-Maîtres ; les portes d'Amboise et de Saint-Jean ; même les moulins des Hospitaliers, près du fort Saint-Nicolas. — Toutefois, si

l'on y retrouve les rues de jadis, — certaines, comme la Rue des Chevaliers, autrefois dallée de marbre blanc, et qui conserve ses hôtels armoriés, — auberge d'Auvergne, auberge de Provence, auberge de France (1), — à côté de l'Hôpital, dont une porte de chapelle, donnée à Louis-Philippe, se trouve maintenant à Versailles dans la Salle des Croisades, — les églises ont été en grande partie détruites, — la plupart pour les besoins de la défense. — Le bruit de l'artillerie, durant le siège, était, paraît-il, si formidable qu'on l'entendait jusqu'à l'île de Cos, à 180 kil. de là. Aussi les Turcs laissèrent sous la place des monceaux de cadavres ; 80.000 des leurs reposent dans les cimetières qui forment autour de la forteresse une ceinture de gloire, — et plus heureux que Bagradino, le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam obtint des conditions honorables. Il put se retirer avec les chevaliers survivants et 4.000 habitants de l'île, qui allèrent ensuite s'établir à Malte. — On peut savoir, du reste, qu'une partie des canons de Rhodes, quinze pièces superbes, dont deux remontent à Louis XI, a fini par faire retour à la France. En 1862, le sultan Abdul-Aziz les donna à Napoléon III ; ils sont aujourd'hui à l'hôtel des Invalides.

§

La librairie Flammarion a publié un très intéressant essai de M. Camille Piton sur le **Costume civil en France du XIII^e^ au XIX^e^ siècle**, qui constitue un ouvrage abondant, en somme bien documenté et curieux, — toutefois qu'il donne l'impression d'être un peu hâtif. — C'est, en effet, plutôt qu'un travail méthodique, le long commentaire des illustrations, — heureusement nombreuses et choisies. L'auteur, suivant son titre, s'est d'ailleurs abstenu de donner des costumes militaires ou ecclésiastiques. Ce sont aussi les images qui le plus souvent forment la séparation des paragraphes ; il n'y a aucune subdivision en chapitres et l'ensemble se tient d'un bout à l'autre du volume sans relais ni répit ; quand les images ne remplissent pas la place nécessaire, la composition suit, tout simplement ; parfois quand il y a un titre sous une illustration il n'y a pas de texte ; certaines vignettes n'ont pas de commentaire, et d'autres fois le titre d'un paragraphe étant absent, c'est la rubrique d'une illustration qui en tient lieu ; assez souvent enfin on a négligé de nous dire où se trouvent les pièces qui sont reproduites. — Avec ces imperfections, ces bizarreries et ces négligences, j'ai hâte de dire que le recueil de M. Camille Piton est une contribution précieuse à l'étude du costume civil, et même de la vie aux vieilles époques de l'histoire française, — une des branches les plus négligées

(1) L'auberge de France, acquise par M. Bompard, ambassadeur à Constantinople, a été restaurée et tout récemment remise à la nation (décembre 1913).

de l'érudition, et il est certain qu'il pourra fournir aux curieux, aux chercheurs, des indications multiples. — Peut-être y pourra-t-on regretter quelques assertions hasardeuses, comme celle qui parle, — incidemment d'ailleurs — de Charles IX « jouant dans le Jeu de Paume du Louvre pendant qu'on assassinait Coligny », — M. Camille Piton ayant confondu le coup d'arquebuse de Maurevert avec l'exécution de l'Amiral, qui eut lieu deux jours plus tard (nuit du 24 août 1572). — En passant aussi, il nous fait remarquer que la brouette soi-disant inventée par Pascal était connue et utilisée depuis le XIIIe siècle, — ce qui peut permettre d'ajouter qu'elle remontait sans doute beaucoup plus haut. — Cet ouvrage, comme on pouvait s'y attendre, est surtout abondant à partir du XVIe, car les documents à utiliser se rencontrent dès lors à chaque pas; mais je dois faire remarquer que par sa composition même il ne comportait pas de table et qu'un index en rendrait la pratique beaucoup plus facile.

§

La *Bibliothèque de l'art décoratif* publie un volume qui sera de même précieux : **l'Ameublement français sous la Renaissance**, par Frantz Funck-Brentano. — C'est, avec la transformation du château féodal à l'époque des expéditions d'Italie, l'adaptation du mobilier aux idées et aux exigences nouvelles de luxe et de bien-être qui s'étaient introduites en France. La grande époque de cet art, qui du reste, de l'aveu de l'auteur, fut loin de valoir celui de l'époque dite gothique, fut le règne d'Henri II, et nous connaissons par les pièces multiples qui restent dans nos musées quels furent alors le luxe et la beauté de certains meubles, dans les habitations seigneuriales. Ce que l'on sait moins pourtant, — et ce qui peut bien choquer les idées que nous nous faisons de ce temps, — c'est que l'ameublement, au Moyen-Age comme sous la Renaissance, était polychrome, — revêtu de couleurs, de dorures, avec des incrustations de nacre, des placages de marbres multicolores, — afin de s'adapter à la beauté chatoyante du costume et de la décoration. — Le volume de M. F. Funck-Brentano apporte sur ces questions, sur les corporations, sur les artisans et les artistes d'alors, des renseignements nombreux et précis, et pourra servir à rectifier nombre d'idées fausses assez généralement répandues sur la quasi-barbarie de l'époque. — Toutefois, en parcourant le livre, une phrase de l'auteur me choque; c'est lorsqu'il parle de Chantilly, dont il vient dire que « les dispositions si heureusement conservées » fournissent un heureux exemple, etc... On croyait jusqu'ici, en effet, que Chantilly, saccagé à la Révolution, pillé, dévasté, — on a même dit rasé jusqu'à terre — était surtout une reconstruction du duc d'Aumale, — peut-être avec des restes très maquillés du manoir de Jean Bullant. C'est du moins

l'effet qu'il produit à ses visiteurs, car tout y semble clinquant et neuf. — Mais, après tout, il n'y a peut-être là qu'une illusion ?

Avec la **Tripolitaine interdite**, de M. L. Pervinquière, nous avons le voyage d'un géologue et antiquaire adjoint à la Commission chargée, de concert avec les envoyés turcs, — c'était avant la conquête italienne, — de délimiter la frontière de l'état tunisien. Il put ainsi pénétrer à Ghadamès et en rapporter des indications et documents multiples, ainsi que sur toute la région. — Je ne puis m'arrêter longuement sur cet ouvrage, qui mériterait mieux qu'une note hâtive- mais j'ai retenu quelques détails curieux comme celui de la Commission Turque qui n'avait pas de médecin et s'adjoignit un *vétérinaire*, pendant cela, l'homme chargé de la cuisine dans la troupe française nettoyait la vaisselle avec du sable et l'essuyait avec son mouchoir. — C'est que l'eau est rare dans le pays et se conserve jalousement. Pendant le trajet, M. L. Pervinquière remarqua nombre de ruines romaines, — tombeaux, restes d'établissements militaires ; bientôt commence la zone des dunes, qui atteignent parfois 100 mètres de haut. C'est de ce côté, à El Ouatia, que fut tué le marquis de Morès, dont ce récit donne la fin tragique. — Suit une description assez longue de Ghadamès, — ville plutôt déchue depuis qu'on a supprimé le *bois d'ébène* — et de quelques antiquités qui se trouvent dans la ville et aux alentours. — En passant, je remarque que M. L. Pervinquière dit assez de mal des Touareg, et, malgré les apologistes, je crois qu'il n'y a guère de bien à en dire.

§

De M. Christian Beck, voici encore le deuxième volume d'une anthologie déjà signalée (1) ; c'est **Rome et l'Italie Méridionale** (*Rome, Naples, la Sicile, la Sardaigne, Malte*) *d'après les Grands écrivains et les Voyageurs célèbres*, — c'est-à-dire une salade de noms, des bribes, — certaines citations n'ont que trois ou quatre lignes — et des extraits divers. Les plus intéressants du reste concernent Rome, ses antiquités, ses églises, et nous retrouvons à ce propos les noms familiers de Goethe, Chateaubriand, Stendhal ; le président de Brosses, — s'extasiant sur le Dôme de Saint-Pierre et les fontaines de la ville ; Montaigne, Voltaire, — qui vient nous dire à propos de la même église que « la sculpture est un art facile »(?) ; — plus loin Paul de Musset, Emile Zola et Henri de Régnier. — Il y a une très belle lettre de Chateaubriand sur la Campagne de Rome ; *l'Eruption du Vésuve* en l'an 79, racontée par Pline le Jeune ; des notes précieuses de M. A. Dantier sur le monastère fortifié du Mont Cassin ; des pages intéressantes d'un M. Gorani sur les *Lazzaroni* de Naples ; de l'orientaliste Fr. Lenormant sur *Pestum*, le *lac de*

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er décembre 1913.

Tarente ; le *site du temple de Sélinonte* par le comte de Forbin, etc... En somme le travail de M. Ch. Beck ne dispensera pas les amateurs de lire les écrivains qu'il cite, mais pourra les aider souvent à faire un choix parmi les ouvrages originaux, — ce qui ne serait nullement un désavantage.

§

En terminant, il me reste à parler d'une curieuse brochure de M. Théophile Janvrais sur le **Berceau des Villiers de l'Isle-Adam**. — La recherche de trésors cachés depuis la Révolution fut toujours la marotte de la famille et lorsqu'en 1885 mourut, dans une pauvre chambre de Montmartre, le père du quasi-génial auteur de *l'Eve Future*, il était persuadé de laisser à son fils une fortune princière, — qui malheureusement se réduisit surtout à des dettes. — On sait que dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam la hantise se retrouve en maintes pages, — au cours du drame d'*Axel*, par exemple, — de trésors enfouis d'une prodigieuse fortune dont il se croyait frustré. C'était, je le répète, une tradition de famille et peut-être l'un des plus curieux exemples de folie collective qu'on puisse citer. — De fait, les Villiers de l'Isle-Adam, — ceux au moins de l'époque moderne, — installés en Bretagne depuis le XVI^e^ siècle et officiers de la marine royale, ne possédèrent jamais qu'une maison à Brest et le modeste « manoir » de Penanhoas, sur la route de Pleyben à Lopérec, — en Normandie, on dirait tout au plus *une ferme*, — qui fait l'objet de la présente brochure. Vendu comme bien national à la Révolution, ce dernier immeuble rapporta 48.000 liv., — mais en assignats représentant environ 2.400 liv. de monnaie, — et en 1825, avec le « milliard des Emigrés », les héritiers touchèrent, pour la maison de Brest et celle de Penanhoas, un ensemble de 27.867 fr. — soit pour le « manoir » seul la somme de 2.366 fr. (*Archives du Finistère.*) — C'est à cela que se réduit le prestigieux rêve de l'or de Villiers. — Le « manoir » de Penanhoas existe toujours, aussi bien, et M. Th. Janvrais en publie un croquis. C'est tout uniment une bicoque.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Comment devient-on criminel ? par G. Guilhermet, 1 vol., Schleicher, Paris. — *La Famille libre*, par Henry Coulon et René de Chavagnes, 1 vol., Ollendorff. — *Madame Lafarge voleuse de diamants*, par Louis André, 1 vol., Plon-Nourrit.

M. Guilhermet, avocat à la Cour de Paris, professeur à l'école de psychologie, avait précédemment recherché *Comment se font les erreurs judiciaires ;* voici que maintenant il s'applique à l'étude de cette attachante question : **Comment devient-on criminel ?** Les causes sont multiples. Pour le public, grand ama-

teur de romans et de romances, friand de sensibleries et de cruautés, il n'y a de passionnels que les crimes d'amour ; devant ses yeux, ils paraissent embellis par le reflet brûlant d'une passion irrésistible, et les jurés, ses délégués, les absolvent avec émotion.

Cependant tous les crimes — ou à peu près — sont passionnels. L'orgueil, l'avarice, l'ambition, la luxure, le jeu sont aussi des passions qui asservissent impitoyablement leurs victimes, tout comme l'amour. A chacune, M. Guilhermet consacre un chapitre illustré d'exemples cueillis dans les annales judiciaires de ces dernières années. Il termine par de très belles pages sur l'influence de la volonté dans le crime. Le crime est une maladie de la volonté ; le criminel, à un moment, fut placé comme Hercule au croisement des deux routes, et il a choisi celle qui conduit à la prison ; l'homme creuse lui-même le fossé dans lequel il tombera.

M. Guilhermet termine par cette remarque si juste et si troublante :

Les criminels les plus endurcis, les rudes assassins furent jadis des enfants émouvants comme les autres et il aurait fallu peut-être bien peu de chose pour que les petites mains que la mère baisait avec amour ne tinssent jamais le revolver ou le poignard meurtrier.

§

MM. Henri Coulon et René de Chavagnes, lorsqu'ils publièrent *le Mariage et le divorce de demain*, nous avaient promis, comme suite de leur étude : *La Famille de demain*. Ils viennent de tenir leur promesse, mais le volume est intitulé : **La Famille libre**. Plus explicite, le titre convient mieux ; car c'est bien la famille libre que les auteurs aperçoivent et souhaitent au bout de l'évolution sociale qu'ils analysent.

A un état de mœurs nouveau, il convient de donner des sanctions légales qui en assurent la moralité. A côté de la famille de plus en plus libre dans la légalité, il y a le groupement qui vit à l'écart de la protection des lois et qui constitue, si l'on peut dire — on ose bien le dire des enfants, — la famille *illégitime*. Nous leur reconnaissons, nous voulons pour l'une comme pour l'autre de ces familles toutes les libertés, mais à condition qu'à chacune d'elles corresponde une responsabilité. Car liberté ne veut pas dire abolition de tous les devoirs. Cette fausse interprétation serait vraiment trop injuste et trop commode. Chaque liberté nouvelle, au contraire, engendre de nouvelles, très précises et très rigoureuses responsabilités que reconnaît pleinement la conscience et que doit fixer la loi, afin de les rappeler et de les imposer au besoin au séducteur ou au père naturel qui prétendrait s'y dérober, et d'en faire bénéficier la maîtresse ou la mère odieusement abandonnée, l'enfant naturel non légitimé et non reconnu.

L'avenir, souhaitons-le avec l'auteur des *Flambeaux*, ne connaîtra que des liens libres et spontanés, partant d'autant plus durables ; car c'est seulement dans la liberté, ainsi que l'a écrit M. Alfred Naquet, que peuvent éclore les Philémon et les Baucis.

MM. Henry Coulon et René de Chavagnes, dans une telle étude, devaient consacrer une large place aux questions relatives à la séduction, la recherche de la paternité et la légitimation des enfants adultérins. Ils l'ont fait avec autant de compétence que de générosité. Leur indignation est éloquente contre l'abominable ostracisme dont sont frappés les enfants adultérins, parias lamentables qui n'ont droit à rien, pas même au nom qu'on voudrait leur donner et qui doivent, de leur premier à leur dernier jour, expier une faute qu'il n'ont pas commise.

Et pourquoi cette cruauté ? Uniquement parce qu'il faut défendre la part des héritiers légitimes. Oui, cet abominable traitement infligé à ceux qui ont le malheur de naître d'amours adultérines n'est déterminé que par la préoccupation d'intérêts pécuniaires. Rien n'est plus odieux. Et, avec de telles lois, il faut reconnaître que la femme qui se fait avorter pour éviter de mettre au monde un enfant adultérin, de livrer la chair de sa chair à la torture d'une législation impitoyable, ne se conduit pas en criminelle, puisqu'elle risque sa vie plutôt que de voir son enfant innocent devenir la rançon d'un acte dont elle entend assumer seule la responsabilité.

§

Notre époque a le goût des réhabilitations. Elle s'intéresse beaucoup aux criminels ; il lui plaît d'imaginer que la plupart ont été injustement condamnés. Depuis quelques années, c'est en faveur de Mme Lafarge que le mouvement se produit. Déjà certains la considèrent comme une martyre, victime d'une conspiration de malveillances et de rancunes. J'avoue que je ne crus jamais à son innocence. Ses mémoires m'ont donné l'impression contraire ; il me semblait lire des mémoires justificatifs de... l'assassinat. On croirait que Mme Lafarge s'applique à démontrer que son mari était un être brutal, avare, égoïste, que sa famille et son entourage n'étaient pas moins insupportables, que le séjour du Glandier était odieux, et que, par conséquent, elle était bien excusable de n'avoir pas voulu subir davantage une telle existence.

Mais l'opinion publique s'est laissé séduire par le charme de cette femme. Récemment, à l'occasion d'un crime aussi sensationnel, une accusée manifesta les mêmes dons de séduction, elle fut plus heureuse, ayant été acquittée.

La lecture des mémoires et lettres de Mme Lafarge explique l'influence quasi ensorcelante qu'elle exerça sur beaucoup de ceux qui l'approchèrent ; cependant, à l'examen, il apparaît bien vite qu'en tout cela il y a beaucoup d'habileté et bien peu de sincérité. J'imaginais une de ces femmes comme on en rencontre tant, hystériques aux grand yeux purs et qui, d'une voix douce, débitent imperturbablement les pires mensonges. Je suis certain qu'elle était telle, main-

tenant que j'ai lu **Mme Lafarge voleuse de diamants**, par M. Louis André, conseiller à la Cour d'appel de Paris. Déjà, l'éminent magistrat avait publié une étude remarquable où il dissipe les obscurités qui enveloppaient l'assassinat de Paul-Louis Courier. Avec la même rigoureuse méthode, il étudie l'affaire du vol des bijoux de Mme de Léautaud ; et des faits qu'il rassemble ressort la preuve évidente de la culpabilité, de la perfidie de Mme Lafarge. Celle-ci, alors qu'elle était jeune fille et s'appelait Marie Capelle, était amie intime de Mlle Marie de Nicolaï et faisait de fréquents séjours dans sa famille. En 1838 Mlle de Nicolaï épousa M. de Léautaud et reçut comme cadeau de fiançailles une parure en diamants avec perles fines. L'année suivante, cette parure était volée au château de Busagny, où se trouvait réunie la famille Nicolaï ; Marie Capelle était parmi les invités. On soupçonna les gens de service, mais les perquisitions que l'on fit dans leurs chambres n'amenèrent point la découverte des pierres. On les retrouva un an après, au Glandier, cachées dans la chambre de Marie Capelle, devenue Mme Lafarge, et alors qu'elle venait d'être arrêtée sous l'accusation d'avoir empoisonné son mari. Il fut reconnu également que certains bijoux qu'elle portait et qu'elle prétendait avoir reçus comme présents de noces étaient ornés de perles provenant de la parure volée, et qu'elle avait fait monter elle-même.

Le vol était flagrant ; aucune dénégation n'était possible ; cependant Mme Lafarge, que rien n'embarrassait, soutint qu'elle était innocente. Elle raconta que son amie avait, étant jeune fille, noué des relations coupables avec un jeune professeur ; que celui-ci avait ensuite manifesté l'intention de révéler ces relations, et qu'affolée par la menace du scandale Mme de Léautaud avait simulé le vol de la parure qu'elle avait ensuite confiée à Marie Capelle, pour qu'elle la vendît et en remît le prix à l'amoureux éconduit.

La famille Léautaud et l'instruction établirent que cette histoire n'était qu'un odieux mensonge, mais jamais on ne put obtenir de Mme Lafarge l'aveu de sa faute. Elle nia constamment, niant contre l'évidence, toujours et quand même, annonçant des preuves qui n'arrivaient jamais, imaginant de nouvelles allégations lorsque les précédentes étaient démenties. D'ailleurs, suivant la tactique habituelle des menteuses, elle refusa d'accepter le débat sur le fond, et c'est par défaut qu'elle fut condamnée. De la sorte il lui était loisible de soutenir ensuite qu'elle avait été condamnée sans avoir pu se défendre, et entretenir le mystère autour de ses mensonges. Aussi, ne fit-elle pas opposition à ce jugement rendu par défaut.

Il est donc certain que Mme Lafarge a volé les diamants de son amie, et que, pour tenter de se disculper, elle forgea contre celle qu'elle avait volée une accusation abominable. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait empoisonné son mari, répondront ses fervents.

Evidemment, mais ce n'est pas non plus une raison pour la sanctifier.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Les Marges : M. Edouard Schneider dépeint et explique M. François de Curel. — *La Province littéraire :* de Paris ou de la province, par M. René Beaudoin. — *L'Occident :* d'un bel essai de M. J. de Bosschère sur le poète Max Elskamp. — *Floréal :* à propos de Paul Déroulède, M. Maurice Pottecher définit le patriote. — Memento.

M. Edouard Schneider donne aux **Marges** (mars) un portrait fort réussi de M. François de Curel. En voici quelques pages :

Je me rappelle avec quelle jovialité il m'avoua un jour : « Je ne suis pas un timide. Je suis un sauvage, un indompté. » A quoi il ajouta l'instant d'après : « Je ne vais plus à Paris que rarement. Chaque fois, en effet, j'y commets des gaffes. Ainsi, je vois X... et lui déclare : Vous qui êtes protestant... — Je ne suis pas protestant, me répond celui-ci. Après quoi je me tourne vers Z... et m'écrie : Vous qui êtes Belge... — Où avez-vous pris que je sois Belge ? réplique celui-là... Je vais de plus en plus rarement à Paris ! »

Et puisque je me laisse aller au fil des anecdotes, je me reprocherais de n'en pas conter une qui révèle à quel point le rire de notre auteur, ce rire dont s'effaroucha plus d'un parmi nous, porte en lui la vertu et la conquête. C'était au temps des *Fossiles*. Sarcey se montrait fort peu accessible aux manifestations d'un art nouveau, et il ne cachait pas son antipathie pour la manière de Curel. Or, Antoine, qui tenait fort à l'opinion de Sarcey, pressa Curel d'aller le visiter. Un jour, Curel s'en fut donc à l'un des déjeuners du vendredi qui demeurent inséparables de la mémoire de l'Oncle. Il y avait là trois hommes, dont lui et Sarcey, puis sept à huit jeunes comédiennes. Curel prit grand plaisir à ces agapes, et, dans le même temps, amusa fort ses deux voisines. Sa gaieté éclata, rayonna, entraîna toute la table. Sarcey, au comble de l'enthousiasme, ne pouvait avaler trois bouchées sans s'écrier : « Sacré Curel ! » A tel point que le déjeuner prit pour l'auteur des *Fossiles* la proportion d'un triomphe. Sarcey, qui avait écrit sur l'œuvre une critique peu amène, s'empressa de lui consacrer, le dimanche suivant, un feuilleton excellent, rejetant sur Antoine et sur ses acteurs la faute de n'avoir pas dès l'abord vu très clair dans la pièce !

L'homme qui, ce jour-là, gagna Sarcey n'a pas changé. Il suffit de l'approcher pour se persuader que l'éclat suraigu de son rire a dû égayer chaque heure de sa vie comme il éclaire toujours sa conversation, si grave en soit la nature, si sérieuse la matière. Il n'est que de rares minutes où se taise ce rire, je veux parler de celles où, quittant en pleine nuit la maison forestière, François de Curel, habillé d'un simple veston de toile et d'un léger pantalon de coutil, s'en va, le fusil sous le bras, passant les ruisseaux, marchant parfois dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'obligeant à de longs détours afin de prendre le bon vent et de découvrir enfin l'arbre

derrière lequel il attendra, à l'affût, la venue du cerf qu'il a dépisté la veille.

. . . . . .

Je me souviens qu'il me montra un jour, broutant un carré de pré, de jeunes chevreuils qu'on lui avait récemment envoyés pour le renouvellement de la race. Sur chaque crâne pointaient deux petits bois drus. Bien qu'on les eût crus tout d'abord apprivoisés, je ne pus m'empêcher de constater leur méchanceté. « Cela en dit long à l'égard du vice et de la vertu, me fit remarquer M. de Curel. A l'époque, au jour, à l'heure même où tombent ces bois, ces chevreuils sont extrêmement doux, car ils se sentent sans défense. Alors, ils se laissent caresser bénévolement. Mais que leurs bois repoussent et se fassent durs, ils deviennent méchants, car ils se sentent armés. Dès ce moment, on ne peut sans danger laisser pénétrer des enfants dans l'enclos. Un homme, même, doit se tenir sur ses gardes. »

La réflexion s'étend au delà des bêtes qui la provoquent. Voilà, certes, une façon de moralité... Bêtes et gens ! Trois petits mots que, bien souvent, on devrait fondre en un seul sans que notre orgueil songeât à s'en offenser. Mais peut-être me trompé-je à parler de la sorte, car l'occasion n'est pas rare où la grâce de ceux-ci se trouve en défaut devant l'élégance de celles-là. Qu'on me permette un dernier souvenir. Je me rappelle, en effet, un matin, à l'heure de l'aube. Je m'apprêtais à regagner la petite gare d'Igny-Avricourt, et j'achevais ma valise, les yeux lourds encore de sommeil. On frappe à la porte de ma chambre à coups précipités. M. de Curel en surgit. — « Venez voir mes cerfs ! » Armés de lorgnettes, nous accourons sur la terrasse du château, et devant nous, à quelques centaines de mètres, dix cerfs aux bois hauts et larges sont là, dressés, magnifiques, hautains, dans une attitude que l'on sent d'une extrême mobilité, sans cesse en éveil, toujours prête à s'évanouir. A suivre leurs moindres gestes, François de Curel éprouve une joie d'enfant. Mais les formes sensibles s'immobilisent tout à coup. Leur œil nous a vus. Fichées au sol, les bêtes en arrêt fixent un moment leur regard sur le nôtre. Puis soudain, comme devant un signal, toutes font un tour sur elles-mêmes, et les voici au petit trot, rangées en file indienne, longeant les étangs, disparaissant dans les vapeurs des futaies. Comment dire la force, l'indépendance, la fierté de cette vision matinale fuyant dans la brume des bois, parmi les prés dormants, au bord tranquille des étangs que l'aube effleure de sa flamme rose, verte et rouge, cependant qu'à travers les branches, à la cime des arbres, monte vers l'est le disque ardent du soleil !

Comme je restais muet devant tant de beauté, M. de Curel s'écria en riant : « Vraiment ! Que voulez-vous que j'aille faire chez vos Parisiens ! »

§

La Province littéraire (15 mars) possède, dans la personne de M. René Beaudoin, un humoriste qui s'ignore peut-être, mais qui est très fin. Il se livre au joli passe-temps littéraire du parallèle. Il écrit avec sérénité : « Tout passe et tout change... » Il défend les provinciaux d'être demeurés « tout à fait les héros légendaires du

spirituel M. Labiche. » Parlant de Paris, il note : « L'esprit ne s'y distribue pas gratis. »

Cela ne donne-t-il pas le goût de connaître une page de M. René Beaudouin ?

Il y a de bons et de mauvais esprits partout, de même qu'il y a de belles et de vilaines choses partout. Les Parisiens nous chantent sur tous les tons — même les plus faux — qu'ils ont les théâtres, les musées, les bibliothèques ! En profitent-ils ?...

Ils vont quelquefois faire queue à l'Odéon ou à la Porte-Saint-Martin ; mais trop souvent ils sont entraînés par les uns ou les autres vers des scènes d'ordre inférieur où quelque comédie grossière tient l'affiche ! Les musées ?... Au Louvre, au Luxembourg, quelquefois, quand il pleut !... Les bibliothèques ? Le temps leur manque !

Les provinciaux n'ont pas tout cela et ils ont plus peut-être !

L'air du sol natal est vif et, malgré ce qu'en pense l'habitant de la Ville-Lumière, le cerveau ne s'y atrophie point, au contraire ! Nous aimons ardemment notre province, car nous savons qu'elle fut notre berceau, qu'elle nous vit grandir, penser, aimer ; nous savons aussi qu'elle sera notre tombe. Elle est notre bien et nous sommes le sien. Sachons comprendre que nous sommes privilégiés et n'allons pas chercher au loin des beautés que nous avons près de nous. Le toit qui fume, la cloche qui sonne, la rivière qui murmure, le moulin qui chante, voilà les trésors de notre Province. Restons chez nous et piochons dur dans les sillons de la pensée, notre littérature gardera toujours son parfum du terroir, sa fraîcheur, sa sincérité. N'allons pas ailleurs au risque d'être aveuglés par trop de lumières. Sachons défendre nos petites patries, sachons faire aimer la Province, elle qui est tant dénigrée et souvent même par ceux qui devraient la chérir, par les provinciaux !

M. Beaudouin a vu les Parisiens « quelquefois faire queue à l'Odéon » et il nomme « habitant de la Ville-Lumière » le citadin qu'il pourra désigner une autre fois : « le Lutécien ». M. Beaudouin a un tempérament original.

§

Voici — et c'est très heureux ! — que la critique se prend à étudier l'œuvre d'un des plus beaux poètes de la Belgique, de l'un des plus délicats et profonds d'entre tous les meilleurs poètes de langue française. C'est M. Max Elskamp que nous voulons dire. Il serait excellent que les poètes de demain, ceux qui jugent avec une juvénile audace l'œuvre d'autrui avant de produire la leur, connussent les beaux ouvrages de M. Max Elskamp. Puisse cet extrait d'un article de M. Jean de Bosschère leur donner ce goût. Ils trouveront cette belle étude dans **L'Occident** (février).

Tel apparaît M. Max Elskamp au regard intelligent et perspicace de M. de Bosschère :

Or, s'il fut plus lent, l'esprit de Max Elskamp était trop chaste pour accepter de vivre sur le fonds des idées et des sentiments catholiques, qui n'avaient point passé par l'épreuve *individuelle* de l'âme. Le jour où il rejoindra Rimbaud, Elskamp ne s'arrêtera pas,il continuera sa route,inlassablement. — J'attribue le silence du poète à ce voyage vers le noyau de l'inconnu, d'où le grand miracle de l'intuition du cœur lui faisait des signes. Son âme d'apôtre, son cœur pitoyable le poussaient à comprendre plus pour le bonheur de ses frères que pour sa propre paix ; le profit de sa descente au mystère serait pour tous. Célibataire, vivant dans un milieu qui ne se renouvelait pas, dans la quiétude de l'affection proche de son père, dans une atmosphère d'où s'était évaporé le charme qu'il y avait pu savourer naguère, Elskamp s'avança dans cette nouvelle vie, avec la même minutie lente, la même sobriété et la même religiosité qu'il avait mises à reconnaître les formes et les chants du monde. Ce mystique marcha,enfin, à la rencontre de lui-même.

Mais, l'Occidental doit collaborer à la vie temporelle : sa charité est une vertu atavique. La méditation fait d'abord croître le remords en lui : ici la superstition de l'œuvre est puissante. Elle fait que nous respectons le travail, fût-il vain, et que nous l'opposons à l'inaction de l'état contemplatif. C'est ainsi que nous fuyons ce qui nous terrorise : notre conscience. Respectant le travail, nous nous y consacrons, en nous arrachant à la lumière de notre conscience. La plus grande, parce que la première douleur, nous vient de l'effort tenté pour rompre ce lien héréditaire. Un mondain peut fuir et ne se donner que de rares heures de prières ; Elskamp, hors du monde, souffrit seul. Aussi organisa-t-il sournoisement de longues fugues dans des domaines merveilleux, je les dirai plus loin.

Le sentiment de l'utilité d'un rôle humanitaire est si tenace en Elskamp, qu'aujourd'hui encore son cœur saigne à la pensée que *sa* vérité est incommunicable. S'il pouvait faire rayonner sa lumière intérieure sur les hommes, il abandonnerait son toit pour aller par le monde, le bourdon du pèlerin à la main, annonçant la délivrance. Ainsi,dans le mystique qu'il fut toujours, demeurera à jamais l'apôtre ou le saint sans œuvres.

Curieux d'astronomie et de folklore, amateur des sculptures sur bois des vieux artisans, passionné d'estampes japonaises, M. Max Elskamp a recherché les émotions spirituelles qui convenaient à l'enrichissement de sa sensibilité.

Une telle recherche de la connaissance du temps devait entraîner son esprit vers ce monde chinois qui rêve depuis des millénaires, vit et meurt pour cette seule chose, le culte de la forme, dont l'horreur de la « force » est un des symboles. Lui seul a connu la Beauté absolue, gratuite, et je l'opposerai pour rappeler ce que je disais plus haut de notre race, à l'idée de beauté en Occident. Je me souviens aussi des émotions du poète, notamment lorsqu'il reconnut en un cadran solaire moderne chinois,un objet absolument dans la tradition de Nuremberg des xv^e^ et xvi^e^ siècles. Il est, en effet,impossible que les Célestes aient pu faire de semblables cadrans sans avoir vu ceux primitifs de cette ville.Un autre cadran solaire le remplit de joie, parce qu'il ne figurait dans aucun traité de gnomonique. Car les li-

vres sont, ici encore, une grande source de plaisir, un splendide moyen de s'échapper par la vie intérieure.

Ainsi il côtoie et pénètre la plus haute expression de la vie, sa cristallisation, qui est cette chose épouvantable et énorme qu'on appelle le Temps ou bien encore l'Eternité. Et c'est cette notion passée tardivement dans la substance de son esprit, dans l'âme peut-être, qui plus tard le stupéfiera, le fera entrer dans des enchantements sans fin.

Ah ! comme il se plonge dans tout cela avec délices ! Il plie joyeusement sous l'effort. Il incline longuement le front sur ses livres, mais il le relève dans la nuit. Cet homme vit avec des idées et des sentiments, jamais avec les hommes, qui l'arracheraient à la vie véritable. Avec ténacité, Elskamp parcourt un domaine après l'autre, il dévore tout, il nettoie la route où il restera seul. C'est seul qu'il se réveillera, plein d'horreur devant la vie intérieure qu'il retrouve sienne et qui, peut-être, ricane doucement de ses efforts. Il pense alors à la justice, à l'harmonie secrète, et toutes ses affres reprennent possession de son cœur.

Voilà par quels détours le poète arrive au mysticisme.

M. de Bosschère constate :

Le poète fut éclairé il y a plus de quinze années. Il lui en fallut dix pour entrer dans *sa* sagesse, cette chose incommensurable, qui devient l'être même, et qui est bien *la* sagesse, et qui n'est telle, — la théologie, si tendacieuse, nous l'assure, — que le jour où l'esprit ne peut plus en concevoir une autre, où, dans la conscience, il n'y a plus de doutes où l'on se tait avec désespoir, peut-être, mais avec le soleil du sourire éternel dans le cœur.

§

Sous ce titre : « La Fin d'un patriote », M. Maurice Pottecher traite de Paul Déroulède, dans la revue **Floréal** (mars).

M. Pottecher écrit sagement :

Pour un conducteur d'hommes, il se trompa un peu, trop souvent. Nous lui pardonnons ses fautes politiques, comme l'église, avec laquelle il se montra en si bons termes à la fin de sa vie, l'a absous de ses péchés humains. Et nous lui pardonnerons aussi, en faveur de son désintéressement qui fut réel, des attitudes et des gestes qui sentaient trop le théâtre. Mais il nous sera permis de souhaiter que le type de patriote, mis avec lui au tombeau, cède la place à un exemplaire moins candide à la fois et plus pur.

Nous lisons plus loin :

Le peuple de France, en admirant Déroulède, s'en est tenu à l'attitude du fidèle et prudent Ecuyer. Eh ! Quel manque d'idéalisme ! Quel défection humiliante ! — N'osant pas trop s'en prendre au peuple, qu'il faut toujours flatter ou ménager quand même, — car n'est-il pas le suprême arbitre du bon sens et le meilleur juge de ses destins ? — les amis de Don Quichotte et notre Don Quichotte lui-même eurent beau jeu d'accuser la lâcheté des parlementaires, la faiblesse et l'incurie des gouvernements : misérables bergers qui s'obstinaient à laisser le troupeau rechercher de

gras pâturages, alors qu'on lui montrait le champ volé de l'autre côté des Vosges, et qui osaient avoir une autre pensée que d'exciter leurs chiens contre le dogue allemand !

Le Don Quichotte de Cervantès, si absurde, n'est peut-être après tout si charmant que parce qu'il a le cœur plein d'amour. Il part en guerre contre des ennemis imaginaires: c'est pour délivrer des princesses captives de mauvais enchanteurs, mais même contre ceux qu'il attaque, l'écu au poing et la lance en arrêt, on ne lui sent pas de haine. Nous entendons bien que Déroulède aimait la France comme le chevalier de la Manche aimait sa Dulcinée, disons, plus respectueusement : comme un fils aime sa mère. Et peut-être lui eût-on fait facilement dire qu'il ne souhaitait pas la mort de tous les Allemands. Il n'empêche que son amour pour son pays semble avoir été fait surtout d'un ressentiment inextinguible, passé à l'état d'idée fixe, contre un autre peuple, et que, par affection pour la patrie, il ne nous ait prêché et transmis qu'un enseignement de haine.

Cela est très rationnellement déduit. Dans le même esprit, M. Maurice Pottecher, — un Lorrain qui a beaucoup réalisé en faveur de ses compatriotes, on le sait, — oppose au type du patriote incarné par Déroulède le patriote qui ne tient pas une guerre franco-allemande pour la primordiale condition de la grandeur française :

La science peut hésiter encore à affirmer s'il y a passage et communication d'une variété animale à une autre, si la même cellule primitive a produit, par son propre développement, toute la série des êtres, jusqu'aux plus complets.

Mais l'observation la plus élémentaire des faits, dans le peu d'espace qu'embrasse l'histoire, nous montre clairement tout le développement des sociétés humaines : comment du groupe le plus simple, famille ou tribu, elles passent à un groupe plus étendu, province, puis nation ; et comment aussi la lutte pour la vie, perdant de plus en plus son caractère sauvage et sa continuité guerrière, tend à se transformer en luttes économiques, d'une âpreté fort grande encore, mais d'une violence moins brutale, où le respect de l'existence s'impose comme un intérêt supérieur à tous les intérêts.

Quiconque a acquis le sentiment de cette évolution historique ne saurait plus mettre en doute que les états de l'Europe se grouperont un jour en une fédération, de même que les provinces de la France se groupèrent en un Etat. — Quand et comment ce fait se produira-t-il ? Faudra-t-il attendre que la nécessité l'impose et que ce soit sous la pression d'une menace venue du continent américain ou du continent jaune que ces sœurs ennemies, les nations rivales du vieux monde, se décideront enfin à abdiquer leurs sinistres querelles ? Nous serions personnellement assez tenté de le croire, ne voulant point nous abandonner à la douce, mais peut-être illusoire confiance que des esprits plus optimistes gardent dans le triomphe de la fraternité humaine et de la raison.

On nous objectera sans doute qu'ainsi nous ne supprimons pas, en dernière analyse, les solutions guerrières ni la nécessité pour les peuples de rester armés. Sans doute, pas plus que nous ne songeons à affaiblir l'attachement qui lie les Français à leur patrie et les Allemands à la leur.

Mais en nous persuadant que chaque jour nous rapproche fatalemen d'une union des peuples aujourd'hui hostiles, nous enlevons à la notion d patrie ce qu'elle a d'étroit, de brutal, d'agressif, pour lui garder ce qu'elle d'utile et de noble ; nous en éliminons peu à peu la haine, pour faire un plus large place à l'amour.

M. Pottecher conclut en ces termes :

Voilà pourquoi le type du patriote dont Déroulède fut un exemplaire à l fois noble et absurde, périlleux et innocent, représente pour nous une pé riode en partie abolie et qui doit disparaître, pour faire place à une con ception plus élevée sur l'échelle de l'intelligence, ce qui n'implique nulle ment un abaissement dans le domaine du cœur. Il faudrait à présent trace une image de ce qui est pour nous un véritable patriote, quelle haute figur d'idéal il peut symboliser pour exciter utilement la conscience et l'énergi d'un peuple, et comment se concilie aisément en une grande âme françai l'amour de la France et l'amour de l'humanité.

Ce portrait, qu'il siérait de présenter à la jeunesse, dépasserait le cadr où ces lignes doivent se borner. — Enterrons ici le mort qui vient de parti sous les fleurs et les hommages que lui prodigua une grande ville, vibrant à la fois aux sentiments sincères et aux attitudes théâtrales. Mais souhai tons qu'avec lui puisse être enterrée aussi cette conception encore tro barbare d'une rancune qui serait éternelle et d'un honneur qui ne peut s purifier que dans des flots de sang.

Un grand protestataire alsacien, M. Auguste Lalance, nous faisait enten dre, dans le moment même où la fanfare héroïque et impuissante de Dérou lède s'éteignait, une voix qui toucherait les Français, si le bruit des retra tes militaires, le tapage des journaux nationalistes et tout ce remuement d canons, de fusils et de sabres ne les rendait à demi-sourds. Qu'on lise c que ce « mauvais patriote » pense de la revanche guerrière et ce qu'il a tend du droit pour sa terre natale. Un esprit chimérique, celui-là encore sans doute ?

Chimère pour chimère, la sienne ne vaut-elle pas en beauté celle que l naïf Chevalier, qui n'a pas réussi à lancer sur le Rhin la France pacifique emporte dans son tombeau ?

Memento. — *Les Soirées de Paris* (15 mars) publient : des lettres inéd tes d'Alfred Jarry ; un bel article de M. G. Papini sur « Bergson et Cr ce » ; une étude de M. Harrison Reeves sur « Les Epopées populaires am ricaines » ; des poèmes de MM. H. Hertz, G. Le Roy et L. Pieux ; la critiq du 3e salon des Indépendants par M. Guillaume Apollinaire. Ce numé contient « six reproductions dont deux en couleurs d'après les récents t bleaux de Francis Picabia ». Il sera bien curieux de revoir, dans une diza ne d'années, ces planches ahurissantes. Ah ! cette « Danseuse étoile su un transatlantique » qui pourrait tout aussi bien représenter « Udn (jeune fille américaine) », sinon le « Catch as catch can » ou cet inattend « Edtaonisl (ecclésiastique) », peints par M. Picabia !

L'Olivier (février) : — M. Bernard Barbery : « Paul Déroulède et Romantisme politique. » — M. G. Doublet : « Papiers inédits de Suria évêque de Vence. »

La Revue de Paris (15 mars) : — Souvenirs de M. E. Lavisse sur l'École normale. — « La Grandeur du Soudan », par M. Paul Adam. — « Ode au héros futur », par M. Abel Bonnard.

Revue bleue (14 mars) : — Lettres inédites de Montesquieu. — « Quinze jours à Venise », par M. André Maurel. — « Les Lectures populaires en France et en Allemagne », par M. Gaston Choisy.

Les Entretiens Idéalistes (mars) : — M. C. de Crisenoy ; « Parsifal et la critique. » — M. A. Autin : « Ch.-Louis Philippe, mystique. » — La fin de « L'Irlande irlandaise », de M. Jean Malye.

Le Correspondant (10 mars) : — « La Responsabilité et le cerveau », par M. le Dr Grasset.

La Phalange (20 février) : — Poèmes de MM. G. Périn, de Valcombe, Ch.-A. Grouas. — « Les Poésies d'Isidore Ducasse », par M. Valéry Larbaud. — Le 3e acte du « Guillaume d'Orange », en vers, de M. Gabriel Mourey.

La Vie (1er avril) : — « Bâtons de Chaises », par Mme Rachilde. — « La Vie de Puvis de Chavannes », par M. Léon Riotor. — « Le Club français des étudiants d'Helsingfors », par M. J. Boudrot.

Revue des Pyrénées (1er trimestre) : — « La Bataille de Muret », par M. J. Anglade. — « Une exploration au Traouc del Calel en 1783 », par M. de Santi. — « Essai sur la grande peur de 1789 dans le Quercy », par M. R. Estouche.

La Revue (15 mars) : — « L'Autodémocratie » expliquée par son Comité Central.

La Revue hebdomadaire (14 mars) : — M. Vincent d'Indy : « La Musique en 1814. »

La Revue du Mois (10 mars) : — « L'Intellectuel et la Tradition », par M. Cartault.

La Grande Revue (10 mars) : — M. Otto Effertz : « Le Préjugé de la bénilité des nations. »

Les Ecrits Français (5 mars) : — Correspondance inédite d'Ephraïm Mikhaël à Bernard Lazare. — « Les Nations d'après leurs journaux », par M. G. Arbouin. — « Huysmans, converti littéraire », par MM. L. Deffoux et E. Zavie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lamartine et Stendhal (La Dépêche, 15 mars). — *Frédéric Mistral est mort* (Le Journal, 26 mars) — *Romans* (La France, 27 mars).

M. Gustave Geffroy est un fervent et un érudit stendhalien, et, comme tel, il est l'un des souscripteurs à l'édition des œuvres complètes de Stendhal, publiées sous la direction d'Edouard Champion. A propos de la *Bibliographie stendhalienne* par Henri Cordier et de la *Vie littéraire de Stendhal* par Adolphe Paupe : Ces messieurs, écrit-il dans **la Dépêche**, sont des érudits passionnés, méticuleux et modestes, « ce qui m'encourage à leur signaler une lacune dans leurs intéressants ouvrages ». Car c'est en vain qu'il a cherché

chez M. Paupe, comme chez M. Cordier, la citation des pages écrites par Lamartine sur Stendhal, au cours de la Lettre à M. Sainte-Beuve, parue dans le cours familier de littérature, en 1864. Le morceau, dit-il, vaut d'être rappelé.

Lamartine prend son point de départ, pour parler de Stendhal, dans la lettre que celui-ci écrivit à Sainte-Beuve, le 26 mars 1830, après la lecture des *Consolations* : « S'il y avait un Dieu j'en serais bien aise, car il me payerait de son paradis pour être honnête homme comme je suis. Ainsi je ne changerais rien à ma conduite, et je serais récompensé pour faire exactement ce que je fais. Une chose cependant diminuerait le plaisir que j'ai à rêver avec les douces larmes que fait couler une bonne action : cette idée d'en être *payé* par une récompense, un paradis. Voilà, Monsieur, ce que je vous dirais en vers si je savais en faire aussi bien que vous. Je suis choqué que vous autres, *qui croyez en Dieu*, vous imaginiez que, pour être *au désespoir* trois ans de ce qu'une maîtresse vous a quittés, il faille croire en Dieu. De même un Montmorency s'imagine que, pour être brave sur le champ de bataille, il faut s'appeler Montmorency, etc... » On trouvera la lettre complète, avec quelques passages un peu différents, dans la *Correspondance* de Stendhal, publiée en 1855, avec une présentation de Prosper Mérimée, dont l'amitié se datait de 1820.

Sainte-Beuve, ayant cité cette lettre au cours de sa préface à une édition nouvelle des *Consolations*, reçut, au cours de l'« Entretien » que lui consacra Lamartine, de précieux souvenirs du poète des *Méditations*, où apparaît Henry Beyle en sa belle attitude naturelle : « Ce que j'ignorais et ce que votre préface m'apprend, écrit Lamartine, c'est que le sceptique le plus résolu et le plus sceptique du siècle, Beyle, l'auteur le plus spirituel de ces derniers temps, l'homme en apparence le plus antipathique à ce spiritualisme pieux dont les *Consolations* étaient débordantes, eut des rapports d'enthousiasme avec vous et vous tendit les bras dès qu'il les eut lues »...

Cela prouve que Beyle était sensible au talent et à la poésie, ce qui ne l'empêchait pas, comme on a pu le voir tout à l'heure, d'opposer le barrage de sa franche raillerie au débordement spiritualiste des *Consolations*. Comment donc, touché par les confidences rimées de Sainte-Beuve, aurait-il été indifférent aux magnificences de la passion de Lamartine? Celui-ci, en effet, continue : « Quelque chose de semblable avait eu lieu entre Beyle et moi en Italie, peu d'années avant.» Et il explique qu'il avait une amitié vive, une parenté de cœur avec un des amis les plus intimes de Beyle, M. de Mareste, dont il trace un charmant portrait : « Connu, recherché, chéri d'à peu près tous les hommes éminents de ce temps, trop spirituel pour être fanatique, mais très fanatique des talents qui sont les supériorités de la nature... » M. de Mareste aimait donc Beyle et Lamartine avoue qu'il ne comprenait pas pourquoi, car il l'avait de confiance en antipathie « pour avoir entendu dire qu'il ne croyait pas en Dieu, et qu'il s'en vantait, et qu'il était cynique...». Patience, Beyle va prendre sa revanche. Mareste lui donna une lettre d'introduction pour Lamartine. « Il vint. Il ne chercha pas à adoucir sa doctrine... » Savourez le petit discours par lequel il se présente lui-même et admirez aussi la loyauté de transcription de Lamartine :

« On vous a sans doute dit des horreurs de moi ; que j'étais un athée, que je me moquais des quatre lettres de l'alphabet qui nomment ce qu'on appelle *Dieu*, et des hommes, ces mauvais miroirs de leur *Dieu*. Je ne cherche point à vous tromper, c'est vrai ! J'ai bien examiné la vie, et la nature, cette source intermittente de la vie, et la mort muette, qui ne dit rien, et l'innombrable série des fables par lesquelles des hommes aussi ignorants que vous et moi ont cherché à interpréter ce silence ! Je ne dis pas que Dieu existe, je ne dis pas qu'il n'existe pas, je dis seulement que je n'en sais rien, que cette idée me paraît avoir fait aux hommes autant de mal que de bien, et qu'en attendant que *Dieu* se révèle, je crois que son premier ministre, le hasard, gouverne aussi bien ce triste monde que lui. Je crois seulement que je ne crois à rien ; je me trompe cependant, je crois à ce qu'on appelle *conscience*, soit instinct, soit mauvaise habitude d'idées, soit effet de préjugés et de respect humain. Je sens que je suis honnête homme, et qu'il me serait impossible de ne pas l'être, non pour plaire à un *Etre suprême* qui n'existe pas, mais pour me plaire à moi-même, qui ai besoin de vivre en paix avec mes habitudes, et pour donner un but à ma vie et un aliment à mes pensées. J'ai jeté loin derrière moi le sac théologique de ce que vous appelez, vous autres, les pieuses croyances. Je vous envie, car de consolantes illusions sont des vérités très douces pour ceux qui y croient ; mais moi, non, je ne crois à rien, et je me livre seulement à mon goût pour les beaux-arts et pour la littérature. Je crois que Raphaël dessine bien, et que Titien est un admirable coloriste, que Voltaire écrit comme pense un homme d'esprit, et que Byron chante comme l'humanité pleure, surtout dans *Don Juan !*

« Et me voilà ! dit-il en souriant, avec un air de bonne foi communicatif. Mareste, notre ami, m'a dit que vous aviez mille fois plus d'esprit qu'il n'y en a dans vos livres, que vous en prendriez encore beaucoup plus en vieillissant, et que vous étiez très bon à connaître pour moi, parce que vos sentiments étaient excellents, vos idées sincères, et que vous compreniez tout le monde, même moi, si je vous plaisais !... Je viens vous plaire. — Causons ! »

Quand on a entendu Sthendhal, il faut, même si l'on pense comme lui, écouter aussi Lamartine :

« Nous causâmes sans mystère et sans colère des deux parts ; je lui dis que j'avais lu avec charme presque tout ce qu'il avait écrit, et qu'excepté le cynisme antipathique à ma nature et l'athéisme inacceptable par mon esprit, j'avais tout goûté de lui, même le scepticisme ; que je n'étais rien moins que sceptique cependant ; que je croyais fermement qu'il y avait une loi difficile à trouver, mais trouvable, un *arcanum* de la vie intérieure, dont la recherche était l'œuvre des grands esprits, et que, dans cette foi, il y avait non seulement la croyance, mais le repos ; que c'était l'affaire de la vie entière de la découvrir, que j'y travaillais, et que j'y travaillerais jusqu'à mon dernier jour, et que les hommes qui se disaient comme lui incrédules n'étaient que d'aimables paresseux qui revenaient sur leurs pas aux premières difficultés de la route ; que j'étais heureux de connaître en lui un de ces esprits impatients, découragés avant le temps, et que, s'il voulait venir à toute heure du soir finir avec moi les journées, nous causerions

ou de Dieu, s'il voulait, ou de la littérature et des arts, lui me donnant du goût, moi de la foi, chacun dans notre mesure !

« Et cela eut lieu ainsi pendant deux ou trois mois d'automne. Je logeais dans un faubourg de la ville ; chaque soir, avant ou après dîner, Beyle arrivait. On jetait une bourrée de myrte odorant au feu, et nous causions avec la confiance qu'inspirent aux hommes la solitude et la bonne foi. Je lui inspirai quelques doutes sur son incrédulité ; et lui jetait, en fait de musique, d'arts et de poésie, beaucoup d'éclairs sur mon ignorance. »

Et, conclut M. Gustave Geffroy, cela mérite bien place dans les volumes d'érudition consacrés à Stendhal, et même la déclaration de Stendhal commentée par Lamartine ne serait pas déplacée en tête de l'un des volumes annoncés, la Correspondance ou le Journal.

§

Frédéric Mistral est mort, après avoir goûté de son vivant toutes les apothéoses. Comme Dante, il a recréé une langue qui allait se perdre dans la diffusion des patois. Mais cette langue provençale qu'a fixée Mistral dans son œuvre littéraire est-elle viable ou artificielle ? L'avenir le dira. Mistral est mort, écrit M. Ernest la Jeunesse, dans **le Journal**, « parmi son peuple qu'il avait créé et sur lequel il régnait, en si douce autorité, en si tendre vénération... » Il était resté « semblable, un peu de neige mise à part, au jeune homme rêveur et tranquille... qui venait, il y a cinquante-cinq ans passés, recevoir l'étreinte et la consécration de Lamartine ».

Il avait suffi d'une idylle vigoureuse, d'une élégie passionnée, d'une poésie rustique pour décider de la gloire d'un nouveau venu, et d'un nouveau venu qui avait tout fait pour se dérober au baiser de la Renommée : loin de courir sus aux lauriers d'Autran, de Laprade, de Bouilhet, de Barthet, de Brizeux, il ne se contentait pas de s'enfermer dans sa province, dans sa Provence : son rythme vigoureux, son inspiration tissée de passion, d'extase et de résignation, son goût de la terre, des arbres et des horizons, sa poésie, enfin, gonflée de sève et de ciel, éternelle et naïve comme celle d'Homère, radieuse et pure, immense d'une majesté candide, il les avait exprimés en une langue plastique et faite à souhait, une langue nerveuse et langoureuse, langue de fleurs, d'étoiles et d'oiseaux et chantant sur les lèvres des hommes et des femmes. Ah ! le provençal ! Ah ! cette langue littéraire, condensée, codifiée, recueillie comme le miel précieux et rectifiée ! Ah ! le délice ! Et le délice sur un drame d'humanité frais et infini sur lequel luisait l'étoile du divin !...

Le miracle dure encore et durera toujours. L'enthousiasme de Lamartine, l'enthousiasme de Sainte-Beuve, plus dur à susciter, l'enthousiasme de toute la critique et de toute la littérature apportèrent au jeune poète la plus belle, la plus rare couronne, une gloire parisienne dangereuse et tentante, une gloire universelle irrésistible, les pires séductions.

Sage entre les sages, pénétré d'un devoir et d'une mission, prêtre et souverain d'une langue, d'une tradition, d'un terroir, le triomphateur

revint à sa mère adorée, à son village, à son œuvre. Il créa, à son image, à son exemple, une école, avec Roumanille, avec Aubanel, avec Marin, avec Valère Bernard, avec tant d'autres. L'adoration grandissait autour de lui. Il mit une discrétion singulière et merveilleuse à ne publier que lentement des chefs-d'œuvre assurés d'un succès plus qu'européen. C'est à des années de distance qu'il donnait, à regret, *la princesse Jeanne*, *Calendal*, *les Iles d'or* et qu'il faisait attendre ce *Poème du Rhône*, où il tira à loisir les phantasmes, les bienfaits et les légendes de cette eau impétueuse. Et n'oublions pas cette admirable *Nerto*.

Mais ce n'est pas dans ses œuvres nouvelles, dans son travail sans effort, dans sa poésie immuable qu'il faut chercher l'action, la grandeur, la valeur de Frédéric Mistral. Apôtre et Dieu, insensible aux honneurs, acceptant avec indulgence la rosette, la cravate de la Légion d'honneur et sa statue en pied, narquois et cordial, profondément patriote et français, Mistral avait toujours refusé, avec une politesse de race et un respect décidé, de faire partie de l'Académie française : il était de ceux, le dernier de ceux qui aiment mieux être le premier dans leur village que le second à Rome. Il eût été le premier à Paris. Mais cela lui eût-il suffi ? A un homme si comblé de vertu, d'inspiration, de grâce infinie, à un confesseur de tendresse, d'abandon, de pudeur et de fatalité, à un inventeur de langue divine, un simple fauteuil d'immortalité suffisait-il ?

Il eut, chez lui, de sa petite maison aux volets verts, la puissance la plus certaine et la plus divine. A l'étranger, des chaires se fondaient en l'honneur de *Mireille*. La Suède lui donna un des premiers prix Nobel, dont il abandonna le montant à l'établissement du *Museon Arlaten*. Père de sa patrie, honneur et gloire de la France et de l'univers, âme exquise condescendant à sourire à notre pauvre époque, il a suffi d'une triste grippe, d'une grippe du Nord pour emporter ce chêne qui voulait, jusqu'au bout, ressembler à un olivier.

Dans son livre de début, dans ce livre qui lui survivra à jamais, Frédéric Mistral a fait fi de la mort, dans le vent, dans le parfum du vent et de la mer : à l'âge de Victor Hugo, en quittant cette terre qui n'a pas de soleil, le poète de Mireille retourne à sa jeunesse, à ses moissons, à ses ciels : c'est une rose apothéose.

§

Voici de M. Remy de Gourmont, dans **la France**, non pas une critique, mais une constatation attristée et « ennuyée » sur notre actuelle littérature trop sage.

Il me semble, écrit-il, que les romans deviennent de plus en plus ennuyeux. En voici plusieurs de suite que je commence et que j'abandonne vaincu. On me dira que c'est peut-être que je n'ai plus l'âme romanesque, que l'antique matière des romans m'est trop connue et que je ne puis plus m'y plaire. Ce n'est pas cela. La plupart des romans dont je parle ne roulent pas sur l'amour. La passion ou seulement le désir, la chair semblent à peu près inconnus aux nouveaux romanciers. Ils manquent d'expérience humaine à un degré inimaginable. Ils ont des âmes de coquebins, de séminaristes, de moralistes précoces, des âmes sans élan, des âmes d'ordre,

des âmes obéissantes. C'est fort bien. Il est excellent qu'il y ait beaucoup d'âmes de ce genre, d'âmes sages et sans curiosité. Mais quand on est ainsi doué, on n'écrit pas des romans, on s'adonne à la critique d'art ou à la conchyologie. Il y a tel de ces livres auquel l'Académie eut la velléité d'accorder, ou même accorda un prix considérable et qui ne dépasse pas le devoir d'un rhétoricien un peu fantaisiste. Il y est souvent question de jeux, d'intrigues scolaires, de minuties où l'attention s'enlise. Cela tient beaucoup de la bibliothèque rose Ah! Il n'est pas besoin de les timbrer d'un astérisque sur les catalogues pour indiquer qu'ils peuvent être mis dans toutes les mains! Mais ceux qui ne pourraient pas, par hasard, briguer cet honneur négatif, n'en sont pas plus excitants, car ils manquent avant tout d'expérience comme ils manquent de flamme. Ils sont souvent absurdes et toujours mornes. Ce n'est qu'une phase, peut-être, une mauvaise série. Si cela durait, le roman tomberait dans un gouffre dont un genre littéraire ne remonte jamais, l'ennui.

La morale à tirer de cette critique, c'est qu'avant d'écrire un roman il faut le vivre. Je me souviens d'avoir vu une pièce de théâtre qui exposait cette situation : deux jeunes écrivains collaborent à un roman; ils n'ont qu'une joie et qu'une excitation dans la vie : écrire de belles phrases pour la postérité. Entre dans leur cabinet de travail, une femme, c'est-à-dire l'amour. Ils la jettent dehors, pour achever leur œuvre, en toute sérénité... Et voilà pourquoi notre littérature romanesque est... muette.

R. DE BURY.

THÉATRE

RENAISSANCE : *Aphrodite*, pièce en vers, en 5 actes et 8 tableaux, de M. Pierre Frondaie, d'après le roman de M. Pierre Louys, musique de scène de M. Henry Février (18 mars). — Memento.

Voilà au moins une chronique dont tout le monde sera content. Il ne s'y trouve, en effet, pas un mot de moi, rien que ce petit « chapeau » pour présenter le compte-rendu de mon suppléant. Courte et bonne, c'est certainement ainsi qu'on l'appréciera. A moins que le mot « chapeau » contrarie encore ces dames, comme une allusion déguisée à leur égard !

« M. Pierre Frondaie a entrepris une tâche bien ingrate le jour qu'il voulut transporter à la scène la merveilleuse **Aphrodite** de M. Pierre Louys. Au vrai, s'est-il jamais imaginé qu'il parviendrait, par les moyens extérieurs dont est fait le théâtre, à exprimer dans le seul dialogue toute la volupté qui se dégage du roman et à en verser en nous l'ivresse à la fois dionysiaque et apollonienne ? M. Pierre Frondaie a certes des qualités de dramaturge que parfait un goût rarement en défaut, mais le don de la vie lui manque, de sorte que le souffle quasi divin qui anima les personnages de l'Aphrodite-roman est chose morte dans l'Aphrodite-pièce. Tout véritable poète

est un traducteur de l'œuvre de Dieu, qu'il translate, puis-je dire, dans son cœur : c'est souvent grâce à lui que l'œuvre des six jours est rendue compréhensible à notre âme dans son harmonie et dans sa suprême beauté. M. Pierre Louys, poète païen, a été en quelque sorte un tel traducteur, mais M. Pierre Frondaie qui, lui, a voulu traduire l'œuvre de M. Pierre Louys l'a fait avec intelligence, conscience et sans la moindre sensibilité. Il lui a fallu, pour rendre l'atmosphère où s'agitent et respirent Chrysis de Galilée, Démétrios et Mélitta, réclamer le concours de MM. Ronsin, Marc Henry Laverdet et du costumier Poiret. Je ne crois pas qu'avec ses seules qualités M. Pierre Frondaie eût pu faire mieux : il convient donc que nous acceptions tel quel le spectacle que lui et ses collaborateurs des Beaux-Arts et de la Couture nous ont offert, soit un très joli « film d'art » en couleurs naturelles. Sur un autre théâtre cependant, le plaisir eût peut-être été plus réussi encore : la scène de la Renaissance manque de profondeur, et les jeux de lumières nécessaires pour donner aux choses leur atmosphère sont insuffisants. Exception faite pour le tableau du rêve de Démétrios, tout semble au premier plan, et les couleurs, si diverses et multiples, ne parviennent pas à s'épouser. En cela elles diffèrent des petites dames de la pièce, qui ne demandent qu'à se confondre. Ainsi qu'il fallait s'y attendre depuis *Le Minaret*, il y a du nu en quantité, comme poisson en carême, et d'assez joli, ma foi, qui n'incite guère à faire maigre. Quelques seins s'évadent de corsages qui ne demandent que ça, des jambes « en peau » parlent haut et bien, qui sont d'une ligne plus chaude et d'un mouvement plus expressif que les vers de M. Pierre Frondaie. Des croupes, suffisamment voilées, tanguent, provocatrices, du côté cour vers le côté jardin, et vice-versa, cependant que de jeunes hommes, fardés et évanescents comme des Gitons, ainsi qu'il sied, complètent le charme ambigu de la vie alexandrine à l'époque de la décadence. Mais dirai-je, après chacun, que la crucifixion de l'esclave est d'une beauté inattendue et saisissante, tant parfait et chaste le corps de la danseuse Derny? Ce corps bronzé aux lignes androgynes, immobile sur la croix, n'évoque rien de charnel, baigné qu'il est de pénombre.

« M. Jean Worms, dans le personnage de Démétrios, est fort déplaisant par son jeu, sa voix, son physique, son manque d'intelligence et de mesure. Par contre, M. Puylagarde se montre excellent dans le rôle de Timon. Mme Alice de Tender est exquise comme danseuse et comme comédienne. Pourquoi Mme Cora Laparcerie, si intelligente et si éprise de beaux spectacles, a-t-elle refusé à ses yeux cette joie qu'elle a préparée pour les nôtres, et n'est-elle venue s'asseoir dans la salle, au milieu de nous ? Elle y eût gagné en plaisir, — et nous aussi. »

MEMENTO. — Théâtre Cluny : *Bicard dit le Bouif*, vaudeville en 3 actes, de MM. de la Fouchardière et Paul Héon (12 mars). — Théâtre Idéaliste : *Les Personnages de l'Individu*, monodrame de M. Saint-Pol Roux. *Tristan la Vie*, monodrame de M. Saint-Pol Roux. *L'Ame noire du Prieur blanc*, naïve légende de M. Saint-Pol Roux (23 mars). — Les Escholiers : *La Consultation improvisée*, pièce en un acte de M. Abel Monferrier. *Mouche*, pièce en un acte, de M. René Kerdyk. *L'Etoile du foyer*, pièce en 3 actes, de M. René Wisner (1er avril).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Beethoven et Wagner, par Teodor de Wyzewa. Librairie académique Perrin et Cie ; 5 fr. — La vie est courte et le temps passe joliment vite. Je m'aperçois avec stupéfaction que quinze années déjà se sont écoulées depuis que j'achetai et lus pour la première fois le livre que M. Teodor de Wyzewa intitula **Beethoven et Wagner**, et qu'il vient de rééditer après l'avoir refondu et notablement augmenté de nouveaux chapitres. L'intérêt et le plaisir que j'ai pris aujourd'hui à sa lecture ne sont pas moins vifs pour les pages anciennes que pour celles que l'auteur y ajouta. Le sujet est imprescriptible et en soi toujours passionnant. Mais il s'y mêle en outre ici le charme d'un retour en arrière, la saveur de revivre une époque d'enthousiasme encore impollué d'analyse, où une ardente idolâtrie allumait dévotement le même cierge et brûlait un identique encens devant l'autel où trônaient côte à côte les deux démiurges au milieu d'une égale et perpétuelle adoration. En relisant à l'heure qu'il est l'ouvrage de M. de Wyzewa, on est frappé de la perspicacité singulière avec laquelle il semble dès alors avoir senti et très finement discerné la différence profonde qui sépare musicalement ses deux héros. Quoiqu'il traite indistinctement de leurs aventures amoureuses et de leur psychologie sentimentale, on éprouve nettement que ce soit là chose plus essentielle à l'égard de Beethoven qu'en ce qui concerne Wagner ; et d'ailleurs, à propos de celui-ci, M. de Wyzewa a presque l'air de s'excuser d'entrer dans certains détails de ce genre, tandis qu'il ne s'en montre aucunement gêné pour l'autre. C'est qu'en effet, bien au rebours de Wagner, l'homme et sa vie, chez Beethoven, apparaissent inséparables de l'œuvre de l'artiste. Les sentiments, le caractère de Beethoven, ses malheurs, sa surdité, son « immortelle bienaimée », — que M. de Wyzewa suggère avoir été Thérèse Brunswick, — et jusqu'à ses flirts passagers, ont dans cet œuvre une importance capitale, et l'aimable Thérèse Malfatti y compte pour plus peut-être que Mathilde Wesendonk elle-même dans l'œuvre de Wagner. Si « l'égoïste » Wagner ne vécut sans doute réellement que son art, auprès de quoi tout le

reste n'était qu'inanes apparences et vains fantômes, Beethoven, lui, n'a fait que transposer sa vie tout entière dans sa musique, qui ne fut pour lui qu'un « moyen » d'exprimer les divers mouvements de son âme, les réactions de son individualité subjective. Et on s'explique fort bien que la nature de cette expression, comme son originalité même, ait été expressément « mélodique », et n'ait guère pu être que cela. Tout le début du livre de M. de Wyzewa est une véritable biographie du jeune musicien et, dans sa concision sûrement documentée, l'une des plus significatives qui soient. L'auteur y raconte l'enfance de Beethoven entre un père inintelligent et ivrogne et une mère affectueuse, mais ignorante ; enfance plutôt douloureuse ou sévère, et propre à développer une sensibilité quelque peu névrosée à laquelle ne pouvait que contribuer une ascendance alcoolique. Si Beethoven eut sans doute des dispositions précoces pour la musique, on peut presque dire qu'il l'apprit de force ; et il l'apprit fort mal. On le voit, dès sa septième année, contraint par la volonté paternelle à des exercices fastidieux et exténuants au piano et sur le violon ; puis, destiné bientôt à devenir organiste, il reçoit surtout une instruction de praticien professionnel, basée principalement sur l'exécution de la basse chiffrée. Sous trois maîtres différents, il poursuit ainsi des études théoriques incomplètes et incohérentes, et son esprit rétif au joug, enclin à la contradiction, l'induit à prendre volontiers le contrepied de l'enseignement qu'on lui donne ou, du moins, des tendances de ses professeurs. Avec Neefe, adepte dans ses œuvres du style libre inauguré chez nos voisins par Philip-Emanuel, il s'adonne assidûment au contrepoint que, plus tard, il semblera dédaigner sous le docte Albrechtsberger. Il s'ensuit qu'en 1792, à l'âge de vingt-deux ans, il ne sait rien ou pas grand'chose ; il rebutera Haydn et décevra Albrechtsberger. C'est à ce moment que sa réputation se dessine. Installé à Vienne, il y obtient un grand succès de virtuose mondain, mais si son génie éclate en des improvisations fougueuses, il n'est pas maître de sa plume et, en réalité, il ne le sera jamais. Beethoven ne posséda jamais cette aisance spontanée d'écriture et de création que Gœthe traduisait en disant que « le génie a des ailes légères », et la raison sans doute en est pour une bonne part d'un autre ordre que didactique. On est assurément déconcerté de rencontrer chez le jeune Beethoven une telle impéritie laborieuse, aussi peu de facilité dans ses travaux d'élève, en comparant les résultats de ces dix ou douze ans d'école à ceux des uniques six mois au bout desquels Christian-Theodor Weinlig ébahi déclarait n'avoir plus rien à apprendre à Wagner. Il y a évidemment là un indice qu'on ne peut négliger, touchant la musicalité innée respective des deux artistes. Cependant, l'impatience de produire et la répugnance aux devoirs scolastiques furent communes à la plupart des musiciens de

génie, et on ne saurait guère prétendre que *Le Vaisseau-Fantôme* même démontre une maîtrise d'écriture supérieure à celle des premières productions de Beethoven. C'est par une évolution autodidacte et inéluctablement « sensorielle » que, parti de *Rienzi*, le génie de Wagner aboutit à *Tristan* et aux *Maîtres Chanteurs*. On reconnaît d'abord chez Beethoven une évolution analogue, quoique moins instinctive peut-être, un peu trouble et plus volontaire ; mais elle s'interrompt brusquement. En 1802, date du tragique « Testament d'Heiligenstadt », Beethoven était sourd à trente-deux ans, sans espoir de guérir jamais un mal dont les primes atteintes remontaient à 1796. Désormais toute évolution sensorielle lui est interdite ; et, encore ici, le parallèle entre Beethoven et Wagner apparaît des plus intéressants, et capable d'éclairer peut-être l'énigme de la création musicale. Ainsi que le rappelle M. de Wyzewa, Wagner composait au piano. La pensée née spontanément dans son cerveau, il lui fallait aussitôt l'entendre, la réaliser sous ses doigts intégrale en son harmonie constitutive ; il créait dans l'ambiance vibratoire constante du phénomène sonore objectif, dont ses sens se grisaient et que son génie pénétrait inconsciemment toujours plus profond. Au retour de ces promenades où il notait fièvreusement sa tumultueuse inspiration sur ses « cahiers d'esquisses », le jeune Beethoven aussi s'asseyait devant son « *Flügel* », martelait furieusement le clavier, triturait les idées ébauchées ou inertes, en pétrissait la substance féconde, modelait et parachevait l'œuvre en genèse dans une sorte de frénésie extatique. En cet état d'ivresse dionysiaque où la pensée ruminée et mûrie peu à peu participe précieusement aux aubaines de l'improvisation verveuse, la matière sonore n'est plus chose passive et serve ; son rôle s'exhausse quasiment jusqu'à une collaboration insue avec le génie qui découvre en ses virtualités ignorées un inépuisable trésor de nouvelles ressources expressives. Le « moyen » d'expression des sentiments devient en ces instants le « but », dont on pourrait avancer sans paradoxe que l'expression des sentiments et les sentiments humains même ne sont alors que de subalternes prétextes à sa beauté spécifique accomplie. Le miracle est que cette beauté demeure humaine, soit durablement émouvante en proportion de sa splendeur, en même temps qu'elle incarne en des chefs-d'œuvre l'évolution objective de l'artiste créateur. La surdité, qu'avec Wagner M. de Wyzewa qualifie de « bienheureuse », en ce qu'elle préserva Beethoven des dangers d'un brillant et superficiel virtuosisme et l'éloigna d'un monde où il gaspillait ses forces pour l'obliger à se concentrer en soi-même, cette surdité, par contre, défendit à tout jamais au musicien cette évolution objective. Désormais et de plus en plus, Beethoven ne pourra composer que dans sa tête, exclusivement avec des souvenirs. L'univers

enchanté de la résonance naturelle est à jamais fermé pour lui. Il lui faut renoncer à communier avec son mystère innombrable, à en pénétrer quelque radieux secret, à y retremper et féconder son inspiration véhémente dans un enivrement des sens exaspérés. Les sons de l'instrument même sur lequel il se penche angoissé, en écrasant les touches, ne seront plus qu'une rumeur toujours plus confuse, lointaine, jusqu'à ce que tombe et l'enveloppe enfin la nuit opaque du silence. La disgrâce était peut-être pire pour Beethoven que pour quiconque. Il semble, en effet, que la verve créatrice ait été de tout temps, chez lui, de nature essentiellement mélodique, impliquant évidemment une harmonie sous-entendue, infuse, mais qu'il ne paraît avoir réalisée qu'après coup, empiriquement au piano d'abord, puis, plus tard, au prix d'un labeur de plus en plus pénible. Beethoven à cet égard se rapproche étrangement de Berlioz. Ses cahiers d'esquisses ne contiennent que la ligne mélodique à bien peu près toute nue des œuvres élaborées ; pas une fois parmi ces brouillons on ne rencontre une pièce, si courte fût-elle, écrite de premier jet avec toutes ses parties à l'instar de Mozart, par exemple, s'attestant surgie spontanée, sinon définitive, complète en son intégrité harmonique ou polyphonique. En revanche, on y a trouvé une seule mesure de l'un de ses derniers quatuors essayée, cherchée, transformée de plus de vingt manières différentes avant que le musicien pût se décider à choisir. Aussi, non seulement son harmonie est fixée à trente-deux ans, mais peu à peu elle s'alourdit, se dessèche, se momifie ; l'accord de neuvième naturelle, à peine plus fréquent chez lui que vers la fin chez Mozart, n'y a jamais l'éclat lumineux, l'accent savoureux, enthousiaste ou poignant que ses contemporains Weber et Schubert en surent exploiter ; généralement adventice, il se présente le plus souvent sous l'aspect de renversements qui l'éteignent et le réduisent à un office de dissonance artificielle. De plus en plus, à mesure que vieillit Beethoven, son écriture devient gauche, pesante, rocailleuse, parfois d'une amusicalité frisant jusqu'à celle de Berlioz ; son « métier » semble se stéréotyper, avorte volontiers aux clichés d'un contrepoint double assez puéril ou d'un mouvement contraire machinal, oiseux — et laid. Certaines pages de ses derniers quatuors offensent ainsi l'oreille avec une impitoyable cruauté sans la compensation de quelque jouissance intellectuelle. Au génie de Beethoven infirme, il ne restait que la mélodie pour domaine. Privé de tout contact avec le phénomène sonore et impuissant par là à rénover son harmonie autant qu'à acquérir empiriquement une maîtrise apollinienne autodidacte, la musique ne fut jamais un seul instant pour lui le « but » objectif inconscient. Son art était irrémédiablement condamné au plus étroit subjectivisme. La mélodie en était l'unique élément qui lui fût librement accessible, qu'il pût

vraiment marquer de sa griffe géniale, et cette « monodie accompagnée » lui servit de langage pour exprimer son moi, les joies et les misères de sa vie d'homme, ses facéties espiègles commeses amours ou ses désespérances, les rêveries, révoltes ou résignations de son âme à jamais solitaire, les réflexes toujours impulsifs d'une sensibilité qui s'affine et s'aiguise à l'épreuve d'une infortune infinie. Il n'y a que la mélodie qui vaille chez Beethoven. Il est tels de ses adagios où elle atteint à des envolées surhumaines, et peut-être la mortification sensorielle trop souvent imposée par le contexte harmonique concourt-elle plus qu'on n'imagine à en épurer et transfigurer l'impression jusqu'au sublime, — un peu à la manière du cilice qui meurtrit les reins de l'ermite en extase. C'est sans doute ce qui incitait Wagner à proclamer que Beethoven « sanctifia » les ressources de son art. Mais c'est probablement aussi l'indigence purement musicale de cet art en dehors de sa mélodie, qui entraîna le même Wagner à magnifier sans la moindre malice, dans le génie de Beethoven, « la miraculeuse faculté de créer des mondes avec du néant ». Cette mélodie essentiellement subjective, capable d'animer et de métamorphoser ainsi « du néant », offre musicalement des caractéristiques particulières. Adaptée à une harmonie « classique », elle n'en émane pas comme celle de Haydn et de Mozart ; elle brise volontiers la cadence traditionnelle « tonique, dominante et sous-dominante » où se confinait encore à bien peu près l'inspiration de ces deux devanciers immédiats ; elle en amplifie pour le moins l'envergure et en enrichit la substance. Avant tout, elle dramatise l'expression sonore de façon très spéciale et jusque là sans précédent. La mélodie de Beethoven est la voix qui déclame la tragédie qu'est son œuvre ; tragédie humaine, sans doute, mais d'une humanité étroitement individuelle, où sa subjectivité se dédouble et se multiplie, enchevêtre et résout l'intrigue et les conflits du « développement thématique », s'épand dans les monologues prolixes de la « grande variation » sur une harmonie immuable. Et, ce faisant, elle distend, dilate et convulse la forme symphonique, en épuise les possibilités dramatiques, en prépare la dislocation berliozienne et la rénovation par Liszt. Mais elle introduit aussi dans la musique un « romantisme » assez cousin de celui contre lequel M. Pierre Lasserre rompit de justes lances, dont il flétrit l'état d'hyperesthésie sentimentale et aisément déclamatoire, en le confondant fâcheusement avec le lyrisme dionysien. A cet égard, Beethoven est le Rousseau de la musique, et l'analogie est soulignée par le disparate entre les aspirations qui tous deux les tourmentent et le style abstrait ou l'harmonie figée dont ils usent. Leur « romantisme » strictement subjectif n'avait rien de commun avec l'ivresse dionysiaque de l'artiste transmuant d'instinct émois et sensations en adéquate et objective beauté verbale ou sonore. Musicien incomplet, surtout grâce

à sa surdité sans doute, Beethoven ne put pas être un pur artiste. Nulle autre part peut-être autant que dans son œuvre, sinon avec Berlioz, on n'éprouve ce trouble « pathologique » dont Gœthe reprochait au drame la tare inesthétique. M. de Wyzewa l'avait très clairement perçu dès 1894. « Une sonate de Beethoven, écrivait-il alors, me produit un effet plus dramatique que *les Maîtres Chanteurs.* » Et il signalait en même temps l'illusion du dramaturge Wagner. Il constate ici, au contraire, que le drame, — action, personnages, péripéties ou même sentiments, — tout cela disparaît submergé par l'enchantement musical, — on pourrait dire avec Wagner lui-même en employant ses propres mots, — « comme la lumière d'une lampe est annihilée par la splendeur du jour ». Tout cela, en réalité, n'était que prétexte à une beauté spécifique objective, où gît précisément l'humanité la plus profonde, parce que anonyme et universelle en son essence. C'est dans ce sens qu'on peut dire que la musique exprime le tréfonds subconscient de la sensibilité, l'humaine émotion « en soi », pour parler comme les philosophes, indépendante de tout sujet et de toutes contingences. Bien que formé de chapitres détachés, le livre de M. de Wyzewa fait ressortir de manière saisissante le contraste entre les deux natures d'artiste. On y touche du doigt le malentendu qui, en dehors de toute autre cause, devait fatalement opposer le finalisme inconscient de Nietzsche au non moins inconscient objectivisme de Wagner. La « renaissance allemande », à laquelle ils se figuraient vouloir travailler de compagnie, importait, au fond, aussi peu au musicien que d'ailleurs quoi que ce fût au monde hormis son art. L'amour même ne fut pour Wagner qu'un prétexte à incomparable musique pure ; le drame de *Tristan* n'est que l'ossature propice à une immense symphonie. Wagner et Nietzsche métaphysiquèrent longtemps sans vraisemblablement se comprendre, mais le fait est qu'ils se fâchèrent à propos de musique. M. de Wyzewa raconte l'amusante anecdote. Nietzsche avait apporté à Tribschen et déposé sur le piano une partition de Brahms reliée en rouge, dont il désirait obstinément que Wagner prît connaissance. Celui-ci fit d'abord la sourde oreille, mais bientôt la couleur de la couverture écarlate l'agaça et « l'exaspéra comme un taureau ». Si bien qu'un beau jour il éclata. « Et quel éclat !... » confessait-il. Si, au lieu de musique, il se fût agi de « renaissance allemande » ou même de « régénération par l'amour », il est infiniment probable que Wagner eût plus patiemment supporté la discussion. En étudiant le petit problème musicographique que pose l'absence totale de relations entre Beethoven et Schubert, qui pourtant se coudoyaient quotidiennement à Vienne et se connaissaient par leurs œuvres, M. de Wyzewa insinue que, si Schubert admirait respectueusement Beethoven, celui-ci ressentait peut-être un sentiment, sinon de jalousie,

du moins d'éloignement mélancolique à l'égard de son jeune confrère. Et peut être, en effet, Beethoven, qui devant le *Freischütz* soupirait : « Il faudrait entendre cela... », en pensait-il autant à propos de maintes pages de Schubert. Peut-être pressentait-il avec tristesse quelle tout autre musique aurait sans doute été la sienne, sans l'affreuse infirmité qui l'avait accablé. On peut se demander si Beethoven n'eut pas alors obscurément conscience de la précaire hybridité de son art subjectif, de l'abîme qui séparait son rêve de la réalisation bâtarde qui lui était seule accessible. Peut-être alors n'envisageait-il pas l'avenir sans crainte pour son œuvre. Et sans doute il n'avait pas tort. Rien n'est plus éphémère que le vocabulaire purement sentimental d'une époque, et on se blase de la subjectivité la plus sublime. C'est la beauté spécifique objective qui seule fait l'immortalité des chefs-d'œuvre. Un temps viendra, et pour certains dont je m'avoue ce temps est, hélas! arrivé, où on ne pourra pas plus relire la musique de Beethoven que les romans de George Sand.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un précurseur d'Emile Verhaeren. — Marie Biermé : *La Vie d'une princesse.* — E. Bartholeyns : *La Côte belge de La Panne à Knocke* (Bruxelles, Callewaert, édit). — Henri Liebrecht : *L'Enfant des Flandres* (Association des écrivains belges). — Charles Marguerite : Fêtes (poèmes). — Stephanie Chandler : *Diderot* (édit. de la Société Nouvelle). — Exposition Jakob Smits. — Une conférence de M. Eugène Montfort.

Le poète Fernand Séverin ayant consacré une étude très consciencieuse et sympathique sans abuser de la louange à Théodore Weustenraad, un des rares poètes français de talent qui existaient en Belgique avant la grande renaissance littéraire de 1880, M. Georges Rency émet, dans sa **Vie intellectuelle**, des considérations très justes sur la personnalité et la signification de ce précurseur. Pour commencer il constate que M. Séverin a intitulé son étude : *Théodore Weustenraad, poète belge.* « Ce sous-titre, dit-il ensuite, a toute la valeur d'une affirmation de doctrine. M. Séverin admet donc qu'il puisse y avoir encore des *poètes belges.* En effet, il insiste sur le caractère spécial, nouveau, belge enfin, de ce poète, né flamand, élevé en flamand, et qui, après 1830, nourrit la noble ambition de créer sur notre sol, mais en langue française une littérature nationale indépendante de la littérature française. »

M. Séverin, dit encore M. Rency, prend soin de noter chez Weustenraad toutes les manifestations de ce patriotisme littéraire : « Il y eut même un jour où cet humble écrivain fut le représentant de l'instinct national en face d'un maître illustre qui représentait ici l'influence étrangère : ce fut quand le ministre Rogier hésita entre

ui et Sainte-Beuve pour le poste de professeur de littérature à l'uni-versité de Liège. Rogier, comme on sait, finit par choisir Sainte-Beuve. Choix excellent, diront les gens légers ! Peut-on hésiter entre l'obscur Weustenraad et le grand Sainte-Beuve ? Choix déplorable, disons-nous, car Sainte-Beuve, malgré tout son génie, ne pouvait être, en Belgique, qu'un professeur de déracinement. Weustenraad, au contraire, eût donné à ses disciples le goût et l'amour des choses du terroir. S'il y avait eu, dans nos universités, quelques Weus-tenraad pour enseigner la littérature aux jeunes gens, sans doute ne verrions-nous pas, comme aujourd'hui, un peuple comme le nôtre, ayant une littérature magnifique et un public qui n'y prête aucune attention. »

Cette constatation de M. Rency, pour affligeante qu'elle soit, hélas ! est on ne peut plus juste et opportune.

En ce qui concerne le séjour de Sainte-Beuve à Liège, on sait par les lettres du célèbre critique à ses amis de Lausanne, les Juste Olivier, lettres reproduites dans le *Sainte-Beuve* de M. Léon Séché, que ce séjour fut rien moins qu'agréable pour l'auteur des *Causeries du Lundi*. A Liège, il avait la nostalgie de Lausanne. « Mes collègues de l'université sont bien pour moi, écrit-il, mais ce n'est pas comme à Lausanne ; c'est là mon refrain, le seul refrain que je chanterai. » Et plus tard, ayant donné sa démission et sur le point de rentrer en France, Sainte-Beuve écrivait à Rogier : « Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner pendant un an sous toutes les formes, pas un ne m'a dit en me voyant venir : nous sommes charmés de vous avoir. Pas un ne me dira en me voyant partir : Nous sommes fâchés de vous perdre. »

Pour en revenir à Weustenraad, ce n'est pas sans émotion, dit encore M. Rency, que l'on suit à travers le commentaire de M. Fernand Séverin l'élaboration lente et difficile du talent de ce poète national qui se détache peu à peu du romantisme et s'efforce de peindre ce qu'il voit autour de lui, d'être le poète d'un idéal nouveau, d'un monde nouveau, d'une manière nouvelle de sentir et de penser. M. Séverin trouve, avec raison, en Weustenraad une sorte d'ébauche de ce que sera Verhaeren, ébauche très rudimentaire, très imparfaite, maladroite souvent, mais où l'on découvre déjà les traits essentiels du chantre de *la Multiple splendeur* et de *Toute la Flandre*.

Feu la comtesse de Flandre, la mère du roi Albert, était une prin-cesse lettrée, de goûts artistiques, même aquarelliste et aquafortiste distinguée. Mme Marie Biermé raconte **la vie de cette prin-cesse** en un volume très documenté et copieusement illustré, d'une lecture agréable. Les pages dans lesquelles sont relatées les épreu-ves par lesquelles passa la mère et l'épouse, la mort du prince Bau-douin, celle du comte de Flandre, sont vraiment belles et touchantes,

d'émotion discrète et sans emphase. Le chapitre consacré à la vie intime et aux occupations de la défunte est aussi fort intéressant.

M. Henri Liebrecht a tiré un poème dramatique de *Thyl Uilespiegel*, le roman épique et patrial de notre grand Charles de Coster. Cette adaptation ne manque pas d'élégance, de verve et d'allure ; toutefois, elle n'a ni la grandeur, ni le souffle, ni le lyrisme, ni le coloris de l'œuvre originale. M. Liebrecht nous semble même avoir bien rapetissé le dénouement de l'épopée. Tandis que De Coster nous montre Thyl et Nele, son amante, incarnant la Flandre immortelle et s'aimant donc dans l'avenir, communiant avec leur race, et leur sort perpétuellement attaché à ses destinées, M. Liebrecht fait dire par son héros à sa gente compagne :

> A présent la patrie est en toi, toute en toi !
> Nous vivrons seul à seul à l'ombre de ce toit,
> Vaillamment, *dans l'amour du passé de la Flandre*,
> Dont Thyl est le bras fort et Nele l'âme tendre.

C'est peut-être plus galant, mais c'est certes bien moins émouvant et grandiose.

M. E. Bartholeyns nous décrit **la côte belge de La Panne à Knocke**, en un gros livre illustré d'abondantes vignettes ou photographies. Ouvrage on ne peut plus instructif, d'une érudition aimable, abondant en renseignements utiles, mais contenant aussi de jolies pages adressées aux artistes et aux poètes, à ce que l'on pourrait appeler les touristes supérieurs, l'élite de ceux qui voyagent ou qui villégiaturent.

Mme Charles Marguerite a réuni en une jolie plaquette de petits **poèmes** en prose et quelques vers dédiés à la mémoire de son époux, le jeune poète Charles Dulait, dont les lettres d'ici déplorent la fin prématurée. Ces petites pièces de vers ou de prose sont d'une tendresse exquise, d'un sentiment qui semble même résumer toutes les tendresses. C'est de l'amour, mais c'est aussi de l'art, et du meilleur.

Nous avons relu avec plaisir, dans le tiré à part qu'en publia la *Société Nouvelle*, l'excellente conférence que Mme Stéphanie Chandler fit cet hiver sur **Diderot** aux Matinées Littéraires du théâtre du Parc. En une bonne vingtaine de pages, Mme Chandler nous dit l'essentiel de ce qu'il faut savoir de la vie et de l'œuvre de ce penseur audacieux, du matérialiste idéaliste, si l'on peut dire, du cœur généreux et passionné qui nous devance encore et de beaucoup sur les routes du progrès moral. Par ces temps de réaction plus ou moins déguisée où la métaphysique se remet à obscurcir et à enfumer tant d'intelligences, Diderot nous devient de plus en plus cher et c'est aussi avec un réel plaisir que nous écoutons ses disciples nous parler de lui avec l'intelligence, la compétence et surtout la sympa-

thie qui conviennent. Or, c'est précisément ce que nous trouvons dans la petite brochure de Mme Chandler.

Nous avons eu ici une exposition remarquable des œuvres de **Jakob Smits**, le peintre si original dont je vous ai parlé fréquemment. Jamais il n'a déployé tant de maîtrise ni mis tant d'intensité poétique que dans ses dernières compositions, entre autres dans une *Crucifixion* destinée à orner une salle du Palais de Justice de Bruxelles.

Nous avons eu le plaisir d'assister, le mois dernier, à une très intéressante causerie que M. Eugène Montfort fit à la Maison du Peuple, sur la « Chanson de Naples ». Le directeur des *Marges* qui connaît Naples mieux que personne, à preuve son dernier roman, *les Noces Folles*, et ses impressions de voyage, *De Cadix à Messine*, nous a évoqué sa ville favorite avec une verve, un charme et un pittoresque chaleureusement appréciés par son nombreux public.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Martin Buber : *Daniel, Gesprœche von der Verwirklichung;* Leipzig, Insel-Verlag. M. 3 — Martin Buber : *Drei Reden über das Judentum;* Francfort, Literarische Anstalt, M. 2 — *Buberheft;* Neue Blaetter, série III, 1. 2. — Mort de Paul Heyse. — Memento.

Daniel. — Le public allemand commence à s'intéresser quelque peu aux productions de M. Martin Buber, cet écrivain singulièrement original qui s'affirme toujours davantage comme l'apôtre du judaïsme devant l'humanité. Nous avons analysé ici même, au moment de leur apparition, les curieux traités que M. Buber avait consacrés aux Légendes de Baalschem et du rabbin Nachman, aux extatiques chrétiens et aux moralistes chinois. Les traductions et les commentaires qui les accompagnaient étaient d'une parfaite unité de ton et constituaient un chaleureux plaidoyer en faveur du mysticisme, qu'il soit chrétien, judaïque ou oriental. Ce qui importait, chez l'auteur, c'était de proclamer la valeur intrinsèque de l'ivresse spirituelle. La chaleur de l'expression, la vivacité des images étaient d'une éloquence communicative.

M. Buber avait fait de sérieuses promesses, mais ses œuvres multiples étaient restées, malgré leur unité d'aspiration, jusqu'à présent de simples promesses. Il publie maintenant sa première œuvre originale, une œuvre qui est entièrement de lui et où il développe sur le ton que lui ont enseigné ses maîtres les arabesques de sa philosophie. *Daniel* est proprement un poème. On y chercherait en vain des déductions logiques et c'est à l'âme du lecteur que l'auteur fait appel, plutôt qu'à son intelligence. Il a essayé par ce traité dialogué d'assurer sa stabilité intérieure en face des multiples problèmes qu'of-

fre le monde moderne. Ecoutez les accents sibyllins de sa phrase :

Les hommes sont extasiés, ravis par le droit des droits, le droit charitable à la réalité. Ils ont des buts et s'entendent à réaliser des buts. Ils possèdent un univers monstrueux et connaissent cet univers. Ils disposent aussi d'une spiritualité d'espèce multiple et ils parlent beaucoup. Et tout ce qu'ils disent est en dehors de la réalité. Ils vivent et ils ne réalisent pas ce qu'ils vivent. Leur aventure s'arrête sans qu'ils en aient déterminé le sens. Ils apprennent de cette aventure ce qu'elle a de commun, dans ses éléments, avec d'autres expériences, et les voilà orientés.

Nous n'avons pu rendre que faiblement le sens des propos de M. Buber. Pour les comprendre il faut avoir « l'âme jugée » et pour s'orienter dans le monde qu'il ne fait que nous entr'ouvrir il convient de se plonger résolument dans l'extase. Que signifie, au fond, cette mélodie ? Est-ce de l'Emerson et du Maeterlinck plus subtil encore ou faut-il chercher dans les mystiques du moyen âge la clef de ce langage hermétique ? Ce philosophe a beaucoup étudié la Kabbale et les divagations des écrits kabbalistiques. S'il n'était un très grand poète, ses rêveries passeraient inaperçues, mais sa phrase est prenante, ses trouvailles d'expressions s'incrustent dans l'entendement, même lorsqu'elles ont l'air de ne pas signifier grand'chose.

M. Buber nous surprend d'autant plus quand, après s'être livré à des orgies de symboles dans le domaine de la spéculation, il passe aux réalisations pratiques. C'est le cas avec ses **Drei Reden über das Judentum**, où il s'applique à nous persuader que l'avenir appartient aux conceptions judaïques de l'univers. Il y a là selon lui un phénomène de l'esprit humain qui dépasse en importance les destinées d'un peuple et la signification des nationalités pour prendre un caractère d'universalité. Pourquoi le judaïsme a-t-il duré ? Quels sont ses particularités ? Quelle est son importance pour l'avenir ? Voilà les problèmes que l'auteur cherche à résoudre sans parvenir à convaincre les sceptiques. Il y a chez M. Buber un curieux mélange de germanisme et de sémitisme, et cela nous paraît au moins significatif que le plus grand écrivain mystique de l'Allemagne actuelle soit précisément un israélite qui prétend tirer de ses origines la substance même de son talent.

Pour mieux comprendre M. Martin Buber, on lira avec fruit la petite anthologie tirée de son œuvre qu'ont composée les *Neue Blaetter* de Hellerau, sous le titre de **Buberheft**. A côté des emprunts faits aux écrits qu'il a consacrés aux mystiques juifs et orientaux, on y trouvera une étude consacrée à l'auteur par M. Gustave Landauer et où les aspirations du juif sont particulièrement mises en lumière.

§

Mort de Paul Heyse. — Au moment d'achever cette chro

nique, nous apprenons la mort de Paul Heyse, décédé à Munich jeudi 2 avril à 5 heures 1/2 du soir. Né à Berlin le 15 mars 1830, il était le fils du philologue Carl Heyse. Sans posséder un goût très prononcé pour la science paternelle, le jeune Paul Heyse étudia cependant la philologie romane et soutint une thèse de doctorat sur la poésie des troubadours. Il fit des vers à la manière des imitateurs de Gœthe et les montra en 1846 à Emmanuel Geibel, qui l'introduisit dans les milieux littéraires de la capitale prussienne. Membre du fameux caveau « le tunnel sur la Sprée », dont Fontane a abondamment parlé dans ses Souvenirs, il écrivit sa première nouvelle pour remplir les conditions d'un concours. L'Italie cependant l'attirait et, quand il revint de son premier voyage, c'est à Munich qu'il alla s'établir définitivement. Sur la recommandation de Geibel, le roi lui assurait un traitement annuel de 1.000 florins. Les occupations que comportait cette nouvelle situation consistaient surtout à prendre part aux soirées littéraires que présidait en personne Maximilien II. Installé en 1854, Heyse devait rester soixante ans à Munich, où il fut le centre d'un mouvement intellectuel assez rétrograde qui vers 1870 atteignit son apogée. Disciple des écrivains de la période classique, il fit le plus mauvais accueil au mouvement réaliste et soutint il y a une vingtaine d'années des polémiques assez vives avec les représentants de la jeune école naturaliste. Néanmoins, la dernière génération ne lui tint point rigueur et un groupe d'admirateurs l'entouraient qui savaient reconnaître en lui le dernier représentant d'une époque qui, si elle ne produisit pas de chefs-d'œuvre, est remarquable au moins par sa haute tenue littéraire.

La production de Paul Heyse fut considérable. Il laisse douze volumes de romans, vingt-cinq volumes de nouvelles, quatre recueils de vers et plus de quarante drames. On lui doit, en outre, quelques traductions et de copieux Mémoires de sa vie. Ayant débuté par des poèmes et des contes, il s'essaya dans le théâtre en 1850 avec une *Françoise de Rimini*. Son premier grand succès date de 1855. La nouvelle *L'Arrabiata*, qu'il fit alors paraître, fut le prototype de tout ce qu'il publia dans la suite. Il choisit de préférence les sujets italiens, mais quelques-uns de ses contes sont également empruntés à l'histoire de la Provence et au passé germanique. Développant des problèmes psychologiques, d'une psychologie assez sommaire, il a su les agrémenter d'une pointe imprévue, mais dont l'optimisme a séduit le public bourgeois. Son style, s'il n'est pas extrêmement personnel, paraît toujours soigné et d'un bon relief. Après 1870, il s'essaya, avec moins de bonheur, à des sujets de plus longue haleine. Un premier roman en trois volumes, *Les Enfants du temps*, qui prétend retracer à grandes fresques une image de l'Allemagne à cette époque (1873), apparut comme une tentative foncièrement malheu-

reuse, mais trois ans plus tard sa description des milieux artistiques de Munich intitulée *Au Paradis* lui valut un très franc succès. On cite encore de lui *le Nouveau Merlin* (1892) et *Sur tous les sommets* (1895), qui contient d'ardentes diatribes contre le modernisme munichois.

L'idéalisme de Paul Heyse s'est affirmé surtout dans des récits en vers. *La Fiancée de Chypre* et *Thécla*, poème en neuf chants, sont écrits le premier en octaves, le second en hexamètres. Le sujet de *la Fiancée* (1856) est emprunté à Boccace. Thécla est une martyre condamnée à être brûlée vive, et sauvée à la fin par une sorte de miracle : un orage éteint le bûcher et le prêtre qui y a mis le feu est frappé par la foudre. La forme engoncée où se complaît le poète ne parvient pas à égaler l'élégance de la stance italienne. Tout cela est bien oublié aujourd'hui. Il en est de même des quelques pièces de théâtre qui virent le feu de la rampe, comme *Hans Lange* (1866), *Adrien* (1865), *Kolberg* (1868), dont la dernière eut même un certain succès. Par son art des détails, Heyse restera surtout un poète d'anthologies. Plusieurs de ses pièces, mises en musique, sont déjà populaires. Reste à savoir si elles pourront se maintenir parmi les *Volkslieder* que chantent les peuples de Germanie lorsqu'ils sont d'humeur sentimentale ou joyeuse.

Memento. — Les poupées de Mme Lotte Pritzel ont l'honneur d'un article de tête que signe, dans les *Weissen Blaetter* (mars), M. Rainer Maria Rilke. Voici longtemps déjà qu'on admire à Munich leur grâce mièvre et apprêtée. On les a vues récemment à une exposition de Berlin, ces petites figurines de cire bizarrement accoutrées qui sont comme des petits personnages vivants sortis des cartons de Beardsley ; elles y ont suscité la plus vive curiosité. Un certain goût pour la dépravation n'était du reste pas étranger à cette vogue. Ce sont des poupées pour grandes personnes qu'a imaginées Mme Pritzel, des poupées au sexe incertain que la moindre brutalité effarouche, petites âmes frileuses que consume une flamme intérieure et dont la volupté intense s'exprime par des attitudes si précises.— Dans le même fascicule, M. Otto Kaus publie une étude comparative entre le génie de Flaubert et celui de Dostoïewski, qui tous deux ont créé l'épopée réaliste moderne.

Das literarische Echo (1er avril) publie une étude sur Bergson et Hegel. L« intuition philosophique » du premier est ramenée à une pâle réduction des idées exprimées d'une façon géniale par le premier.— M. Fr. Schulze a découvert au Musée historique de Leipzig des caricatures contre Napoléon et la domination française exécutées en 1814 par E. T. A. Hoffmann, l'auteur des « Contes fantastiques ». Les reproductions que nous en donne la revue sont des plus intéressantes.

Hochland (avril) consacre son premier article au cardinal Rampolla del Tindaro. L'auteur de l'article nécrologique, le baron de Cramer-Klett, qui a intimement connu l'illustre représentant de la politique de Léon XIII, donne sur sa vie de nombreux détails inédits. Un beau portrait du cardi-

al, œuvre de Philippe Laszlo, accompagne ces pages. La lutte autour des yndicats chrétiens qui divise actuellement le Centre allemand est exposée vec impartialité par M. H. Brauweiler.

Die Güldenkammer (avril), qui a ajouté comme sous titre « Revue mensuelle de l'Allemagne du Nord », reste cependant un organe essentiellement hambourgeois. Le principe de l' « hanséatisme » est affirmé par le eprésentant d'une autre ville libre, M. Alfred Gildemeister, de Brême. M. Félix unther s'élève contre le sacrilège que commettent actuellement les directeurs des théâtres, en faisant représenter un « Parsifal pour le peuple. llemand » qui n'a rien de commun avec les aspirations, du maître. Entreprise essentiellement lucrative, le spectacle du *Weihfestspiel* a été ravalé u rang de représentation de cinématographe.

Die Aktion (7 mars) a consacré tout un numéro à protester contre la ondamnation de Mme Rosa Luxembourg, à qui sa protestation contre une uerre éventuelle a valu un an de prison. Des passages choisis dans les extes de « bons auteurs » donnent raison à l'agitatrice qui, avec une humeur i belliqueuse, fait profession de foi pacifiste. Le « Musée des horreurs », nauguré par ce combatif petit journal, est continué par la publication de ortraits où des contemporains notoires sont plus ou moins égratignés. A citer un Michael Georg Conrad et un Stefan Zweig tout à fait réussis.

L'expressionnisme du *Sturm* se manifeste par des dessins de plus en lus énigmatiques.

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

Miguel de Unamuno : *Soliloquios y conversaciones;* Madrid, Renacimiento, 3 p. 5o; — *Contra esto y aquello ; ibid.*, 3 p. 5o ; — *Del Sentimiento trágico de a vida en los hombres y en los pueblos ; ibid.*, 3 p. 5o. — Pio Baroja : *El Escuadron del Brigante ;* Madrid, Renacimiento, 3 p. 5o. — Memento.

A plusieurs reprises, nous avons exprimé ici l'admiration que Miguel de Unamuno nous inspire : il n'est pas dans l'Espagne actuelle, Valle Inclan et Baroja exceptés, de personnalité plus originale et mieux accusée, plus espagnole. Or, voici que ce mystique batailleur, ce poète philosophe qui du Quichottisme a fait une religion, ce patriote récalcitrant qui ne veut pas que l'Espagne s'européanise, commence à forcer l'attention de l'Europe. Naguère, dans un article sur l'Espagne, au *Gaulois*, Barrès consacrait de la sorte a renommée : « Quand nous irons à Salamanque, nous ne manquerons pas d'y visiter le grand écrivain Miguel de Unamuno. » Dieu veuille que le grand écrivain nationaliste français n'y soit pas trop mal accueilli par le farouche penseur espagnol, hostile à tous les dilettantismes, même repentants, par l'homme qui, dans **Contre ceci et cela**, le classe, assez injustement sans doute, parmi les néo-catholiques voltairiens français, par l'auteur enfin de ces quelques lignes peu rassurantes : « Une des pires calamités qui puissent s'abattre sur un pays, c'est qu'il devienne de mode en littérature. Et cette

calamité est en train de s'abattre, en expiation de je ne sais quelle fautes, sur l'Espagne ; depuis quelque temps foisonnent, et c'est un désolation, les livres écrits à l'étranger, dans la docte Europe, su notre pays. »

Presque toutes les études dont se composent le livre que je vien de citer et le recueil précédemment paru : **Soliloques et Conversations**, sont le fruit de la collaboration de M. de Unamun à la *Nacion*, de Buenos-Aires. Cette collaboration a le premier mérit de ne pas faire fi du public appelé à en bénéficier. Alors qu'en effe la plupart des articles destinés par les écrivains du vieux continen à propager dans le nouveau la culture ou simplement l'actualit européenne conviendraient aussi bien à tout autre public, ceux d'Unamuno visent à atteindre d'abord l'élite sud-américaine. Auss peut-il en être d'aussi originaux, mais non de plus vivants, d'un influence plus efficace et plus directe : outre que la culture venu d'Europe arrive par lui hispanisée, partant à demi assimilée déjà l'illustre penseur communie vraiment avec ses lecteurs, écrit à leu intention ce qu'il croit leur être le plus profitable ; et, maintes fois c'est d'eux-mêmes qu'il leur parle, en toute connaissance de cause car il est un des rares Européens qui n'aient pas dédaigné d'observe attentivement hommes et choses d'Amérique, de se faire le panégyriste d'un Bolivar ou d'un Sarmiento, de lire et de soutenir de sa haute autorité les meilleurs écrivains de là-bas. Et ce n'est pas là simple curiosité intellectuelle. L'intérêt qu'Unamuno porte aux choses d'Amérique procède du même mobile qui l'a déterminé à faire exception à l'ignorance de règle, parmi ses compatriotes, à l'égard de l'histoire ou de la littérature du Portugal, nation ibérique pourtant ; et ce mobile n'est autre, en somme, qu'un amour profond de l'Espagne, le sentiment très vif de son impérialisme moral, et de la nécessité où sont tous les peuples de langue castillane de se mieux connaître.

C'est donc à la Grande Espagne que songe Unamuno en étudiant l'Amérique espagnole. Ainsi se plaît-il à reconnaître le tempérament de sa race à travers l'œuvre des écrivains ou des héros des républiques sud-américaines, et de ceux-là même qui, comme Sarmiento, la renièrent. Ainsi, dans l'essai sur « Don Quichotte et Bolivar », nous présente-t-il le Libérateur comme un des plus fidèles adeptes du Quichottisme. Ainsi expose-t-il le synchronisme des mouvements littéraires en Espagne et dans l'Amérique latine. Ainsi encore, à propos d'un livre de Leguizamon, le voyons-nous dégager ce qu'il y a de nettement espagnol, y compris la langue, dans la littérature « créole », et démontrer que, par suite, en s'orientant vers le castiscisme castillan, Rojas, Lugones, Larreta..., loin de renoncer au casticisme « créole », ne font que l'approfondir et le rehausser.

L'heureuse influence d'Unamuno croît chaque jour dans ces jeu-

nes états d'Amérique qu'il encourage à se cultiver dans le sens même de leur nationalité. Aux Argentins, par exemple, contre le cosmopolitisme qui n'est que crainte d'être soi, il prêche l'*argentinidad*, comme il avait naguère, en de retentissantes campagnes, prêché aux Espagnols atteints d'européanisme l'*españolidad*. Individualiste endurci, il a toujours voulu, en effet, que chacun, homme ou peuple, soit lui, non un autre, et toujours pensé que le prétendu humanitarisme constituait le pire obstacle à la véritable universalité. C'est en restant elles-mêmes que l'Espagne et ses anciennes colonies, conscientes de leur personnalité, le redeviendront de leur étroite parenté et réapprendront à s'aimer.

L'Amérique, pourtant, ne fait pas à elle seule tous les frais de cette collaboration à la *Nacion*. Les deux volumes dont nous tentons ici l'analyse renferment encore bien des pages d'un prix inestimable pour qui veut étudier de près l'homme et l'écrivain — deux choses qu'Unamuno ne conçoit pas que l'on sépare. — Ces simples articles de journal, c'est déjà toute sa pensée : qu'il lui donne une ordonnance plus sévère et une forme moins subjective, et l'on aura ses essais philosophiques ; plus de relief et de tension et de rythme, sous un voile bien serré d'images vierges, et ce seront ses admirables poèmes. Romans, commentaires, essais détachés ou poèmes, cette œuvre déjà immense n'est au fond qu'une même pensée maîtresse se développant, avec toujours plus de précision, sous les formes diverses dont la revêt l'inspiration de l'heure, et rien donc n'est négligeable dans un labeur d'une aussi forte unité ; elles-mêmes, ces feuilles volantes et fragmentaires ont leur part dans la création ; et elles aident encore à en mieux comprendre les parties achevées ; on y saisit au vif le caractère et la méthode de l'écrivain, dont elles constituent en quelque sorte les mémoires au jour le jour. Et c'est comme un Henri Brulard espagnol, qui se confesse sans fausse modestie comme sans pose littéraire, et qu'on accuse, lui aussi, d'égotisme, sans que du reste il en veuille convenir. Certes, il se réfère souvent à lui-même ; mais c'est parce qu'il considère son moi d'écrivain comme appartenant à tous, comme l'expression plus sincère et plus lucide de chaque moi ; et, loin de s'enfermer dans sa tour pour y ouvrer jalousement quelque joyau filigrané, c'est à l'air libre qu'il travaille, en pleine rue, y recevant les coups de tous, mais les rendant, et soufflant de temps à autre sur la pièce qu'il achève afin d'en ôter la poussière de la mêlée. Unamuno n'est pas un solitaire contemplatif, mais bien un homme d'action, pour qui penser est une fonction sociale, et que l'on trouve toujours armé pour la continuelle bataille. Homme qu'une puissance lyrique commande et déborde, il ne peut point ne pas montrer son cœur à nu. En d'intimes soliloques, il nous dit sa vie à Salamanque, splendide retraite faite à souhait pour avi-

ver en lui, loin de la vaine actualité madrilène, les éternelles inquiétudes d'esprit. Comme il eût désiré, attentif seulement au progrès de l'âme humaine « à travers ses fils éternels », s'y consacrer à une œuvre lente et durable! Mais un tel idéal ne convient point à l'homme de combat qui veut, coûte que coûte, communier avec les vivants, fût-ce en les malmenant, en leur imposant sa personnalité et sa pensée, excellente façon, au reste, de les mieux dégager à ses propres yeux ; ainsi le vertige même de la vie l'a-t-il mêlé aux rudes débats de ses contemporains ; ainsi s'est-il vu devenir ce qu'il croyait haïr le plus, un écrivain de profession ; un écrivain qui, pour rester homme, se cabre contre la dure servitude du journalisme, et, loin de ménager son public, semble tout mettre en œuvre pour le heurter.

A lire ces pages d'un robuste lyrisme, nous pensons au mot de Renan : ce qu'on dit de soi est toujours poésie, et on le dit pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi. Et en effet ces deux recueils d'articles nous présentent, à côté des confidences du poète, la profession de foi du philosophe, son frère. Les essais sur l'ironie, l'histoire et le roman, l'art et le cosmopolitisme, l'éloge de la fainéantise, l'étude sur Flaubert et la religion du désespoir, digne d'être signalée à nos MM. Doumic comme un modèle de compréhension passionnée, les pages sur Taine caricaturiste et sur Carducci, la curieuse défense de Rousseau contre Lemaître et les néo-catholiques voltairiens, la vive diatribe intitulée « la Verticale de Le Dantec », où il médit du scientisme et de l'*odium antitheologicum* de ce « formidable athée de Sorbonne » qui prétend ridiculiser toute croyance alors qu'il n'en a pu juger que par les pauvres paysans de sa Bretagne native « au-dessus de la mentalité desquels ne l'élève guère toute sa biologie »... tous ces articles, dont la spontanéité et la verve n'excluent pas la profondeur, laissent entrevoir cette pensée fondamentale dont nous parlions tout à l'heure, et qui explique tout Unamuno, l'homme, le poète, le philosophe.

Quelle est donc cette pensée ? Voici que précisément vient de paraître un nouveau volume dont le titre même la définit : **Le Sentiment tragique de la vie dans les hommes et dans les peuples**. La place nous manque pour parler, comme il conviendrait, de cet essai sur l'angoisse religieuse du temps présent, poignante construction métaphysique dont la forte originalité surprendra tous ceux qui jusqu'ici, et non sans quelque apparence de raison, regardaient la philosophie espagnole comme un mythe. Dès la prochaine chronique, nous nous essaierons, après avoir analysé ce livre, œuvre maîtresse d'Unamuno, à répondre à quelques-unes des questions qu'il suscite.

§

Pio Baroja continue la publication des *Mémoires d'un homme*

d'action. Nous avons, l'an dernier, cherché à en dégager la signification et la portée, à l'occasion du premier roman de la série, *l'Apprenti Conspirateur*. Signalons dès maintemant l'apparition du second volume : **l'Escadron du Brigand**, consacré à la guerre de l'Indépendance. On y retrouve le protoganiste Aviraneta, révolutionnaire basque du début du XIX^e^ siècle, ancêtre de Baroja par le sang, mais plus encore par les idées ; on y retrouve aussi l'art sobre et la souveraine puissance du romancier. Paysages magistralement traités, figures nerveusement esquissées, scènes d'une plasticité et d'un relief extraordinaires, tout, comme l'assure le maître Azorin, concourt à faire de ce livre un des plus pleins, des plus robustes et des plus suggestifs qu'aient écrits Pio Baroja ; et c'est en même temps l'étude la plus impartiale et la plus vraie qui puisse nous renseigner sur ce que fut cette guerre de l'Indépendance, couronnement splendide d'un tragique romancero, brutale affirmation des sentiments profonds d'un peuple qui s'est peut-être résigné à tout, sauf à ne plus s'appartenir.

Memento. — La collection des Classiques Castillans (la Lectura, Madrid) s'est récemment enrichie du *Poème de Mio Cid*, édité et annoté par R. Menendez Pidal, dont j'ai signalé naguère la belle histoire de l'*Epopée Castillane à travers la littérature espagnole* (Paris, A. Colin, 1912). La préface, modèle de pénétration et de clarté, présente comme un fidèle raccourci des travaux antérieurs de l'éminent philologue sur le texte, la grammaire et le vocabulaire du poème ; le texte est celui de l'édition critique de 1911 ; les notes enfin facilitent l'intelligence du plus ancien monument de la littérature espagnole, tableau animé des coutumes et des caractères, déjà marqués des plus nobles attributs de l'âme castillane : gravité dans les propos, grandeur sans emphase, imagination plus solide que brillante. Moins grandiloquente, mais aussi moins barbare que notre Chanson de Roland, à laquelle on l'a si souvent comparée, moins purement féodale et militaire, d'une poésie vécue plutôt que chantée, rebelle au merveilleux, plus éprise de réalité et de mesure, l'œuvre espagnole se distingue encore de la française par l'humanité des sentiments et des mœurs, par la complexité pittoresque de l'action qui laisse une place, à côté des héros, aux petites gens et aux femmes, et nous fait pénétrer la vie pacifique des cités : c'est à bon droit que les romanisants, depuis F. Schlegel et Wolf jusqu'à Gaston Paris, lui ont assigné un rang d'honneur parmi les productions des langues romanes naissantes.

Après la chanson de geste héroïque et grave, voici, en deux volumes de la même collection, l'épopée burlesque du Moyen-Age espagnol : *Le Livre de Bon Amour*, de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita, œuvre plus récente de deux siècles, où se reflète, avec le même réalisme intense que dans le poème, la vie entière, mais sous ses aspects les moins sérieux et les moins nobles ; incomparable satire, d'une ironie profonde, qui, par delà la société corrompue du XIV^e^ siècle, atteint l'humanité même. Le texte en a été heureusement établi par M. Julio Cejador, grâce à l'édition paléographique de

l'hispaniste français Ducamin (Toulouse, 1901) ; mais la préface, d'ailleurs curieuse, et déparée par de trop nombreuses incontinences de pensée ou de style, par d'hyperboliques louanges et les comparaisons les plus inattendues entre Jean Ruiz et les primitifs égyptiens, le Polyphème d'Homère, Ezéchiel, Eschyle, Dante, voire le Greco ! Il eût été plus simple d'évoquer Villon, mieux encore Rabelais. Comment M. J. C. n'y a-t-il pas songé ?

Voici enfin le joyau de la collection : le *Don Quichotte*, en 8 volumes, que vient de publier le meilleur cervantiste contemporain, M. F. Rodriguez Marin. Si les œuvres de Cervantès, et le Quichotte notamment, sont aussi peu lues en Espagne, cela tient, non moins qu'à la mauvaise qualité des éditions accessibles au grand public, à l'imperfection des commentaires dont les meilleurs mêmes ne parvenaient pas à rendre le texte intelligible de tous points. Il y a quelques années, en recevant M. R. M. à l'Académie Espagnole, Menendez Pelayo nous le déclarait : « De la lumière, plus de lumière, c'est ce qu'exigent ces livres immortels », et il réclamait une interprétation sûre du texte, un commentaire qui éclairât tous les traits de mœurs, toutes les allusions littéraires, toute la vie si complexe qui anime l'œuvre de Cervantès ; il ajoutait : Bowle et Clemencin, c'est bien, mais la critique de notre temps demande davantage. Quiconque a lu le reste de ce discours de réception, bel éloge décerné par le plus compétent des juges au parfait érudit, au lettré délicat qu'est M. R. M., ne doutera pas que ce dernier ne fût l'éditeur et le commentateur rêvé par l'illustre polygraphe.

L'édition actuelle n'est qu'un épisode du tenace labeur entrepris par M. R. M. Il nous a promis mieux encore pour bientôt. En attendant, il a déjà, toute prête, une édition des Nouvelles Exemplaires de Cervantès, que donnera sous peu *la Lectura*.

MARCEL ROBIN.

LETTRES ROUMAINES

Rapprochement franco-roumain. — L'Institut d'études de l'Europe sud-orientale. — Dr C. I. Istrati : *Nomenclatura generala in chimia organica ;* édit. Académie roumaine, Bucarest, 1913. — Memento.

Une nouvelle propagande roumaine, presque aussi enthousiaste que celle de 1848, revient à la conquête de l'Europe, et particulièrement de la France. Heureux effet du réveil national dû aux événements de 1913. Et le plus réjouissant, c'est de le voir rapprocher, dans une action souvent commune, les Roumains de Roumanie et ceux des différentes provinces englobées dans les pays d'alentour. Il faut avouer que les Hongrois s'entendent à exaspérer leurs sujets roumains, tant par les mesures de maghyarisation, à l'école et à l'église, — dont la presse allemande elle-même se voit obligée de constater les excès, — que par l'hypocrisie des fameux pourparlers qui prétendent accorder l'aumône de *concessions* là où les Transylvains réclament leurs *droits* constitutionnels. Et cela justifie les regards d'espoir que ces derniers jettent vers les frères libres du Royaume.

Quel dommage que la Roumanie ait tant de motifs historiques de ne pas faire grand fond sur la foi moscovite et que ses intérêts semblent la rattacher coûte que coûte à l'Autriche ! Du moins, elle affirme à nouveau ses sympathies latines ; elle tâche à renouer avec la France, et désormais avec l'Italie aussi, des relations aussi amicales que du temps d'Alexandri, Balcescu, Cogalniceanu ; et si les circonstances ont changé, si les hommes qui s'en occupent ne semblent pas jusqu'ici devoir exercer une action personnelle aussi marquée que ceux-là, il suffit néanmoins qu'ils s'emploient à renseigner l'Europe occidentale, mieux qu'elle ne l'avait encore été, sur la véritable situation d'un peuple pour qui l'avenir s'entr'ouvre, et à bien disposer l'opinion pour les éventualités que cet avenir réserve. Si la génération de 1848 a pu forger de toutes pièces l'Union des principautés et l'Indépendance du royaume, que ne peut espérer de voir celle qui va assister au cinquantenaire d'un règne glorieux et sage ! N'est-ce pas M. Mario Roques qui disait récemment que l'Union de 1859 n'était pas la dernière de l'histoire roumaine ?

Depuis 1912 une *Assocation franco-roumaine*, qui a étendu son champ d'action en devenant cette année *l'Assocation latine*, a pour objet l'organisation et le développement des rapports intellectuels et économiques, — sans immixtion politique, — entre Roumains et Français et les autres peuples de race latine. Elle a son siège à Bucarest ; mais pour atteindre son but dans les conditions les plus favorables, elle se met en étroite communication avec les sociétés similaires, françaises, italiennes, espagnoles, entretient avec elles des échanges suivis de vues et de publications ; appelle dans le pays des conférenciers en renom et leur ménage des réceptions et des succès dont ils gardent un souvenir émerveillé ; envoie à son tour des délégués aux grandes assises sociales, scientifiques ou littéraires de l'étranger. — A Paris, les étudiants roumains se sont groupés, avec une ardeur digne de leurs illustres devanciers, autour d'un comité qui lance une revue, rédigée en français bien entendu, *la Tribune roumaine*, destinée à répandre auprès de notre public les doléances et les aspirations héréditaires du peuple roumain. Ces jeunes gens sont en quelque sorte secondés par l'activité très intelligente que déploie à Paris, où il a fondé un *bureau roumain d'informations politiques*, un publiciste transylvain, M. Mircea Russu-Sirianu, fils d'un écrivain mort à la tête du journalisme roumain en Hongrie. Et voici qu'un *Comité national roumain* de culture sociale, politique et artistique, présidé par M. Joan Pangal, chargé de cours à l'Ecole des Hautes études politiques, se propose de rappeler par tous les moyens aux Roumains de partout la communauté de leurs origines et le but unique de leurs tendances ; ses réunions, des articles dans les journaux et les revues, — en attendant d'avoir ses propres organes de publicité, — serviront à pro-

pager l'idée de l'unité nationale des Roumains, les prépareront en un mot à leur destinée prochaine.

D'autre part, trois professeurs de l'Université de Bucarest, l'historien N. Iorga, le géologue Murgoci et l'érudit V. Pârvan, directeur du Musée d'Antiquités, ont eu l'initiative, qui ne pouvait être prise qu'en Roumanie, de fonder un **Institut d'études concernant l'Europe sud-orientale**, afin de « provoquer et de diriger les recherches scientifiques sur les pays et les nations des Carpathes, des Balcans, et des régions limitrophes, en tenant compte des traditions des Roumains et de leurs intérêts actuels ». En dehors des cours qui y sont et seront professés, l'Institut publie un *Bulletin* rédigé en roumain, en français, en allemand (lorsqu'il le sera en albanais, turc, grec, serbe, maghyar, cela n'en facilitera pas la lecture), qui ne contribuera pas peu à faire connaître l'activité culturale, le développement politique, les liens entre eux de ces divers peuples, moins séparés au fond qu'il ne paraît à leur désunion actuelle. Le premier n° du Bulletin (janvier) contient un compte-rendu critique, sommaire, de publications récentes bien dignes de retenir l'attention, entre autres : les *Documents d'Etienne le Grand* (environ 400) par I. Bogdan, ouvrage remarquable appelé à rendre de grands services à l'histoire roumaine comme à la philologie slave ; *l'Art roumain d'après les dernières publications*, où M. Tzigara-Samurcas, directeur du Musée d'Art national, groupe et loue avec sa spéciale compétence d'un côté les recherches préhistoriques de M. I. G. Andriesescu, les fouilles romaines de M. G. Murnu, le volume de Mgr Netzammer sur les antiquités chrétiennes et sur les couvents de Roumanie, l'article infiniment élogieux du savant viennois I. Strzygowski sur les trésors d'art des fondations des princes moldaves en Bucovine, les travaux de reconstitution du château de Suceava par l'éminent architecte autrichien K. A. Romstorfer, le superbe album des broderies populaires roumaines de Bucovine réunies par l'architecte Er. Kolbenheyer, conservateur actuel des monuments historiques de la province ; et d'un autre côté il réduit à néant le prétentieux volume du berlinois Iaffé sur *l'église de Curtea d'Arges*, dont il avait démasqué avec planches à l'appui dans une précédente brochure les bizarres procédés. Citons encore l'analyse des IIe et IIIe volumes de l'*Histoire de Transylvanie* du savant hongrois André Veress, contenant les Actes et Lettres des Jésuites au temps du prince Bathory (1571-1613), et plusieurs brochures et communications de M. Iorga que nous aurons l'occasion d'analyser à notre tour. En passant, ce dernier réfute un article superficiel et tendancieux du philologue allemand Hub. Dumke sur la *Terminologie agricole dans le daco-roumain*, paru cependant aux Annales de l'Institut de langue roumaine à Leipzig.

Un autre lien nouveau, et des plus solides qui puissent se constitue

entre la Roumanie et les grands centres de la civilisation occidentale, est celui que forment les œuvres de valeur, à quelque domaine qu'elles appartiennent, lettres, arts ou sciences. Quel triomphe pour le pays que l'historien A.-D. Xénopol vienne d'être élu membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris ! N'est-ce pas un honneur encore que le peintre Stefan Popescu ait vu deux de ses tableaux achetés, l'un à Paris pour le Musée du Luxembourg, l'autre à Munich pour la nouvelle Pinacothèque, alors qu'un Grigorescu n'avait jamais tenté le petit effort de se mettre sur les rangs ? N'est-ce pas M. Emil Staicu dernièrement qui réalisait un progrès dans une branche de la science encore prisonnière des laboratoires, en publiant cet *Essai théorique sur la mécanique de la magnétochimie* (chez Gauthier-Villars) où il détermine l'influence du champ magnétique sur les réactions et les solutions? N'est-il pas plus méritoire que bien des professeurs de philosophie, auteurs de complications vaines et mal digérées, ce directeur d'école normale, à Craiova, M. Stefan Velovan, qui fait paraître une étude sur le mécanisme de la mémoire (*Despre memorie*, édit. Ramuri) dont l'analyse est prise sur le vif, dont la documentation personnelle repose sur les observations d'une longue pratique, qui témoigne d'une réelle compréhension de l'intelligence enfantine et qui a pour but immédiat de mettre l'instruction bien à la portée des écoliers? Enfin, voici dans un vaste domaine une œuvre de législateur que l'Académie de Bucarest peut être fière de publier : une *Etude pour servir à la* **Nomenclature générale de la chimie organique**, *basée sur une classification rationnelle* par le Dr C. I. Istrati, ouvrage de longue haleine, auquel l'auteur travaille depuis 22 ans, et ouvrage de novateur de la plus haute importance, puisqu'il s'agit de fixer la langue même de la chimie. Il n'est malheureusement ni de ma compétence, ni du ressort de cette chronique, de suivre M. Istrati dans la discussion des diverses notations chimiques ; mais la partie historique de la question, d'une lecture attachante, nous fait aisément comprendre que si la nomenclature chimique a déjà fourni trois étapes : 1° la nomenclature naturelle qui donnait au corps un nom emprunté à ses caractères ou propriétés, à la matière ou au lieu de sa provenance ; 2° la nomenclature qui s'inspire de la constitution intime des corps depuis que Liebig (1832) créa l'expression *aldéhyde* et que Hofmann (1861) établit pour principe le nombre des atomes de carbone et la structure de la molécule ; 3° la nomenclature actuelle qui tend aux formules révélatrices de la constitution des corps, — le système définitif ou en tous cas le plus rationnel sera celui dont les « formules établies d'abord sur les propriétés physiques et chimiques de chaque corps en particulier pourront servir à indiquer d'avance et de façon précise le mode de fonctionnement de ces corps d'après leur seule

structure ». C'était le vœu de Ch. Friedel, d'arriver à un classement méthodique de tous les noyaux connus qui devrait pouvoir également s'appliquer aux noyaux à venir. C'est de ce point de vue tout à fait général que partait encore Bouveault, approuvé par Beilstein. C'est sur ces principes, adoptés depuis plusieurs années comme base de son cours que M. Istrati a réussi à établir une classification et une nomenclature logiques et extensibles. Il a le mérite avec son collaborateur, le Dr Adr. Ostrogovitch de la Faculté des Sciences de Bucarest, de faire entrevoir la possibilité d'arriver au plus tôt à une langue internationale de la chimie, précise et claire, dont les termes, pour être encore d'une longueur respectables, ne font pas appel à la mémoire, mais à l'application de quelques règles établies une fois pour toutes. Si ses propositions se trouvent concorder, en certains points, avec celles de M. Béhal (nº de mars 1912 du Bulletin de la Soc. chimique de France), l'édition française de la *Nomenclature générale*, préfacée par M. Haller, qui va paraître incessamment, assurera la priorité du savant roumain, en montrant le développement complet de son système. J'avais à cœur de l'annoncer sans plus de retard.

Memento. — A Bucarest, la première représentation de *Monsieur le Notaire*, par le poète Oct. Gogar, emporte un succès qui prend les proportions d'un événement national. C'est moins une action dramatique bien conduite que des scènes, comme il s'en passe dans les villages roumains de Hongrie pendant les campagnes électorales, transportées tout de gô sur les planches. Le milieu est puissamment évoqué.

La création d'une chaire roumaine à l'Université de Vienne a une bien autre portée. Plusieurs Roumains déjà ont fait, dans le « séminaire » que dirige le grand spécialiste Meier-Lübke, des cours de langue et de littérature roumaines, maïs tous, MM. Popovici, Puscariu, Nistor, le faisaient en allemand. M. D. Caracostea, le nouveau titulaire, aura la chance d'être le premier à professer en roumain et à l'Université même. Dans sa leçon d'ouverture, M. Caracostea, un élève de M. Ovid Densusianu et un collaborateur de la *Vieata noua*, a affirmé l'importance des littératures de l'Orient européen pour l'étude de la littérature roumaine, notamment de la littérature ancienne religieuse, et il a montré l'importance de Vienne à ce point de vue, puisque les études slaves et l'histoire des Balcans ne sont nulle part poussées davantage. Vienne a en outre un passé dans la vie littéraire roumaine : c'est la capitale où se sont formés les chefs de l'Ecole ardélaine du XVIIIe s., où a étudié le premier poète roumain, J. Vacarescu, où Eminescu a pris contact avec la culture allemande. A Vienne reviendront tous ceux qui comprendront combien il est nécessaire pour les Roumains de bien connaître l'Orient européen. Le cours de M. Caracostea va par là s'affilier à l'Institut d'études de MM. Jorga, Murgoci, Pârvan.

Les revues : *Viata românească* (Jassy), VIII, 11-12 : *Florica le violoneux*, récit de la vie paysanne roumaine d'autrefois en Hongrie, comme il faut espérer que l'auteur en écrira beaucoup encore, d'une époque qu'il a connue, aujourd'hui déjà presque oubliée. IX, 1 : Ç. Georgescu : *l'expro-*

riation prônée comme remède nécessaire et urgent aux inconvénients de
a grande propriété.

Vieata noua, IX, 11 et 12 : protestations de MM. Ov. Densusianu et Nic.
erban contre *l'anarchie universitaire* et l'illégalité dans le *recrutement*
es professeurs de faculté.

En Bessarabie paraissent enfin, non sans encourir les rigueurs de la cen-
ure russe, quelques timides périodiques roumains imprimés en lettres
yrilliques, entre autres : *Cuvântul moldovenesc* (la parole moldave),
uminatorul. Le Synode russe a décidé, en outre, de nommer dans les
illages moldaves des popes sachant le roumain. A quand les écoles pour
ette population vouée jusqu'ici à la plus noire servitude ?

La fondation à Cluj d'une revue des étudiants roumains *Noi* (nous), où
s se montrent tels qu'ils sont et prouvent qu'ils sont quelque chose,
énote chez cette jeunesse transylvaine un besoin louable d'activité cultu-
le.

Dans le journal *Minerva* (Bucarest), M. P. Savel s'élève contre les inexac-
tudes de l'*Almanach Hachette 1914* : un signataire A. H. y parle de la
uerre de 1877 comme si la Roumanie n'y avait pris aucune part et comme
elle s'y était agrandie (par la perte de la Bessarabie sans doute !). Page
), on y lit que, dans les dernières campagnes la Bulgarie, a mis sur pied
00.000 h., et p. 137 que son effectif de guerre extrême se monte à 235.000
. Ces chiffres n'ont pas même le don de surprendre le statisticien émérite
e l'Almanach lorsqu'il avance (p. 87) que la Roumanie ne peut lever en
mps de guerre que 170.000 h., alors que, pour la population totale des
eux pays, il indique lui-même (p. 83) 1.600.000 hab. de plus en Roumanie
'en Bulgarie. Ces fautes sont d'autant moins excusables que la petite
cyclopédie est plus populaire et plus répandue.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES SCANDINAVES

Henrik Ibsen : *Œuvres complètes*, traduction de P.-G. la Chesnais, tome I, un
l. in-8°, éditions de la Nouvelle Revue française, 10 fr. — *Edda*, revue d'his-
re littéraire, Kristiania, Aschehoug. — Fredrik B. Wallem : *Det norske stu-
ntersamfund gjennem 100 aar, La Société norvégienne des Etudiants pendant
nt ans*, Kristiania, Aschehoug. — Sigurd Ibsen : *Robert Frank*, Kristiania, Gyl-
ndal.

Dans la traduction des **Œuvres complètes de Henrik
bsen**, dont le premier volume vient de paraître, l'ordre chronolo-
que sera rigoureusement suivi, conformément à la pensée même
l'auteur, car il voulait que l'on considérât l'ensemble comme une
uvre totale, au développement successif. Il s'agit ici d'une traduc-
n complète, comprenant les œuvres de jeunesse, tous les poèmes,
articles et les discours, — comprenant aussi tous les plans et les
auches qui forment la plus grande partie des trois volumes publiés
1909 sous le titre de *Efterladte Skrifter*. Mais cette édition
uvelle permettra de grouper les plans et les ébauches de chaque
ce avec l'œuvre définitive. Je me suis efforcé de traduire le texte

d'Ibsen aussi littéralement que le comporte la grande différence entr
les deux langues. J'ai dû, par suite, dans les vers, entièrement né
gliger la rime; je les ai toutefois constamment traduits vers pou
vers, sauf exceptions très rares, et j'ai tâché de conserver le plu
possible du rythme, qui résulte surtout du nombre des syllabe
accentuées.

Ce premier volume ne contient que les œuvres écrites par Ibsen
Grimstad, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 22 ans. Il est vrai que l'in
troduction et les notices tiennent, dans ce volume, une grande place
Par l'introduction, j'ai essayé de décrire la société norvégienne et l
mouvement littéraire en Norvège vers 1850, c'est-à-dire à l'époqu
où débute Ibsen. Ce n'est pas là, évidemment, une histoire de la lit
térature norvégienne avant lui; mais, sous une forme particulière
c'est une contribution à cette histoire, plus développée qu'il n'e
existe, je crois, en aucune langue autre que les scandinaves. Et cett
littérature, à ses débuts, mérite bien d'être étudiée : d'abord, parc
qu'on y rencontre un grand poète, Henrik Wergeland, et auss
parce que le progrès même des lettres et de la culture a suivi un
marche très intéressante à observer. En ce pays soudain devenu indé
pendant, en 1814, l'instruction élémentaire était plus répandue
peut-être, que nulle part ailleurs, et les gens de haute culture n'é
taient pas très rares, mais il n'y avait pas de centre intellectuel : l
centre restait à Copenhague; et un sentiment national vif, mais dé
clamatoire et vague, s'était manifesté dès avant l'indépendance, mai
il ne se fondait pas sur une connaissance sérieuse ni de l'histoir
passée, ni de l'état présent du peuple norvégien. La littérature
contribué à la formation d'une vie intellectuelle collective et d'u
sentiment national plus conscient, le niveau général de la cultur
s'est rapidement élevé à mesure que la Norvège se sentait constitue
une unité plus complète, et non simplement politique, et cette trans
formation profitait à la littérature, mais aussi lui imprimait certa
nes tendances.

Après l'introduction, vient la notice biographique sur l'enfanc
et la jeunesse d'Ibsen, jusqu'à son départ de Grimstad. Ses origines
son milieu familial à Skien, la ruine de son père, la retraite dan
une ferme délabrée, ses jeux d'enfant solitaire, ses années d'écol
son goût pour le dessin et la peinture, sur tout cela, on est assé
bien renseigné. Puis, à seize ans, il est envoyé à Grimstad, pou
être commis dans la pharmacie de ce village, et là, seul, menant un
existence misérable, il a l'énergie de travailler, en attendant l
clients, et le soir, à la préparation d'un lointain baccalauréat. Il
repose de ce travail par la lecture et en composant des vers. Ses ver
sont souvent des épigrammes, ses dessins, des caricatures, car il
sent envahir par l'amertume, il écoute et regarde, et se tait, et dé

ne légende se forme parmi les bonnes gens de Grimstad sur cet trange commis, « énigme fermée à sept sceaux ». Enfin, il rencon- re deux camarades avec qui il se lie d'amitié. Peu à peu, la bou ti- ue devient, presque chaque soir, un lieu de réunion. Ibsen reçoit a jeunesse locale, et cause littérature et politique. La Révolution de 848 le fait républicain, et il écrit *Catilina*. Ses camarades l'en- raînent à des promenades dans la campagne et sur le fjord, avec es jeunes filles de l'endroit. Il leur adresse des poèmes, à une sur- out. Il commence un roman, une tragédie historique, il achève une ièce en un acte. Il a vingt et un ans, deux de ses poèmes sont pu- liés dans un journal de Kristiania, il n'a plus besoin que de se per- ectionner pendant quelques mois dans une école spéciale pour con- uérir le titre envié d'étudiant, et il part, tout rayonnant de con- ance et d'ambition désintéressée. En passant, il s'arrête à Skien, ù il voit ses parents pour la dernière fois, et devant sa sœur for- nule ce vœu : atteindre la plus haute perfection, et mourir.

Suit tout ce qui reste des œuvres écrites à Grimstad : vingt-six oèmes, — le premier chapitre et le début du second chapitre d'un oman historique inachevé, — enfin, *Catilina*, drame en trois actes t en vers. Ibsen, sans le remanier dans sa composition, a publié, ingt-cinq ans plus tard, une seconde édition corrigée de son pre- nier drame. C'est sur la forme définitive, naturellement, que la tra- luction a été faite ; mais, à la suite, j'ai donné tous les passages de a première édition dont la seconde s'écarte plus notablement, et nême traduit, sur la première édition, toute la fin du second acte t la fin du troisième. On trouvera également la préface à la seconde dition, et les plans qu'Ibsen avait tracés pour le premier et le se- ond acte. Dans une notice particulière est discutée la question des nodèles dont il a pu se servir ; sa méthode de composition est indi- quée, ainsi que la manière dont il a utilisé Salluste et Cicéron ; et e vrai sujet de la pièce est précisé. Puis, cette notice raconte l'histoire le cet ouvrage, les démarches faites en vue de la représentation et le la publication, l'accueil dans le public, à l'association des Etu- liants, dans la presse ; les principaux articles critiques de 1850 sont ésumés, celui auquel Ibsen attacha le plus d'importance est même ntièrement traduit.

Enfin, le volume se termine par des notes où, notamment, la nétrique de chaque poème est donnée, et comparée avec celle des oètes qu'Ibsen avait le plus étudiés dès cette époque.

§

Longtemps on s'est plaint qu'il n'y eût, en Norvège, ni critiques érieux, ni historiens de la littérature. Et, en effet, bien que l'on uisse citer, par exemple, un Paul Botten-Hansen, dont les articles ommencèrent à paraître en 1850, les lettres norvégiennes ont été,

en général, assez mal étudiées et analysées jusqu'à ces derniers temps. Enfin, toute une escouade de chercheurs et d'érudits s'est formée, et Gerhard Gran a cru le moment venu de publier une revue spéciale d'histoire littéraire trimestrielle, dont le premier numéro a paru. C'est, sous le titre **Edda**, une magnifique publication, qui s'annonce très variée, bien que, sauf un article sur un motif dans les romans du danois Goldschmidt, et des revues sur les études littéraires en Angleterre, Allemagne, Suède et Finlande, il n'y ait, cette fois, que des articles et documents sur la littérature norvégienne. Je mentionnerai seulement l'article de M. Didrik Arup Seip sur « Henrik Ibsen et K. Knudsen », c'est-à-dire sur Henrik Ibsen et la réforme de la langue, et l'article de M. Chr. Collin, « l'homme de génie », qui paraît être l'introduction à un travail d'analyse plus considérable.

Cette revue paraît cette année comme pour célébrer le centenaire de la littérature norvégienne, car, avant 1814, les écrivains norvégiens enrichissaient la littérature danoise, la seule qui existât pour les deux pays unis. La littérature norvégienne indépendante, si pauvre à ses débuts, peut, certes, être glorifiée. Elle a aussi contribué aux merveilleux progrès accomplis depuis cent ans sous tous les rapports. progrès que la Norvège va fêter cette année, notamment par une exposition centennale de ses artistes. Nombreuses sont les publications d'histoire récapitulative faites à cette occasion. Je note seulement ici **La Société norvégienne des étudiants pendant cent ans**, racontée par M. Fredrik B. Wallem, parce qu'elle est remplie de documents précieux pour l'histoire littéraire.

§

M. Sigurd Ibsen n'avait écrit jusqu'ici que des ouvrages politiques et philosophiques. Soudain, avec son **Robert Frank**, il se révèle auteur dramatique. Ce livre est, d'ailleurs, sous une forme nouvelle, une suite de ses études précédentes. Robert Frank est un homme d'Etat qui s'est assimilé les doctrines de M. Sigurd Ibsen, c'est-à-dire que, sans bienveillance pour les conservateurs sociaux, mais sans confiance dans les socialistes, il croit à la nécessité d'un milieu aristocratique : non parce que les gens qui le composent forment une élite, loin de là, mais parce que c'est dans ce milieu seulement que peuvent vivre à l'aise les hommes capables d'en constituer une. Robert Frank veut imposer des réformes sociales profondes en vue d'augmenter la production. Les conservateurs y sont hostiles. Il pense réussir à leur faire subir sa loi après une victoire sanglante sur les socialistes. Mais il échoue, car les conservateurs profitent simplement de sa victoire en lui en laissant tout l'odieux, et le renvoient.

M. Sigurd Ibsen ne peut certainement pas nier que Robert Frank, par la doctrine, soit son élève. Mais je ne prétendrai pas que le mal-

tre approuve l'élève dans l'application qu'il fait de ses principes. Je croirais plutôt que l'auteur a voulu soumettre ses idées à l'épreuve d'une expérience imaginaire, et si nous devons considérer l'échec du ministre comme nécessaire, la conclusion serait que, dans l'état présent de la société, rien ne peut être fait sans le concours de l'un des partis en présence, ce qui est très fâcheux, puisque rien de décisif et vraiment utile ne peut être espéré, ni de l'un, ni de l'autre.

Je ne puis exposer ici plus en détail, et encore moins discuter les idées de M. Sigurd Ibsen. J'ai seulement indiqué ce qui me paraît être la conclusion de l'auteur. Il me reste seulement à dire que l'œuvre est remarquable par la clarté en même temps que par le naturel, qualités qu'il était sans doute difficile d'unir, dans une pièce qui comporte l'exposé assez ample de conceptions politiques ; le personnage de Robert Frank, dans sa froideur apparente, est vivant, et fait pour tenter un acteur ; l'intérêt dramatique est constant. Mais il est probable que la pièce ne plairait ni aux conservateurs, ni à la plupart des socialistes.

P.-G. LA CHESNAIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Arthur, roi passé, roi futur. — Le Spectre spontané. — Lettre à propos du catalogue de la bibliothèque de M. Ed. C...

Le 1er avril 2105, on vit dans les rues de Londres un Merveilleux Chevalier d'Airain, étincelant et Magnifique. Les passants pensèrent: « Quelle est cette mascarade? » et toutes les femmes qui le virent frissonnaient jusqu'à la racine de leurs cheveux en chuchotant : « Le beau baladin ! » car elles le prenaient pour quelque montreur de ours.

Le Bel Inconnu se dirigea vers Buckingham-Palace. A la grille, les gardes à cheval voulurent lui interdire le passage, mais le preux, l'un seul regard qu'il leur jeta, leur en imposa et ils le laissèrent.

A la porte du palais on demanda :

— Qui êtes-vous?

Il répondit :

— Le Chevalier du Papegaut.

— Que demandez-vous?

— L'aventure de ce Château...

A ce moment la fille du roi, avertie par une suivante de la venue u Chevalier Merveilleux, vint à la fenêtre et pensa défaillir à la vue u Paladin. La suivante dut la soutenir et lui taper dans les mains. En se remettant, la princesse regarda encore le Chevalier d'Airain ans pouvoir en croire ses yeux.

Tout à coup, elle s'échappa, mince et légère comme une abeille, et fut trouver le roi.

Edouard IX, dit en Angleterre le *Sonneux*, parce que son visage était couvert de taches de rousseur comme si on l'avait trempé dans un sac de son, et dans les pays de langue française le *Breneux*, par suite d'un détestable jeu de mots sur *bran*, qui signifie *son* en anglais, fut mis par sa fille au courant de l'arrivée du Merveilleux Chevalier d'Airain Etincelant et Magnifique. Le roi sourit en disant que c'était sans doute quelque prestidigitateur qui demandait à faire des tours au château et qu'il n'avait pas à s'en occuper. Mais la princesse insista pour que son père fît monter le Chevalier. Edouard IX céda ; il sonna et ordonna qu'on amenât le bouffon.

Le Chevalier du Papegaut fut introduit auprès du roi tranquillement assis jambes croisées dans un bon fauteuil et qui, ébloui à sa vue, se leva et demanda :

— N'êtes-vous pas le bouffon ?

Le Chevalier eut l'air froissé et répondit :

— Je suis votre roi.

Le sang afflua au visage furfuracé d'Edouard IX, qui se prépara à boxer, mais la princesse sa fille s'avança cambrée, un poing sur la hanche, vers le chevalier en disant :

— Et moi je serai la reine.

Edouard cria :

— A l'anarchiste !

Et de toutes parts, à cet appel, les officiers, les chambellans, les pages et la valetaille accoururent. Parmi ceux qui vinrent, il y eut aussi un vieux valet de chambre qui était fort savant et qui avait lu autant de romans de chevalerie que don Quichotte. Et en apercevant le Chevalier, le vieillard ne put s'empêcher de s'écrier :

« Est-ce **Arthur**
Roi passé
Roi futur ? »

Et celui-ci dit gravement, tandis qu'il pressait chastement la princesse sur sa poitrine :

— « Je suis Arthur votre roi, fils d'Igerne et frère d'Uter Pandragon et je tins cour jadis à Camalot. Ressuscité depuis quelques jours, je suis venu à pied jusqu'ici, ne me montrant qu'à des paysans qui me prirent pour une apparition et desquels, grâce à des dons naturels, j'ai vite appris à m'exprimer en votre langage. »

On remarquera qu'Arthur ne dit pas un mot de son épouse Guenièvre, d'abord parce qu'il en était veuf et se trouvait avoir une nouvelle fiancée dans les bras et puis aussi parce que cette reine l'avait fait cocu.

Edouard IX appela un page qui, après avoir écouté son maître, fit
iligence, et quelques moments après un médecin et un orfèvre fu-
ent introduits dans la salle. Edouard IX les prit à part et leur
arla tout bas. Le médecin, qui ressemblait à M. Jacques Copeau
ans le rôle de Thomas Pollock Nageoire, et l'orfèvre, dont la figure
ppelait celle de M. Lugné-Poe dans *les Cinq Messieurs de Franc-
ort*, s'approchèrent du Chevalier d'Airain et le saluèrent. Le Pala-
in sourit, il ôta son armure et laissa le médecin étudier sérieuse-
ent différentes parties de son corps vigoureux, tandis que l'orfèvre
xaminait le travail des métaux qui le vêtaient.

Le premier, le médecin se tourna vers Edouard IX et lui dit, après
voir épuisé les formules d'usage :

— Sire, ce gentilhomme est certainement d'une origine plus an-
enne qu'il n'est possible d'imaginer. Je ne serais même pas éton-
é qu'il eût vu le jour avant Sésostris ; sa chair est plus antique que
plus vieille carne d'éléphant plusieurs fois centenaire ; c'est à
eine si un bifteck de mammouth congelé dans les glaces éter-
elles du nord de la Sibérie peut se comparer, pour sa saine vieil-
sse, à ces fesses miraculeuses.

Et en disant cela il tapotait le derrière du Chevalier. L'orfèvre fut
oins explicite :

— Evidemment, disait-il, ces armes paraissent de l'époque, mais
e dois ajouter que j'en ai déjà fabriqué dans ce goût qui sont
onorablement exposées dans plusieurs musées réputés. Pourtant si
e gentilhomme est aussi vieux que le prétend le médecin, il n'y a
as de raisons pour que les armes ne soient fort anciennes elles-mêmes.

Mais à ce moment arriva une réponse à un télégramme que le
age avait lancé sur l'ordre de Edouard IX. Celui-ci, après avoir
u, s'écria :

— Ce télégramme lève tous les doutes ; en voici la teneur : *Tom-
eau Arthur vide.*

Il mit un genou en terre et dit :

— Sire, je vous rends votre royaume et ne veux être que le plus
oyal de vos sujets. Vous me comblez d'honneur en faisant de ma
lle la reine...

— A ce propos, dit Arthur, en relevant le détrôné, je vais com-
encer par me marier.

Et tandis que les assistants criaient :

— Hurrah ! longue vie au roi Arthur ! longue vie à la reine !

s hérauts couraient dans Londres annoncer la nouvelle au
euple.

L'abdication d'Edouard IX fut bientôt connue dans le monde en-
er. Pendant ce temps, Arthur se mariait ; il passa une nuit de noces
élicieuse. Au réveil, après de nouveaux ébats innombrables et in-

descriptibles, Arthur fit venir un tailleur qui lui prit mesure pour des vêtements modernes. Comme on pense, il n'y eut pas de couronnement à Westminster, Arthur étant roi depuis des siècles. On célébra seulement dans les églises catholiques du royaume des services funèbres, comme il convenait, pour l'âme de la défunte reine Genièvre et pour celle de Lohok, le fils du roi Arthur, qui l'engendra de la belle demoiselle Lisanoz avant qu'il n'épousât la reine. Ce Lohok eut une vie assez malheureuse. Il avait tenté l'aventure du château de la Douloureuse Garde et échoua comme beaucoup d'autres chevaliers. Il fut délivré par Lancelot et mourut de maladie prise dans les prisons du château.

Les jours suivants furent employés par le roi Arthur à écouter les historiens du royaume qui lui firent un récit succinct de tout ce qui s'était passé depuis sa mort. Et la vie reprit son cours ordinaire, cette année même : 1914, à la date du premier avril, où j'écris cette chronique, Georges V régnant en Angleterre et M. Raymond Poincaré présidant à la troisième République française, cependant que le Prince des poètes visite les régions les plus reculées de la Scythie, qu'étendu sur le divan du salon où nous nous tenons M. André Billy ronfle avec art, et que M. Maurice Boissard dépouille la volumineuse correspondance féminine qu'il reçoit chaque jour.

§

Quelques esthètes russes ont lancé un manifeste trilingue destiné à opposer l'art oriental à celui d'occident. Voici le texte français de ce factum du **Spectre spontané** :

NOUS ET L'OCCIDENT

(PLACARD Nº I.)

L'Europe a été atteinte dans ses aspirations créatrices (restées sans réalisation !) d'une crise, qui s'est manifestée dans l'orientation vers l'Orient. Cependant *la compréhension de l'Orient est hors du pouvoir de l'Occident*, car ce dernier a perdu la notion des limites de l'art (sont confondus les problèmes philosophiques et esthétiques avec les méthodes d'incarnation dans l'art). *L'Art de l'Europe est archaïque et il n'y a et ne peut y avoir d'autre art*, vu que ce dernier se base sur les éléments *comisques*, tandis que tout l'art de l'Europe est *territorial*. *La Russie* est l'unique pays qui jusqu'à présent n'a pas d'art territorial. Tout le travail de l'Occident a été de défendre les résultats acquis par le vieil art (l'esthétique précédente). Tous les autres essais de l'Occident à construire une nouvelle esthétique, étant aprioriques et non pas apostérioriques, sont *fatalement catastrophiques* : l'esthétique nouvelle suit l'art nouveau et non pas inversement. Tout en reconnaissant la divergence dans l'évolution des arts — occidental et oriental — (l'art de l'Occident est l'incarnation de la conception natale mondiale géométrique, conception se dirigeant de l'objet a

sujet ; l'art de l'Orient est l'incarnation de la conception mondiale algébraïque, se dirigeant du sujet à l'objet) — nous admettons comme principes directeurs, *communs* pour la peinture, la poésie et la musique :

1) le spectre spontané,

2) la profondeur spontanée,

3) l'autosuffisance des temps comme méthodes d'incarnation, et des rythmes — comme absolus ;

et comme principes *spéciaux :*

A la peinture :	A la poésie :	A la musique :
1) la négation de la construction d'après le conus, comme représentant la perspective trigonométrique ;	*1) la continuité de la masse verbale simple ;*	*1) l'élimination de la linéarité (de l'architectonique) au moyen de la perspective interne (la synthèse primitive) ;*
2) les dissonnances.	*2) la différenciation des masses des raréfications diverses : lithoïdes, fluides et phosphénoïdes ;*	*2) substantivité des éléments.*
GEORGES JACOULOFF.	*3) l'élimination de la conception accidentaliste.*	ARTHUR-VINCENT LOURIÉ.
	BENOIT LIVSCHITZ.	

Il est vrai que *la négation de la construction d'après le conus* est tout un programme.

§

A propos de ma chronique sur le **Catalogue de la bibliothèque de M. Ed. C.**, j'ai reçu la lettre anonyme que voici :

Monsieur,

Vous ne voudrez pas priver votre ami M. Ed. C., qui se divertit bibliographiquement, de ce numéro, trouvé dans un vieux catalogue Jorel :

Beauclair (Henri)

« Le Pantalon de Madame Desnoù »

chez Tresse — broché.

Quelques mouillures.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

A. van Gennep : *En Algérie ;* Mercure de France. 3 50

Esotérisme

H.-P. Blavatsky : *Isis dévoilée ;* Editions théosophiques. Dubray. 2 50

» » Paul Foucart : *Les Mystères d'Eleusis ;*

A.-L. Caillet : *La Doctrine de l'Unité ;* Auguste Picard. 10 »

Histoire

Pompiliu Eliade : *La Roumanie au XIX^e siècle*, t. II, Hachette, 3 50

Littérature

Jean de Bosschère : *Max Elskamp.* Avec 12 reprod. de bois gravés par Max Elskamp et un portrait du poète; Bibl. de l'Occident. » »

Dr André Curtil : *Les Aveugles;* Fischbacher. » »

Gustave Flaubert : *Premières Œuvres ;* tome II : Fasquelle. 3 50

Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1913 ;* Lemerre. 3 50

Alexandre Keller : *L'Antiquité amoureuse : L'Orient;* Libr. Art technique. 3 50

Alexandre Keller : *L'Antiquité amoureuse : Rome ;* Libr. Art technique. 3 50

La Rochefoucauld : *Textes choisis* et commentés par Georges Grappe ; Plon. 1 50

Henri Laurence : *Pensées Cyniques ;* Figuière. 3 50

Agricol Perdiguier : *Mémoires d'un Compagnon.* Préface par Daniel Halévy ; Cahiers du Centre. 7 50

Mme de Sévigné : *Textes choisis* et commentés par Mme Mary Duclaux ; Plon. 1 50

Philosophie

Louis Bachelier : *Le Jeu, la chance et le hasard ;* Flammarion. 3 50

A. Cartault : *L'Intellectuel ;* Alcan. 5 »

William James : *Aux Etudiants,* causeries traduites par Henri Marty. Préface d'Emile Boutroux; Payot et Cie. 2 »

Poésie

E. Aegerter : *La Chimère dans le parc;* Lemerre. 3 50

Roland Belhuaire : *Mistral est mort.. ;* La Caravelle. » »

Georges Docquois : *La Cendre rouge ;* Fasquelle. 3 50

Roger Eug : *Le Voyage ;* Figuière. 3 50

Gabriel Fauconneau du Fresne : *Les Clarines ;* Lemerre. 3 50

Raymond Limbosch : *Faunesques ;* Figuière. » »

Louis Mandin : *Les Saisons ferventes ;* Mercure de France. 3 50

Camille Mathy : *Chansons plutôt philosophiques ;* Bruxelles, Mayolez et Audiarte. 1 50

Jules Pech : *Les Bonheurs voilés ;* Lemerre. 3 50

Michel Pons : *Les Chants d'un déraciné.* Poèmes en langue d'oc, avec des lettres de Frédéric Mistral. Trad. franç. par l'auteur ; Figuière. 3 50

Jehan Rictus : *Le Cœur populaire ;* Rey. 6 »

Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren.* II : *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille ;* Mercure de France. 7 »

Publications d'Art

Gustave Coquiot : *Cubistes, Futuristes, Passéistes.* Avec 48 reprod. ; Ollendorff. 5 »

Jean de Foville : *Pise et Lucques ;* Laurens. 4 »

Henri d'Hennezel : *Lyon ;* Laurens. 4 »

Marcel Reymond : *Bramante et l'architecture au XVIe siècle ;* Laurens. 2 50

Questions médicales

Dr A. Cullerre : *Les Enfants nerveux ;* Payot. 3 50

Dr F. de Vésian : *Cure de l'Arthritisme par l'alimentation et la culture physique ;* Maloine. 1 50

Questions religieuses

Dom A. Du Bourg : *Huysmans intime ;* Librairie des Saint-Pères. 1 »

L. Moisson : *Pensées de Sainte Thérèse ;* Librairie des Saint-Pères. 2 »

Romans

Léonid Andréief : *Judas Iscariote.* Trad. du russe, par Serge Persky ; Payot. 3 50

René Béhaine : *Les Survivants ;* Grasset. 3 50

J. Cantel : *La Reine Cléopâtre.* Préface de Anatole France ; Ambert. 3 50

Nonce Casanova : *Le Vieux Cœur ;* La Renaissance du Livre. 3 50

Marie Dauprat : *Un Amour absolu ;* Grasset. 3 50

Anatole France : *La Révolte des anges ;* Calmann-Lévy. 3 50

André Geiger : *Maï la basquaise ;* Fasquelle. 3 50

Maxime Gorki : *Contes d'Italie.* Trad. d'après le manuscrit, par Serge Persky ; Payot. 3 50

Georges Gutmann : *Variations sur le verbe aimer ;* Ollendorff. 3 50

Marguerite Hankes-Drielsma : *Le Partage de la Lune ;* Grasset. 3 50

Abel Hermant : *La Petite Esclave ;* La Renaissance du Livre. 0 50

Frank Julius : *Beati pauperes spiritu ;* Paris-Revue. 1 50

Sophie Krajewska : *Nounou de Pologne ;* Plon. 3 50

Jean de la Grèze : *La Voix détournée ;* Lemerre. 3 50

Hugues Lapaire : *Mesdemoiselles Blanchard ;* Fasquelle. 3 50

Jean Morgan : *Parmi les ruines ;* Plon. 3 50

Jean Moura : *Le Cœur de Guillemette ;* Bauche. 3 50

Alfred de Musset : *Mimi Pinson.* Illustr. de Louis Bailly ; Lafitte. 0 75

Jean Payoud : *L'Argile des races ;* Figuière. 3 50

I.-L. Péretz : *Bontché le Silencieux et autres Contes juifs.* Trad. par Charles Bolz. Avec une préface de Pierre Mille ; Mercure de France. 3 50

Marcel Roland : *La Conquête d'Anthar ;* Lafitte. 3 50

J.-H. Rosny aîné : *La Force mystérieuse ;* Plon. 3 50

A.-I. Theix : *Les Inquiets ;* Calmann-Lévy. 3 50

Clément Vautel et G. de La Fouchardière : *Monsieur Mézigue ;* Libr. des Lettres. 3 50

Mad. Humphry Ward : *La Famille Coryston.* Trad. de l'anglais par B. de Marmé ; Hachette. 3 50

? : *Daisy en Allemagne ;* Figuière. 3 50

Sociologie

R. Allier, G. Belot, G. Cantecor, etc. : *Morale religieuse et morale laïque ;* Alcan. 6 »

C. Bloch, L. Laffitte, J. Letaconnoux, etc. : *Les Divisions régionales de la France ;* Alcan. 6 »

Victor Cambon : *La France au travail ;* Roger. 4 »

Mme J. Fortier-Lacroix : *Thérèse Belmont ;* Librairie des Saints-Pères. 3 50

Léon Hubert : *Comment chercher et trouver du travail et améliorer sa situation ;* chez l'auteur. 2 »

A. Landry et B. Nogaro : *La Crise des Finances publiques en France, en Angleterre, en Allemagne ;* Alcan. 3 50

Théâtre

O.-W. Milosz : *Mephiboseth ;* Figuière. 2 »

Mme Quilichini : *La Belle Nivernaise,* pièce en 4 actes, tirée du roman d'Alphonse Daudet ; Delagrave. 1 50

Achille Richard : *Judas ;* Grasset. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Frédéric Loliée. — Une lettre de M. le général Parat. — Une lettre de M. Jacques Brieu. — Une lettre de Mme Jane Catulle-Mendès. — Une lettre de Mme Rachilde. — Les manuscrits de l'architecte Legrand. — Détails sur les obsèques de Frédéric Mistral. — M. Jacques Copeau et sa troupe en Angleterre. — La première édition des *Illuminations.* — Foires parisiennes. — « Ce que

nulle femme ne doit ignorer ! » — Contre le spécialisme universitaire en Allemagne. — Publications du *Mercure de France*. — Le sottisier universel.

Une lettre de M. Frédéric Loliée.

6 avril 1914.

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du « Mercure de France ».

Mon cher confrère,

Je vous serais obligé de reconnaître que si j'avais pu, d'après une information de presse, me laisser induire en erreur dans la première édition du Dictionnaire des Ecrivains et des Littératures sur l'authenticité des poésies d'une soi-disant Bilitis, j'ai fait passer dans les éditions suivantes cette rectification :

« Bilitis. Sous ce nom, un trop ingénieux auteur français, M. Pierre Louys, a publié, en 1894, comme étant d'une poétesse grecque née au VIe siècle, dans la Pamphylie, des élégies et des pastorales, qui n'étaient, en vérité, qu'un pastiche des plus habiles. »

Agréez, je vous prie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

§

Une lettre de M. le général Palat.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans le « Mercure de France » la notice bienveillante que vous consacrez à mon *Bazaine et nos désastres en 1870*. Veuillez en agréer tous mes remerciements. Je me permettrai seulement d'ajouter que je n'ai pas suivi *de très près* la version de M. Duquet, comme l'écrit l'auteur de cet article, pour la très simple raison que je n'ai pas ouvert un livre de M. Duquet pendant le temps, fort long, que j'ai consacré à cet ouvrage. M. Duquet n'avait pas dit un mot des antécédents si particuliers de Bazaine au Mexique, de ses mariages si particuliers aussi, sans parler du reste.

Ces réserves faites, je tiens à vous renouveler l'expression de mes sentiments reconnaissants, en même temps que l'assurance de la haute considération où je tiens le « Mercure de France ».

GÉNÉRAL PALAT.

§

Une lettre de M. Jacques Brieu.

Paris, 17/3/14.

Mon cher Directeur,

M. E. de Rougemont continue à faire *dévier* la discussion en en modifiant chaque fois l'objet. Dans mon compte rendu, j'avais simplement dit qu'il « connaissait *auparavant* les personnes dont il a analysé les écritures » (no du 1er février). Tout le monde aura compris sans doute — sauf M. E. de Rougemont — que par *personne* j'entendais les personnalités ou les individualités dont il a tracé le portrait graphologique. Donc, pour *infirmer* ma critique, il aurait fallu *qu'il prouve* qu'il *ne les connaissait pas du tout*, de quelque manière que ce fût. Or, il s'est contenté d'affirmer qu'il ne les connaissait pas *personnellement*. Il laissait ainsi subsister entièrement ma critique.

Dans sa deuxième lettre, il ne fait plus porter la discussion sur les diverses manières de connaître quelqu'un, mais sur cette distinction « entre connaître une *personne* et connaître très peu et beaucoup de l'*œuvre* de cette personne ». Or, une chose est de connaître l'*œuvre* d'une personne et autre chose est de connaître cette personne *par* son œuvre et, j'ajoute, par tout autre moyen. M. E. de Rougemont a choisi le premier de ces sens, auquel je n'ai songé à aucun moment. L'équivoque qu'il voulait dissiper subsiste donc, et c'est lui qui l'a créée et la continue. Si la discussion se poursuit, sur quoi donc la fera-t-il porter demain ?

M. E. de Rougemont essaie ensuite de nous prouver qu'on ne peut pas connaître un écrivain par ses œuvres. A qui fera-t-il croire qu'on ne peut pas connaître, par exemple, tout au moins partiellement, La Fontaine par ses *Fables* et ses *Contes*, Molière par ses comédies, Rousseau par ses *Confessions*, etc. ?

M. E. de Rougemont nous fait observer, il est vrai, qu'il y a des écrivains qui peignent des caractères ou exaltent des qualités *contraires* aux leurs. Mais n'est-ce pas une manière indirecte de se faire connaître que d'exprimer le contraire de ce qu'on est ? Et peut-on soutenir sérieusement que jamais, *à aucun moment*, la *vraie* personnalité d'un écrivain ne transparaît à travers son œuvre ?

Toutes les personnes dont M. E. de Rougemont trace le portrait graphologique sont *notoirement* connues, certaines même sont célèbres. On a reproduit leurs portraits dans les journaux et les revues ; on a publié des études sur elles et on a parlé d'elles un peu partout, dans les salons et les milieux littéraires, artistiques ou politiques. Ainsi donc M. E. de Rougemont ne pouvait pas ne pas les connaître d'une manière ou d'une autre. On est par suite en droit de se demander jusqu'à quel point la connaissance *antérieure* qu'il avait de ces personnes a pu *influer* sur son interprétation de leurs écritures.

Si M. E. de Rougemont nous avait montré qu'*en partant de signes graphologiques* on arrive, de *déductions en déductions* et sans détours, comme dans une démonstration mathématique, à *prouver* que, par exemple, M. Kahn professe « des opinions subversives » et qu'il « se laisse égarer par des théories séduisantes », etc., que M. P. Louys agit d'après « un ensemble d'idées préconçues », que « la curiosité intellectuelle de M. Paul Adam est insatiable » et que M^me^ Colette Willy « voudrait laisser vivre et palpiter son âme en toute liberté comme un oiseau qui s'ébat parmi le feuillage inconscient, naïf et capricieux », etc., — il aurait pu nous convaincre, mais il ne l'a pas fait.

M. E. de Rougemont me dit, dans une lettre qu'il m'a écrite, que j'avais critiqué sa *clairvoyance*, que plusieurs personnes avaient déjà constatée. Il se peut, en effet, que M. E. de Rougemont soit un clairvoyant, un intuitif, mais alors tout ce qu'il y a dans ses portraits ne serait pas dû à la graphologie pure ?

A ce propos, je ferai remarquer que la valeur réelle des chiromanciens et des cartomanciens réside souvent bien moins dans la connaissance de leur art que dans la puissance de leurs facultés intuitives ou de voyance. Les cartes et les lignes de la main ne sont, pour eux, que des canevas sur

lesquels brodent leur inspiration et leur imagination. C'est peut-être auss le cas — tout au moins partiellement — de M. E. de Rougemont ?

Il convient maintenant de se demander quelle est la valeur *réelle* de portraits qu'il a tracés et en général de tout portrait graphologique. On n peut jamais affirmer *en toute certitude*, qu'un portrait graphologique es *exact* dans tous ses détails. Sur quel critérium se baserait-on d'ailleurs Sur l'opinion de ceux qui connaissent la personne dont on a fait le por trait ? Mais cette opinion peut être fausse. Il n'y a personne, au surplus qui puisse se flatter de connaître quelqu'un *intégralement*. Est-ce alor sur les affirmations du « portraituré » lui-même ? Mais se connaît-il bie lui-même et peut-on compter sur sa *sincérité absolue ?* Evidemment non

Si le graphologue a dit de lui des choses agréables ou flatteuses, il n les démentira pas, si elles sont exagérées, ni même si elles sont fausses; pa contre, il se hâtera de nier ou tout au moins d'atténuer tout ce qui ne lu conviendra pas dans son portrait. La graphologie ne peut donc donner qu des *probabilités* ou des *demi-certitudes*.

M. E. de Rougemont prétend que j'ai commis une erreur à son sujet. Si j'ai dit qu'il avait déclaré ne pouvoir faire une étude de caractère à l'aid de la graphologie, c'est parce qu'il a écrit : « Aussi ne faut-il pas s'imagi ner qu'à l'aide d'une liste de signes graphologiques (c'est-à-dire, en u mot, de la graphologie) on peut faire une étude de caractère (*Mercure* d 16-12-12). Si cette phrase est en contradiction avec le reste de ce qu'il a écrit et avec l'objet même de la graphologie, à qui la faute :

On pourrait faire d'autres objections au travail de M. E. de Rougemont notamment au sujet de la phrase qui suit celle que je viens de citer et qu je me contenterai de reproduire : « De même il ne faut pas être surpris qu les mêmes signes généraux provoquent des conclusions dissemblables. »

M. E. de Rougemont s'est plu à citer ceux qui lui ont adressé des louan ges. C'est tout naturel. Il ne trouvera pas mauvais qu'à mon tour je cit ceux qui ne sont pas de son avis. On a vu déjà que M. Vaneuse, de *l'Ech du Merveilleux*, lui dénie même le titre de graphologue. Je ne vais pa jusque-là, mais il me permettra de reproduire quelques passages d'un lettre que j'ai reçue depuis et dont l'auteur est Mme Barklay de *Psychic Magazine*. Mme Barklay fait de la graphologie depuis dix ans :

« La graphologie de M. E. de Rougemont,dit-elle, est peut-être un essa littéraire, mais ce n'est pas ce qu'il convient d'appeler des portraits gra phologiques. Le portrait graphologique est une étude mathématique d caractère et sa sécheresse exacte la dispense des fioritures prodiguées dan le *Mercure*.

« M. de Rougemont a des subtilités déconcertantes ; dans son exposition (*Mercure*, 16 décembre 1912), ce qu'il qualifie mensonge chez l'un, défau condamnable, devient souplesse d'esprit chez l'autre, qu'il dit être qualit supérieure.

« Pour lui, tous ses modèles sont francs, sincères, etc., pas un n'es menteur et pourtant, hélas ! parmi ces intellectuels, la dissimulation et l duplicité règnent à l'état endémique.

« Ainsi Maeterlinck,dont l'écriture est pâteuse, a la même sensualité qu Pierre Louys, dont l'écriture fine, compliquée, d'une recherche et d'un

originalité voulues, dit non le sensuel, mais le raffiné, pour ne pas dire vicieux...

« Dans le portrait de Colette Willy, je me demande par quel signe graphique il a pu voir « qu'elle... (ici Mme Barklay reproduit la phrase que j'ai citée plus haut) ? Toute cette pommade répandue sur ces portraits, est ridicule et leur enlève tout caractère sérieux et sincère...

« Pour qu'une analyse soit impartiale il vaut mieux ne rien connaître du signataire. »

Il y aurait beaucoup de choses à dire encore au sujet, soit des *possibilités* de la graphologie, soit du *parti-pris* qu'affectent nombre de graphologues de séparer leur science des autres sciences divinatoires, notamment de la science du *geste* en général, dont la graphologie ne constitue qu'une partie.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, mes salutations cordiales.

JACQUES BRIEU.

§

Une lettre de Mme Jane Catulle-Mendès.

28 mars.

Cher ami,

Il a paru dans le *Mercure*, à mon sujet et à celui d'autres poétesses, un article d'un pauvre garçon en peine de copie, — petit tas de poussière que je n'éclairerai certes pas d'un rayon de soleil.

Mais ce Monsieur, *étonnamment renseigné* sur les petites vilenies que publient certaines feuilles de chou, conte qu'on peut se procurer *les Charmes* pour 0 fr. 75.

C'est inexact. *Les Charmes*, — en attendant la prochaine réédition, — sont introuvables, quelque prix qu'on offre. J'ai 5 ou 600 lettres qui en témoignent.

Croyez, cher ami, à mes plus sincères et meilleurs sentiments.

JANE CATULLE-MENDÈS.

§

Une lettre de Mme Rachilde.

Mon cher Directeur,

M. Boissard a cruellement frappé, en mon honneur, des médailles qui sont les charmants visages de mes meilleures amies : Mmes Aurel, Jane Catulle-Mendès, Rosita Finaly (auteur de *Parce que*).

Je proteste à mon tour contre son irrévérence.

Je ne lui donne pas le droit de me mettre sur le même rang que Mme Colette Willy, ma modestie et le respect dû à mon âge ne le permettant pas.

Si je connais peu Mme Cécile Perrin, je tiens à déclarer que je l'estime beaucoup et à faire remarquer que M. Duhamel la couvre de fleurs dans le numéro du *Mercure* où M. Boissard la dénigre, ce qui tend à prouver qu'un petit vent de liberté balance agréablement les convictions de nos plus notoires critiques.

Je n'ajouterai rien aux objurgations de Mme Sauret-Arnyvelde, auteur de : *Je respire*, dont le vigoureux souffle m'enchante.

Mais tout en admirant, comme il sied, le talent... contondant de M. Boissard, je ne saurais trop lui enjoindre d'user et d'abuser du seul charme que les femmes abandonnent volontiers aux hommes : la modération.

RACHILDE.

§

Les manuscrits de l'architecte Legrand. — La collaboration de M. J.-J. Brousson au *Gil Blas*, d'hebdomadaire qu'elle était, est devenue quotidienne par l'attribution, à l'ancien secrétaire de M. Anatole France, de la rubrique « les Lettres ». M. Brousson a tenu à débuter par une révélation sensationnelle. Il annonce gravement que « Pierre Louys se réveille » et nous sert, après un préambule aigre-doux, la vieille histoire des manuscrits de l'architecte Legrand. Il ne s'agit pas, quoi qu'en dise M. Brousson, d'un « cahier sibyllin », mais d'un copieux ouvrage en 42 volumes. Voici *sept ans*, du reste, que la découverte de M. Pierre Louys était connue du monde entier et les quotidiens de 1907 nous ont fourni d'abondants détails sur le mystérieux personnage qui, au milieu du siècle dernier, recueillit de si précieuses confessions féminines.

Le mérite de M. Pierre Louys, c'est d'avoir découvert la clef de ces curieux mémoires, rédigés en cryptographie, « c'est-à-dire, ainsi que tient à l'expliquer M. Brousson, en caractères transposés », car, depuis plus de vingt-cinq ans, plusieurs bibliophiles s'étaient escrimés en vain à pénétrer le mystère du plus admirable des manuscrits, calligraphié et enluminé, mais dont les signes alphabétiques, rappelant la forme des caractères turcs, ne correspondaient à aucune écriture connue. Monselet le vit et lui consacra une notice ; Fernand Drujon, dans son ouvrage sur les *Livres à clef*, en donna une courte description. Après la mort de Legrand qui survint vers 1878, ses papiers coururent les bouquinistes et les cabinets d'amateurs. L'un d'eux, M. Herluison, d'Orléans, en fin de cause les déposa à l'Ecole des langues orientales : les professeurs renoncèrent à les déchiffrer.

Un hasard mit M. Pierre Louys en possession de la clef de cette cryptographie. Ayant acquis le manuscrit luxueusement relié, à cause de la bizarrerie de son aspect, il s'amusa longtemps à le feuilleter en vain. Dans le volume intitulé *Una Esposa*, il remarqua le plan d'une ville qu'il crut reconnaître pour être celui de Naples vers le milieu du dix-neuvième siècle. Le nom de la ville se trouvait au-dessous du plan ; il fut ainsi en possession de six lettres de l'alphabet mystérieux et, par le même procédé, parvint à reconstituer les autres. Quelle ne fut pas sa joie de posséder enfin le secret de l'énigme !

Ce que contenaient les manuscrits de l'architecte, il est difficile de l'indiquer en peu de mots. Henri Legrand (né à Saint-Just-des-Marais, près de Beauvais, en 1814, venu à Paris en 1836) eut, entre 1837 et 1846, une liaison avec une jeune fille, amie intime de la princesse Clémentine, fille d'un pair de France, et connaissant tous les secrets de la cour de Louis-Philippe. Vers 1846 elle présenta Legrand dans une société de neuf femmes qui, par goût, s'étaient juré de ne jamais admettre d'hommes dans leur intimité. La discrétion de l'amoureux était connue, aussi toutes ces femmes en firent-elles leur confident et, pendant vingt ans, jusqu'à la fin

du second empire, l'initièrent-elles à toutes leurs intrigues. Les lettres que recevait Legrand, celles que lui communiquaient ses amies, il les copiait soigneusement dans ses cahiers, en usant de l'alphabet qu'il avait fabriqué. Les 42 volumes des manuscrits Legrand constituent donc le plus prodigieux document sur les mœurs du XIXe siècle que l'on puisse imaginer. Sont-ils publiables ? Il semble bien que non. En tous les cas, il y a là bien autre chose que les « effusions extra-conjugales » d'une « mignonne, aussi méticuleuse que voluptueuse », ainsi que se l'imagine M. J.-J. Brousson. On a beau être le disciple de M. Bergeret : pour parler des sujets même les plus légers, une pirouette ne suffit pas toujours.

§

Détails sur les obsèques de Frédéric Mistral. — Le cadavre avait été exposé sur un lit de camp, dans le vestibule de la maison. Sa figure de vieux mousquetaire offrait une curieuse expression de malice, rendue tragique par la balafre sanglante que la cravate de commandeur traçait autour de son cou. Ses mains étaient croisées sur de vertes branches de myrte ; à ses pieds s'étalait son feutre aux larges ailes. Ainsi étendu, le corps du poète paraissait d'une taille démesurée.

Dès la première heure arrivèrent le capoulié Valère Bernard, l'abbé Gelse, curé de Maillane, des lettrés et des notables d'Avignon. La foule grossit rapidement et bientôt il ne resta plus dans le cabinet de travail aucun des menus objets dont s'était servi Mistral : porte-plumes, crayons, coupe-papiers, portraits, tout disparut, emporté par des admirateurs. Le soir, ce fut le tour du jardin d'être complètement dépouillé par les habitants du village. Le passage d'un ouragan n'aurait pas fait mieux.

Le jour des obsèques, on assista à une véritable foire. Les paysans de Barbentane, de Châteaurenard et des autres communes environnantes profitèrent de la circonstance pour se livrer à des libations exceptionnelles, à des ripailles sans précédent. Tout le long du convoi funèbre, les cris, les disputes et les rires faisaient une singulière musique d'enterrement. Des galins grimpaient dans les arbres, on chatouillait des femmes qui essayaient de se pousser au premier rang.

Mais l'intrusion de la politique dans le protocole de la cérémonie communiqua à celle-ci un caractère mesquin et même pénible. Le ministre Lacquier, désigné pour parler le dernier, réussit cependant à prendre la parole après le premier orateur.

Au moment de l'enfouissement, un incident se produisit, qui fit une vive sensation : le spectre de Mistral apparut. Du moins, on aurait pu le croire. C'était un vieillard, tout pareil au mort : même barbiche, mêmes cheveux, même chapeau. Il se dressa et, d'une voix retentissante, adressa au poète un suprême adieu, en langue provençale. Puis il rentra dans la foule, et personne ne sut son nom.

M. Jacques Copeau et sa troupe en Angleterre. — Dans la nuit du lundi 23 mars au mardi 24, une troupe composée de quatorze personnes — huit hommes et six femmes — prit à la gare du Nord le train pour Calais. C'étaient MM. Jacques Copeau, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard, Jouvey, Tallier, Bourin, Bouquet, et Mmes Blanche Albane,

Valentine Tessier, Suzanne Bing, Jeanne Lory, Jouvey, à qui s'étaien joints un machiniste et une habilleuse. Invité par l'*Institut français d Royaume-Uni*, le Théâtre du Vieux-Colombier allait donner quelques repré sentations en Angleterre. De copieux bagages accompagnaient les voya geurs, car M. Copeau et ses comédiens devaient jouer dans leurs cos tumes et leurs décors.

Le mardi à 5 heures du matin, ils arrivèrent à Londres, qu'ils traver sèrent aussitôt pour gagner la gare de Euston. Ils réveillèrent un mas troquet, et, ayant occupé sa boutique, firent cuire eux-mêmes leur pet déjeuner. C'était un de ces modestes établissements réservés aux gens d peuple, et divisés en boxes comme une écurie. Mais le temps pressait. I s'agissait d'être à Birmingham avant onze heures.

A Birmingham, le *Repertory Theatre* est dirigé par M. Drinkwater, qu est un jeune poète du groupe de *Poetry and Drama*. En matinée, à 2 heures et en soirée, à 7 heures et 1/2, la troupe du Vieux-Colombier joua san désemparer, mais fourbue, *Barberine*, *le Pain de Ménage* et *la Jalousi du Barbouillé*.

Le mercredi matin, embarquement pour Liverpool et double représenta tion du même spectacle sur la très rudimentaire scène du *David Lewi Club Théâtre*. A l'issue de la soirée, un armateur, ami de l'art drama tique et membre de l'*Institut français du Royaume-Uni*, invita toute l troupe à un souper où le lord-maire de Liverpool et les principaux fonc tionnaires de la ville étaient présents, dans leurs habits de parade. On bu abondamment, ainsi qu'il convenait, à la prospérité intellectuelle de l France et de l'Angleterre.

La troupe, après s'être accordé grasse matinée, se remit en route l jeudi à 3 heures. A 4 heures, elle était à Manchester. A 7 heures et 1/2 sur la scène du *Midland Theatre*, qui est aménagé à l'intérieur d'un hôte et devant une assistance d'autant plus nombreuse qu'une importante réunio de courses devait avoir lieu le lendemain, elle jouait de nouveau les troi pièces inscrites au programme de sa tournée sur la demande de l'*Institu français*. A 10 heures trois quarts, la représentation s'achevait. A 11 heu res 10, tout le monde était à la gare, et, à la grande joie des badauds, cha cun prêtait la main au transbordement du matériel. On fut de retour Londres vers 6 heures du matin.

La capitale anglaise a son Antoine, il s'appelle M. Beerbohm Tree dirige le *His Majesty's Theatre*, dont les proportions sont considérables M. Jacques Copeau dut réduire de beaucoup la scène afin d'y loger se décors. La représentation qui fut donnée là l'emporta sur les autres pa son succès et par la qualité de l'auditoire. L'ambassadeur de France ava loué une loge, toute la colonie française était dans la salle.

Le samedi, les acteurs du « Vieux-Colombier » quittèrent Londres dan la matinée, et réintégrèrent leur théâtre assez tôt pour jouer le soir même *les Frères Karamazov*.

Nous avons dit que MM. Roger Martin du Gard, auteur du *Testament d père Leleu*, et Georges Duhamel étaient du voyage. Le premier participa au représentations comme acteur et comme figurant, le second comme souffleu

Des trois pièces jouées, c'est *Barberine* qui porta le plus sur le publi anglais. Les mésaventures de Rozenberg soulevèrent d'énormes rires

ar contre, *la Jalousie du Barbouillé* ne fut guère comprise et parut ne farce bien grossière. Quant aux réformes réalisées par M. Jacques opeau dans la mise en scène, elles produisirent leur plein effet, ainsi u'en témoignèrent les articles des journaux. En somme, la compagnie du Vieux Colombier » aura fait, au cours de ce bref déplacement, plus de esogne utile à l'art français que cent autres tournées organisées à grand enfort de réclame par d'illustres vedettes.

§

La première édition des « Illuminations ». — Pour tenter de ore la controverse de MM. Paterne Berrichon et Marcel Coulon sur le ôle prêté par celui-ci à Verlaine dans la publication de l'œuvre de Rimaud (cf. *les Marges* d'août 1913 et le *Mercure de France* des 1er et 6 octobre, 1er novembre 1913, 1er et 16 mars 1914), nous croyons bon e publier les deux lettres suivantes adressées à M. Louis Le Cardonnel u sujet des *Illuminations*.

12 mars [1886]

Cher Cardo,

Je ne peux guère te donner d'heure pour venir me voir : ça me ferait cependant rand plaisir de te serrer la main. Mais je suis toujours en course par monts et aux parisiens. Viens toujours à tout hasard quand tu voudras, le ms de Rimaud est à ton nom et ma femme ou la bonne te le remettront.

Mille amitiés
Ton
CH. DE SIVRY.

J. BARBOU
Editeur
, rue des Ecoles, 41
PARIS.

Paris, le 4 avril 188[6].

Mon cher ami,

Vous fûtes inexact.
Voulez-vous nous envoyer des vers de vous et *les Illuminations* de Rimbaud plus rapidement possible ?

A vous cordialement.
GUSTAVE KAHN.

Pour bien comprendre l'intérêt de ces deux lettres, il faut savoir que manuscrit des *Illuminations* fut remis en 1875 par Rimbaud (alors à uttgart) au musicien Charles de Sivry, qui le conserva jusqu'en 1886. cette date, Sivry en confia la plus grosse partie à Louis le Cardonnel, ui la fit tenir à Gustave Kahn, alors directeur de *la Vogue*. Celui-ci la puia d'abord dans sa revue, puis en plaquette, mise en vente à la fin de la ême année 1886, chez Tresse et Stock, libraires. M. Félix Fénéon en corgea les épreuves; il établit aussi l'ordre des poèmes. — Le reste du maıscrit des *Illuminations*, qui provenait de la même personne (Ch. de Siy), fut fourni plus tard à Vanier, pour son édition des *Poésies complètes*, ar MM. Léo d'Orfer et Ch. Grolleau.

§

Foires Parisiennes. — La foire aux Jambons qui, selon la coutume, st ouverte le dimanche des Rameaux sur le boulevard Richard-Lenoir, ut être considérée comme ayant une importance à la fois historique, ographique et sociale. Son passé s'étend en effet jusqu'au moyen âge. le existait déjà sous Charles V et se tenait sur la butte Saint-Roch. l'appelait le marché aux porcs. La butte Saint-Roch était d'ailleurs à

cette époque, et depuis que la liberté de circuler dans les rues avait é retirée aux cochons, le quartier général des porchers et de leur bétai Dans la suite, le marché aux porcs changea de nom et devint la foire a lard. La foire au lard se tint successivement au parvis Notre-Dame, a Marché-Neuf, au quai des Grands-Augustins, sur la place des Marais, su le boulevard Bourdon enfin, qu'elle quitta, en 1869, pour le boulevar Richard-Lenoir. On voit que l'histoire de la foire aux Jambons est étro tement liée à celle du développement de Paris. Mais au point de vue gé graphique, sa signification est bien plus large, car c'est toutes les pr vinces françaises dont elle nous offre un tableau plein de couleur, de saveu et de vie. Sans essayer d'aborder des appréciations purement technique et d'ordre gustatif, si l'on se borne à la lecture des enseignes dont s'éno gueillissent les baraques des charcutiers forains, on a l'impression de voi étalée devant soi la carte de la France, et une carte combien parlante e suggestive ! On en jugera d'après ces citations :

Les meilleures Rillettes sont celles de la mère Lochu, de la Suze (Sar the). — Cantalous, Limouzins, Aveyronnais, Lozériens viennent tou acheter à la Petite Auvergnate les produits de leur pays. — Ici, pas d boniments! On la goûte! Le Tréport. — Point de paroles. Goûtez e comparez! Vire. — Venez et goûtez les produits de Touraine. — A rendez-vous des sacs à vins. Produits angevins. — T'en as une hure.. lyonnaise! Produits du Rhône — Au bon père Normand. Andouille de Vire. — Au Roy du Saucisson. Produits de l'Aveyron. — Au San glier des Ardennes. — A la source de la Loue. Produits de Franche Comté. — A la Tante Angèle. Rillettes de Maranda. Produits de l Nièvre. — Au Sans-Pareil. Andouilles de Vire. — Aux Oies. Rillette du Mans. — Aux Deux Henriettes. Spécialité de Saucissons de Lor raine. — A la renommée des Pâtés d'Argentan. — Produits d'Auvergne du Limouzin et de l'Aveyron. On parle patois. — Au Roy des Andouil lards. Andouilles de Pontivy. — Oui, c'est ici les Andouilles d Grand Frisé. — Les Saucissons d'Arles en fuseau. — Au Roy des Bre tons. — Le Bourgeois David (Calvados). — Viandes fumées des Fran ches Montagnes. Franche-Comté. — Au vrai Strasbourg. — Au centr de la ville de Ferrette ou Pfirt, par Mulhouse (Haute-Alsace). — Au vrai Colmar. — A la ville de Saverne. — Rilles, Rillettes et Rillons d Tours. — A la renommée des Ardennes. — Produits de Savoie. A l Payse Rosalie. — Aux Normands. Qui n'a pas son bout d'Andouille — Andouilles du Morvan faites à Autun. — Au Saucisson de Lyon. L maison Dubois fait la foire aux Jambons depuis 1885. — Aux Berri chons. — Spécialités du Charolais. — Au Pâté Rémois. — Aux produit de Bourgogne. — Aux produits de Sedan. — Charcuterie alsacienne Man spricht deutsch. — Ma Tante Joséphine, de Lorymont, par Apre mont-la-Forêt. Alsace, Franche-Comté, etc., etc.

Certaines enseignes se font remarquer par une éloquence directe. *Ah Ah! la voilà, la grande filature d'Andouilles! Venez tous goûter à l* [ici un œil largement ouvert].

D'autres sont en langue paysanne : *On Zéfants de la Boirie. Cochon de vet Var de gi* (*Loire*).

Et il y en a même qui sont en vers :

Malgré la vie chère,
Pas de surenchère !
Ici tout est bon,
Aux produits bretons.

Il faut, en vérité, avoir un bien méchant esprit pour contester qu'une promenade à la foire aux Jambons vaille tout un tour de France.

Au surplus, et comme pour répondre aux objections des philosophes spiritualistes, la foire à la Ferraille voisine sur le boulevard Richard-Lenoir avec la foire aux Jambons, et la foire à la Ferraille est à coup sûr le plus beau, le plus riche musée d'art décoratif populaire qu'on puisse rêver. Son influence sur la vogue actuelle des bibelots Empire, Restauration, Louis-Philippe est indéniable. Nombreux sont les artistes décorateurs qui vont chaque année y puiser leurs inspirations.

« **Ce que nulle femme ne doit ignorer** ! » — La société pour l'amélioration du sort de la femme et la revendication de ses droits a fait imprimer, à l'occasion des prochaines élections législatives, un prospectus sur papier fort et qui, se pliant en forme d'enveloppe cachetée d'un sceau aux initiales A. S. F. R. D., ne manquera pas, une fois jeté dans la circulation, de provoquer la curiosité. Il porte extérieurement, et d'une façon très apparente, les mots *Hier... Aujourd'hui... Demain...* A l'intérieur, un résumé de l'état actuel de la question féministe nous est offert sous une forme des plus claires. Cela commence par une définition du féminisme (*Le Féminisme est le mouvement social qui, au nom de la justice, lutte contre les coutumes et les lois contraires aux Droits de la femme*), pour se terminer par une liste des principaux féministes français : Condorcet, Saint-Simon, Fourier, Enfantin, Pierre Leroux, Michelet, Victor Hugo, E. de Girardin, Legouvé, Eugène Pelletan, Léon Richer, J. Allix. A. Asollant. Un état des réformes féministes accomplies et projetées en France et à l'étranger forme la partie principale du tableau. Il démontre avec évidence que la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne ont sur les autres grandes nations un retard considérable dans la marche vers l'affranchissement des femmes. Affaire de climat, peut-être, partant affaire d'amour...

§

Contre le « spécialisme » universitaire en Allemagne. — L'excès de « spécialisme » qui a été reproché à l'enseignement des Universités françaises commence à être critiqué en Allemagne — son pays d'origine — où une réaction semble se préparer.

La presse pédagogique allemande s'est faite l'écho de ces critiques. Elle a cru trouver la cause du mal, non dans l'enseignement lui-même — car l'élève, dit-elle, peut avoir une culture générale et variée en suivant les cours de nombreux spécialistes, — mais dans les conditions imposées aux étudiants qui veulent entrer dans la carrière universitaire.

Les étudiants, généralement peu fortunés, sont obligés de se spécialiser trop tôt pour acquérir une situation. Le spécialisme augmente chez les *privat-docents*, mal rémunérés, qui se consacrent à des travaux très circonscrits pour se mettre en vue et obtenir une chaire.

Pour remédier à ces inconvénients, l'Université de Berlin, aidée par des initiatives privées, va fonder une « Maison des *docents* », où pourront habiter les *docents*, et les étudiants pourvus de certains grades. Il y aura des salles d'études, une bibliothèque riche en livres et en revues. Les travailleurs, qui auront ainsi la sécurité matérielle et ne seront pas obligés de se presser, pourront, espère-t-on, consacrer plus de temps à leur culture générale.

§

Publications du Mercure de France.

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma Muraille*). 1 vol. gr. in-18 de la Bibliothèque choisie (0,20 × 0.135), sur beau papier, 7 fr.

BONTCHÉ LE SILENCIEUX ET AUTRES CONTES JUIFS, par J.-L. Péretz, traduits par Charles Bolz, avec une préface de Pierre Mille. Vol. in-18, 3.5o.

EN ALGÉRIE, par A. van Gennep. Vol. in-18, 3.5o.

LES SAISONS FERVENTES, poèmes, par Louis Mandin. Vol. in-18, 3.5o.

§

Le Sottisier universel.

Le désir de l'Autriche de s'approprier le mont Lowcen, dominant les bouches du Cattaro, au Mexique, afin de transformer Cattaro en base navale de premier ordre, a vivement ému l'opinion italienne, qui y voit une rupture de l'équilibre naval en Adriatique. — *Gil Blas*, 31 mars.

Et je commencerais par consigner ma porte à toutes les dames vêtues de ces immenses manchons destinés sans doute à dissimuler le décolletage inférieur des robes, mais où nos suffragettes du bloc peuvent facilement loger toute une petite artillerie. — *L'Avenir du Puy-de-Dôme*, 18 mars.

Le visage de Liszt prit les traits d'un Apollon, avec le type des deux oiseaux royaux : l'aigle et le lion. — J.-G. PROD'HOMME, *Franz Liszt, Portraits d'hier*, n° 43, p. 5.

Julia Guiraudon voulut bien être un rossignol qui aurait pour âme une étoile tombée dans une source ; et tandis que Forancell était vraiment le voyageur apportant du pays de l'Idéal son cœur et sa voix, Jean Périer était véritablement la Realité, la splendide misère, le sanglot révolté de la neige. — ROSEMONDE GÉRARD, *le Figaro*, 23 février.

Après M. Maurice Barrès, M. Marcel Sembat. Tout de suite avec une habileté consommée, de sa voix claironnante et mordante qui rendrait des morts hilares, il met les pieds dans le plat. — *Le Temps*, 5 avril.

Coquilles et drôleries.

Il constatait que son œil d'argile, habitué à fouiller les consciences, avait rapidement jugé à sa juste valeur ce jeune homme qui ne se connaissait pas lui-même. — *Le Matin*, 25 mars.

Elle meurt devant le chagrin du vieux mendiant qui la pleure de toute son âme, de tout son chien, de tout son orgue de Barbarie. — *Le Matin*, 28 mars.

Si vous aviez jamais tué une taupe dans votre petit jardin, vous n'auriez pas tardé à voir se ruer autour d'elle un essaim bourdonnant d'escargots à la robe lugubre bordée de raies fauves. — CHARLES NODIER, *les Contes de la veillée*, édition Charpentier, 1911, p. 321.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Livre d'occasion

PREMIÈRES ÉDITIONS D'ALFRED DE VIGNY

ci une figure singulière et qui toujours un peu. On ne peut r sans réserve, mais qu'il con- vite le respect de tous les ama- d'âmes ! Rien dans son talent destiné à la foule, cette chose rs assez basse qui avilit pour er son amour. Rien chez Vigny ttait la sentimentalité pleureuse, instincts vulgaires de ce qui com- e grand public. Courageusement, ie non sans souffrances parfois, ta dans sa tour d'ivoire, où les envenimés de Sainte-Beuve naient encore à l'atteindre. Cette se devait toucher plus d'un cœur. peu, toute une élite d'admira- est venue au poète d'« Eloa », et emières éditions, qui reçurent si accueil, sont maintenant dispu- ar des amateurs fervents du homme.

a ou la sœur des Anges, « mys- Paris, A. Boulland, 1824, in-8, toute rareté. Le tirage en avait e très restreint. Un exemplaire té vendu récemment 700 francs.

q-Mars, ou une conjuration sous XIII, Paris, Urbain Canel, 1826, . in-8, avec envoi d'auteur, risé 1.605 francs.

Poèmes antiques et modernes. uge, Moïse, Dolorida, Le Tra- *sic*), La Neige, Le Cor. Paris, n Canel, 1826, in-8, avec envoi ur, vaut 450 francs, comme *La hale d'Ancre*, drame, Paris, in, Barba, illustré d'une litho- e de Tony Johannot.

More de Venise, *Othello*, tragé- duite de Shakespeare, en vers is, par le Comte A. de Vigny, Levavasseur, 1830, in-8, fut adjugé 380 francs, alors que *Les Consultations du Docteur Noir*, Stello ou les diables bleus (Blue devils), Paris, Ch. Gosselin et Eug. Renduel, 1832, in-8, avec 3 vignettes de Tony Johannot, s'est vendu 480 francs.

Enfin un très bel exemplaire de *Servitude et Grandeur militaires*, Paris, F. Bonnaire et Victor Magen, 1835, in-8, a été poussé jusqu'à la somme assez importante de 1.821 fr.

Pour avoir attendu, Vigny a peut-être trouvé la gloire la plus durable, celle qui confère une immortalité... de quelques siècles.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Hubert Mohr, 1, quai Voltaire.

Rouveyre : Connaissances nécessaires à un bibliophile.
Brunet : Manuel du Libraire et de l'amateur de livres (5 vol.).
Fertiault : La Vie du livre.
P. Lacroix : Les amateurs de vieux livres.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve

Louvet de Couvray : Faublas (1842).
Gobineau : Toutes les éditions originales.
Burckhardt : Origines de la Renaissance en Italie. (1re éd. franç.)
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.
Mardrus : Les Mille et une nuits.
Mallefille : Cours d'Espagnol.
Gonse : Chefs-d'œuvre des Musées.

François Coulon, Panissière, Loire.

R. de Gourmont : Promenades littéraires, séries I, II, III. — Promenades philosophiques et autres ouvrages, tous broches hollande ; A. Samain : Toutes œuvres en édition originale.

L'ASTROLOGUE ETIENNE CLARET, licencié ès lettres, diplômé d'études supérieures, dresse d'après les méthodes les plus scientifiques des horoscopes indiquant avec précision les influences qui déterminent la santé, le caractère et la destinée de chacun. Lui envoyer les nom et prénoms avec le lieu, la date et l'heure de la naissance. Chaque horoscope, comprenant au moins quatre pages de grand format, fait l'objet d'un examen de plusieurs heures. La discrétion la plus absolue est garantie.

Joindre mandat de 10 ou 20 francs, suivant ses moyens. L'astrologue répondra avec le même soin aux lettres non accompagnées de mandat, mais dans un délai qu'il ne peut fixer.

ETIENNE CLARET, 2, Rue Boulard, 2 — PARIS

Librairie Alfred LECLERC, 19, rue Monsieur-le-Prince, PARIS

Viennent de paraître :

RAYMOND CLAUZEL. — L'AUBE ROUGE, *ROMAN*

CLÉMENT JANIN. — JUDITH VAINCUE, *ROMAN*

GEORGES BEAUME. — DU RHIN A LA BIDASSOA

En pays annexé. — Dans le Jura. — L'Aveyron et le Tarn. — Vers la Cerdagne. Gascogne. — En Béarn. — La Biscaye. In-18 illustré de 41 photogravures, dont 15 hor

3 fr. 50 chaque volume franco

COLLECTION PRÉCIEUSE

de livres curieux consacrés à la femme et à l'amour

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

Journal d'une Masseuse	1 vol.	3.50
Corruptrice	1 vol.	3.50
L'Amour à Passions	1 vol.	3.50
Aux Griffes de Vénus	1 vol.	3.50
La Vénus Pervertie	1 vol.	3.50
Du Pensionnat à l'Alcôve	1 vol.	3.50
Esclave Amoureuse	1 vol.	5 »
Miss	1 vol.	5 »
Quinze Ans !	1 vol.	5 »

Envoi franco contre mandat adressé à

J. FORT, Editeur, 71-73, Faubourg Poissonnière, Paris.

Il sera envoyé comme PRIME deux beaux volumes ornés de jolies vignettes et de belles eaux-fortes à tout acheteur d'un des volumes ci-dessus.

Catalogue envoyé gratis en mentionnant ce journal.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

tions directes entre PARIS et l'ALGÉRIE

par BORDEAUX, MADRID, CARTHAGÈNE et ORAN

ALLER. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 12 h. 16 (Sud-Express), à 19 h. 38 (rapide 1re et 2e cl.) ures (Pyrénées-Côte-d'Argent, jusqu'au 2 Mai 1914) ; arrivée à Madrid-Norte à 14 h. 12 et à 22 h. 58 ; Madrid-Atocha à 20 h. 35 (1re, 2e et 3e cl., wagons-lits les lundis, mercredis et vendredis) ; arrivée à e à 10 h. 35.

rthagène à Oran :

la Compagnie Générale Transatlantique, tous les mardis, à 20 heures. Traversée en 9 heures ;
la Compagnie Tintoré, tous les vendredis, à 19 heures.

RETOUR. — D'Oran à Carthagène :

Compagnie Générale Transatlantique, tous les lundis, à 23 heures. Traversée en 9 heures.

t de Carthagène à 16 h. 45 (1re, 2e, 3e cl., wagons-lits les mardis, jeudis et samedis) ; arrivée à Madrid- h. 30 ; départ de Madrid-Norte à 20 heures (Sud-Express) et à 9 h. 15 (rapide 1re et 2e cl., couchettes ette au départ d Hendaye) ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 20 h. 54 et à 14 h. 15.

s directs simples et d'aller et retour individuels et collectifs, de toutes classes, entre Paris-Quai t Carthagène

PRIX (1)

BILLETS SIMPLES.....	fr.	1re cl. **234** fr. »	2e cl. **170** fr. **25**	3e cl. **106** fr. **10**
— ALLER ET RETOUR —	1re cl. **325** fr. **45**	2e cl. **235** fr. **85**	3e cl. **147** fr. **25**

lité. — Des billets simples, 8 jours ; des aller et retour, 90 jours.
ges. — Enregistrement direct de Paris-Quai d'Orsay à Carthagène
riables suivant le cours du change.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

emblée générale s'est tenue le 30 mars sous la présidence de M. Alexis Rostand président il d'administration.

avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission de Contrôle et des Commis- Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'année 1913, qui se soldent par un de Fr. 18.064.816,12 et décide la répartition de fr. 40 par action et de Fr. 6,8034 par part teur.

pport du Conseil d'administration rappelle que la seconde guerre balkanique et l'accrois- es armements dans divers pays, nécessitant en France un surcroît de charges militaires, uit un malaise sur tous les marchés, en même temps que la discussion des remaniements 'a pas cessé d'inquiéter le public. Cependant, si cet état troublé a influencé les transac- bourse et les opérations d'émission, le niveau élevé du loyer de l'argent et une trésorerie nent liquide ont permis à l'établissement de trouver une large compensation dans ses opé- rofessionnelles de banque.

uation au 31 décembre 1913 s'élève à 1 milliard 876 millions, au lieu de 1 milliard ons à la fin de l'année précédente.

uvement des caisses a été de 92 milliards 501 millions à l'entrée et à la sortie. Les effets entrés ortefeuille ont atteint 21 milliards 22 millions au lieu de 19 milliards 991 millions en 1912.

les affaires françaises auxquelles, suivant ses traditions, le Comptoir National n'a pas lé son concours, il faut citer en 1913 le placement des obligations des Chemins de fer de l'Emprunt de l'Indo-Chine. des obligations du Crédit Foncier, de l'Energie Electrique ral Méditerranéen, de la Compagnie des Omnibus, du Nord-Sud, de la Compagnie Fran- omson-Houston, des Messageries Maritimes, des Ateliers et Chantiers de la Loire, de la ie Parisienne de Distribution d'Electricité, de la Compagnie Centrale d'Energie Electrique, e Lyon, etc...

mptoir a prêté, en outre, son concours à l'augmentation du capital des Tréfileries et s du Havre, des Mines et Fonderies de Pontgibaud, du Gaz de la Banlieue (E. C. F. M.), mpagnie des Omnibus, etc...

galement ouvert ses guichets au placement des Bons Japonais, de l'Emprunt Suédois, des s de différents Chemins de fer russes, garantis par l'Etat, des Forges et Aciéries du u Crédit Foncier Egyptien, etc...

penses nouvelles de construction, de coffres-forts, etc.., ont été complètement amorties, toutes créances douteuses.

éserves se trouvent, après répartition du bénéfice de 1913, portées au total de 3.707,80, non compris une réserve spéciale de Fr. 1.918.992,48 inscrits en contrepartie 9 parts de fondateur rachetées.

BULLETIN FINANCIE

Le marché a enregistré, sans déplaisir, la fin d'une législature qui fut si souvent f ses intérêts. Les cours n'ont pourtant point progressé dans la mesure où les nombreux ments des coupons d'avril eussent pu le faire penser en d'autres temps. C'est que, sans prendre les choses au tragique, force est de reconnaître que la situation orientale est très embrouillée et que celle du Mexique n'est pas meilleure. — Enfin et surtout, nous dans la période de chômage, occasionnée par les fêtes de Pâques ; c'est plus qu'il n'en f ramener une Bourse déshabituée des affaires à une déplorable inactivité.

Bien que le projet de loi sur l'imposition de la rente ait été disjoint de la loi de notre 3 o/o perpétuel est en nouvelle régression à 86,50.

Paris est assez bien disposé sur les fonds et les valeurs russes, mais chaque velléité de est contrariée par des ventes de Saint-Pétersbourg.

Le Consolidé 4 o/o et le 3 o/o 1891 se trouvent ex-coupon à 88,55 et 73,30.— Le 4 1/2 est plus faible à 96,30 ; moins bien tenus également, le Russe 4 o/o 1901 à 87,10 et 1906 à 103,25. — Les fonds balkaniques sont diversement traités : le Bulgare 5 o/o 1902 le cours de 483 fr. ; le Roumain 4 o/o 1898 a des demandes à 89,25 ; l'Hellénique 5 se tasse à 280 fr. ; le Serbe est sans variation à 81,40 ; le Turc Unifié ne perd pas 1,30 à 82 fr., conséquence du soulèvement Epirote disent les pessimistes; conséquenc pensons-nous, de l'emprunt en perspective.

En effet, suivant un télégramme qui aurait été envoyé de Paris à Constantin Djavid bey, la première tranche de l'emprunt turc serait de 500 millions de francs et l' se ferait entre le 20 et le 25 avril, au prix de 85 ou 86 o/o.

L'emprunt grec 5 o/o 1914 a eu lieu le 31 mars ; la souscription a obtenu un succès Les nouveaux titres ont fait tout de suite 1 o/o de prime.

Les variations sur les actions de nos grands réseaux français sont sans impor devient fastidieux de constater l'insignifiance de leur transaction :

L'Orléans ex-coupon se négocie à 1.300 fr. ; l'Est est à 922 fr. ; le Nord reprend à 1 le Midi vaut toujours 1.105 fr. ; le Lyon à 1.292 fr. a été quelque peu affecté par l'annon réduction d'un franc dans le dividende qui ne sera, cette année, que de 57 francs.

A partir du 1er juillet 1914, le droit de timbre au comptant des titres étrangers est 2 o/o. Ce timide essai de réduction sera insuffisant à effacer les aggravations des charg sées aux émetteurs ; aussi les banques et établissements de crédit sont-ils assez faibleme

La Banque de Paris et le Comptoir National d'Escompte reproduisent leurs cours pr à 1635 et 1040 ; Société Générale 802 ; Crédit Lyonnais en nouvelle régression 1631 ; français recule à 445 ; le Crédit Mobilier s'avance à 565 ; excellente tenue de la Banque pour le Commerce et l'Industrie, qui passe de 264 à 275, et de l'Union Parisienne à 958 c la dernière quinzaine ; le Crédit foncier fléchit à 882.

La Banque Impériale Ottomane se raffermit à 638, bien influencée par l'approche de l'

La Banque russe du commerce et de l'industrie se maintient à 638 aux environs de précédents.

Fermeté relative des banques mexicaines : Centrale Mexicaine, 69 ; Nationale du Mexi Londres et Mexico, 248.

Crédit Lyonnais. — L'Assemblée générale annuelle du Crédit Lyonnais a eu lieu à 23 mars courant, sous la présidence de M. Emile Belhenod.

Le dividende a été fixé à 65 fr. par action, payables comme suit :

32 fr. 50 le 25 courant.
32 fr. 50 le 25 septembre prochain.

65 francs, moins les impôts.

Une somme de 10.000.000 de francs a été portée à la réserve.

Toutes les propositions du conseil figurant à l'ordre du jour ont été votées ; MM. Brincard, Madinier et Gillet, administrateurs sortants, ont été réélus.

MM. Le Myre de Vilers, Th. Vautier, P. Tresca et de Trégomain ont été nommés saires pour un an.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

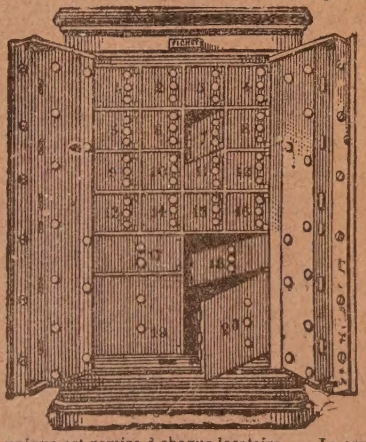
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.